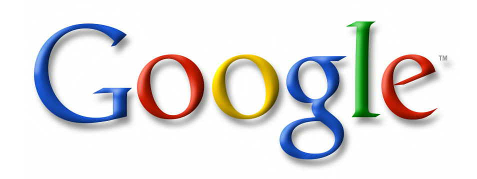
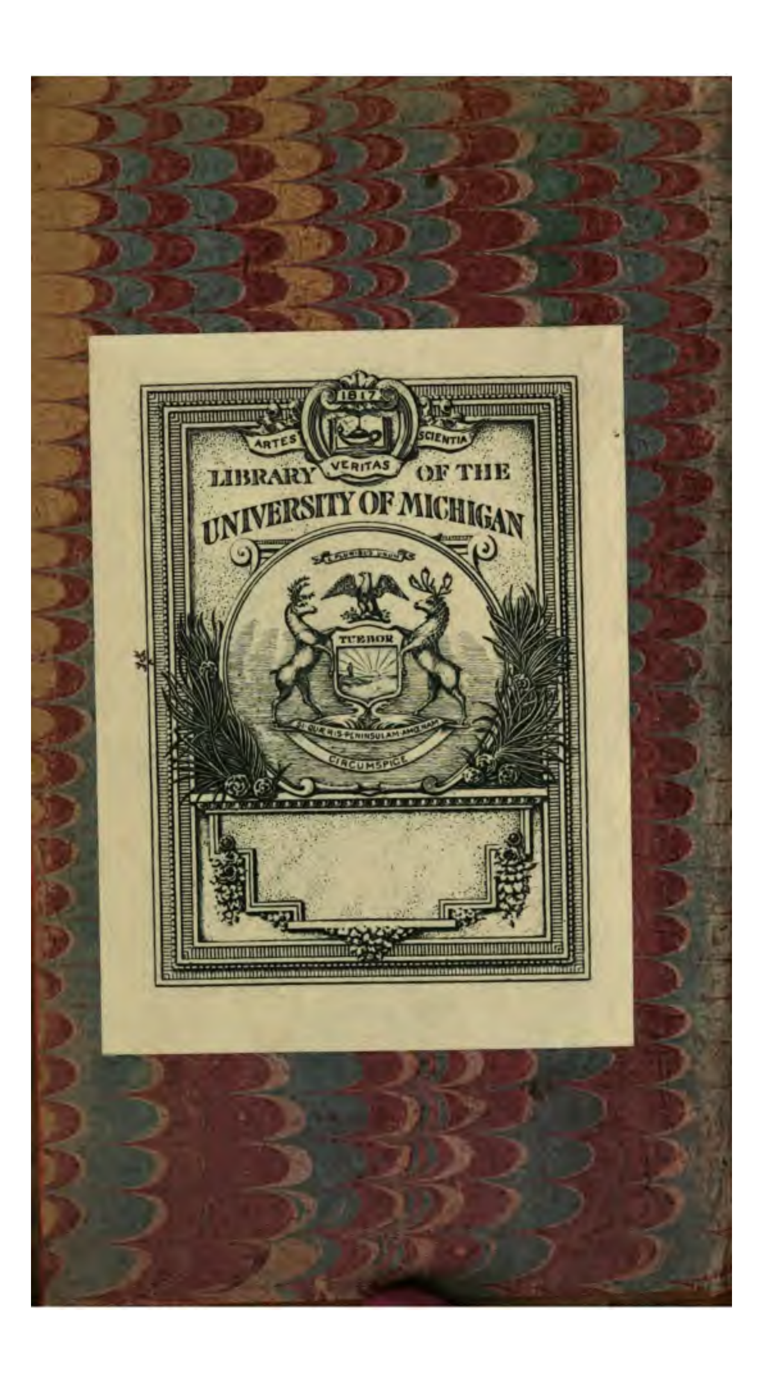
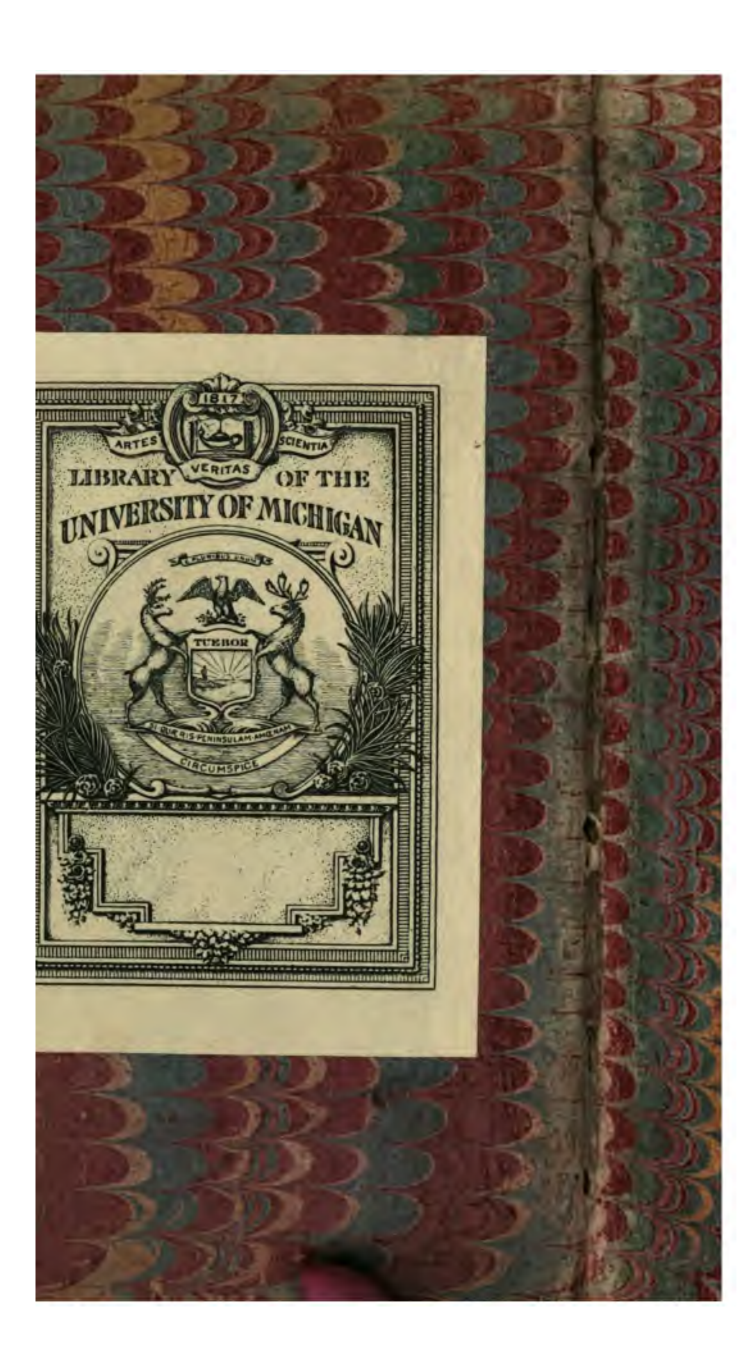
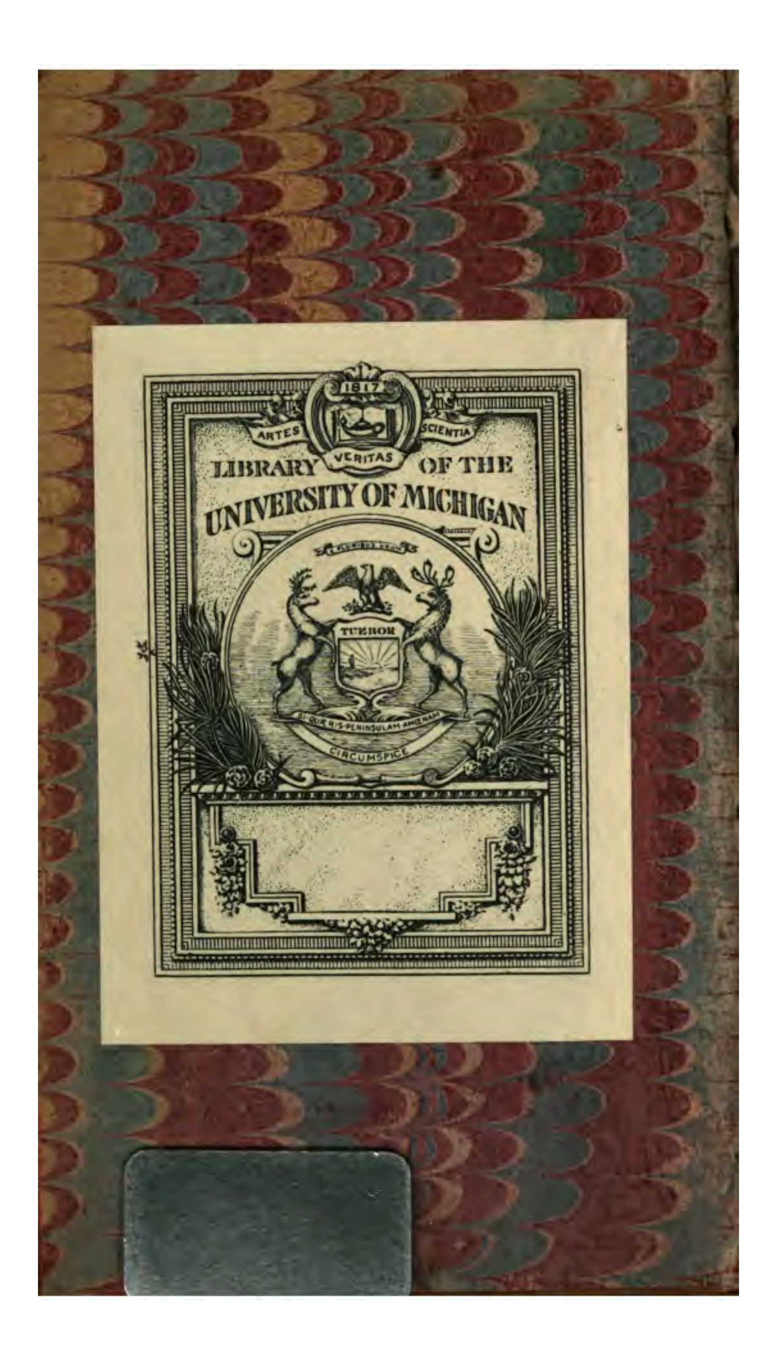



DP
68
.D47
v.4


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

ABRÉGÉ
CHRONOLOGIQUE
DE
L'HISTOIRE
D'ESPAGNE,

Depuis sa Fondation jusqu'au présent Regne;

Par M. DÉSORMEAUX.

TOME IV.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

CHRONOLOGIE DES ROIS D'ESPAGNE

Contenus dans ce Volume.

PHILIPPE II.

XLIV. Roi, né le 21 Mai à Valladolid en 1527, reconnu Prince d'Espagne à Madrid le 19 Avril 1528, Roi de Naples & de Sicile par l'abdication de Charles son pere le 25 Juillet 1554, Roi d'Angleterre le même jour par son mariage avec la Reine Marie, Roi des-Espagnes & des Indes, par l'abdication du même Charles V. le 10 Janvier 1556, Roi de Portugal par conquête en 1580, mort à l'Escurial le 13 Septembre 1595 après 42 ans 8 mois & 13 jours de regne; il vécut 71 ans 3 mois & 22 jours, enterré à l'Escurial.

FEMMES. Marie, Infante de Portugal, fille du Roi Emmanuel le Grand, morte en 1545.

Marie, Reine d'Angleterre, fille d'Henri VIII. morte en 1558.

Isabelle, fille d'Henri II. Roi de France, morte en 1568.

Anne, fille de l'Empereur Maximilien II. morte en 1680.

ENFANS. De Marie de Portugal :

D. Carlos né le 8 Janvier 1545, reconnu Prin-

ce d'Espagne à Tolede en 1560, mort le 24 Juillet 1568.

D'Isabelle de France :

Dona Elisabeth-Claire-Eugénie, née en 1566, mariée en 1598 à l'Archiduc Albert d'Autriche à qui elle apporta en dot les Pays-Bas & la Franche-Comté, morte à Bruxelles le 1 Décembre 1633 à l'âge de 67 ans. A sa mort arrivée sans enfans, les Pays-Bas & la Franche-Comté retournerent à l'Espagne.

Dona Catherine, femme de Charles-Emmanuel, Duc de Savoye.

D'Anne d'Autriche :

D. Ferdinand mort jeune.

D. Carlos, mort jeune.

D. Philippe, qui lui succéda.

Deux filles mortes jeunes.

Quoique Philippe II. ait eu plusieurs maîtresses, on ne lui connoît point d'enfans naturels.

PHILIPPE III.

XLV. Roi, né à Madrid le 14 Avril 1578, reconnu Prince d'Espagne à Madrid le 12 Novembre 1584, Roi par la mort de son pere le 13 Septembre 1598, mort le 31 Mars 1621, enterré à l'Escurial. Il régna 22 ans, 6 mois & 17 jours; il vécut 43 ans moins 17 jours.

FEMMES. Marguerite d'Autriche, fille de l'Archiduc Charles, Duc de Styrie, morte le 3 Octobre 1611.

ENFANS. D. Philippe, qui lui succéda.

D. Carlos, Amiral des Efpagnes, mort fans alliance en 1632.

D. Ferdinand, Cardinal, Archevêque de Tolede, Gouverneur des Pays-bas.

Un fils mort jeune.

Dona Anne, époufe de Louis XIII. Roi de France.

Dona Marie-Anne, époufe de l'Empereur Ferdinand III,

PHILIPPE IV.

XLVI. Roi, né à Madrid en 1605. proclamé Prince des Afturies à Madrid le 8 Janvier 1608, Roi le 31 Mars 1621 à l'âge de 16 ans, mort le 17 Septembre 1665 âgé de 60 ans moins quelques jours, après un Regne de 44 ans 5 mois & 17 jours, enterré au Panthéon de l'Efcurial.

Femmes. Elifabeth de France, fille de Henri IV. *morte le 6 Octobre 1644, à l'âge de 42 ans.*

Anne d'Autriche, fille de l'Empereur Ferdinand II. morte en 1696 le 16 Mars âgée de 62 ans.

Enfans. D'Elifabeth de France:

D. Balthafar-Carlos, né le 17 Nov. 1629, proclamé Prince des Afturies, à Madrid le 7 Mars 1632, mort le 9 Octobre 1647, à l'âge de 18 ans.

Dona Marie-Therefe, née en 1639, époufe de Louis XIV. Roi de France.

D'Anne d'Autriche:

Dona Marguerite, premiere épouse de Léopold, Empereur.

D. Charles, qui lui succéda sous le nom de Charles II.

Et quatre autres enfans morts jeunes.

De tous les enfans naturels de Philippe IV. il ne reconnut que le fameux D. Juan d'Autriche, Premier Ministre de Charles II. mort en 1679. Il l'avoit eu d'une Comédienne appellée la Calderona, qui, après la naissance de D. Juan, se jetta dans un Couvent.

ROIS DE PORTUGAL.

JEAN III.

XV. Roi, monte sur le Thrône en 1521, meurt en 1557 après 36 ans de Regne. Le Portugal pendant son Regne fut aussi florissant que sous celui d'Emmanuel son pere.

SEBASTIEN I.

XVI. Roi, petit-fils du précédent, regne en 1557, est tué à la bataille d'Alcazaquivir en Afrique le 3 Août 1578, après un regne de 21 ans : le Cardinal Henri son oncle lui succéda comme son plus proche parent.

HENRI I.

XVII. Roi, Cardinal Prêtre, fils d'Emmanuel I.

ſuccéde à ſon petit-neveu Sébaſtien I. en 1578, meurt en 1580 après deux ans de regne. Philippe II. enleva alors la Monarchie de Portugal à la Maiſon de Bragance qui en étoit la légitime héritiere. La Maiſon de Bragance eſt une branche de la Maiſon Royale de Bourgogne.

Rois de Portugal de la Maiſon d'Autriche.

PHILIPPE I.

XVIII. Roi, en Portugal; II. en Eſpagne, Roi en 1580, meurt en 1598 après un regne de 18 ans en Portugal.

PHILIPPE II.

XIX. Roi, en Portugal; III. en Eſpagne, regne en 1598, meurt après avoir regné 23 ans.

Rois de Portugal de la Maiſon de Bragance.

JEAN IV.

XX. Roi en 1640, meurt en 1656 après 16 ans de regne; maintenu ſur ſon Thrône par le ſecours de la France.

ALFONSE VI.

XXI. Roi, fils du précédent, furieux & imbécille, regne en 1656, est privé de la Couronne & de sa femme par son frere Pierre II. en 1667. & conserve le titre de Roi jusqu'en 1683, qu'il meurt après un régne de 27 ans.





ABREGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE.

PHILIPPE II.



L'INFANT D. Carlos déploya lui-même l'Etendard de Castille, & proclama le nouveau Roi à Valladolid; on en fit autant dans tous les Royaumes de la Monarchie. Le Pape témoignoit de jour en jour plus d'animosité contre la Maison d'Autriche. Toutes les Facultés de Théologie & de Droit consultées, soit en Espagne, soit

1556. Le 26 Mars.

en Italie, répondirent que le Roi pouvoit faire légitimement la guerre au Pape; en conséquence de la Délibération des Théologiens & des Légistes, le Duc d'Albe s'avança avec une armée dans le Patrimoine de S. Pierre. A cette nouvelle le Pape entra dans le plus violent emportement; au mépris du droit des gens, il fit jetter en prison l'Ambassadeur d'Espagne; & dans un Consistoire, après s'être épuisé en invectives & en injures contre la Maison d'Autriche, il déclara Philippe ennemi du S. Siége, & déchû du Royaume de Naples, révoqua les Bulles qui autorisoient les Rois d'Espagne à lever les Décimes sur le Clergé pour la guerre contre les Musulmans: enfin il ne mit aucunes bornes à son ressentiment. Mais la colere impuissante du fier Pontife ne l'auroit pas dérobé à un sort pareil à celui de Clément VII, sans la protection de la France qu'il rechercha avec empressement. Henri II. céda à l'éloquence du Cardinal Caraffe, qu'on lui envoya en qualité de Légat, & rompit la tréve, malgré les sages remontrances du Connétable de Montmorenci. Le Duc de Guise l'y détermina, dans l'espé-

pérance de commander l'Armée Françoise, & de conquérir pour lui le Royaume de Naples, sur lequel sa Maison avoit de vieilles prétentions.

L'Empereur, qui n'avoit pas encore abdiqué l'Empire, regagna les Farneses en restituant Plaisance au Duc de Parme; le Duc de Ferrare entra dans la Ligue du Pape & du Roi de France contre la Maison d'Autriche. Charles persuadé que le Pontife Romain ne cherchoit à allumer la guerre dans le sein de la République Chrétienne, que pour décorer sa Maison d'une Souveraineté, lui offrit, dit-on, l'Etat de Sienne pour un de ses neveux. Cette preuve de la modération de Charles, & du désir extrême qu'il avoit de laisser la Monarchie tranquille à son fils, ne toucha point le Pape : il ne daigna pas seulement écouter cette proposition. Le Royaume de Naples pouvoit à peine suffire à ses vûes ambitieuses; il ne projettoit pas moins que de chasser les Espagnols de toute l'Italie, & d'en donner l'Empire à ses neveux.

La République de Venise refusa d'entrer dans la Ligue; le Duc de Parme manqua d'être excommunié pour avoir

fait une paix avantageuse avec l'Empereur son beau-pere, sans le consentement du Pape son Seigneur Suzerain. Les procédés injustes & violens de Paul ne firent que scandaliser l'Europe, & contribuerent à nourrir la haine des Protestans contre l'Eglise Romaine, sans qu'il en tirât d'autres fruits que l'humiliation, la honte & la haine de ses Sujets.

Le Duc d'Albe commença enfin la guerre par la conquête de Terracine, de Tivoli, de Palestrine, de Frescati, d'Anagnie & d'Ostie ; ses troupes firent des courses jusqu'aux fouxbourgs de Rome, & mirent tout à feu & à sang ; le Pape fortifia sa Capitale ; Antoine Caraffe son neveu, dans une diversion du côté de l'Abruzze, où il avoit des intelligences, perdit une bataille, & revint presque seul ; le Pape, à la veille d'éprouver le plus triste sort, tâcha d'arrêter les progrès rapides du Duc d'Albe par une paix frauduleuse, en attendant le Duc de Guise qui s'avançoit à son secours avec une belle armée : le Général Espagnol n'accorda qu'une treve de quarante jours. Les François prirent sur leur route Valence dans le Milanès.

Les Algériens ſecourus des Turcs levent le ſiége d'Oran, vaillamment défendu par Martin de Cordoue, Comte d'Alcaudette. La flotte de Soliman abandonna cette expédition, pour voler au ſecours de l'Archipel ravagé par André Doria.

Charles V. abdique la Couronne Impériale le 7 de Septembre. Le Pape prétendit que ce Prince ne pouvoit faire une pareille démarche ſans le conſentement de la Cour de Rome. Paul IV. défendit donc aux Electeurs de recevoir la démiſſion de Charles, & au Roi des Romains de ſe porter en qualité d'Empereur. Le Pape s'attribuoit le pouvoir de nommer à l'Empire en de ſemblables circonſtances : mais d'autres motifs que l'oppoſition du Pontife, firent traîner cette affaire en longueur. Avant que de deſcendre du Thrône Impérial, Charles n'oublioit rien pour aſſurer la préſéance aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne ſur ceux de France; mais il ne réuſſit pas.

L'Empereur s'embarque à Fleſſingue le 17 de Septembre, avec les Reines Douairieres de France & de Hongrie,

qui ne voulurent jamais l'abandonner. Après onze jours de navigation il arriva à Laredo. La Reine Marie sa belle-fille l'avoit prié avec instance de relâcher en Angleterre : » Quelle satisfaction peut » espérer cette Princesse, répondit Char- » les, de voir un beau-pere qui n'est » plus qu'un simple Gentilhomme ? « En arrivant en Espagne, il embrassa la terre en s'écriant : ô mere commune des hommes ! je suis sorti nud de ton sein, j'y rentrerai nud. Il confirma son abdication. On dit qu'en entrant à Bugos, il fut frappé de ne voir personne venir au-devant de lui.

Le 24 Février de l'année suivante, jour de sa naissance, il se rendit dans sa Solitude de S. Just : c'étoit un Couvent de Hieronimites. Il ne s'étoit réservé que dix mille ducats de revenu, & douze domestiques. De son appartement, qui consistoit en six pieces de plein pied, & qui étoit meublé fort simplement, il entroit dans un jardin dont il avoit lui-même tracé le plan. Une petite riviere bordée de cédres de grenadiers & d'orangers qui portoient leurs fleurs & leurs fruits jusqu'aux fenêtres de la chambre

de l'Empereur, arrosoit les deux côtés de ce jardin : on y respiroit un air frais, pur & délicieux. Dans cette retraite, où Charles-Quint ensevelit ses projets, son ambition, sa grandeur, il ne voulut plus entendre parler d'affaires. Ses sœurs ne purent jamais obtenir de lui la permission de demeurer dans son voisinage ; il ne songeoit qu'à se détacher de ces Princesses, pour qui il avoit toujours eu beaucoup de tendresse.

Amurat II, Empereur des Turcs, après avoir régné avec gloire, quitta aussi la Couronne de plein gré pour achever sa carriere parmi les Derviches : mais les besoins de l'Empire, joints à l'inexpérience de son fils Mahomet, arracherent ce vieillard de la solitude, & le rendirent au Thrône. Si Philippe II. eût été vaincu à Saint-Quentin, n'est-il pas probable que Charles eût paru à la tête des armées, pour sauver une Monarchie dont l'agrandissement lui avoit coûté tant de travaux ?

Philippe II. attaqué par le Pape & par les François, envoya en Espagne Ruis 1557.
Gomez de Sylva son favori, pour amasser des troupes & de l'argent. Charles-

Quint, qui fut alors consulté par son fils, lui donna les conseils les plus judicieux. Les commencemens de cette campagne ne furent pas avantageux aux Espagnols ; Pierre Strozzi, habile Général, recouvrit Ostie, Castel, Gandolphe, Palestrine, & quelques autres Places ; le Duc de Guise, au lieu de conquérir le Milanés, qui se trouvoit dénué de troupes, s'avança du côté de Rome, où le Pape n'avoit ni les vivres, ni l'argent, ni les soldats qu'il avoit promis ; le Duc d'Albe, à la tête de vingt-deux mille hommes, fit échouer les François dans toutes leurs entreprises ; en vain Guise employa tous ses talens pour engager les Espagnols dans un combat décisif, le Duc d'Albe déclara qu'il n'étoit pas assez fou de risquer un beau Royaume pour une casaque bleue ; la cavalerie du Pape fut entierement vaincue & dissipée dans un combat décisif ; les vainqueurs approcherent de Rome, & firent leurs préparatifs pour l'emporter d'assaut ; rien ne paroissoit devoir sauver cette Capitale, ni vaincre l'opiniâtreté du Pape ; le Duc de Ferrare attaqué dans ses Etats, avoit lui même besoin de secours ; Venise &

Florence n'offroient que leur médiation ; l'armée du Duc de Guise avoit été ruinée en détail ; pour comble de malheur on apprit la victoire que les Espagnols venoient de remporter à Saint-Quentin ; alors les François évacuent l'Italie pour voler au secours de leur Nation. Paul IV. se voyant seul, demanda enfin la paix ; elle fut signée à Cavi le 14 Septembre, à des conditions plus honorables pour le vaincu que pour le vainqueur ; le Duc d'Albe frémit d'indignation en recevant les ordres du Roi au sujet de ce Traité. Il avoit déclaré tout haut que le Pape n'obtiendroit la paix qu'après avoir demandé pardon à Philippe II. & ce fut le Roi qui le demanda au Pontife Romain par la bouche d'Albe. Le Général Espagnol ne put s'empêcher de dire, que la timidité & les scrupules étoient incompatibles avec la politique & la guerre.

Le Duc de Florence acheta du Roi, avec des sommes considérables, le Siennois, à la réserve de Porto Hercole & d'Orbitello, que l'Espagne se réserva. Philippe vainqueur du Pape & de toute l'Italie, accorda la paix au Duc de Ferrare.

Il étoit paſſé en Angleterre dès l'hiver, pour déterminer lui-même la Reine ſon épouſe à déclarer la guerre aux François, qui venoient d'enfreindre la treve par une entrepriſe infructueuſe ſur la Ville de Douai. Suivi de ſes plus habiles Généraux, Philippe entra en Picardie à la tête de ſoixante-dix mille hommes, tant Eſpagnols qu'Allemands, Italiens, Anglois & Flamands. Après avoir menacé diverſes Places, le Roi d'Eſpagne s'attacha à Saint-Quentin, qui étoit dégarni de troupes & de munitions. L'Amiral de Coligni, Gouverneur de la Province, ſe jetta dans la Ville pour la défendre. Le Connétable de Montmorenci avec trente mille hommes, parut bientôt pour y jetter du ſecours; il fut attaqué dans ſa retraite. Les vivandiers de ſon armée, épouvantés à la vûe des ennemis, ſe jetterent dans les bataillons, où ils porterent tellement le déſordre & la terreur dont ils étoient remplis, qu'il ne fut pas difficile aux Eſpagnols de remporter une victoire complette. Dix mille François, parmi leſquels étoit le Duc d'Enguien, Prince du Sang, reſterent ſur le champ de

bataille ; parmi les prisonniers, dont le nombre égaloit celui des morts, se trouverent le Connétable, les Ducs de Montpensier & de Longueville, & le Maréchal de Saint-André. Les vaincus perdirent quatre-vingt-huit drapeaux, tout leur canon, & leurs bagages. Ce désastre auroit eu les suites les plus funestes pour la France, si Philippe eût marché droit à Paris. Mais pouvoit-on attendre une pareille résolution de la part d'un Roi qui, pendant la bataille, se tint renfermé dans sa tente, où il se mit en priéres avec deux Cordeliers ? Il n'en sortit que quand il fut bien assuré de la victoire. On voulut lui persuader de marcher à Compiegne, & de-là à Paris. Non, non, répondit-il, il ne faut jamais réduire son ennemi au désespoir.

L'Amiral déterminé à s'ensevelir sous les ruines de Saint-Quentin, pour sauver sa Patrie, & lui donner le tems de respirer, tint encore seize jours. La Ville fut enfin emporté d'assaut, & on fit prisonnier Coligni & son frere Andelot. Philippe empêcha qu'on ne commît les désordres usités en pareilles circonstances ; on permit seulement le pillage pen-

dant vingt-quatre heures, & les Espagnols firent un butin immense. Le jour de l'assaut le Roi d'Espagne parut armé de toutes piéces, pour encourager ses troupes : c'est la premiere & la derniere fois qu'on le vit chargé de cet attirail militaire. On sçait que sa terreur fut telle pendant le combat, qu'il fit deux vœux, l'un de ne se trouver désormais à aucune bataille, & l'autre de bâtir un magnifique Monastere sous le nom de S. Laurent, pour remercier le Saint à qui il se croyoit redevable du succès de ses armes. La prise du Catelet, de Ham & de Noyon, furent les seuls avantages qu'on tira d'une victoire qui auroit pu perdre la France. On dit que Charles-Quint, instruit d'une telle victoire, demanda à celui qui lui en apporta la nouvelle, si son fils étoit à Paris, & que sur la réponse il tourna le dos sans proférer un seul mot.

Le Roi de Portugal Jean III. meurt comblé de gloire, pour avoir rendu son Royaume heureux & florissant. Sa mort est l'époque de la décadence & de l'infortune du Portugal, qui environ vingt-deux ans après passa sous une domination

étrangere ; Sébaſtien ſon petit-fils, qui n'étoit âgé que de trois ans, parvint à la Couronne ſous la Tutelle & la Régence de ſon aïeule Catherine d'Autriche.

Le Duc d'Albe eſt rappellé d'Italie, où ſa préſence étoit néceſſaire pour la défenſe du Royaume de Naples. En effet, ſont ſucceſſeur le Marquis d'Aguilar ne put empêcher les Turcs commandés par Piali, de faire ſur les côtes des ravages affreux. Ils auroient fait ſentir bien autrement les effets de leur fureur, s'ils euſſent été ſecourus par les François, comme Henri II. l'avoit promis. Mais ce Prince porta toutes ſes forces du côté de la Picardie, dont les Eſpagnols occupoient une partie conſidérable.

Le Duc de Guiſe répare par des exploits prodigieux la honte de la campagne derniere ; non-ſeulement il ſauva ſa Patrie, mais il l'agrandit. Il ſe rendit maître de Calais au milieu de l'hiver avec une rapidité étonnante ; il tomba enſuite ſur Thionville, qu'il emporta d'aſſaut. Le Duc de Nevers prenoit Charlemont, & le Maréchal de Termes s'emparoit de Dunkerque & de quelques autres Places. Le Comte d'Egmont vint à la rencontre 1558.

de ce dernier; on livra bataille, & la victoire se déclara encore pour les Espagnols. Ce combat se donna près de Graveline, à l'embouchure de l'Aa : de quatre mille hommes qui composoient l'armée Françoise, à peine échappa-t-il trois cens cavaliers, le reste fut tué ou pris; le Maréchal de Termes se trouva au nombre des prisonniers. On ne peut dire que ce fût à leur seule valeur que les Espagnols furent redevables d'un si brillant succès : de Termes étoit sur le point de vaincre, lorsqu'une flotte Angloise, attirée par le bruit du canon, entra dans l'Aa, & foudroya les François avec son artillerie, répandit parmi eux le désordre & la terreur, & livra la victoire au Comte d'Egmont.

Philippe n'étoit pas moins heureux en Italie qu'en Flandres; Don Loup d'Acunha & le Duc de Sessa, après une suite d'avantages considérables, firent la conquête de Montcalvo, battirent Birague, & firent lever les blocus de Fossan & de Coni. Le Roi d'Espagne appellé dans ses Etats par des affaires pressantes, redoutant d'ailleurs les ressources & le courage de Henri II, consent à une né-

gociation qui fut entamée par la Duchesse de Lorraine. Le Duc de Savoye désiroit ardemment de voir cesser la guerre, dans l'espérance de recouvrer ses Etats. Sur ces entrefaites, Piali, Commandant de la flotte Turque, fondit sur l'Isle de Minorque, & prit Port-Mahon.

Les Plénipotentiaires d'Espagne & de France assemblés à Cercamp, voyent échouer la négociation par l'opiniâtreté des Espagnols, qui exigeoient qu'on rendît de part & d'autre ce qu'on s'étoit pris pendant la guerre Les François ne vouloient point accéder à une condition qui leur ôtoit la Savoye, le Piémont, l'Isle de Corse, le Duché de Luxembourg, Metz, Toul & Verdun, & sur-tout Calais. Philippe étoit assez indifférent sur la restitution de ces quatre dernieres Places; la politique lui conseilloit même de les laisser à la France, afin de fortifier contre cette Couronne la haine & la jalousie des Impériaux & des Anglois. Quoiqu'époux de la Reine d'Angleterre, Philippe négligeoit les intérêts de cette Princesse, depuis qu'il avoit perdu l'espérance d'en avoir des enfans.

Charles-Quint meurt le 21 de Sep-

tembre. Un mois avant que de mourir, ce Prince voulut voir la Cérémonie de ses Obséques. Il prit un habit de deuil, s'étendit par terre, se fit couvrir d'un drap mortuaire, & chanta lui-même d'un ton lugubre les prieres qui sont d'usage dans ces tristes circonstances; ses amis & ses domestiques fondoient en larmes, croyant déjà assister à ses véritables Funérailles. En sortant de l'Eglise, où il resta long-tems, l'Empereur fut saisi de la fiévre, & ne fit plus que languir jusqu'au moment de sa mort.

On lui éleva trois mille sept cens Catafalques dans toute l'Europe. On dit que Charles-Quint recommanda à Philippe de restituer la Navarre. Personne n'ignore que ce fils ingrat déféra à l'Inquisition le Testament de son pere, & qu'on délibéra si on le condamneroit au feu. La Reine Eléonore étoit morte six mois avant l'Empereur son frere; Marie, autre sœur de Charles Quint, ne tarda pas à le suivre au tombeau. Cette Princesse fut soupçonnée par quelques personnes d'avoir eu de l'Empereur le fameux D. Juan d'Autriche. Cette année qui, selon la remarque de M. de Thou, fut

fut fatale à presque toutes les têtes couronnées, vit encore mourir deux Rois de Dannemark; Christiern II, beau-frere de Charles-Quint, qu'on avoit dépouillé depuis long-tems de ses Etats, & renfermé en prison comme l'ennemi du genre humain. On avoit délibéré dans les Etats Généraux de Dannemark, si on ne lui feroit pas expier ses forfaits par un supplice infâme & public: la crainte du ressentiment de Charles V. fut peut-être le seul motif qui empêcha qu'on ne fît périr le Néron du Nord sur un échafaut. Christiern III son cousin-germain, & son second successeur, mourut à peu près dans le même tems. Un évenement auquel l'Espagne s'intéressoit davantage, occasionna la paix entre les François & les Espagnols. Je veux parler de la mort de Marie, Reine d'Angleterre: sa sœur Elisabeth lui succéda. Celle-ci étoit redevable de la vie à Philippe II. La politique avoit eu plus de part que l'humanité au service que le Monarque Espagnol rendit à cette Princesse: au défaut d'Elisabeth, la Couronne d'Angleterre passoit sur la tête de Marie Reine d'Ecosse, épouse du Dauphin de

France, qui parvint depuis à la Couronne sous le nom de François II. Philippe craignit donc de voir l'Angleterre & la France sous la domination d'un même Souverain. Sur le soupçon qu'Elisabeth vouloit Epouser le Duc de Savoye, le Roi d'Espagne se hâta de lui offrir sa main : mais il eut la mortification d'essuyer un refus. Outre l'aversion de la Reine d'Angleterre pour Philippe & les Espagnols, indépendamment aussi de son éloignement pour le mariage, devoit-elle accepter une alliance qui ne pouvoit se contracter sans une dispense du Pape ?

1559. Philippe, de Bruxelles où il avoit fixé son séjour pour quelque tems, apprit avec douleur que les nouvelles Hérésies pénétroient en Espagne, malgré la rigueur de l'Inquisition, & qu'une multitude de Prêtres & de Moines se signaloit en les y répandant avec l'ardeur & le fanatisme dont sont imbus, pour les nouvelles Doctrines, ceux qui les embrassent par conviction ; il étoit témoin de la pente funeste qu'avoient presque tous les Peuples pour ces dangereuses nouveautés. Ses Sujets des Pays-Bas bravoient sa présence & son zele, en rece-

vant les Livres des Hérétiques & leurs Apôtres. Philippe, rempli chaque jour d'une nouvelle horreur pour les Sectaires, jura de les exterminer : il résolut d'abord de doubler le nombre des Evêchés dans les Pays-Bas, & d'y établir l'Inquisition ; le Pape érigea à sa priere, par une Bulle, trois Archevêchés & treize nouveaux Evêchés pour la Flandre. La France & l'Archevêque de Reims, Métropolitain de la plus grande partie des Pays-Bas, protesterent en vain contre la Bulle ; le Souverain Pontife établissoit aussi deux Inquisiteurs dans chacune des Provinces. Le Roi remit l'exécution de la Bulle à la Duchesse de Parme à qui il confia le Gouvernement général des Pays-Bas. Une nouvelle Bulle fut adressée à D. Ferdinand de Valdes, Grand Inquisiteur d'Espagne, & Archevêque de Séville, pour procéder contre les Ecclésiastiques & les Evéques suspects d Hérésie : il avoit ordre d'envoyer ces derniers à Rome, où l'on devoit les juger en dernier ressort

Pour fortifier en même tems le zele & la rigueur de l'impitoyable Tribunal, le Roi écrivit aux Inquisiteurs de ne point

épargner son fils, s'ils le trouvoient coupable. En conséquence de ces ordres inflexibles, l'Inquisition célébra un *Auto dà Fé* à Valladolid, dans lequel le Docteur Cazalla & trente autres personnes, la plûpart Moines ou Religieuses, furent brûlées en présence de D. Carlos & de la Princesse Jeanne, Régente d'Espagne.

Philippe négocia en vain le mariage de la Reine d'Angleterre avec l'Archiduc Charles d'Autriche son cousin germain; Elisabeth, après avoir ménagé les Catholiques, leva le masque & se sépara avec éclat de l'Eglise Romaine: elle établit l'Eglise Anglicane telle qu'elle subsiste aujourd'hui, & s'en fit déclarer le Chef suprême.

Philippe alors abandonna les intérêts d'Elisabeth, & la paix entre la France & l'Espagne fut conclue à Cateau-Cambresis. Jamais les Espagnols n'avoient fait de Traité si avantageux. Pour trois Places qu'ils rendirent aux François, ceux-ci en restituerent cent quatre-vingt-trois; le Duc de Savoye rentra en possession de ses Etats, à la réserve de quatre Villes, jusqu'à ce que les prétentions du Roi de France eussent

été discutées juridiquement Henri II. promettoit de renoncer à ses alliances avec les Turcs ; les deux Rois se liguerent ensuite étroitement pour accabler les Protestans, qu'Henri ne détestoit gueres moins que le Monarque Espagnol, & pour favoriser le Concile de Trente. Metz, Toul & Verdun resterent à la France. Philippe II. n'étoit pas assez content de la Branche d'Autriche établie en Allemagne, & du Corps Germanique, pour exiger la restitution de ces Villes. Quant à Calais, il y eut un accommodement particulier entre la France & l'Angleterre. Afin de cimenter ce Traité qui pacifioit la République Chrétienne, on convint que Philippe épouseroit Madame Isabelle, fille de Henri II. destinée auparavant à D. Carlos. Ce jeune Prince ne pardonna jamais à son pere de lui avoir enlevé la plus aimable femme de l'Europe. Le Duc d'Albe épousa cette Princesse à Paris au nom du Roi son maître. Un accident tragique & imprévû changea bientôt en larmes de sang les cris de joye des François ; Henri II. blessé mortellement dans un Tournois le 30 Juin, expira quelques jours après. Fran-

çois II. lui succéda sous les auspices les plus funestes : du premier jour de son Regne jusqu'au milieu de celui de Henri IV. les François furent le plus malheuheux Peuple de l'Univers.

Philippe se hâtoit de donner une forme constante au Gouvernement des Pays-Bas. Les Etats assemblés à Gand lui firent présent d'un million de florins. Après avoir exposé aux Flamands la nécessité de son départ, il les exhorta à persévérer dans l'ancienne Religion, leur promit de retirer les troupes Espagnoles, & leur déclara le choix qu'il avoit fait de sa sœur la Duchesse de Parme pour leur Gouvernante. Le Prince d'Orange, le Comte d'Egmont & le Comte de Horne, qui jouoient le premier Rôle dans ces Provinces par leur naissance, leurs services & leur mérite, reçurent cette nouvelle avec d'autant plus d'impatience que chacun d'eux s'étoit flatté en particulier d'obtenir cet emploi ; leur ressentiment secret les unit étroitement.

Après avoir disposé des principaux emplois, Philippe s'embarqua en Zélande le 20 Août, sur une flotte de soixante-dix vaisseaux : rien n'égaloit la joye

qu'il avoit de se rendre dans sa Patrie ; il comptoit avoir assuré pour toujours le repos des Pays-Bas, par les mesures qu'il venoit de prendre : mais on pouvoit dès-lors prévoir les troubles qui arriverent dans la suite. Le caractere de Philippe II, diamétralement opposé à celui des Flamands, ses manieres froides, graves, impérieuses, sa profonde dissimulation, sa sévérité inflexible, son attachement politique pour l'Inquisition, son goût décidé pour les seuls Espagnols, son ignorance de la langue du Pays, le dessein dont on le croyoit capable d'anéantir les priviléges de la Nation, & de la soumettre aux Loix de la Castille ; tout cela rendit le Roi d'Espagne extrêmement odieux à tous les habitans de la Flandre. Le choix qu'il fit de Granvelle, pour être le premier Ministre de la Gouvernante, acheva de le perdre dans l'esprit de la principale Noblesse. Granvelle fils du Chancelier de Charles-Quint, Prélat doué d'un génie supérieur, mais fier, violent, despotique, étoit haï des Grands avec une espece de fureur. On l'a regardé comme la cause des guerres civiles qui s'éleverent dans les Pays-Bas : il

n'en fut que le prétexte.

Philippe arrive au Port de Laredo le 29 Août : au moment de ſon débarquement une tempête affreuſe briſa preſque tous ſes vaiſſeaux le long des côtes ; plus de mille perſonnes périrent, & avec elles les chef-d'œuvres de peinture, de ſculpture, & les bijoux les plus précieux dont Charles-Quint avoit dépouillé pendant quarante ans l'Italie, la Flandre & l'Allemagne. Le Roi ſe rendit à Valladolid, où ſon premier ſoin fut de demander au Grand Inquiſiteur la ſatisfaction barbare de voir un *Auto dà Fé*. Les priſons du Saint Office regorgeoient de malheureux ; l'Archevêque de Tolede, (D. Barthelemi de Carranza), Prélat reſpectable, & entre les mains de qui Charles Quint avoit voulu rendre ſa grande ame, étoit renfermé dans ces affreux cachots. La jalouſie & la cabale s'étoient efforcées de le rendre ſuſpect ; l'Inquiſition avoit condamné un Catéchiſme de ſa compoſition, & ſur un léger ſoupçon le Roi reſpiroit déjà ſon ſupplice. On célébra bientôt l'*Auto dà Fé* en préſence du Roi & de toute ſa Cour : quarante perſonnes, preſque tous Prê-

tres ou Religieuses, furent livrées aux flammes. D. Carlos de Sessa, une de ces infortunées victimes, osa s'approcher du Roi, & lui dit : *Comment, Seigneur, souffrez-vous qu'on brûle tant de malheureux ? Pouvez-vous être témoin d'une telle barbarie sans gémir ?* *Si mon Fils*, répondit froidement Philippe, *étoit suspect d'hérésie, je l'abandonnerois lui-même à la sévérité de l'Inquisition ; mon horreur est telle pour vous & vos semblables, que si l'on manquoit de bourreau, j'en servirois moi-même.* A ces affreuses paroles, qui annonçoient plûtôt la barbarie que le zele, le bucher fut allumé, & réduisit en cendre les malheureux qui le bravoient.

D. Juan d'Autriche, élevé sous l'habit d'un paysan, est reconnu par le Roi, qui le traita en frere : son air, son génie, & son courage annonçoient sa naissance.

Dans l'Assemblée des *las Cortès* à Tolede, on réforme les abus qui s'étoient glissés dans le Royaume pendant la longue absence du Roi ; le Roi par un Décret interdit aux Maurisques la liberté d'avoir des Esclaves Chrétiens, attendu la facilité avec laquelle ils les convertissoient au Mahométisme.

Le Cardinal de Médicis succéda sous le nom de Pie IV à Paul IV. Ce Pontife étoit aussi attaché à la Maison d'Autriche que son prédécesseur en avoit été ennemi.

1560. Le Roi de Navarre & le Cardinal de Bourbon conduisent sur les frontieres la Reine Isabelle, & la remettent aux Ministres de Philippe; le Navarrois demandoit la restitution de son Royaume, ou du moins un échange; Philippe l'amusa long-tems en lui promettant de lui donner la Sardaigne. D. Carlos est reconnu à Tolede pour héritier de la Couronne.

Madrid, Ville située au milieu de l'Espagne, devient la Capitale de la Monarchie, & le Roi y fixe son séjour. Philippe s'étoit formé un plan de politique dont il ne s'écarta jamais: les fatigues de la guerre & les voyages lui étoient devenus insupportables; du fond de son cabinet il vouloit régir ses vastes Etats. Il étoit toujours occupé du projet de la Monarchie universelle; son ambition, aussi ardente, aussi inquiette & aussi déliée que celle de son pere, lui applanissoit les difficultés d'une pareille entreprise. Le principal ressort qu'il vouloit faire mouvoir étoit le Clergé de tous

les différens Royaumes de l'Europe ; il comptoit le mettre dans ses intérêts par son ostentation de zele pour la Religion Catholique. Quant à la Noblesse, on pouvoit la gagner en lui prodiguant les thrésors de l'Amérique. Le but de toutes les intrigues de Philippe II. étoit d'entretenir la paix dans ses Etats, d'allumer la guerre chez ses voisins, & de profiter de leurs dissensions pour établir les fondemens de sa grandeur.

Le projet de conquérir Tripoli, médité dès l'année précédente, échoua par l'imprudence du Duc de Medina-Celi, Général de cette expédition, qui s'arrêta à la conquête de l'Isle des Gerbes, au lieu de voguer droit en Afrique. Bacha Piali, à la tête de la flotte de Soliman, surprit celle des Espagnols, qui ne rendit pas le moindre combat : la terreur & la consternation furent telles, que les Chefs ne songerent qu'à se sauver. Près de cinquante galeres ou vaisseaux tomberent au pouvoir du vainqueur, à qui il n'en couta pas un seul homme ; les Turcs débarquerent dans l'Isle conquise par leurs ennemis, & assiégerent le Château, où commandoit D.

Alvare de Sande. Ce Général, après la défenſe la plus héroïque, fut pris dans une ſortie; la garniſon compoſée d'environ quatre mille hommes de vieilles troupes, ſe rendit à diſcrétion; elle avoit ſoutenu trois mois de ſiége, avec cette patience invincible qui caractériſe la Nation Eſpagnole. Philippe chercha à réparer la perte qu'il venoit d'eſſuyer, en faiſant conſtruire dans tous les Ports d'Eſpagne & d'Italie des galeres & des vaiſſeaux. Son embarras étoit d'autant plus grand que les Mauriſques d'Eſpagne, accablés du joug qu'on leur impoſoit, entretenoient des intelligences avec les Turcs & les Africains.

La France commençoit à être déchirée par les troubles qu'y exciterent le Calviniſme & l'ambition des Princes de la Maiſon de Guiſe; Philippe offrit ſes forces au Roi de France pour ſoumettre ſes Sujets. Dans un *Auto dà Fé* célébré à Séville le 22 Décembre, ſoixante dix perſonnes de tout âge, de tout ſexe, & de toute condition expirerent au milieu des flammes.

Le Concile de Trente, ſuſpendu depuis long-tems, fut rétabli par une Bulle

de Pie IV, à la sollicitation de Philippe; presque tous les Evêques d'Espagne s'y rendirent en foule. André Doria meurt à l'âge de quatre vingt-quatorze ans, avec la réputation du plus grand homme de mer qui ait jamais paru dans la Méditerranée; son neveu Jean-André Doria, héritier de son nom & de son mérite, lui succéda dans le commandement des galeres de la Monarchie.

Les troubles éclatent dans les Pays-Bas; les Grands exclus des affaires s'en 1561.
prenoient à Granvelle; les Luthériens crioient contre la multiplication des Evêchés, & sur-tout contre l'établissement de deux Inquisiteurs dans chaque Diocèse; les Moines (qui le croiroit?) se joignirent aux mécontens, & parlerent plus haut que les autres, parce qu'on avoit disposé de leurs biens immenses, pour former un revenu convenable aux nouveaux Prélats. Guillaume le Taciturne, Prince d'Orange, le Chef secret des Mécontens, épousa une fille du Duc de Saxe, afin de se faire un appui en Allemagne.

Philippe fait désarmer dans un seul jour tous les Maurisques de Grenade.

Le Pape par une Bulle autorise le Roi à lever pendant cinq ans dans tous ses Etats les Décimes sur le Clergé. Cette contribution montoit dans l'Espagne seule à cinquante mille ducats par chaque année. Pie IV. reçut un Ambassadeur d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, malgré les protestations des Ministres Espagnols, qui prétendoient que c'étoit donner atteinte aux droits du Roi leur maître. Le Souverain Pontife n'avoit osé refuser cette Ambassade dans la crainte qu'Antoine de Bourbon ne se mît à la tête des Calvinistes de France : les Papes qui avoient vû une moitié de l'Europe se soustraire à leur obéissance, se trouvoient obligés, pour conserver ce qui leur restoit, d'user de beaucoup de prudence & de circonspection.

Philippe employe le fer & le feu pour anéantir le Calvinisme, qui avoit pénétré dans le Royaume de Naples; les troupes Espagnoles, au nombre de douze mille hommes, furent rappellées des Pays-Bas, moins pour satisfaire aux plaintes des Flamands, que pour les besoins de l'Italie & de l'Espagne menacées par les Turcs & par les Maures.

Le Cardinal Charles Caraffe, & son frere le Duc de Palliano, sont exécutés à Rome. Pie IV les immola au ressentiment de Philippe, auquel sous le Pontificat de leur oncle ils avoient causé tant d'embarras.

Dragut s'empare de sept galeres du Roi sur les côtes de Sicile; cette Isle & le Royaume de Naples furent entierement dévastés; le butin monta à plus de deux millions d'écus, & on fit six mille esclaves; pour comble de malheurs, d'affreux tremblemens de terre vinrent désoler ces délicieuses régions.

Le Pape déclare par une nouvelle Bulle Philippe II. Protecteur de l'Eglise Catholique. Il méritoit ce titre, si un zele outré contre les Protestans suffisoit pour en rendre digne. Il n'oublia rien pour déterminer la Reine Elisabeth à reconnoître le Concile de Trente; il offrit en même tems toutes ses forces à Charles IX. pour écraser le Parti des Huguenots qui se multiplioient à l'infini. La politique du Monarque Espagnol ne consistoit qu'à allumer des guerres civiles dans les Royaumes de France & d'Angleterre, & qu'à gouverner ses Sujets avec un sceptre de fer.

1562. Hascem, Roi d'Alger, & fils du fameux Barberousse, prépare la conquête d'Oran & de Mazarquivir. On dit que D. Martin de Cordoue, esclave de ce Prince, lui avoit persuadé de demander du secours à l'Espagne, pour secouer le joug de l'Empereur des Turcs. Sur quelques soupçons d'une négociation, Soliman appella à Constantinople Hascem, pour lui faire rendre compte de sa conduite. Il eût perdu la tête, si ses thrésors prodigués à propos ne lui eussent fait trouver grace devant le Divan. De retour à Alger, il entreprit de chasser les Espagnols, pour effacer les soupçons qu'il avoit inspirés par sa conduite. Philippe II. envoya D. Jean de Mendose avec vingt-cinq galeres & quatre mille hommes de vieilles troupes, pour défendre les Places qu'il avoit en Afrique; mais la flotte surprise par une tempête se réfugia dans le Port de la Herradura, où elle périt avec le Général & les soldats.

Philippe se consola de ce malheur par l'arrivée de D. Alvare de Sande, & de huit mille Espagnols, pris à l'expédition de l'Isle des Gerbes, qui furent élargis au moyen d'un traité de paix entre Soli-

man & l'Empereur Ferdinand.

Le Prince D. Carlos, D. Juan d'Autriche, & le célebre Alexandre Farnese, élevé en Espagne comme ôtage de la Gouvernante des Pays-Bas, sa mere, furent envoyés à l'Université d'Alcala pour y étudier. On avoit espéré que les Belles-Lettres adouciroient le caractere feroce & indomptable du Prince d'Espagne : mais un accident terrible acheva de lui déranger le cerveau. Il tomba d'un escalier, & se donna un si rude coup à la tête qu'il demeura sans sentiment ; la fievre survint, & bientôt on désespera de sa vie. Les Médecins lui leverent l'épiderme, pour examiner si le cerveau n'étoit pas offensé : cependant le Prince étoit mourant. Dans cette perplexité, on apporta le corps d'un Cordelier appellé Diegue, mort cent ans auparavant en odeur de sainteté, & on le fit toucher au malade. On prétend qu'on vit cesser aussi tôt tous les symptômes qui annonçoient une mort prochaine ; en peu de jours le Prince fut rétabli. Le Roi, par reconnoissance, fit canoniser D. Diegue. Il eût été à souhaiter pour l'infortuné D. Carlos qu'il fût mort de cet accident :

il eût évité la douleur de périr par l'ordre de ſon pere, & la mémoire de celui-ci n'eût pas été en exécration pour avoir trempé les mains dans le ſang d'un fils.

Les troubles augmentoient dans les Pays-Bas, les Proteſtans ſe déclarerent hautement à Tournai, à Valenciennes, & en d'autres lieux; les plaintes, le déſordre, la confuſion, la haine du nom Eſpagnol, annonçoient dans toutes ces Provinces la révolte & la guerre civile; le Prince d'Orange fomentoit en ſecret l'audace des mécontens; les Comtes d'Egmont & de Horne, Gouverneurs des principales Provinces, ne s'oppoſoient point aux progrès de la rébellion. Le Cardinal de Granvelle inſulté & menacé de toute part, écrivit au Roi que l'unique moyen de conſerver la Religion Catholique & la Flandre, étoit de ſe rendre promptement dans les Pays-Bas; l'Empereur exhorta le Roi à prendre ce parti; Philippe reſta tranquillement en Eſpagne; faute énorme que tous les thréſors de l'Amérique & quarante ans de guerre n'ont pû réparer. Les Grands envoyerent à la Cour de Madrid Florent de Montmorenci, Baron de Montigni,

pour solliciter le rappel de Granvelle. Le Roi fonda une Université à Douai, pour empêcher la Jeunesse Flamande d'aller puiser en France la nouvelle Doctrine répandue dans presque toutes les Universités de ce Royaume. Mais ce remede trop lent rappelloit-il à l'ancienne Religion ceux qui l'avoient abandonnée ?

Maximilien, Roi de Bohême, est élû Roi des Romains à Francfort le 24 Novembre. Sans cesser d'être électif, l'Empire sembloit héréditaire dans la Maison d'Autriche.

Le Roi fonde l'Escurial. On mit vingt-deux ans à la construction de cet immense & superbe Edifice ; il couta au Roi environ quarante millions, qui en vaudroient aujourd'hui cent cinquante. C'est en même tems un Palais, un Monastere dédié à S. Laurent, en mémoire de la victoire gagnée le 10 Août devant Saint-Quentin, & un Collége où l'on entretient gratuitement un grand nombre de Gentilshommes. Les Rois y ont choisi leur sépulture. On prétend que Charles-Quint avoit formé ce grand projet ; mais que ses guerres éternelles & sa vieillesse prématurée ne lui permirent pas de 1563.

l'exécuter. Jean-Baptiste de Tolede & Jean de Herrera, les plus célebres Architectes que l'Espagne ait produits, eurent la gloire d'élever cet édifice.

L'Afrique entiere s'ébranloit pour la conquête d'Oran & de Mazarquivir; ces deux Villes assiégées en même tems par Hascem, furent défendues avec une constance héroïque par D. Alfonse de Cordoue, Comte d'Alcaudete, & par son frere Martin; ils soutinrent trente assauts pendant deux mois, & ne se nourrirent que de chair de cheval & d'âne. D. François de Mendoze eut la gloire de faire lever ces deux siéges, qui couterent aux Africains environ trente mille hommes; mais il échoua dans une entreprise sur Penon de Velez.

Le Roi tient les Etats de la Monarchie d'Arragon, il obtient de grosses sommes pour la construction d'une Flotte, dont il avoit besoin pour défendre la Méditerranée & ses Etats d'Italie contre le formidable Dragut.

Philippe s'efforça en vain d'introduire l'inquisition dans le Milanez, tous les Etats de la Province s'y opposerent & sur-tout les Evêques dont le pouvoir ne

pouvoit manquer d'être englouti par ce Tribunal terrible. Naples menacé du même ſort, ne reſta pas tranquille : la terreur & la conſternation ſe répandirent en un moment par toutes les Provinces ; les Cardinaux blâmerent hautement le deſſein de Philippe, qui n'y renonça pas ſans douleur ; le nom ſeul du S. Office étoit alors dans une telle horreur chez tous les Peuples de l'Europe, ſoit Proteſtans ſoit Catholiques, que la ſeule menace de l'établir dans qu'elqu'endroit excitoit des ſéditions, des révoltes & des guerres. Naples craignoit plus le fléau de l'Inquiſition, que tous les maux qu'elle avoit éprouvés l'année précédente, & qu'elle éprouva encore celle-ci de la part d'un Chef de Bandits nommé Marconé, qui eut l'audace de prendre le titre de Roi de Calabre : il avoit une Armée, les marques extérieures & le faſte de la Royauté, il fallut employer contre lui toutes les forces du Royaume ; mais enfin il périt comme ſes pareils ſur un échafaut. Le Concile de Trente ſenſible aux malheurs du reſpectable Archevêque de Tolede, demande en vain qu'il ſoit jugé par des Evêques ; le Pape obtint

dans la suite qu'on le conduisît à Rome où on le jugea souverainement.

Le Roi à la sollicitation des Etats, promet par un Edit solemnel, tant pour lui que pour ses successeurs, de ne jamais séparer de la Couronne d'Espagne l'Empire de l'Amerique, qui en étoit devenu la principale dépendance. Au lieu de partir pour les Pays-Bas, d'y maintenir lui même son Ministre, Philippe le rappelle comme la cause des troubles. Les Grands & les Protestans triompherent de ce rappel qu'ils imputerent à la foiblesse du Roi. Le Pape, quoiqu'ami de Philippe, assura cette année la préséance à l'Ambassadeur de France sur celui d'Espagne. Venise avoit porté un pareil jugement : il n'y eut point d'intrigues, de ressorts & de finesses dont ne se servît Philippe pour obtenir au moins l'égalité; mais sa politique échoua contre le droit légitime. Le Pape eut raison de ne pas mécontenter Charles IX. & Catherine de Médicis dont ont connoissoit l'indifférence en matiere de Religion; il eût été à craindre que les François ne se fussent soustraits à l'obéissance de l'Eglise Romaine. Philippe

II. envoye de l'argent & des troupes en France au secours des Catholiques.

Le Concile de Trente est terminé le 5 Decembre, c'est le plus long & le plus tranquille que l'Eglise ait jamais célébré.

D. Carlos devenoit de jour en jour plus odieux au Roi de qui il recevoit les 1564.
plus cruelles mortifications; Philippe fit venir en Espagne Rodolphe & Ernest d'Autriche, fils du Roi des Romains, & les premiers Princes de son Sang, afin de les accoutumer au génie, aux mœurs & à la politique de sa Nation; avoit-il déja conçû le dessein de se défaire de son fils? Quoi qu'il en soit, la Cour du Roi, la plus brillante, la plus raffinée, & la plus politique de l'Univers, étoit remplie de Princes étrangers qui venoient y apprendre le grand art de gouverner les hommes. Le Penon de Velez de Gomar fut conquis cette année par D. Garcie de Tolede; ce Général avoit sous ses ordres quatre-vingt-treize Galeres & soixante Galliotes Espagnoles, Portugaises, Napolitaines, Génoises, Maltoises, Piémontoises, Florentines, sans compter celles du Pape.

Philippe, vassal en même tems de l'Empereur & du Pape, agissoit en Italie

comme s'il en eût été Souverain, & disposoit des forces de toutes les Puissances Italiennes, pour assurer & agrandir son Empire.

Le Roi ordonne la réception du Concile de Trente dans toute la Monarchie. Il n'étoit pas question de faire recevoir le dogme, puisque le Concile étoit œcuménique; mais la discipline qui en bien des articles se trouvoit contraire aux droits de la Souveraineté. La France & Venise ne furent pas si dociles. Si Philippe eût écouté ses Ministres, il n'auroit reçu ce Concile qu'avec des modifications.

Le Roi fit une nouvelle tentative pour établir l'Inquisition à Naples sur le même pied qu'elle est en Espagne. On en reçut la proposition avec une telle horreur, que le Vice Roi manqua d'être massacré sur le champ; Philippe conserve l'Isle de Corse aux Génois par les secours qu'il leur envoye. San Pietro, Soldat de fortune, mais grand homme de guerre, avoit épousé l'Héritiere d'Ornano qui étoit la plus puissante maison de l'Isle; les Génois qui ne regardoient qu'avec défiance un vassal si riche, si brave & si entreprenant, lui donnoient de cruelles mortifications;

fications : le vindicatif San Pietro alla en France où il avoit servi, pour solliciter la protection de Charles IX. N'ayant pû rien obtenir, il revint dans sa Patrie avec cent cinquante Aventuriers, & se vit bien-tôt à la tête d'une Armée considérable. Il s'empara des postes les plus importans du Pays. L'Isle étoit perdue pour la République de Gènes, si Philippe n'eût accablé le parti des Rebelles ; on avoit craint que Charles IX. ne cherchât à profiter des circonstances pour exciter des troubles en Italie, & pour occuper hors du Royaume ses Sujets qui respiroient continuellement la révolte & la guerre civile.

Cependant le Roi s'obstinoit à vouloir faire recevoir le Concile de Trente dans les Pays-bas, & à y établir l'inquisition, la sage Duchesse de Parme s'opposoit en vain à ce dessein ; le Comte d'Egmont appellé en Espagne, parla fortement au Roi pour l'en dissuader ; mais Philippe excité par le Duc d'Albe & par le Cardinal de Granvelle, poursuivit son entreprise, & adressa des ordres positifs à la Gouvernante : ces ordres transpirerent bien-tôt, & armerent les Pro-

testans. L'exemple de ceux d'Allemagne & de France, qui l'épée à la main avoient obtenu la liberté de conscience, portoit ceux-ci à tout hazarder pour jouir du même privilége.

Maximilien Roi des Romains, le plus juste & le plus modéré Souverain de son tems, succède à l'Empereur Ferdinand.

1565. Le Roi engage le Pape, à refuser au nouvel Empereur, la permission pour les Evêques & les Prêtres de se marier; le redoutable Soliman, attaquoit à la fois Malte & la Hongrie : la Cour envoya de puissants secours d'hommes & d'argent à l'Empereur; D. Garcie de Tolede, avec la Flotte d'Espagne, fit lever le Siége de Malte qui couta quarante mille hommes aux Turcs: Alvare de Sande, Général des Espagnols débarqua dans l'Isle, & remporta une victoire complette sur les Généraux de Soliman, après la levée du Siége.

Alvar Bazan vint dans le même tems à bout de fermer l'embouchure de la riviere de Tetuan en Afrique. Chaque année il en sortoit un essain de Corsaires qui infestoient les côtes d'Espagne, & rendoient

la navigation impraticable ; cette entreprise fût conduite avec une adresse & un bonheur admirable, malgré une Armée de Maures, en présence de qui, on coula à fond plusieurs Vaisseaux chargés de pierre, de chaux & de fer, de sorte que les Maures perdirent leur asyle sans retour.

Le Roi de France, Catherine de Médicis sa mere, & la Reine d'Espagne accompagnée du Duc d'Albe, eurent une entrevue à Bayonne. Philippe refusa de s'y rendre, pour ne pas se metre au pouvoir des François, accoutumés depuis les guerres civiles à mépriser la Májesté Royale : Catherine & le Duc d'Albe, eurent de longues & fréquentes conférences, dont le résultat fut d'exterminer de concert les Protestans en France & dans les Pays-bas.

On assemble en Espagne & en Portugal des Conciles Provinciaux, dans lesquels le Roi fit recevoir purement & simplement le Concile de Trente ; la mésintelligence entre Philippe & D. Carlos augmente à un point qu'on n'en prévoit rien que de funeste : le jeune Prince se vangeoit des duretés de son pere sur ses Ministres, dont il poursuivit quel-

condamné à perdre la tête, pour n'avoir pas défendu la Province confiée à ses soins. D. Garcie de Tolede échoue dans une entreprise sur Alger, tous les Vaisseaux de transport tomberent entre les mains des Turcs ; Soliman mourut dans son expédition d'Hongrie, & l'Europe fut délivrée de son plus redoutable ennemi.

François Hermando, le plus célebre Naturaliste du siecle, est envoyé en Amérique pour composer l'Histoire des Animaux & des Plantes inconnus dans notre Continent. Son ouvrage qui est en dix-sept volumes *in-folio* a fait l'admiration de toute l'Espagne.

Le Roi fait rassembler & déposer dans le Château de Simencas, avec des frais considérables, les Archives de la Couronne on ne sçauroit trop accuser la négligence de ses prédécesseurs, qui avoient laissé perdre une infinité de Titres & d'Actes originaux très-précieux ; le Duc d'Albe reprochoit au Roi l'inutilité prétendue de cette dépense, en lui disant que les Monarques tels que lui avoient plus besoin de Canons que de Papier.

Le Pape par une Bulle extraordinaire

constitue Philippe Vicaire du saint Siége, Protecteur & Conservateur du Clergé Séculier & Régulier d'Espagne, pour la réforme de l'un & l'autre corps, avec pouvoir de statuer & d'ordonner tout ce qu'il croiroit nécessaire pour le bon ordre & la discipline du Clergé; on assembla en conséquence le dix-neuviéme Concile de Tolede, dans lequel on fit des réglemens pour réformer les mœurs des Séculiers & des Réguliers.

Le Cardinal Charles Borromée, depuis canonisé, excommunie D. Louis de Requesens, Gouverneur du Milanez, & le Sénat de Milan, protecteur des droits de la Souveraineté. La politique de Philippe lui fit abandonner ses Ministres, & il eut peine à obtenir du Pape la révocation des censures. Le même Cardinal chargé par la Cour de Rome de reformer l'Ordre des Humiliés, fut attaqué par un de ces Moines, qui tira sur le Prélat un coup d'arquebuse sans le tuer; à la nouvelle de cet attentat, le Souverain Pontife abolit l'Ordre des Humiliés, & appliqua leurs biens à d'autres usages, sans consulter le Roi & ses Ministres: ceux-ci s'opposerent au Pape & au Cardinal, mais

Philippe céda ses droits légitimes. La Cour de Rome profita de la foiblesse ou de la superstition du Roi pour augmenter son autorité. Un des droits du Royaume de Naples étoit, qu'aucun Bref des Papes ne pouvoit être reçû, à moins que le Viceroi, dépositaire de la Souveraineté, n'y consentît par un Acte appellé *l'Exequatur*. Pie en fit publier un sans se mettre en peine de le communiquer au Viceroi; celui-ci s'opposa à l'exécution; l'affaire fut portée à Madrid, mais Philippe au grand étonnement de l'Europe, & malgré les remontrances des Conseils Souverains, de ses Ministres & des Ambassadeurs de toutes les Puissances Catholiques, permit que ce Bref eût son plein & entier effet; le Plan de ce Prince étoit de gagner le saint Siége à force de complaisances, persuadé que les peuples d'Italie & de ses autres Etats, se contiendroient dans le devoir, par la crainte de voir fondre sur eux les foudres du Vatican avec les Armes d'Espagne. Philippe vouloit aussi être regardé par tous les Catholiques comme le Fils le plus docile, & le Protecteur le plus zèlé de l'Eglise Romaine.

Les troubles augmentoient dans la Flandres. La Noblesse s'assembla à Breda, Ville appartenante au Prince d'Orange ; le résultat de l'Assemblée, fut que le Comte de Nassau accompagné de quatre cens Gentilshommes, présenteroit une Requête par laquelle on demanderoit la liberté de conscience, & la révocation de l'Edit qui établissoit l'Inquisition; les Gentilshommes qui accompagnoient le Comte de Nassau, étoient vêtus de gris, ils portoient sur leurs chapeaux de petites écuelles de bois & une médaille au cou, sur un côté de laquelle étoit le portrait du Roi, & au revers une besace suspendue par deux mains entrelacées en signe de Foi, avec cette inscription : *fidèles jusqu'à la besace* ; ils faisoient allusion au nom *de Gueux* que leur avoit donné le Comte de Barlemont.

Le Comte d Horne engagea la Gouvernante à recevoir la Requête. Marguerite envoya aussi-tôt en Espagne le Marquis de Berghes & le Baron de Montigny, instruire le Roi de tous ces désordres, & pour le solliciter de passer dans les Pays-bas. Les Protestans qui connoissoient l'inflexibilité de Philippe, leverent en même

tems l'étendard de la révolte à Boleduc, à Courtrai, à Ypres, à Menin, à Alost & à Anvers; plus de quatre cens Eglises furent détruites : un Tailleur monta en Chaire à Anvers, & défia à la dispute le Doyen du Chapitre. Les Catholiques prirent les armes, bien-tôt on vit couler le sang de toutes parts; la Gouvernante appaisa les troubles, en publiant un Edit qui suspendoit l'exécution des ordres du Roi : on remarqua que les Gouverneurs de Provinces, sur tout les Comtes d'Horne & d'Egmont, n'avoient pas fait tout ce qui dépendoit d'eux, pour arrêter la sédition.

Don Carlos plaignoit publiquement le sort des habitans de la Flandre; Montigny lui persuada de se rendre dans les Pays-Bas; le Prince se détermina à exécuter ce dessein à l'insçû de son pere, mais D. Juan d'Autriche à qui il avoit confié son secret le trahit & en avertit le Roi. Montigny arrêté laissa sa tête sur un échaffaut; Berghes son collègue mourut en Prison.

Le Roi fit assembler un Conseil extraordinaire où on délibera s'il partiroit pour la Flandre; sur le résultat du Con-

seil, il fit les préparatifs d'un voyage, mais son dessein secret étoit de ne point s'écarter du centre de la Monarchie, & d'envoyer le Duc d'Albe avec un pouvoir sans bornes, & une puissante Armée afin d'abattre les principales têtes des Pays-Bas, de porter par-tout le fer & le feu, d'abolir les Priviléges immenses des Provinces & de les soumettre au Despotisme & à l'Inquisition.

On découvrit cette année les Isles appellées Philippines; elles sont situées entre les Moluques & la Chine, & s'étendent depuis le cinquiéme jusqu'au dix-neuviéme dégré de Latitude, & depuis le 151 jusqu'au 167 de Longitude: on y recueille du Poivre, du Gingembre, de la Canelle, du Sucre: ces Isles produisent aussi du vin excellent, du Bled en abondance & toutes sortes de denrées; c'est un entrepôt pour le commerce de l'Amérique à la Chine & dans les Indes: enfin on y trouve des mines d'or & de fer, elles sont au nombre de plus de vingt, dont la principale est Luçon ou Manille qui a plus de cent lieues de longueur & presqu'autant de largeur: les Habitans sont doux, humains, doci-

les. On y a établi un Conſeil Souverain, un Archevêché, trois Evêchés & un Tribunal de l'inquiſition. Toutes ces Iſles ne ſont pas ſoumiſes à l'Eſpagne; elles étoient connues ſous le nom de Luçon: lorſque Vigliliaco, & enſuite D. Louis de Velaſco, Viceroi du Mexique, qui en firent la découverte, & la conquête, les nommerent Philippines du nom du Roi, honneur dont ne purent jouir ni Ferdinand le Catholique, ni Charles-Quint, ſous les auſpices de qui on avoit découvert tant d'immenſes contrées; les Chinois les avoient poſſédées avant les Eſpagnols: ceux-ci y envoyerent des Colonies qui continuerent à dépeupler le Royaume.

Don Pierre Mélendez chaſſe les Proteſtans François de la Floride; l'Amiral de Coligny au vaſte génie de qui rien n'échappoit, avoit projetté de porter un coup mortel à l'Eſpagne en lui enlevant une partie de l'Amérique; c'étoit lui qui avoit envoyé ces Colonies Françoiſes, dans la Floride.

1567. On pouſſe à bout les Mauriſques par un nouvel Edit encore plus rigoureux que les précédents, malgré le Duc de Feria, &

le Marquis deMontdéjar, Gouverneur de Grenade, qui tâcherent en vain de modérer la rigueur du Roi. On les obligeoit de faire inscrire leurs enfans depuis l'âge de cinq ans jusqu'à quinze, & de les mettre dans certaines Ecoles, où on leur enseignoit la Religion Chrétienne & le Castillan. La Nation opprimée implora secrettement la protection des Turcs & des Maures. Philippe n'osoit sortir d'Espagne à la veille d'une guerre civile. Le Duc d'Albe partit enfin pour rassembler son Armée en Italie, & la conduire en Flandres; on eut soin de répandre le bruit que le Roi devoit le suivre. On fit par-tout des prieres publiques pour le voyage de Sa Majesté; ainsi Tibere du fond de l'Isle de Caprée donnoit sans cesse des ordres pour le recevoir à Rome, tandis qu'il étoit bien résolu à ne pas sortir de son asyle: l'Empereur Romain, & le Monarque Espagnol se ressemblent par plus d'un endroit; la Renommée, en publiant le départ du Duc d'Albe & du Roi, répandit la terreur & la consternation dans toute la Flandre: l'adroite Gouvernante sçut en profiter pour reprendre Cambrai & Va-

lenciennes, d'où les Proteſtans pouvoient recevoir des ſecours de France ; Marguerite s'empara enſuite de Maſtricht & d'Anvers : le calme & la tranquillité furent rétablis par la prudence de cette Princeſſe. Toutes ces belles Provinces ſeroient reſtées à l'Eſpagne ſans l'arrivée de l'impitoyable Commandant que Philippe envoyoit en Flandres.

Don Carlos, furieux qu'un particulier eût obtenu un emploi qu'il avoit ſollicité pour lui même, étoit réſolu de s'en venger; lorſque le Duc d'Albe vint prendre congé du jeune Prince: celui-ci armé d'un poignard, ſe jetta ſur le Duc qui n'évita la mort que par ſa force & ſon adreſſe ; cet attentat combla la haine de Philippe pour ſon fils.

Le Duc d'Albe à la tête de ſon Armée, traverſa la Savoye, le Pays des Suiſſes, la Franche-Comté, la Lorraine, & arriva en Flandres ; il préſenta auſſitôt à Marguerite les Patentes du Roi, qui lui confioient un pouvoir Souverain. La Gouvernante demanda à ſe retirer ; cette Princeſſe n'étoit pas moins choquée de la fierté du Duc, que de la défiance du Roi, elle prévoyoit des guerres & des

malheurs dont elle ne vouloit pas être témoin.

Déjà les Comtes d'Egmont & d'Horne étoient arrêtés sans sa participation ; on construisoit une Citadelle à Anvers, on établissoit le Conseil des douze sous le nom de Cour Souveraine de Justice, pour connoître des troubles passés. On a apellé avec raison ce Tribunal, Conseil de Sang, puisqu'il à fait passer par les mains des boureaux plus de trente mille personnes. A l'arrivée des Espagnols cent mille Flamands abandonnerent leur Patrie & se retirerent en France, en Angletere & en Allemagne, où ils porterent leurs trésors & leur industrie. Le Prince d'Orange, le Comte de Nassau son frere, le Comte d'Hoocstrate & les Principaux Seigneurs furent du nombre des fugitifs : les Comtes d'Horne & d'Egmont, qui ne suivirent pas leur exemple, eurent lieu de s'en repentir.

Le Duc d'Albe publie dans son Gouvernement des loix que le despotisme, & l'inhumanité seule pouvoient dicter: on étoit censé coupable de Leze-Majesté divine & humaine, pour avoir refusé de se soumettre aux nouveaux Evêques & à

l'Inquisition ; pour avoir demandé la modification des Edits concernant la Religion, présenté des Requêtes, s'être assemblé avec les mécontens & leur avoir donné retraite : les Gouverneurs des Provinces, & les Magistats étoient déclarés atteints & convaincus du même crime quand ils n'avoient pas fait tout ce qui dépendoit d'eux pour arrêter les désordres. Les villes convaincues de connivence avec les rebelles perdoient leurs privilèges, ceux qui soutenoient que le Roi n'étoit pas libre de ses sermens, de ses promesses & des amnisties accordées par le passé étoient aussi enveloppés dans le même crime : enfin il étoit permis de tuer sans aucune forme de procès, les Protestans & les rebelles, quand il n'étoit pas possible de les livrer vifs à la Justice; la déposition de deux témoins devoit suffire pour former un jugement juridique. Qui pouvoit se flatter d'être innocent dans l'esprit du Duc d'Albe, sur l'exposition de pareilles loix : il y avoit de quoi faire le procès à la Gouvernante même ; le Prince d'Orange & ses principaux Partisans furent déclarés criminels de Leze-Majesté; le Duc d'Albe offrit en même tems vingt

mille hommes au Roi de France contre les Partisans des nouvelles erreurs, son dessein étoit d'entretenir la discorde parmi les François, afin que les Huguenots occupés à leur propre défense, laissassent égorger les Protestans des Pays-Bas; il s'attendoit à avoir bien-tôt sur les bras le Prince d'Orange avec une Armée d'Allemands: ainsi il étoit de son intérêt de n'avoir rien à craindre du côté de l'Amiral Coligny, le plus implacable ennemi des Espagnols.

Philippe apprenant de quelle maniere se comportoit le Duc d'Albe s'applaudit de son choix: il eut bien lieu de s'en repentir; le Duc de Feria le plus honnête homme, comme le plus éclairé de son Conseil l'avoit dissuadé d'envoyer ce Ministre en Flandres, & d'y établir l'Inquisition: les Théologiens mêmes consultés avoient répondu que dans la triste situation ou étoient les affaires, le Roi pouvoit en sureté de conscience accorder le libre exercice des nouvelles Religions; *j'aime mieux*, *s'écrioit Philippe à toutes ces raisons, perdre ma Couronne que de regner sur des Sujets d'une autre Religion que la mienne.*

1568. La nuit du 18 Janvier le Roi arrête lui-même le Prince d'Espagne dans son appartement. On prétend que D. Carlos étoit sur le point de s'enfuir dans les Pays-Bas, & on l'accusoit d'entretenir de secrettes intelligences en Allemagne & en Flandres. Ce jeune Prince fut resserré avec une rigueur inouïe ; on fit instruire secrettement son procès, & l'on dit que l'Inquisition porta contre lui un Arrêt de mort : Jugement digne d'un pareil Tribunal ! Quoiqu'il en soit, D. Carlos mourut le 25 de Juillet soit naturellement, ou de mort violente, comme toute l'Europe en a été persuadée ; ceux qui justifient Philippe de ce parricide, ont dit que le Prince d'Espagne qui étoit d'un caractere violent, ne pouvant soutenir l'idée de sa prison, attenta plus d'une fois sur sa vie, qu'il mangea souvent avec excès, qu'il resta ensuite plusieurs jours sans prendre de nourriture & qu'un pareil régime avoit occasionné sa mort. Cependant Philippe passa pour être le meurtrier de son fils : l'horreur des Protestans contre le Roi augmenta tellement depuis cette affaire, qu'ils ne pouvoient prononcer son nom sans frémir. Le Pape, l'Em-

pereur & tous les Princes de la maison d'Autriche avoient demandé grace pour D. Carlos.

La mort de D. Carlos fut suivie de celle de la Reine ; on accusa encore Philippe d'avoir sacrifié cette illustre victime ; d'autres prétendent que cette Princesse mourut de douleur de la perte de son amant ; elle étoit grosse d'un enfant mâle. *

Les Flamans n'espérerent plus de miséricorde, de la part d'un Roi capable de sacrifier à ses soupçons un fils & une épouse.

Philippe II. défendit sous les peines les plus rigoureuses qu'on eût égard à la Bulle *in cœnâ domini*, par laquelle le Pape excommunie les Souverains qui obligent le Clergé à contribuer aux besoins de l'Etat. L'Empire, la France & Venise firent les mêmes défenses à leurs Sujets.

Les Maurisques des Alpuxarras, se

* Ces tristes événemens ont fourni à Monsieur de Campistron le sujet de l'intéressante Tragédie d'Andronic.

révoltent malgré les soins qu'on s'étoit donnés pour les mettre hors d'état de secouer le joug : ils ne manquoient ni de munitions, ni d'argent ; on leur apporta de l'Afrique & de la Turquie, dequoi armer quatre vingt mille hommes : quatre-vingt-dix mille familles qui pouvoient fournir jusqu'à cinquante mille combattans habitoient alors ces montagnes. Les Conjurés élurent pour leur Roi un Alguasil appellé Ferdinand de Valor ; il descendoit de la maison Royale des Aben Humeias, il étoit digne de sa naissance par son courage, sa politique & un génie supérieur ; il choisit des Officiers Généraux, des Ministres, & parut avec le cortége & les marques de la Royauté : il manqua Grenade qu'il comptoit surprendre ; c'eût été un coup décisif pour la conquête de toute la Province, que la réduction de cette Grande Ville ; ces Troupes immolerent à leur vengeance tous les Chrétiens qui tomboient en leur pouvoir, le Marquis de Los Velès fut chargé de réduire les Rebelles dont les succès répandoient la terreur dans toute l'Andalousie.

Les Pays-Bas éprouvoient de plus grands maux que l'Espagne. L'Empereur exhorta le Roi à traiter avec humanité les Seigneurs Flamands qui lui étoient tombés entre les mains, mais l'impitoyable Philippe ne lui répondit qu'en le priant de lui livrer le Prince d'Orange qui avoit cherché un asyle en Allemagne; quand Maximilien eût été assez injuste pour acquiescer à cette demande, il n'eût pas été en son pouvoir de la mettre à exécution. Le Prince d'Orange Souverain dans l'Empire, parent & allié de tous les Princes du Corps Germanique, eût trouvé des protecteurs; aussi sans s'inquiéter des poursuites de Philippe, il levoit tranquillement une Armée d'Allemands, & commençoit la guerre civile, mais sous les auspices les plus sanglans & les plus malheureux. Sanche d'Avila Général élevé à l'Ecole de Charles V. lui tailla en pièces un Corps de Troupes dans le Duché de Juliers, tous les Prisonniers furent pendus sur le Champ de Bataille, digne prélude des horreurs & des cruautés qui souillerent la gloire des Espagnols pendant tout le cours de cette Guerre; le Comte de Nassau, frere du Prince d'Orange, ven-

gea cette déroute un mois après dans la Frise, où il vainquit & tua de sa propre main le Comte d'Aremberg, qui le poursuivoit avec une Armée d'Espagnols & de Flamands : ce désastre bien loin d'ébranler le Duc d'Albe ne servit qu'à aigrir son caractère feroce : il crut braver le Vainqueur en précipitant le procès & l'exécution des Comtes d'Egmont & d'Horne ; ces deux grands hommes, victimes de la liberté de leur Patrie eurent la tête coupée dans la Place publique de Bruxelles : la naissance, les services, la valeur, les exploits les plus brillans ne purent les garantir du glaive des bourreaux ; on ne peut exprimer jusqu'où allerent la sensibilité & les regrets des Flamands sur la mort tragique de leurs Héros : ils la vengerent par des torrents de sang, par une Guerre de 40 ans, & en brisant le joug Espagnol ; cette exécution avoit été précédée de celle de 30 Seigneurs moins distingués, elle fut suivie du supplice de tant de malheureux que les bourreaux se lasserent par toutes les Villes. Fumant encore du sang de tant de victimes le Duc d'Albe marcha contre le Comte de Nas-

ſau, & l'atteignit dans les plaines de Gemmingen ; la Victoire couronna l'Eſpagnol ſi peu digne de vaincre:la défaite de Naſſau fut entiere, le Prince d'Orange qui comptoit le venger avec une Armée ſupérieure, vaincu en détail, malheureux dans toutes ſes entrepriſes, harcelé, pourſuivi, fut contraint de ſe retirer encore une fois en Allemagne avec les miſérables débris de ſon Armée. Le Duc d'Albe s'acquit une gloire immortelle pendant cette Campagne : heureux, s'il ne l'eût pas flétrie par ſa barbarie ! Il fit raſer l'Hôtel de Culembourg à Bruxelles, où s'étoient aſſemblés les Seigneurs mécontens ; les bourreaux répandirent par ſes ordres plus de ſang que ſes Soldats n'en venoient de verſer les armes à la main, dans tant de Batailles : il envoya en Eſpagne le Fils du Prince d'Orange qui faiſoit ſes Etudes à Louvain ; vouloit il que le Roi vengeât ſur le Fils la rébellion du Pere? Mais Philippe écouta cette fois le cri de l'humanité, il traita avec douceur ſon ôtage & le fit élever dans la Religion Catholique où il perſevera toute ſa vie.

On ne peut lire ſans horreur les cruau- 1569.

tés mutuelles qu'on exerçoit de part & d'autre, dans les Royaumes de Grenade : un Corps de Troupes Castillanes égorgea douze cens femmes Maurisques, qui s'étoient rendues à discretion ; les Rebelles rendoient meurtre pour meurtre, incendie pour incendie ; la révolte se communiqua dans tout le Royaume de Grenade. Si Selim II. eût envoyé, comme il l'avoit promis, une Flotte & une Armée au secours du nouveau Roi Mahomet Aben-Humeia, l'Espagne dénuée de Troupes réglées eût couru risque de devenir encore une fois Musulmane : Philippe profitoit cependant de l'inaction des Turcs & des Afriquains, pour soumettre les Rebelles : il ordonna que tous les Maurisques faits Prisonniers seroient réduits à l'esclavage, excepté les enfans au dessous de douze ans. Par un autre Edit, il permit aux Troupes de garder les effets qu'ils pourroient prendre aux Ennemis, quand même ceux-ci les auroient enlevés aux Chrétiens : il s'agissoit d'exciter la valeur des Soldats dans une Guerre où il n'y avoit pas de quartier à attendre ; les Généraux Espagnols malgré plusieurs Combats sanglants dans

lesquels

lesquels ils eurent l'avantage, ne terminerent point cette guerre difficile; le Roi prit le parti de donner le commandement suprême à D. Juan d'Autriche; ce jeune Prince destiné d'abord à l'Etat Ecclésiastique par l'Empereur son pere, mais né avec un courage qui annonce les Héros, ne pouvoit soutenir l'idée de ne pas entrer dans la Carriere des Armes, il s'étoit déjà échappé de la Cour pendant le Siége de Malte, pour aller se jetter dans cette Place; il fut arrêté en chemin. Le Roi pour le récompenser de la façon dont il s'étoit comporté à l'égard de D. Carlos, lui permit de suivre son penchant, & lui confia la conduite de cette Guerre; il n'eut pas lieu de s'en repentir, les Soldats reconnurent en D. Juan, les traits, l'activité, le courage, la grandeur d'ame & la noble affabilité de Charles-Quint; ils le reçurent avec une joye incroyable, la fortune seconda ses talents, les Maurisques furent vaincus successivement à Filix, à Sierra Nevara & à Verja; le Penon fut emporté d'assaut. D. Louis de Requesens, prit Frigliana dont le butin monta à plus d'un milion de ducats, il n'y

avoit pas de Province dans le monde plus riche en or, en argent & en diamans, que le Royaume de Grenade; les Maurisques vaincus, ceux mêmes qui ne s'étoient pas révoltés, furent transportés du Royaume de Grenade en Castille; le Roi des Rebelles fut encore vaincu à Valor, ses Sujets lui imputerent leurs disgraces; on conjura contre lui & on l'étrangla sur le simple soupçon d'avoir écrit à D. Juan son vainqueur. Aben-Aboo Chef de cette conspiration, fut élû Roi en sa Place, mais malgré un renfort de Troupes, & de munitions arrivées d'Afrique le nouveau Roi fut battu à Cantoria; une Victoire qu'il remporta à Alfarnatejo, ne put empêcher D. Juan & le Duc de Sessa chacun à la tête d'un Corps de Troupes, de pénétrer dans les Alpuxarres & d'y remporter les succès les plus décisifs. Aben-Aboo supérieur à ses disgraces sollicita de puissans secours à Constantinople; mais en vain, on se lassoit de protéger une poignée de malheureux.

Le Roi & la Reine d'Angleterre se brouillerent alors ouvertement. Elisabeth qui se défioit de l'Espagne avoit fait saisir une somme de quatre cent mille

écus sur des Vaisseaux Espagnols qui s'étoient réfugiés dans un de ses Ports; cette somme étoit destinée au Duc d'Albe; il la reclama en vain: ce trait de brigandage si indigne d'une grande Reine fut applaudi de tous les Protestans, il donna lieu aux Guerres qui durerent entre les deux Nations pendant près de 30 ans; le Duc arrêta tous les Vaisseaux Anglois dans les Pays-Bas, la Reine usa de représailles; Philippe en attandant une vengeance plus digne de lui, engagea le Pape à excommunier Elisabeth.

Cependant le Duc d'Albe achevoit de réduire les Flamands au désespoir. Après avoir inondé les échafauts du sang le plus noble & le plus précieux, il faisoit construire des Citadelles en divers endroits, & vouloit établir l'Alcavala, ce tribut onéreux qui avoit été longtems en usage parmi les Espagnols: la seule proposition d'un pareil établissement effraya les Etats-Généraux: on ne connoissoit point d'autres impôts en Flandres, que ceux auxquels le Pays se taxoit lui-même; le Prince exposoit ses besoins dans l'assemblée des Etats. Les Députés regloient entre eux le subside qu'il falloit fournir, le levoient

sans la participation de la Cour, & le portoient dans les coffres du Souverain. L'Alcavala fut établi; mais avec des modifications, au lieu du dixiéme de toutes les ventes des biens, meubles, & du vingtiéme des immeubles, à chaque mutation de Propriétaire, on ne paya que le Centiéme.

Le Pape envoye au Duc d'Albe l'Estoc & le chapeau benits, honneur que les Souverains Pontifes n'avoient encore fait, qu'à des têtes Couronnées. Les succès du Général Espagnol & cet honneur inoui mirent le comble à sa fierté; mais pendant que Madrid & Rome l'applaudissoient, le reste de l'Europe faisoit éclater contre lui sa juste horreur, & lui donnoit les noms que méritent les Tirans. L'Empereur envoya même son frere l'Archiduc en Espagne, pour demander hautement le rappel de ce cruel oppresseur; Maximilien insinua en même-tems qu'il seroit peut-être forcé de prendre sous la protection de l'Empire, toutes ces Provinces, qui faisoient partie de la Basse-Allemagne & qui étoient fondées par d'anciens Traités à réclamer le secours du Corps Germanique, d'au-

tant plus que sur son refus, les Electeurs le menaçoient d'élire un Roi des Romains & de marcher sous ses étendards contre le Duc d'Albe; qu'en ce cas l'Empire & les Pays-Bas étoient perdus pour la Maison d'Autriche. Toutes ces remontrances ne firent aucun effet sur le cœur de Philippe qui continua d'opprimer les malheureux Flamands.

Vingt-quatre Galeres qui étoient sous les ordres du Grand Commandeur de Castille font naufrage, il y en eut neuf d'englouties, & les quinze autres furent tellement fracassées, qu'on n'en put tirer aucun service.

Cosme de Médicis est créé grand Duc de Toscane par le Pape malgré le Roi d'Espagne & l'Empereur, qui ne pouvoient souscrire à cette qualité de Grand. On appaisa ce dernier à force de présens.

La France étoit aussi déchirée & aussi malheureuse que les Pays-Bas. Philippe envoya au secours de Charles IX. cinq mille hommes commandés par le Comte de Mansfeld. Le Pape & le grand Duc soutenoient aussi le Roi de France, tandis que l'Allemagne & l'Angleterre

faisoient les mêmes efforts en faveur des Huguenots ; mais ceux-ci auroient succombé, s'il n'eussent trouvé dans le génie & le courage du Prince de Condé & de l'Amiral de Colighi leurs Chefs, des ressources qui les empêcherent d'être accablés.

Philippe ordonna cette année des perquisitions dans tous ses Etats ; pour être instruit des revenus du Clergé. Le Pape défendit aux Ecclésiastiques d'obéir; mais les Commissaires du Roi eurent ordre de continuer l'affaire, qui ne fut terminée qu'après la conquête du Portugal. On trouva sous la domination Espagnole 58 Archevêchés, 684 Evêchés, 11400 Abbayes, 127 mille Paroisses, 312 mille Prêtres, 200000 mille Clercs, & 400000 tant Moines que Religieuses : les revenus du Clergé montoient alors à quatre-vingts millions qui en feroient aujourd'hui plus de trois cens : ce détail nous conduit à un autre, qui peut faire voir d'un coup d'œil la Puissance de la Monarchie Espagnole. Philippe comptoit environ vingt millions de Sujets en Europe, & à peu près autant dans ses vastes Domaines de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Asie. Ces quarante

millions d'hommes étoient gouvernés par 83 mille Officiers Militaires civils, criminels & de finance, que le Roi nommoit lui-même, & par 367 mille Officiers subalternes ou employés, nommés par les Vicerois, les Gouverneurs ou les Chancelleries; on faisoit monter les revenus de la Couronne à vingt cinq millions de Ducats; cependant malgré tant de Trésors & de Sujets, Philippe ayant à combattre successivement ou tout à la fois les Turcs, les Maures, les Anglois, les Hollandois & les François, ne fut jamais en état de mettre plus de cent mille hommes sur pied, & cent cinquante Vaisseaux ou Galeres sur Mer; mais il répandit des sommes énormes en France, dans les Pays-bas, en Angleterre & en Allemagne, pour souffler par-tout le feu de la Guerre; aussi il s'en falloit bien que les revenus & les trésors de l'Amérique, fussent suffisans pour l'exécution de ses injustes ou chimériques projets. En 1577 les dettes qu'il avoit contractées, & celles de son Pere, montoient déja à quatre cent vingt millions dont il payoit vingt & un d'intérêt.

La passion de Philippe II. pour la cé- 1570.

lébre Anne de Mendoze Princesse d'Eboli, épouse de Rui Gomez de Silva favori du Roi, éclate : le mari étoit trop bon Courtisan pour mettre obstacle aux inclinations de son Souverain, on ne fait ici mention de cette belle Espagnole, que parce qu'elle influa beaucoup sur les affaires. Antoine Pérez, Secretaire d'Etat, fut en même tems le confident & le rival du Roi. Philippe dans la suite découvrit le mistére, & voulut envelopper dans la même vengeance une Maîtresse infidelle & un ami ingrat; mais cette affaire transpira & eut les plus malheureuses suites; le Roi y perdit sa réputation, Mendoze sa liberté, & Pérez tous ses biens, après avoir essuyé une question très-violente, & une longue prison, il n'évita même l'échafaut qu'en se sauvant en France avec les secrets de l'Etat, comme nous verrons après.

Don Juan poursuivoit avec succès la Guerre contre les Maurisques : le Roi leur offrit une Amnistie, à condition qu'ils se soumettroient dans le terme de 20 jours; les Rebelles accepterent cette grace la tête de leur Roi à la main : on les transféra dans la Castille & la paix

fut rétablie dans le Royaume de Grenade : la Ville de Séville, où viennent aborder les Gallions de l'Amérique, fit présent de 600000 ducats au Roi, à l'occasion de son mariage avec Anne d'Autriche : Séville étoit alors la Ville la plus riche de l'Empire Espagnol. Philippe protege Venise contre les Turcs ; le Pape & les autres Puissances d'Italie voulant partager avec lui la gloire de défendre Venise, formerent une Flotte formidable, qui ne put cependant empêcher la Conquête de l'Isle de Chypre par les Turcs ; Jean-André Doria, Général du Roi, ne voulut jamais consentir à livrer Bataille : il avoit des ordres secrets de ne rien hazarder ; ainsi c'étoit plus par ostentation & par politique, que Philippe fournissoit des secours aux Vénitiens, que par générosité & par zele pour les intérêts de la Chrétienté ; il agissoit de même en France, où il envoyoit de l'argent & des Troupes, moins pour faire triompher la Religion Catholique & Charles IX. que pour éternifer les Guerres civiles & les malheurs d'une Puissance rivale.

Le Duc d'Albe mit le comble à l'hor-

reur que les Flamands avoient conçue contre lui, en faisant élever dans la Citadelle d'Anvers sur un vaste pied d'Estal, une Statue colossale de bronze qui représentoit cet odieux Espagnol, & au bas de laquelle on voyoit deux autres Statues du même métal, en posture de suppliantes, ayant des écuelles pendues aux oreilles, & des besaces de gueux au col, tenant en main des Requêtes, un flambeau de cire, un marteau rompu, un maillet, une bourse, une hache & des masques, symboles de la folie & de la rébellion. L'inscription répondoit au reste. Les Flamands auroient pû oublier leurs malheurs, si ce monument injurieux ne leur en eût rappellé le souvenir; le Duc d'Albe tâcha en vain de les adoucir en publiant une amnistie; le cri de la Nation & de toute l'Europe, s'élevoit de plus en plus contre l'oppresseur le plus barbare que la République Chrétienne eût encore vû; il se fit enfin entendre jusqu'à Madrid. Le Roi choqué de l'audace du Duc qui s'arrogeoit toute la gloire des succès, & qui avoit différé la publication de l'amnistie, se détermina à le rapeller; mais la len-

teur avec laquelle il procéda en le laiſſant encore deux ans en place fut cauſe qu'il acheva de ruiner ſes affraires dans ce beau Pays.

L'Europe n'étoit pas le ſeul Théatre de la politique ſanguinaire de Philippe II. & des Miniſtres Eſpagnols. D. François de Tolede de la même Maiſon que le Duc d'Albe & auſſi barbare que lui, commandoit alors au Perou en qualité de Vice-Roi. A la faveur d'un Traité frauduleux, il tira des montagnes le légitime héritier de l'Empire, & le fit pendre publiquement avec tous les Princes de la famille Royale. Les Eſpagnols mêmes iſſus par leurs mere du ſang d'Atahualipa, éprouverent un pareil ſort. D. François de Tolede étant de retour en Eſpagne, fut chaſſé de la Cour. » Je ne vous avois » pas envoyé au Perou, lui dit Philip» pe, pour être le bourreau des Rois, » mais pour être l'appui des malheureux. Si ce Prince eût été auſſi indigné qu'il le vouloit paroître, des cruautés de ce Vice-Roi, que ne l'envoyoit-il expier ſes forfaits ſur un échafaut? Mais on ſçait que Philippe étoit auſſi impitoyable, plus défiant & plus ſoupçonneux

encore que ses Généraux & ses Ministres.

L'evenement le plus mémorable de
1571. cette année est la fameuse Bataille de Lepanthe, dont les suites eussent pû détruire l'Empire Turc en Europe, si les vainqueurs eussent sçû profiter de la Victoire : la Ligue avoit demandé au Roi pour Chef D. Juan d'Autriche qui s'étoit fait une grande réputation en terminant la Guerre contre les Maurisques; c'est en faveur de ce Prince qu'on inventa alors le mot de *Généralissime*. L'Espagne & l'Italie s'étoient épuisées pour équiper la Flotte la plus nombreuse qu'on eût encore vûe sur ces mers : elle étoit d'environ deux cents Galeres ou Galliotes dont les Espagnols avoient fourni la moitié, mais celles des Turcs étoit encore plus puissante : elle consistoit en près de trois cents voiles.

Vers le Golphe de Lepanthe proche de ces mêmes lieux, où Antoine & Auguste combattirent autrefois pour l'Empire du Monde, les Chrétiens & les Musulmans en vinrent aux mains le sept Octobre, & se battirent avec un acharnement sans exemple. Dom Juan par sa valeur força la Vic-

toire à se déclarer pour lui ; il s'empara de la Capitane ennemie, & obligea les Turcs à prendre la fuite : les Vainqueurs prirent cent trente Galeres, en brûlerent ou coulerent à fond cinquante-cinq, & tuerent trente mille Turcs, parmi lesquels étoit Ali Pacha leur Général, firent dix mille Prisonniers, & délivrerent quinze mille Esclaves Chrétiens. Cette Victoire couta 10000 hommes aux Espagnols : D. Juan donna le combat malgré D. Louis de Requesens, qu'on avoit chargé de modérer l'ardeur de ce Prince intrépide : il vouloit aller droit à Constantinople ; c'étoit le seul parti qu'il y eût à prendre, son Conseil s'y opposa. Dans la consternation où étoient les Musulmans, on pouvoit non-seulement se rendre maître de la Capitale de leur Empire, mais encore chasser de la Thrace & de la Grèce, ces fiers Ennemis des Chrétiens : l'Empereur & la Pologne qui auroient dû profiter de cette Victoire, n'en tirerent pas plus d'avantages que les Vénitiens.

Quand on félicita le Roi sur un si heureux succès, il répondit gravement : *D. Juan à gagné la bataille ; il pouvoit la*

perdre ; il a beaucoup hazardé. Ces paroles déceloient la jalousie de Philippe plus que sa modératioe. Le Pape ayant appris ce qui venoit d'arriver à Lepanthe, s'écria : *il y eut un homme envoyé de Dieu, & cet homme se nommoit Jean.*

1572. Philippe continua la Guerre contre les Turcs de concert avec les Vénitiens & les autres Alliés ; il entroit pour moitié dans toutes les dépenses, mais il conservoit son systême politique de ne rien hazarder; il n'envoya sa Flotte que sur la fin de la Campagne, & donna à D. Juan pour modérateur le Duc de Sessa le plus circonspect de ses Généraux. Les Grecs éblouis par les grandes qualités du Vainqueur de Lepanthe, lui offrirent de le choisir pour leur Roi. D. Juan auroit pû ranimer le courage & les talens d'un peuple autrefois si fameux dans l'Univers tant par son génie & sa valeur; que par les Arts & les Sciences ; sous prétexte de ne point causer d'ombrage aux Vénitiens, mais en effet par un mouvement de jalousie contre son frere, Philippe refusa d'accepter une proposition si avantageuse & si glorieuse ; le Duc de Sessa opposa continuellement son phleg-

me, & les ordres du Roi au courage impétueux de D. Juan. Celui-ci bloquoit les Turcs dans le Port de Modon; il s'agiſſoit de détruire le reſte de leurs forces navales, mais le Duc de Seſſa trouva le moyen de mettre obſtacle à un ſi beau projet. La République de Veniſe, qui avoit pénétré la politique du Monarque Eſpagnol, fit ſon accommodement l'année ſuivante avec la Porte Ottomane ſans en avertir la Cour de Madrid; l'Europe entiere accuſa Philippe d'avoir laiſſé perdre l'occaſion d'affoiblir & peut-être de détruire les formidables ennemis des Chrétiens; la baſſe jalouſie d'un Roi contre un frere qui s'étoit ſignalé par mille exploits, fut le honteux motif d'une pareille conduite.

Pie V. meurt; le Pape étoit l'ame de la Ligue contre les Turcs, comme D. Juan en étoit le Héros. Le Cardinal Buon-compagnon, créature de l'Eſpagne, lui ſuccéda ſous le nom de Grégoire XIII.

Les Pays bas continuoient à être le Théatre de la Guerre la plus ſanglante; l'Europe entiere, ennemie ſecrette de Philippe, conçut l'eſpérance de voir cette année les

Espagnols chassés de ces contrés. Les François Protestans après avoir été vaincus en quatre Batailles, mais plus redoutables, plus nombreux & plus aguerris qu'avant leurs défaites, venoient d'obtenir une paix honorable de Charles IX. Déjà ils rendoient aux rebelles Flamands les secours qu'ils avoient reçûs de l'Allemagne & de l'Angleterre : déjà l'Amiral Coligni avoit donné à son maître le sage conseil de faire la Guerre à l'Espagne, pour occuper ses Sujets accoutumés à déchirer leur Patrie par des Guerres civiles, quand on n'employoit pas leur courage contre les Etrangers; on n'ignoroit pas que Charles IX. avoit applaudi à ce conseil, qu'il avoit nommé l'Amiral pour Généralissime des Armées qui devoient agir dans les Pays-Bas; que les Troupes Françoises défiloient vers la Champagne & la Picardie ; on savoit aussi que Coligni avoit signé par ordre de la Cour un Traité avec le Prince d'Orange par lequel les Pays-Bas étoient partagés entre le Roi, & Nassau, qui devoit être fait Comte de Hollande & de Zelande : déjà le brave la Noue avoit surpris Mons ; & le Prince d'Orange pa-

roiſſoit avec une nouvelle Armée d'Allemands levée avec l'argent de l'Angleterre. Le Duc de Medina-Cœli nommé Succeſſeur du Duc d'Albe arriva ſur ces entrefaites à Bruxelles; mais voyant les préparatifs de la France, de l'Allemagne & de l'Angleterre, connoiſſant les diſpoſitions des Flamands, il refuſa de ſe charger du commandement, & par une générosité digne d'un Romain, marcha ſous les ordres du Duc d'Albe; quelques-uns ont prétendu que ce fut ſur le bruit des menaces de la France, que Philippe ne voulut rien hazarder contre les Turcs, mais il eſt difficile de croire qu'il ne fut pas inſtruit du ſort fatal que le fanatiſme, la barbarie, & la vengeance préparoient en France, à l'Amiral & à ſes amis; on a même écrit qu'il donna le premier conſeil d'un maſſacre général des Hérétiques, aux conférences de Bayonne, à Catherine de Médicis, par le canal du Duc d'Albe, & qu'il avoit deſtiné le même traitement à ceux des Pays-Bas: quoi qu'il en ſoit, à la premiere nouvelle de l'aſſaſſinat de Coligni & de quarante mille François que la crédulité de l'Amiral endormi par les feintes careſſes d'un

Roi cruel & dissimulé avoit conduits dans le précipice, le Prince d'Orange, qui avoit pris Malines & pénétré jusqu'aux portes de Bruxelles, dans le dessein de joindre les François & d'accabler tous ensemble les Espagnols, s'enfuit avec son Armée en Allemagne son asyle ordinaire. Fredéric de Tolede, fils du Duc d'Albe, combattit & vainquit dans le Hainault quelques jours avant le massacre de la saint Barthelemi, une Armée de Protestans François; le Duc d'Albe reconquit Mons; de-là il marcha à Malines dont il abandonna les richesses à l'avidité du Soldat, pour la punir d'avoir ouvert ses portes au Prince d'Orange: Naerden essuya de ce Général dont la férocité croissoit avec l'âge, un traitement plus tragique; elle fut livrée au fer & au feu.

Cependant Philippe apprit avec des transports de joie incroyables le massacre de la saint Barthelemi; il courut à l'Eglise fit chanter des *Te Deum*, & célébra avec plus de pompe la honte de Charles IX. que la gloire de la Bataille de Lepanthe; dans la lettre qu'il écrivit au Roi de France, il le félicitoit de s'ê-

tre délivré en si peu de tems d'un nombre si considérable d'ennemis. Les transports de Philippe ne doivent point surprendre : que ne gagnoit-il pas à la mort de Coligni, & de quarante mille braves François qui ne respiroient que la gloire de l'humilier.

Comme on ne trouvoit plus d'exemplaires de la Bible de Complut que le magnifique Ximenés avoit fait imprimer avec des frais immenses ; le Roi chargea cette Année Arias Montanus avec une Société de Sçavans de donner une nouvelle Edition de la Bible ; Montanus ajouta plusieurs piéces qui manquoient à celles de Complut. Plantin l'imprima à Anvers en huit volumes. Si au lieu de prodiguer ses Thrésors à accepter des traîtres chez tous ses voisins, & à souffler par tout la discorde, Philippe ne les eût employé qu'à des dépenses si utiles, la postérité l'auroit mis au nombre des meilleurs Rois, tandis qu'avec tous ses travaux, sa politique & son génie, on croit lui faire grace de ne pas le regarder comme un tyran & un ennemi du genre humain.

Philippe dissimula son ressentiment au

ſujet de la paix particuliere de Veniſe avec la Cour Ottomane : cette paix avoit couté aux Vénitiens l'Iſle de Chypre : mais ils conſerverent ce qu'ils poſſédoient dans l'Archipel; il entreprit de continuer ſeul la Guerre contre les Turcs. D. Juan partit pour l'Afrique, avec ordre de rétablir ſur le Thrône de Tunis Amida Vaſſal de l'Eſpagne, qui avoit été chaſſé de ſes Etats par Uluzzali Roi d'Alger; le Prince Eſpagnol réuſſit avec la même rapidité & la même fortune que l'Empereur ſon pere en 1535. Tunis & Biſerte furent enlevées aux Africains ; mais au lieu de rendre la Couronne à Amida, D. Juan la donna à Mehemet couſin du Prince déthrôné. On prétend que le Vainqueur la demanda pour lui même au Roi ſon frere, & que le Pape ſollicita en faveur de D. Juan. Rien n'eût été plus avantageux à l'Italie & à l'Eſpagne même que l'établiſſement de ce Prince dans cette partie de l'Afrique ; on auroit purgé la Méditéranée de cette multitude de Corſaires qui l'infeſtoient, & qui portoient ſi ſouvent le ravage dans les Royaumes de Naples & de Sicile. Philippe rejetta cette demande avec indignation,

& sentit redoubler sa jalousie & ses défiances contre D. Juan : il se plaignit avec aigreur que Dom Juan au mépris de ses ordres, eût disposé du Thrône conquis, & qu'il eût fait construire une Vaste Citadelle à Tunis au lieu de ruiner cette Ville de fond en comble.

D. Louis de Requesens aussi illustre par sa modération & son éloquence que le Duc d'Albe par ses talens Militaires, remplaca enfin celui-ci dans le Gouvernement des Pays Bas; son administration commença par une action qui ne pouvoit manquer d'être agréable aux Flamands, il renversa ce monument odieux que le Duc d'Albe s'étoit fait ériger; Philippe quoiqu'indigné contre la cruauté & l'orgueil du Commandant qu'il venoit de déplacer, le reçut fort bien au grand étonnement de toute l'Europe; mais peu à peu il l'éloigna de la Cour, & récompensa ses grands services par la prison.

Au lieu de conserver ses thrésors pour la défense de la Flandre & de l'Afrique menacées par les Protestans & les Turcs, Philippe les épuisoit en faisant bâtir de superbes Monasteres à Madrid, à Cus-

ne à se sauver : les Soldats qui n'étoient rentrés dans le devoir, que sur l'espérance du pillage de Leyde, se souleverent de nouveau ; Requesens ne les appaisa qu'en empruntant de grosses sommes qu'il leur distribua.

Sebastien, Roi de Portugal, jeune Prince d'un grand courage, mais d'un esprit borné, forme la résolution de passer en Afrique pour combattre les Maures : on eut beau lui représenter les périls & l'inutilité de ce projet, il ne voulut rien entendre, & écarta de sa Cour tous ceux qui vouloient lui donner de sages conseils ; on reproche avec raison à son ayeule Catherine d'Autriche, & à son grand oncle le Cardinal Henri, d'avoir entouré ce Prince pendant son enfance d'une Troupe de Moines qui ne cessoient de lui rappeller les grands exploits de Chevalerie faits par ses Ancêtres, & de lui avoir tellement échauffé l'imagination & le courage que le désir de porter la Guerre chez les Maures, devint sa passion dominante. On a violemment soupçonné Philippe II. d'avoir fait agir des ressorts secrets, pour entretenir son neveu dans cette phrénésie, par l'espérance

rence de lui ſuccéder, en cas qu'il vînt à périr : au reſte il prit grand ſoin de l'en diſſuader en apparence.

L'Europe, & particulierement l'Eſpagne, furent délivrées d'un cruel ennemi, dans la perſonne de Selim II. Charles IX. Roi de France, eut pour Succeſſeur Henri III. ſon frere ; le Roi d'Eſpagne offrit au nouveau Roi des troupes & quatre cent mille écus par an, pour faire la guerre aux Huguenots. Philippe étoit perſuadé que, pour conſerver les Pays-Bas, il falloit entretenir, à quelque prix que ce fût, les guerres de Religion en France.

Le Roi priva ſes créanciers de l'intérêt de l'argent qu'ils lui avoient prêté, en leur payant le principal. Cette banqueroute fut fatale à la fortune d'une foule de Banquiers & de Négocians, & plus encore à Philippe, qui perdit ſon crédit : perte la plus importante que puiſſe faire un Roi, après celle de ſon Thrône. 1575.

Le Roi pacifie les troubles de Genes, occaſionnés par la jalouſie & la rivalité entre les anciens & les nouveaux Nobles. Cependant on l'avoit ſoupçonné d'avoir formé, à la faveur de cette diſcorde, le

dessein de s'emparer de Genes, qui étoit à sa bienséance, pour la conservation du Milanès. Mais, sans être le Souverain de ce Pays, Philippe n'en étoit-il pas le maître? Il devoit aux Génois des sommes immenses, dont il leur avoit constitué l'intérêt sur ses Domaines à Naples & en Sicile; il n'avoit pas lieu de craindre que cette République se mît au hasard de ruiner ses Citoyens, en lui fournissant le moindre prétexte de rupture. Il y parut bien dans le traité où l'on conserva à Philippe le titre de Protecteur de la République; quoique l'Empereur, Seigneur Suzerain de la Ligurie, y fut intervenu en qualité de Médiateur: Maximilien, occupé à des affaires plus importantes, sacrifia en cette occasion les droits & la majesté de l'Empire. Il faisoit élire Rodolphe son fils aîné Roi des Romains; lui-même il aspiroit au Thrône de Pologne, déclaré vacant depuis la fuite d'Henri de Valois: il en fut en effet élu Roi; mais il n'y eut qu'une partie de la Pologne qui fut d'avis de mettre cette nouvelle Couronne dans la Maison d'Autriche, l'autre partie élut Etienne Battori, Vaivode de Transilvanie, & l'ennemi

perpétuel de Maximilien. L'Empereur eſſaya d'intéreſſer l'Empire & le Roi d'Eſpagne dans ſa querelle ; mais le Corps Germanique qui voyoit que ſon Chef étoit déjà aſſez puiſſant, ne voulut point favoriſer ſes prétentions. Quant à l'Eſpagne, il falloit la mettre en état de n'avoir rien à craindre du côté des Pays-Bas ; en conſéquence l'Empereur offrit ſa médiation au Roi & au Prince d'Orange ; on s'aſſembla à Bréda pour trouver les moyens de concilier les deux Partis, mais la négociation échoua : l'opiniâtre Philippe refuſoit la liberté de conſcience, & Guillaume de Naſſau ne vouloit point d'une paix qui l'auroit réduit à la condition d'un Particulier. Il ſe regardoit déjà comme le Souverain de la Hollande & de la Zélande. Requeſens reçut ordre de recommencer la guerre ; il la fit avec ſuccès. Les douze mille Eſpagnols qui combattoient dans ces contrées, paſſoient avec raiſon pour les meilleures troupes de l'univers ; il n'y eut point de marques de valeur, de fermeté & de patience qu'elles ne donnaſſent en mille occaſions. Sans les reſſources immenſes que Naſſau trouva dans

l'Empire, en France & en Angleterre, il n'y a pas de doute qu'il eût succombé sous cette poignée d'Espagnols. Le fameux passage de Zuirzée mit le comble à la gloire de cette Nation. C'est l'action la plus hardie, la plus surprenante & la mieux conduite de cette guerre: quatre mille hommes sous les ordres de Chiapin Vitelli, traverserent à la nage & en combattant la flotte ennemie, ces lieux entrecoupés de gouffres & de précipices, & aborderent dans les Isles de Zélande, le dernier asyle des Rebelles, où ils emporterent d'assaut à leur vûe la Ville de Zuirzée.

D. Juan d'Autriche demande le rang d'Infant de Castille, & la Charge de Vicaire Général de la Couronne en Italie: ce qui lui donnoit le commandement sur les Vicerois. Toujours en garde contre l'ambition & les projets de son frere, Philippe lui refusa l'une & l'autre grace. Sept galeres chargées de trois cent mille ducats, font naufrage dans le Port de Nice.

La révolution arrivée cette année dans l'Empire de Maroc, fraya par ses suites le Thrône de Portugal à Philippe. Mu-

ley Méhemet, Empereur légitime, mais détesté à cause de ses cruautés & de son avarice, après avoir perdu trois batailles contre son oncle Muley Moluc, fut déthrôné. Ce Prince se refugia dans les montagnes, d'où il exerçoit toutes sortes de brigandages sur ses Sujets. Il envoya de son asyle ses amis solliciter la protection de l'Espagne & du Portugal. Philippe lui refusa la sienne; mais l'imprudent Sébastien croyant avoir enfin trouvé l'occasion de se signaler, promit à Méhemet de le rétablir. Le Portugal blâma hautement ce projet, avec d'autant plus de fondement que l'usurpateur avoit pour lui le cœur de la Nation & la protection de la Cour Ottomane.

Tout, au commencement de cette année, annonçoit la prospérité la plus brillante pour la Maison d'Autriche; Requesens étoit sur le point de chasser le Prince d'Orange des marais de la Hollande, où à peine il conservoit quelques Forteresses; Maximilien préparoit une armée pour se saisir de la Pologne, où la moitié des Polonois l'appelloit; le Sultan Amurath tournoit ses armes contre les Persans, & au lieu de s'unir à Battori, pour em- 1576.

pêcher l'Empereur de joindre à ses vaſtes Etats un Royaume puiſſant & étendu, il recherchoit l'amitié de l'Eſpagne. On dit que Philippe, après avoir joui avec oſtentation de la gloire de voir le plus redoutable ennemi des Chrétiens lui demander la paix & ſon amitié, lui répondit fierement que ſon ſurnom de Catholique ne lui permettoit pas d'être l'ami d'un Prince Muſulman. Il falloit en ce cas que le Monarque Eſpagnol fût bien ſûr qu'Amurath ne reſpiroit que la guerre contre les Perſes. Au reſte, il démentit bien dans la ſuite ſa fierté, puiſqu'il acheta du même ennemi des treves avec des ſommes immenſes. Mais Philippe ne cherchoit à ſe parer d'un grand zele pour la République Chrétienne, qu'afin de tromper les Peuples, de paſſer pour leur défenſeur, & d'obtenir de Rome & des circonſtances tout ce qu'il demanderoit pour le ſuccès de ſes deſſeins ſecrets.

Mais les eſpérances qu'il avoit conçues de voir ſa Maiſon plus élevée que jamais, furent anéanties; ſes projets particuliers échouerent; au lieu de recouvrer la Hollande & la Zélande, il ſe vit ſur le point de perdre les quinze autres Pro-

vinces des Pays-Bas & la Bourgogne; l'Empereur Maximilien fut vaincu & chassé de la Pologne; ce Requesens, sur la modération & les ressources de qui on avoit compté, pour le rétablissement de la paix & de l'Autorité Royale en Flandres, mourut. La douleur de voir son armée révoltée pour la quatrieme fois, & de ne point recevoir d'argent de Philippe, qui prodiguoit ses thrésors en de vains bâtimens; l'ennui, le poids des affaires le firent succomber. Il laissa en mourant l'autorité suprême au Conseil d'Etat, au lieu de la remettre à un seul Seigneur Espagnol. Tout fut bientôt en confusion; suite ordinaire d'une autorité partagée entre plusieurs personnes. Le Prince d'Orange en profita avec une habileté supérieure. Philippe ceda enfin aux instances du Pape, en nommant presque malgré lui D. Juan au Gouvernement de la Flandre. Le plan du Souverain Pontife étoit d'engager le Prince Espagnol, après qu'il auroit affermi l'Autorité Royale dans ces Provinces révoltées, à passer en Angleterre pour rompre les fers de Marie Stuard, Reine d'Ecosse, & à épouser cette Princesse, qui

étoit détenue depuis long-tems en prison. Il seroit devenu par ce mariage Roi de la Grande-Bretagne. La suite prouva combien Grégoire IX. s'étoit trompé dans ses espérances. Non-seulement D. Juan ne réussit pas en Flandres, mais on prétend qu'il forma le dessein de s'emparer de ce Pays, & d'épouser Elisabeth, Reine d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, il traversa secrettement la France, & arriva dans les Pays-Bas, où il apprit que les soldats mutinés avoient surpris & pillé la Ville d'Anvers. En conséquence de la fameuse Confédération de Gand, par laquelle les Etats Généraux vouloient obtenir la retraite des troupes Espagnoles, ils écrivirent à D. Juan qu'ils ne le reconnoîtroient en qualité de Gouverneur Général, qu'à condition qu'il signeroit lui même la Convention. Il la signa dans l'espérance de se faire reconnoître pour Souverain : mais le Prince d'Orange, qui le craignoit, & qui d'ailleurs n'en vouloit point pour Souverain, par des intrigues secrettes réussit à rendre D. Juan suspect au Roi ; le Roi ne lui envoya ni troupes, ni argent ; le Prince d'Orange eut le tems de se fortifier & d'affermir la Nation dans sa haine contre l'Espagne.

Le Pape termine enfin le procès de l'Archevêque de Tolede, qui étoit depuis dix-huit ans en prison. On avoit admis à Rome, pour juger ce Prélat, trois Inquisiteurs, qui le condamnerent avec ses autres Juges à abjurer seize propositions extraites de son Catechisme, & à être suspendu de ses fonctions pendant cinq années. Il mourut quelques jours après son élargissement, protestant de son innocence. On le regarda comme un Saint persécuté.

Le célebre Uluzzali ravage les côtes de Sicile & de Calabre; Philippe parcourt l'Espagne, rétablissant par-tout l'ordre & la justice, réformant les abus & donnant audience à ses Sujets. Comme il connoissoit l'antipathie extrême des différentes Provinces les unes contre les autres, antipathie fondée sur ce qu'elles avoient été long-tems soumises à des Souverains particuliers, & qu'elles s'étoient faites de longues & sanglantes guerres, il entreprit de lier toutes les parties de la Monarchie par des mariages entre les principales Maisons des diverses Provinces, & de leur inspirer pour la gloire de la Nation & le service du

Roi le même zele que témoignoient les Castillans. Il étendit ses soins jusqu'en Italie ; cette politique adroite lui réussit au-delà de ses espérances : les Espagnols, les Italiens mêmes ne témoignerent d'émulation entre eux que pour la gloire de la Monarchie. Sans l'odieux Tribunal de l'Inquisition, sur lequel Philippe croyoit sa puissance fondée, & qu'en conséquence il voulut établir par tout, à peine auroit-on entendu parler d'une seule sédition dans ses vastes Etats. Il faut rendre justice à ce Prince ; jamais Souverain ne fut plus laborieux, plus appliqué, plus instruit, aucun ne démêla mieux les ressorts du Gouvernement les plus compliqués, ne fit mouvoir avec plus d'art la machine, & n'éclaira plus attentivement la conduite de ses Gouverneurs & de ses Généraux dans l'un & l'autre Monde. Le jour entier suffisoit à peine à expédier ses affaires, il consacroit souvent des nuits au travail ; aussi le moindre détail ne lui échappoit pas ; le génie, le caractere, les loix des différentes Nations soumises à son empire, lui étoient toujours présens à l'esprit. Tout ce qui se passoit, soit dans ses Etats, soit dans

ceux de ses voisins, parvenoit rapidement à sa connoissance : on ne peut évaluer les sommes prodigieuses que lui coutoient les espions & les traîtres.

Philippe & le Roi de Portugal eurent une entrevûe à la Guadeloupe; le Duc d'Albe qui n'étoit pas encore disgracié, fut admis dans leurs conférences. L'impétueux Portugais demanda avec de vives instances de puissans secours au flegmatique & profond Espagnol pour son expédition d'Afrique; Philippe le dissuadoit en apparence de toutes ses forces de cette entreprise téméraire, & lui en exageroit les difficultés : mais le Duc d'Albe, de concert avec Philippe, les applanissoit en secret. Enfin l'Espagnol lui promit cinquante galeres & cinq mille hommes, supposé que les Turcs n'attaquassent pas l'Italie : mais ce fin politique, au défaut d'une invasion en Italie, trouva mille prétextes pour ne pas remplir cette promesse. Il vouloit engager son neveu dans une guerre dangereuse, où il pouvoit périr, en profiter pour se saisir de son héritage, & avoir la gloire aux yeux de l'Europe de l'avoir détournée d'une entreprise insensée. Tels furent

les moyens ténébreux que mirent en œuvre l'artifice, l'ambition & l'avidité pour précipiter le malheur d'un Roi que sa jeunesse, sa candeur, son courage & l'amour des Peuples rendoient digne d'une plus longue vie.

1577. Les Espagnols sortent des Pays-Bas ; D. Juan publie une amnistie, & remet toutes les Places fortes entre les mains des Flamands : mais le Prince d'Orange, l'ame des Etats, vint à bout, par sa manœuvre & ses émissaires, de les brouiller avec leur Gouverneur, qui essuya les plus étranges mortifications. Au désespoir d'avoir congédié les troupes & de s'être livré à la discrétion de ses ennemis, D. Juan tâcha de réparer ses fautes, en surprenant Namur. Aussi-tôt les Etats écrivirent au Roi pour se justifier, & condamnerent D. Juan au bannissement, comme traître, rebelle & ennemi de leur Patrie. Cette sanglante procédure annonçoit une nouvelle guerre civile ; elle éclata en effet avec fureur. Le Prince ne put rassembler que quatre mille hommes contre une armée de quinze mille ; avec cette poignée de soldats il entreprit de conquérir les Pays-Bas, en dé-

pit des Peuples, de l'Empire, de la France & de l'Angleterre; les Etats appellerent alors à leur secours le Prince d'Orange, déclaré si souvent rebelle. Il fut reçu à Bruxelles comme le Défenseur de la Liberté Belgique : mais, malgré sa présence & ses artifices, les Etats élurent l'Archiduc Matthias d'Autriche, Gouverneur Général en la place de D. Juan. Alors, pour éloigner le Prince Allemand, Nassau forma un Parti en faveur du Duc d'Alençon frere d'Henri III. Cependant Matthias étoit déjà accouru en Flandre, où il joua un personnage indigne de lui : on ne le reconnut pour Gouverneur Général qu'après lui avoir fait signer trente-deux articles, qui ne lui laisserent qu'un vain titre sans pouvoir. Toute l'Europe le blâma, les Flamands le mépriserent; il écrivit au Roi pour lui demander la confirmation de sa Dignité illusoire, & lui persuader que le motif de son voyage avoit été de lui conserver les Provinces rebelles. Philippe lui répondit, qu'il vînt en Espagne lui prêter serment de fidélité.

Cependant D. Juan avoit envoyé à Ma-

drid son Sécretaire & son Favori Escovedo, pour solliciter de l'argent & une armée. Philippe indigné contre le Député, qu'on accusoit de conseiller à son maître d'épouser la Reine Elisabeth, & de se saisir des Pays-Bas, le fit lâchement assassiner par le ministere d'Antoine Perez. Le Roi ne parut avoir aucune part dans cette affaire; on procéda dans la suite contre l'assassin; Perez persécuté avec acharnement, prouva qu'il n'avoit agi que par les ordres de son maître. Ce mystere d'iniquité, quand il fut découvert, confirma toute l'Europe dans l'idée qu'elle avoit du caractere sombre, cruel & dissimulé de Philippe.

Le Pape permet au Roi de vendre à son profit toutes les Seigneuries de l'Archevêché de Tolede; à ce secours extraordinaire Philippe joignit un impôt sur les cartes, une augmentation de l'impôt appellé l'Alcavala, s'appropria les dixmes de la Mer, dont il dépouilla la Maison de Velasco, & emprunta des sommes immenses; il réduisit aussi sa dépense particuliere à cent mille ducats par an. C'étoit pour se mettre en état de réduire les Pays-Bas, & d'envahir le

Portugal, dans le cas que Sébastien vînt à manquer; qu'il amassoit tant de thrésors. Pour se délivrer des Turcs & des Maures qui pouvoient l'inquiéter, il signa une trêve de trois ans avec les premiers, & conclut une alliance secrette avec l'Usurpateur de Maroc.

Dix mille Espagnols retournerent d'Italie en Flandre; le célebre Alexandre Farnese, Prince de Parme, les conduisit avec la qualité de Lieutenant Général de D. Juan.

Le Duc d'Alençon fait proposer secrettement à Philippe de lui donner l'Infante Isabelle & les Pays-Bas; il les regardoit, ainsi que toute l'Europe, perdus pour l'Espagne, & il proposoit de lui en faire hommage. Sur le refus du Roi, il en accepta le Gouvernement que lui offroient le Prince d'Orange & les Etats; déjà dégoûtés de l'Archiduc Matthias, qui ne leur avoit apporté que sa personne & son nom. On espéroit de plus puissans secours de la part du Prince François. Guillaume de Nassau attira alors au service des Flamands le Prince Palatin Casimir & son armée; ainsi D. Juan avoit à combattre le Duc d'A- 1578.

lençon, l'Archiduc Matthias, le Prince Casimir, & Nassau le plus dangereux de tous ses ennemis. En attendant les secours de Philippe, qui lui promettoit trente mille hommes de pied, six mille chevaux & trois cent mille ducats par mois, ce Prince marcha au-devant de l'armée des Etats, & la défit entierement dans les plaines de Gemblours : les ennemis perdirent dix mille hommes, leur Général Goignies fut pris, avec l'Artillerie, les bagages & les drapeaux ; le vainqueur profita de la victoire en soumettant rapidement Louvain, Dieft, Nivelle ; Philippeville, Limbourg, Harlem, &c. Le Duc d'Alençon, le Prince Casimir & le Prince d'Orange fondirent sur lui chacun avec une armée égale à la sienne. D. Juan ne put les combattre ; une mort prématurée l'enleva comme Germanicus aux voeux des soldats & des peuples ; il expira dans les convulsions de la douleur ou du poison. Il avoit pris le Ciel & ses amis à témoin de l'indignité de son frere, qui l'abandonnoit au milieu des périls où il s'étoit précipité pour la gloire de la Monarchie. On dit qu'il avoit connu la main d'où partoit le coup qui

lui enleva ſon Miniſtre Eſcovedo, & que ce lâche aſſaſſinat avoit jetté ce Prince infortuné dans une mélancolie noire ſous laquelle il ſuccomba : mais d'autres prétendent que Philippe, qui redoutoit ſon ambition, s'en délivra par un poiſon lent. Un Roi capable de ſacrifier à de ſimples ſoupçons un fils & une épouſe, peut bien avoir empoiſonné un frere chéri des Peuples, couvert de gloire, & ſuſpect. Quoiqu'il en ſoit, ce jeune Prince à l'âge de trente-deux ans avoit égalé la gloire des plus grands hommes de ſon ſiécle. On le compara à l'Empereur ſon pere, dont il avoit en effet le courage, la grandeur d'ame, l'humanité, la générosité, l'activité & le génie ; il ſe montra comme lui ſenſible à la gloire & aux plaiſirs. Il nomma en mourant Alexandre Farneſe, Prince de Parme, ſon neveu, auſſi honnête homme, & plus grand Capitaine, Gouverneur des ſept ou huit Villes qui reſtoient encore à l'Eſpagne.

Le Roi de Portugal, qu'une valeur imprudente, & la politique artificieuſe de Philippe, avoient enfin déterminé à la conquête de l'Afrique, étoit parti de Liſ-

bonne avec environ vingt mille hommes ; on ne lui envoya point d'Espagne les cinquante galeres qu'on lui avoit fait espérer, & Philippe feignit encore de vouloir le détourner de cette expédition : mais les confidens de Sébastien, gagnés par la Cour de Madrid, lui faisoient entendre que son oncle lui envioit la gloire de rétablir le Roi de Maroc. Il débarqua à Arzile, & affoiblit son armée en y laissant quatre mille hommes, & en envoyant un pareil nombre à Mazagan. Méhemet Muley le joignit avec huit cens chevaux, & l'engagea à marcher vers Alcazarquivir, sur l'assurance que, dès qu'il paroîtroit, les Maures abandonneroient l'Usurpateur. Sébastien, malgré les remontrances de ses Généraux, s'avança dans le Pays ; il fut attaqué, vaincu & tué le 4 d'Août. Son armée composée de douze mille hommes, fut tellement enveloppée par les Maures, qui étoient au nombre de cent mille, que tout fut pris & taillé en pieces. Cette journée mémorable par le désastre des Portugais, le fut aussi par la mort de trois Rois : D. Sébastien tomba sous le fer des ennemis ; Méhemet se noya en

ſuyant, & Moluc mourut dans ſa litiere pendant l'action. Ce dernier donna juſqu'à la fin de ſa vie les ordres les plus ſages; & avant que de rendre l'ame, il mit les doigts ſur ſa bouche, pour recommander le ſilence au ſujet de ſa mort. Son frere lui ſuccéda. Comme on fut d'abord incertain du ſort de D. Sébaſtien, pluſieurs aventuriers oſerent ſe faire paſſer dans la ſuite pour ce malheureux Roi. Après avoir fait des prodiges de valeur, on dit que Sébaſtien avoit été pris couvert de bleſſures; un Officier ſurvint dans le tems que quelques ſoldats ſe le diſputoient l'épée à la main: *Quoi! chiens*, s'écria t-il, *lorſque Dieu vous donne une telle victoire, vous vous égorgez pour un priſonnier!* Auſſi-tôt il déchargea un coup de cimeterre ſur le Roi, l'étendit mort, & finit ainſi la querelle. Le Cardinal Henri, grand-oncle de Sébaſtien, Prince plus foible encore d'eſprit que de corps, monta ſur le Thrône, & prit le nom de Prêtre-Roi. Philippe envoya une eſcadre pour s'aſſurer des Places d'Afrique dépendantes du Portugal; il les regardoit déjà comme à lui. Il ordonna un célebre Service pour Sébaſtien: *C'eſt*

à Lisbonne, lui dit le Duc d'Albe, *qu'il faut l'aller célebrer. Il n'est pas tems*, lui répliqua froidement Philippe. Il supportoit alors avec un flegme affecté la mort de son fils Ferdinand, & défendoit qu'on en portât le deuil. Sa grande passion étoit de paroître supérieur aux grands hommes de l'antiquité en fermeté; il vouloit ne paroître occupé que des affaires de la République Chrétienne.

Un des plus beaux spectacles qu'offre l'Histoire moderne, est celui d'Alexandre Farnese, assailli à la fois ou successivement par la France, l'Angleterre, la Hollande & les Princes Protestans de l'Empire, faire face à cette foule d'ennemis avec moins de vingt mille hommes, leur arracher dix Provinces, gagner des batailles, & marcher à l'immortalité sur les pas d'Alexandre & de César: tels furent les exploits de ce Héros pendant qu'il gouverna les Pays-Bas. Il eût réduit les sept autres Provinces, sans les vastes projets de Philippe, qui, tantôt brulant du désir de déthrôner la Reine d'Angleterre, tantôt voulant disposer de la Couronne de France, divi-

1579.

sa ses forces, & laissa échapper l'occasion de recouvrer son patrimoine. Le Duc d'Alençon retourna en France chercher une nouvelle armée; Casimir passa en Angleterre, pour mandier de l'argent & de plus puissans secours. L'Empereur offrit de nouveau sa médiation aux deux Partis; on s'assembla en effet à Cologne, mais la négociation échoua par l'inflexibilité du Roi à ne pas accorder la liberté de conscience, & par les artifices du Prince d'Orange, qui ne trouvoit de ressources & de salut que dans la guerre. Farnese prit d'assaut Mastricht, après un long siége; son armée y fit un butin considérable. Ce succès fut rapidement suivi d'une foule d'avantages; l'Artois, le Hainault & la Flandre Françoise se soumirent à condition qu'on feroit sortir les troupes Espagnoles & Italiennes des Pays-Bas. Le Roi, qui s'attendoit à en avoir bien-tôt besoin, y consentit sans peine. Le Comte d'Egmont, fils de celui qui fut décapité à Bruxelles, trahit les mânes de son pere, en passant au service des Espagnols. Les Protestans & les Rebelles, loin d'être accablés de tant de revers, resserrent à Utrecht leur confédération con-

tre le Roi ; les sept Provinces connues aujourd'hui sous le nom de Provinces-Unies, y accéderent, ainsi que Gand, Ypres, Anvers & Bruxelles. On frappa des médailles sur lesquelles paroissoient les têtes des Comtes d'Horne & d'Egmont, à l'exergue on lisoit ces mots : *Il vaut mieux combattre pour la Liberté, la Religion & la Patrie, que de se laisser tromper par les avantages trompeurs d'une paix simulée.* Rien n'étoit plus propre à ranimer le courage & la vengeance des Flamands, que de leur rappeller le sort tragique de ces victimes de la Patrie.

Philippe tournoit toutes ses vûes vers le Portugal. Chistophe de Moura, Portugais de naissance, mais attaché au Roi d'Espagne en qualité de Ministre, lui gagna une partie de la Noblesse, en répandant à propos des sommes immenses. Le Portugal fixoit l'attention de toute l'Europe ; la France, l'Angleterre, Venise, les Protestans, le Pape même redoutoient l'accroissement de la Monarchie Espagnole, par la réunion d'un nouveau Royaume. La Couronne n'étoit qu'en dépôt sur la tête du Cardinal Henri ; on

le pressoit de désigner son successeur; il se contenta de solliciter une dispense pour se marier : enfin, vaincu par les prieres de ses Sujets, il nomma onze personnes pour discuter le droit des prétendans : la Duchesse de Bragance, la Princesse de Parme, le Roi d'Espagne, le Duc de Savoye, D. Antoine Prieur de Crato, avoient tous des prétentions au Thrône. Catherine de Médicis se mit aussi sur les rangs, aussi-bien que le Pape, qui réclamoit la Couronne, comme étant la dépouille d'un Cardinal, & comme un Fief du S. Siége. Le Souverain Pontife soutenoit qu'Alexandre III. un de ses prédécesseurs, n'avoit donné le titre de Roi à Alfonse I. qu'en vertu de l'hommage & du tribut auquel il s'étoit soumis envers Alexandre & ses successeurs; qu'il étoit en droit de réunir le Portugal au S. Siége, attendu que les derniers Rois avoient négligé de payer le tribut auquel ils s'étoient assujettis. On se moqua des prétentions du Pape, & de celle de Catherine de Médicis : la Duchesse de Bragance étoit sans contredit la véritable héritiere; la Noblesse & le Roi de Portugal

le pensoient ainsi; mais la force & la politique l'adjugerent au Monarque Espagnol.

* Le Prieur de Crato, pris à la bataille d'Alcazar, sauvé de sa prison, vint alors demander hautement la Couronne. Il fut déclaré bâtard, & banni du Royaume. Il se cacha, en attendant l'occasion de s'emparer d'un Thrône qu'il croyoit lui appartenir. Le Roi Henri déclara qu'il n'y avoit que la Duchesse de Bragance & le Roi d'Espagne, dont les droits fussent fondés, & en même tems il nomma cinq Régens, pour être dépositaires de l'Autorité Souveraine, en cas qu'il mourût avant la décision du procès, & jusqu'à ce que son successeur fût juridiquement reconnu. Le Pape, la France & l'Angleterre s'intéresserent inutilement pour obtenir la grace du Prieur de Crato.

Philippe II. envoye à Lisbonne la dé-

* Le Prieur de Crato étoit fils de Louis, Infant de Portugal, & frere aîné du Roi régnant. Louis l'avoit eu d'une Demoiselle, qu'il avoit promis d'épouser; mais le mariage n'avoit pas été célébré. Si le Prieur eût été fils légitime de l'Infant, le Roi Prêtre n'auroit été qu'un usurpateur.

cision des Jurisconsultes & des Théologiens Espagnols, qui, comme on se l'imagine, lui étoit favorable; & pour appuyer ses prétentions, il leva une puissante armée. Il étoit tems; le Roi Henri étoit mort dès le 26 Janvier. Quoique Philippe eût répandu des sommes immenses, il s'apperçut alors qu'il n'avoit pas gagné les cœurs des Portugais. Les traîtres qui lui vendirent leur Patrie, n'eurent pas lieu de se louer de lui dans la suite. Comme ils demandoient qu'on effectuât les promesses particulieres qu'on leur avoit faites, le Roi consulta son Conseil de conscience, qui répondit, que, de deux choses l'une, ou le Royaume de Portugal appartenoit à Philippe ou au Prieur de Crato; que dans le premier cas, ils méritoient la mort, pour avoir vendu leurs services à leur Souverain; que dans le second, ils étoient des traîtres & des lâches. Philippe leur fit porter cette décision, & se hâta d'entrer en Portugal l'or & l'épée à la main. Les Régens lui écrivirent pour l'empêcher de passer outre; il leur répondit qu'attendu la validité de son droit, il pouvoit se passer de leur Jugement. La conster-

nation, la terreur, la peſte, la famine, & la déſunion des Portugais combattirent pour l'heureux Philippe. Le vieux Duc d'Albe diſgracié & empriſonné depuis quelque tems, avoit reçu ordre de commander l'armée, ſans pouvoir obtenir la permiſſion de voir le Roi. C'eſt peut-être la premiere fois qu'on ait confié le commandement des troupes à un Général qui étoit pour ainſi dire encore enchaîné. Le Duc fit des prodiges* : il ſemble que la deſtinée de ſa Maiſon étoit de conquérir des Royaumes à la Caſtille. En trois ſemaines il ſoumit le Portugal ; Antoine, Prieur de Crato, proclamé Roi par la populace de Liſbonne, oſa en venir aux mains près d'Alcantara ſur les bords du Tage : mais il fut vaincu, pourſuivi & forcé dans ſes retranchemens ; ſa flotte fut défaite le même jour & à la même heure par le Marquis de Santa-Crux. Liſbonne ouvrit ſes portes ; la tête d'Antoine fut miſe à prix ; il demeura pluſieurs mois dans le Royaume, ſans qu'aucun Portugais le trahît. La Ducheſſe de Bragance vendit

* Son aïeul avoit conquis la Navarre.

à l'Espagne ses prétentions pour dix-sept cent mille ducats, & à condition que la dignité de Connétable seroit héréditaire dans sa famille. On sçait que Jean de Bragance son petit-fils n'eut aucun égard à cette renonciation forcée.

Si jamais on a dû sentir le néant des grandeurs & de la fortune, c'est Philippe II. qui, dans le tems qu'on lui gagnoit un Royaume, tomba dangereusement malade, perdit son épouse Anne d'Autriche, son fils l'Infant Diegue, son Patrimoine dans les Pays-Bas, & deux de ses meilleurs Généraux, le Duc d'Albe & D. Sanche d'Avila.

Les Flamands manifesterent enfin à toute l'Europe leur projet long-tems médité de s'ériger en République; le Prince d'Orange fut l'auteur de cette résolution. Ce Prince ne put empêcher Farnese de prendre Courtrai; le brave la Nouë, un des Généraux des Etats, fut vaincu dans un grand combat, & pris: les ennemis se vengerent de cette déroute en surprenant le Comte d'Egmont à Ninove. Peu s'en fallut qu'on ne lui fît couper la tête, pour avoir trahi la mémoire de son pere, en combat-

tant pour son bourreau : le seul desir de sauver la Nouë, qui eût eu le même sort, le fit épargner. Norris, Anglois attaché aux Etats, prit Malines qu'il abandonna à la fureur de ses soldats ; on apprit alors que le Prince d'Orange venoit d'être proscrit par un Décret donné à Elvas en Portugal, & que sa tête avoit été mise à prix. On perdit encore & on prit des Places de part & d'autre, plus par la trahison que par la force des armes. L'Expédition du Portugal engloutissoit les thrésors de Philippe, & ne lui permettoit pas d'envoyer de l'argent en Flandres. Le Prince d'Orange de son côté ne recevoit point de troupes de l'Empire, faute de fonds ; ce qui *ralentissoit* la fureur des deux Partis.

1581. Philippe assembla les Etats de Portugal à Tomar ; il y fut reconnu Roi ; on prêta aussi serment à son fils aîné, comme à l'héritier de la Couronne ; les loix, les privilèges, la forme des Jugemens furent conservés à ce Royaume. Philippe promit de conférer les dignités & les emplois à la Noblesse Portugaise, de ne confier la Viceroyauté qu'à un Prince de son Sang, la garde des Places fortes

qu'à des Soldats Portugais, de ne point augmenter les impôts, d'avoir à sa suite des Seigneurs du Pays instruits des Loix & des Coutumes de la Nation, pour gouverner de concert avec eux; enfin il accordoit un million pour les besoins pressans de ce Royaume en proye à la famine, à la peste, & aux horreurs de la guerre; il combla ces graces par la publication d'une Amnistie dont le seul Prieur de Crato, & quarante-sept de ses Partisans, furent exclus. Mais on n'ignore pas que ce Prince cruel, malgré cette amnistie, demanda au Pape un Bref d'absolution, pour avoir fait périr plus de deux mille Prêtres ou Religieux, plus ennemis du joug de la Castille que le reste du Peuple. La révolution fut entiere par la soumission du Brésil, & des vastes établissemens des Portugais en Afrique & dans les Indes Orientales. Les seules Isles Terceres reconnurent D. Antoine. Ce Prince malheureux, après avoir en vain sollicité des secours en Angleterre, en Afrique, & jusqu'à la Porte, venoit de se sauver dans un Royaume qui est ordinairement l'asyle des Rois déthrônés. On voit que je veux

parler de la France, qui étoit toujours gouvernée par le foible Henri III, & déchirée par des guerres de Religion. Ce Royaume ne pouvoit pas alors fournir au malheureux Antoine de grandes ressources.

Toute l'Europe ne vit qu'avec effroi l'agrandissement de la Monarchie Espagnole. Philippe II. fut le premier Prince qui, depuis les Goths, eût réuni toute l'Espagne sous sa puissance. Jamais le Soleil n'avoit éclairé une si vaste domination ; elle surpassoit de quatre fois en étendue celle de l'Empire Romain ; une partie de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, & toute l'Amérique connue recevoient des loix de Madrid.

L'énorme puissance de Philippe n'intimidoit pas le Prince d'Orange & ses Partisans. Les Etats assemblés à Anvers déclarerent le Roi d'Espagne, par un acte authentique, déchu de la Souveraineté des Pays-Bas ; ils la transfererent en même tems au Duc d'Alençon. Ce Prince, flatté de l'espérance d'épouser la Reine d'Angleterre, & de se voir bientôt maître des dix-sept Provinces, se rendit en Flandre avec une armée brillante ; il fit

d'abord lever à Farnese le siége de Cambrai : mais la suite répondit bien mal à cet heureux début. L'Archiduc Matthias se retira enfin de la Flandre après avoir été le jouet des Rebelles ; par commisération on lui assigna une pension sur un Evêché ; Alexandre Farnese conquit Breda,& batit une partie de l'armée Françoise commandée par le Vicomte de Turenne ; D. François Verduga vainquit auprès de Groningue un corps d'Anglois qui étoit sous les ordres de Norris ; Tournai fut pris sur les ennemis ; l'armée Françoise se dissipa, & le Duc d'Alençon fut chercher de nouvelles forces en Angleterre.

Marguerite d'Autriche, Duchesse de Parme, vint cette année en Flandre pour y êrre chargée de l'administration des affaires civiles. Alexandre Farnese son fils voyant qu'on vouloit le réduire au seul commandement des armées, demanda son rappel. La Cour de Madrid le laissa en possession de toute l'autorité.

L'Impératrice Marie, veuve de Maximilien II. se rendit en Espagne pour y finir ses jours. Elle étoit sœur & belle-mere du Roi ; Princesse digne de l'im-

mortalité par son génie, son humanité & ses vertus.

Pendant ce tems-là la guerre se faisoit avec vigueur dans les Terceres; Valdes, Chef d'Escadre, fut vaincu par les Partisans d'Antoine. Ce Prince étoit alors à Londres, dans l'espérance d'obtenir une armée de la Reine Elisabeth.

1582. Cette année fut célebre par les succès de l'Espagne; Philippe étoit le principal personnage de l'Europe; la Reine Elisabeth son ennemie remplissoit avec gloire le Thrône : pour tous les autres Rois ils étoient ou foibles, ou malheureux, ou méprisés.

Dans l'idée de se défaire des factieux qui troubloient sans cesse son Royaume, plutôt que pour arrêter la fortune de Philippe II, le Roi de France envoya une flotte de soixante-dix vaisseaux aux Terceres, & des troupes en Flandre au Duc d'Alençon, sans toutefois qu'il osât déclarer la guerre à l'Espagne : la flotte paroissoit agir pour Catherine de Médicis, & agissoit réellement pour D. Antoine : quant aux troupes Françoises de Flandre, Henri III. eut la foiblesse de les désavouer. Les François eurent d'abord l'a-

vantage aux Terceres ; Laurent Nhogera fut vaincu dans l'Isle de S. Michel, qu'il rendit aux ennemis ; mais le Marquis de Santa-Crux, Général des Mers de l'Océan, répara bientôt cet échec par une victoire décisive remportée sur la flotte Françoise le 27 Juillet près des Açores. D. Antoine se montra indigne de la Couronne en ne combattant pas, & le vainqueur, de la victoire dont il usa en barbare ; il fit exécuter sous ses yeux tous les Prisonniers François, comme Corsaires & ennemis publics du genre humain. Ils avoient pourtant des commissions du Roi de France, qui ne put ou n'osa les venger. Philippe Strozzi, Général des François, périt dans cette expédition ; le Marquis de Santa-Crux réduisit les Terceres l'année suivante.

Le Duc d'Alençon fut proclamé Duc de Brabant à Anvers ; Guillaume de Nassau, maître de la Hollande & de la Zélande, stipula qu'on lui laisseroit la Souveraineté de ces deux Provinces, à condition qu'il seroit Feudataire du nouveau Duc de Brabant.

Le Prince d'Orange ne tarda pas à ressentir les sinistres effets de la proscrip-

tion lancée contre lui ; il fut attaqué & blessé par un Biscaïen nommé Jaurigni. Dans le premier transport les Flamands voulurent faire main-basse sur les François, qu'on accusoit d'être les assassins ; mais on reconnut que Jaurigni étoit un émissaire de Philippe II. & qu'il se porta à ce crime par fanatisme, ayant communié le jour même qu'il commit cet assassinat. Farnese obtint de la partie des Pays-Bas qui lui obéissoit, qu'elle recevroit des troupes étrangeres, même Espagnoles, pour s'opposer au Duc d'Alençon. La Cour y envoya neuf mille Espagnols & Italiens, avec lesquels le Duc de Parme fit la conquête d'Oudenarde, la plus forte Place de la Flandre : ce succès fut suivi de plusieurs autres.

Philippe qui restoit toujours à Lisbonne pour y affermir son autorité, fit recevoir le Calendrier Grégorien dans ses vastes Etats ; le Royaume de Naples racheta pour la somme de douze cent mille ducats un impôt qu'on vouloit mettre sur le vin.

1583. Le Roi retourna à Madrid convaincu de la haine mortelle des Portugais contre lui. Pendant son séjour à Lisbonne,

on avoit éventé deux mines ſous ſon palais, & une ſous l'Egliſe où il alloit entendre la Meſſe. Avant ſon départ il fit reconnoître Philippe ſon fils en qualité de ſon héritier ; il laiſſa la Viceroyauté à l'Archiduc Albert d'Autriche depuis ſon gendre, avec une armée de douze mille hommes, & une flotte de ſoixante vaiſſeaux de guerre ſous les ordres du Marquis de Santa-Crux. Son deſſein ſecret étoit d'épuiſer d'hommes & d'argent le Portugal, & de le traiter en pays de conquête. On dit que le Duc d'Albe avant ſa mort lui donna le ſanguinaire conſeil de faire périr toute la Maiſon de Bragance, adorée de la Nobleſſe & du Peuple Portugais.

Le Duc d'Alençon, à qui le Prince d'Orange ne laiſſoit qu'une autorité précaire, conſpira bientôt contre ſes nouveaux Sujets ; il donna des ordres ſecrets à ſes Officiers de ſe ſaiſir des principales Villes, & ſe réſerva à lui-même l'entrepriſe de ſurprendre Anvers. La conſpiration éclata le même jour & à la même heure ; elle réuſſit dans quelques endroits. Mais les Bourgeois d'Anvers, quoique ſurpris, combattirent avec tant

de valeur, qu'ils égorgerent quinze cens François en moins d'une heure, & chasserent honteusement le Duc d'Alençon. Quelques années auparavant une poignée d'Espagnols avoit pris cette Ville, défendue par plus de cinquante mille hommes qui étoient sur leurs gardes. Le Duc d'Alençon s'enfuit bientôt après dans sa Patrie, où il mourut de honte & de regret : cependant ses Capitaines étoient les maîtres de Dunkerque, de Cambrai, de Nieuport, de Dendermonde, &c. Le plus fameux de tous, le Maréchal de Biron, perdit une bataille complette à Steenberg le 7 Juin, contre Farnese ; les suites de la victoire furent la conquête de Dunkerque, de Nieuport, de Steenberg & de Zutphen ; le vainqueur promettoit au Roi l'entiere conquête des Pays-Bas, pourvû qu'on ne le laissât pas manquer d'argent. Ypres & Bruges se soumirent aussi.

Gebhard de Truchsès, Archevêque de Cologne, devenu Protestant pour épouser une Religieuse, se vit attaqué par Farnese, qui exécuta le Ban de l'Empereur prononcé contre ce Prélat, & mit en possession de l'Electorat Ernest de

Baviere, élû en ſa place. Truchſés, mal ſecouru par les Proteſtans, fuit en Hollande, où il mourut dans l'indigence & le déſeſpoir.

Dans une promotion de dix-neuf Cardinaux, le Pape donna le Chapeau à neuf Sujets du Roi : preuve du crédit exorbitant de Philippe à la Cour de Rome, & de ſa toute-puiſſance en Italie. Le Marquis de Santa-Crux vainquit une nouvelle armée Françoiſe aux Açores : il ne reſtoit plus à D. Antoine un ſeul Partiſan déclaré dans tout le Royaume de Portugal.

Le Roi envoya cette année une nouvelle armée dans les Pays-Bas ; c'étoit le 1584.
moment déciſif d'en achever la réduction. Le Prince Philippe, âgé de ſix ans, fut reconnu Héritier de la Monarchie dans l'Egliſe de S. Jerôme de Madrid ; l'Impératrice ſa tante lui prêta ſerment de fidélité comme Infante de Caſtille.

Quatre Princes Japonnois arriverent en Eſpagne en qualité d'Ambaſſadeurs de quatre Rois de ce Pays, convertis par les Jéſuites Portugais & Eſpagnols. On croit que le deſſein de Philippe étoit de s'emparer, à l'aide de la Religion & des

Missionnaires, de ces Isles célebres par une prodigieuse quantité de mines d'or, par le courage, la fierté & le génie de ses habitans, qu'on peut regarder comme les Anglois de l'Asie. On est surpris de la rapidité avec laquelle les Jésuites en convertirent près de la moitié.

Philippe donne un Edit contre les Duels. On remarque que la manie de ces sortes de combats, inconnus aux Grecs & aux Romains, & qui étoient une suite de l'esprit de Chevalerie, fut moins répandue en Espagne que par-tout ailleurs : c'est que Philippe II. qui sçavoit se faire obéir, arrêta cette fureur épidémique par les loix les plus séveres. Il laissa subsister les Combats des Taureaux. Ce dernier abus étoit-il plus difficile à détruire ?

Un lâche assassinat délivre le Roi de son plus implacable ennemi. Balthasar Gerard, Franc-Comtois, tue d'un coup de pistolet le Prince d'Orange à Delft, dans son palais, le 10 de Juillet. Un François, un Lorrain & un Anglois s'étoient rendus en Hollande cette année pour le même dessein. On chargea avec raison Philippe de ce crime ; lorsqu'il en

apprit la nouvelle, il s'écria : *Si le coup eût été fait il y a douze ans, la Religion Catholique & moi y eussions beaucoup gagné.* Le Prince d'Orange laissa pour successeur son second fils appellé Maurice, qui étoit âgé de dix-huit ans : l'aîné étoit prisonnier en Espagne. Maurice, supérieur à tous les Généraux de son tems par ses talens militaires, fut aussi ambitieux, aussi politique, & plus heureux que son pere.

Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, doit être regardé comme l'Auteur de la Liberté Belgique. Ce Prince, si fatal à l'Espagne, fut un des plus grands hommes de son siécle : on peut remarquer que jamais il n'a paru sur le théatre de l'Univers deux hommes qui se ressemblassent plus que ce Prince & l'Amiral de Coligni ; même caractere, même fermeté, même élévation, mêmes vûes, mêmes succès & mêmes malheurs : il n'y a pas jusqu'à leur mort qui fut à peu près semblable. Tous les deux furent massacrés par les ordres de leurs Souverains : destinée ordinaire des Chefs de Partis. Depuis la République Romaine on n'avoit point vû un nombre si considérable de grands personnages que dans ce siécle :

presque tous périrent d'une maniere tragique ; fruit funeste de la supériorité de génie & de l'héroïsme, qui éclatent principalement dans les tems de troubles, & pour le malheur des Peuples.

Alexandre Farnese voulut profiter de la mort du Prince d'Orange, il offrit la paix aux Etats. Leur situation étoit telle que plusieurs furent d'avis de l'accepter ; mais l'horreur du joug Espagnol les en détourna. On envoya en France, pour offrir à Henri III. la Souveraineté de la Flandre. Au lieu de profiter d'une occasion si favorable de venger les François massacrés aux Terceres, en joignant à sa Couronne ces belles & fertiles Provinces, & en occupant dans une guerre légitime des Sujets remuans & inquiets, l'indolent Henri hésita, & rejetta enfin une proposition si avantageuse.

Dendermonde tomba au pouvoir des Espagnols ; Farnese frappa un plus grand coup en assiégeant Anvers. Toute l'Europe regarda comme une insigne témérité le siége d'une Ville que défendoient la riviere de l'Escaut, des Fortifications immenses, treize mille hommes de garnison, & un Gouverneur tel que Sainte-

Aldegonde : à peine le succès justifia-t-il Farnese. Gand se soumit pendant le siége d'Anvers, & paya deux cent mille florins.

La réduction de Bruxelles, Capitale des Pays-Bas, suivit celle de Gand : Nimegue fut surprise, & Malines se rendit à discrétion. Cependant Farnese, après avoir construit sur l'Escaut un pont de deux mille deux cens pieds de longueur, sur quarante de largeur, vaincu les ennemis sur la Digue de Covestein, & surmonté par son courage les obstacles les plus étonnans, eut enfin la gloire de réduire Anvers en un an de siége. Cette Ville paya quatre cent mille florins, mais le siége en avoit coûté douze millions. La prise de cette Place importante causa une si grande joye à Philippe, qu'en ayant appris la nouvelle pendant la nuit, il alla sur le champ frapper à la porte de sa fille Isabelle, en criant : *Anvers est à nous*. La Hollande parut accablée de cet évenement ; mais que ne peut l'amour de la liberté sur des hommes qui ont commencé à en sentir les douceurs ? 1585.

C'étoit alors le tems des prospérités;

la Tour-Taxis remporta auprès de Nimegue une victoire ſur le Comte de Mœurs, Général des Etats ; il battit encore quelques jours après dans la Friſe Maurice de Naſſau.

Les Flamands vaincus, épuiſés, chercherent par-tout des maîtres, plutôt que de tomber entre les mains de Philippe ; ils offrirent de ſe donner à l'Angleterre. Eliſabeth refuſa de les admettre au nombre de ſes Sujets ; mais elle leur accorda ſa protection, & les plus grands ſecours. Pour garantie des ſommes qu'elle leur prêta, elle ſe fit livrer Oſtende, Fleſſingue, Bergopzoom & Briel. On fut ſurpris que Philippe ne lui déclarât pas ſur le champ la guerre ; mais la lenteur étoit un des points eſſentiels de la politique Eſpagnole. D'ailleurs la Cour de Madrid craignoit les Turcs ; c'eſt pourquoi on répandit des ſommes immenſes dans le Divan, pour faire un traité avec la Porte. Cette négociation échoua par l'habileté des Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre. Philippe fut bientôt délivré des inquiétudes que lui cauſoient les armemens des Turcs, par le parti que prit Amurat III. de porter

la guerre dans le ſein de la Perſe.

On arrêta les Anglois dans tous les Ports d'Eſpagne, & on ſaiſit leurs effets ; Eliſabeth ſe vengea avec uſure en envoyant ſon Amiral le célebre Drack en Amérique, où il exerça des ravages affreux.

Naples fut en proye à la ſédition la plus horrible ; les mutins maſſacrerent Jean Storace, Elû du Peuple, pour avoir conſenti à dégarnir le Royaume de bled, & l'avoir envoyé en Eſpagne, où la diſette étoit extrême. Le Duc d'Offone, Viceroi, vengea ce meurtre par des ruiſſeaux de ſang.

Le Cardinal Peretti parvient à la Tiare ſous le nom de Sixte V. Ce fier Pontife à peine ſur le Thrône, manifeſta ſon deſſein de réunir au S. Siége le Royaume de Naples ; ſans approuver la Ligue des Catholiques en France, pour exclure le Roi de Navarre & le Prince de Condé, appellés à la Couronne par les Loix de l'Etat, il excommunia ces deux Princes. Philippe, comblé de joye que le Pape contribuât par cet anathême à entretenir la guerre civile en France, ſigna un traité ſecret avec le Duc de

Guise. Son dessein étoit de faire casser la Loi Salique, de procurer la Couronne de France à sa fille Isabelle, la plus proche héritiere de Henri III, ou au moins d'arracher quelques Provinces de cette belle Monarchie. Le Roi d'Espagne profitoit ainsi d'une confédération faite autrefois contre ses intérêts : il avoit trouvé dans les papiers de D. Juan d'Autriche un projet signé par ce Prince & par le Duc de Guise, qui s'engageoient à s'aider mutuellement pour se faire Souverains, l'un dans les Pays-Bas, & l'autre en France.

Charles-Emmanuel, Duc de Savoye, passe lui-même cette année en Espagne, pour se marier avec l'Infante Catherine, seconde fille du Roi. Il l'avoit déjà épousée par Procureur dès l'année précédente. Philippe, dans la vûe d'une rupture prochaine avec la France, avoit refusé sa fille à des Rois, pour mettre dans ses intérêts un Prince qui étoit maître du passage des Alpes. Il sçavoit que l'ambitieux Duc bruloit du desir de venger ses ancêtres des injures de la France, & de profiter sur-tout des malheurs de Henri III. pour s'emparer de la Provence &

du Dauphiné. Les Grands d'Espagne se proposerent de traiter avec le Duc d'égal à égal, & de ne lui donner que le titre d'*Excellence* dont ils jouissoient : mais il fallut suivre l'exemple du Roi, qui le traita d'*Altesse*.

En récompense des services rendus par Farnese, on restitua à son pere le Château de Plaisance qu'on avoit gardé, quoiqu'on eût rendu la Ville. Deux Imposteurs, tous les deux Hermites, se donnerent en Portugal pour le Roi Sébastien ; le premier fut pris, & condamné aux Galeres ; le second eut plus de succès, il se vit suivi d'une infinité de Portugais, avec lesquels on fut obligé d'en venir aux mains : mais enfin il fut pris & pendu avec ses partisans. Il disoit que de regret d'avoir perdu, par sa témérité, la bataille d'Alcazar, si funeste au Portugal, il avoit fait une rude pénitence sous 1586.
l'habit d'Hermite. L'horreur seul du joug Castillan put lui procurer des partisans : son sort n'épouvanta pas d'autres ambitieux, qui, à la faveur de quelques traits de ressemblance, voulurent se faire passer pour le Roi Sébastien.

Le Connétable de Castille est envoyé

à Rome, pour rendre l'Obédience au Pape, dont l'ambition & les desseins secrets inquiétoient l'Espagne. Sixte frappé de la jeunesse de l'Ambassadeur, crut que le Roi vouloit l'insulter. *Eh! quoi*, dit-il au Connétable, *votre Maître, Souverain de tant d'Etats, manque-t-il de Sujets, pour m'envoyer un Ambassadeur sans barbe?* *Saint Pere*, répliqua l'Espagnol, *si mon Maître eût sçû que le mérite consistoit dans la barbe, il vous eût envoyé un bouc, & non un Gentilhomme comme moi.* C'est ce même Seigneur qui, se trouvant en France en qualité d'Ambassadeur, fit à Henri IV. qui lui disoit fierement : *Si votre Maître me fâche, ventre saingris! je l'irai relancer jusqu'à Madrid*: cette réponse; *Vous ne seriez pas le premier Roi de France qui y fût venu.* On voit que le Castillan faisoit allusion à l'aventure de François I. qui, après la bataille de Pavie, resta prisonnier à Madrid.

La conduite du Pape allarmoit de plus en plus l'Espagne. Lorsqu'on présenta à Sixte V. la Haquenée qu'on lui envoyoit tous les ans, en signe de Vassalité pour le Royaume de Naples, il ne put s'empê-

cher de dire : *En conſcience, Monſieur l'Ambaſſadeur, votre Compliment & votre Haquenée valent-ils un Royaume ?* Sixte V. fortifia ſes Places & augmenta ſes forces maritimes ; ſon deſſein étoit de ſuſciter quelque guerre aux Eſpagnols, à la faveur de laquelle il eſpéroit remettre la Cour de Rome en poſſeſſion de Naples. Il les ménageoit cependant, & leur donnoit des marques apparentes de modération & d'amitié. Il envoya cette année l'Eſtoc & le Chapeau bénits au Duc de Parme. Ne cherchoit-il pas à mettre dans ſes intérêts ce grand Capitaine, & à le faire agir un jour contre l'Eſpagne, dont il n'avoit pas lieu de ſe louer, quoiqu'il en fût le plus ferme appui ?

D. Pierre de Tolede perdit une bataille contre les Maures dans l'Iſle des Gerbes ; le redoutable Drack prit San-Yago, Saint-Domingue & Carthagene, où ſes troupes firent un butin ineſtimable. Cet Anglois eut la gloire de briſer les fers d'une infinité de François priſonniers de guerre, que les Eſpagnols tenoient ſur le pied d'eſclaves à ces extrêmités de l'Univers.

Il s'en falloit bien que le Comte de Leycestre, Général des Anglois dans les Pays-Bas, eût les mêmes succès que Drack; après avoir eu l'ambition de recevoir le Pouvoir Souverain au nom d'Elisabeth, qui le désavoua, il ne put empêcher Farnese de prendre Grave & Venlo. Nuits, dépendante de l'Electorat de Cologne, & tenue encore au nom de l'Electeur marié, fut emportée d'assaut, & livrée aux flammes. Cette Ville, que Charles le Téméraire n'avoit pu prendre en onze mois, avec une armée formidable, ne coûta que quatre jours au Duc de Parme. Leycestre leva le siége de Rhimberg, & s'en retourna en Angleterre couvert de honte.

Marguerite d'Autriche, une des Héroïnes qu'a produit la Maison d'Autriche, si féconde en femmes supérieures à leur sexe, mourut cette année; sa mort fut suivie de celle du Cardinal de Granvelle, un des principaux Ministres du Roi. On remarque que le caractere sanguinaire de ce Prélat & du Duc d'Albe, étoit plus agréable au Roi que l'humanité & l'affabilité de Don Juan d'Autriche & du Duc de Parme. Pour plaire à Philippe il

il falloit avoir l'ame dure & impitoyable.

Ce Prince prescrivit, par un Décret, le cérémonial qu'on devoit observer avec les Grands, les Ministres & les Evêques, les titres que les Citoyens se devoient donner mutuellement : il ordonna aussi qu'on poursuivît les usurpateurs du titre de *Dom*, qui n'appartient qu'à la Noblesse.

Le Pape excommunia la Reine d'Angleterre qu'il estimoit, en faveur de Philippe qu'il détestoit. Cette même Bulle délioit les Anglois du serment de fidélité fait à leur Reine. Pie V. & Grégoire XIII. avoient déjà lancé le fatal anathême contre Elisabeth, & disposé de son Thrône. L'exécution de la Bulle fut confiée à Philippe, qui, pour prix de ses thrésors, devoit être déclaré Roi d'Angleterre. Le Pape lui promettoit un million d'écus, pour le déterminer à la conquête des Etats d'Elisabeth. Il n'étoit pas certes de l'intérêt de Sixte & de celui de l'Europe, que le Roi d'Espagne envahît la Grande-Bretagne, & devînt plus puissant; mais il convenoit aux desseins du Pontife que Philippe fût 1587.

embarrassé dans une guerre dangereuse; qu'il eût à combattre, avec les Anglois & les Hollandois, la France, la moitié de l'Allemagne, le Nord, & peut-être les Turcs qui ne pouvoient manquer de se déclarer en faveur d'Elisabeth, dans le cas que son redoutable ennemi prévalût sur elle; afin que Sixte pût s'emparer du Royaume de Naples, & chasser les Espagnols d'Italie.

Cependant Elisabeth, pour se délivrer une bonne fois de la crainte que lui inspiroit sa prisonniere Marie Stuart, & des fréquentes conspirations qu'on tramoit en sa faveur, lui faisoit couper la tête au Château de Fotheringai. Exécution barbare, qui fit frémir l'Europe, & qui a flétri à jamais la mémoire de la Sémiramis d'Angleterre. Un homme seul dans l'Europe, si l'on en croit quelques Historiens, applaudit au parricide d'Elisabeth, & lui envia la barbare satisfaction de faire tomber à ses pieds une tête couronnée: cet homme étoit l'impitoyable Sixte V. La veille de sa mort, Marie Stuart fit son testament, par lequel elle instituoit le Roi d'Espagne son héritier, au cas que son fils Jacques, Roi d'Ecosse, persistât dans la Religion

Proteſtante. Philippe, déſigné par ce teſtament le vengeur de la mort de la Reine Marie, précipitoit le deſſein qu'il avoit de déthrôner Eliſabeth; on travailloit avec ardeur dans tous les Ports de la Monarchie à la conſtruction de la Flotte formidable deſtinée à envahir l'Angleterre. Déjà pour ſe mettre à l'abri de quelques invaſions de la part des Turcs, il négocioit l'or à la main une trève; lui qui, quelques années auparavant, avoit rejetté fierement une paix équitable avec ces mêmes ennemis. Mais il n'étoit attentif qu'à ſe venger de l'Angleterre, qui, aux injures anciennes, en ajoutoit chaque jour de nouvelles. Drack venoit de brûler vingt-huit vaiſſeaux dans le Port de Cadix, & de ravager les côtes d'Eſpagne; une autre Flotte Angloiſe avoit porté les mêmes ravages au Pérou & au Chili; le Marquis de Santa-Crux, en battant Edouard Drack, neveu de l'Amiral, près du Cap de Sainte-Helene, ne vengeoit pas aſſez la gloire & les pertes de la Nation.

La déſertion de quelques Seigneurs Anglois, qui livrerent Deventer & Gueldres au Duc de Parme, fit eſpérer

une vengeance plus éclatante, quand la Flotte d'Espagne paroîtroit sur les côtes d'Angleterre; Philippe ne doutoit point que les Catholiques & les Mécontens Anglois ne suivissent l'exemple de Guillaume Stanley, de Richard d'Yorck, du Colonel Payton, qui sont les traîtres dont nous venons de parler. La discorde qui s'alluma cette année entre les Hollandois & leurs défenseurs les Anglois, confirmoit le Roi dans l'espérance que le même coup qui feroit tomber l'Angleterre, entraîneroit la ruine de la Hollande. Farnese profitant de la folie des ennemis, assiégea & prit l'Ecluse la plus forte Place qui leur restât, en présence du Comte de Leycestre; Leycestre malheureux devint le jouet des Flamands, comme l'avoient été l'Archiduc Matthias & le Duc d'Alençon. Le fier Anglois, plein d'impatience, d'indignation & de ressentiment, voulut surprendre Leyde, comme le Duc d'Alençon avoit surpris Anvers : mais il eut le même sort que le Prince François; il fut repoussé, & ensuite rappellé par sa Souveraine, qui, quoique irritée contre les Hollandois, ne laissa pas de continuer à leur fournir

les mêmes secours. La France & l'Allemagne étoient toujours pour les Rebelles une pépiniere de gens de guerre.

Philippe touché par l'éloquence d'un Prédicateur, qui, dans un Sermon, avoit peint avec force & onction les malheurs des Orphelins, alors opprimés généralement, & dépouillés par leurs tuteurs, établit en leur faveur, à Madrid & dans les Capitale des Provinces, une Chambre de Justice. 1588.

Elisabeth effrayée des préparatifs de Philippe, consentit à une négociation que celui-ci ne proposoit qu'afin de la mieux surprendre. On s'assembla de part & d'autre à Bourbourg, sans rien conclure ; la Reine vouloit gagner du tems, afin de se préparer à une vigoureuse défense. Cependant la négociation n'étoit pas encore rompue que la flotte étoit déja partie du Port de Lisbonne.

On avoit travaillé pendant cinq ans dans tous les Ports de l'Espagne & de l'Italie à cet armement, le plus redoutable qu'ait jamais vû l'Océan. Il consistoit en cent cinquante vaisseaux, sur lesquels on comptoit trente mille hommes de débarquement, & toute la fleur de la No-

blesse Espagnole ; le Duc de Parme devoit passer des Pays-Bas en Angleterre, avec un pareil nombre de soldats ; on avoit le plan des Ports d'Angleterre, & l'espoir de faire prendre les armes aux Catholiques Anglois & aux amis de l'infortunée Marie Stuart ; le thrésor, les munitions, l'artillerie répondoient au nombre, à la force des vaisseaux, & au courage des soldats ; rien ne paroissoit mieux concerté que cette grande entreprise, la conquête de l'Angleterre paroissoit infaillible. Mais l'Arbitre des Empires n'avoit point marqué Philippe pour le destructeur de celui d'Angleterre ; il confondit ses desseins, arma les élemens contre lui, & inspira aux Anglois & à leur Reine l'esprit de force & de confiance qui fait vaincre.

Les politiques attribuerent le désastre dont il s'agit de rendre compte à la mort du Marquis de Santa-Crux, Général digne par ses talens & ses victoires de combattre Drack, & à la lenteur ou à la mauvaise volonté d'Alexandre Farnese. Si cela est ainsi, Philippe ne dut s'en prendre qu'à lui-même ; ce fut lui qui tua Santa-Crux, accusé de ne pas appor-

ter toute l'activité nécessaire à mettre la Flotte en mouvement, en lui adressant ces paroles : *Vous répondez fort mal à la confiance que j'ai en vous*. Ce grand Capitaine, qui avoit bravé tant de fois la mort, ne put supporter la colere de son maître ; il mourut de douleur. Philippe fut réduit à donner le commandement suprême de l'expédition au Duc de Médina-Sydonia, qui n'étoit qu'un riche courtisan. Quant à la mauvaise volonté du Duc de Parme, Philippe y donna lieu en manquant de confiance pour ce Général, & sur-tout en refusant de lui permettre d'assiéger & de prendre Flessingue, dont la conquête, selon le plan de Farnese, devoit précéder celle d'Angleterre.

Cependant une tempête faisoit rentrer dans Lisbonne la Flotte à laquelle les Espagnols avoient donné le nom d'*Invincible* : elle n'en sortit qu'au mois de Juillet. Ce retard fâcheux contribua au salut des Anglois. En effet, Philippe eût pu surprendre Elisabeth, qui n'étoit gueres plus préparée à se défendre que la France & la Hollande, menacées autant que l'Angleterre ; en entrant dans la Man-

che, Médina-Sydonia manqua l'occasion de battre la Flotte Angloise infiniment inférieure à la sienne, & par conséquent celle de débarquer en Angleterre dans ce moment de terreur, & de pénétrer jusqu'à la Capitale. Mais une attention trop scrupuleuse à suivre les ordres de la Cour, l'empêcha de combattre & de vaincre. C'est alors qu'on regretta le Marquis de Santa-Crux, dont Philippe n'auroit point resserré le génie par des ordres gênans, ou qui eût sçu se mettre au-dessus en ne laissant pas échapper une victoire qui auroit comblé les vœux de l'Espagne. Les ordres fatals de la Cour, si semblables à ceux de ces Rois qui, voulant diriger la guerre dans leurs cabinets, ont empêché leurs Généraux de vaincre, portoient que Médina-Sydonia prendroit l'Isle de Vigth; qu'il attendroit le Duc de Parme entre Calais & Douvres; qu'on feroit le débarquement à l'embouchure de la Tamise; & que de-là Farnese marcheroit à Londres avec soixante mille hommes.

Cependant Howard & le célebre Drack qui s'étoient réunis, engagerent une action le 30 Juillet; le combat paroissoit

inégal, attendu la force & la grandeur prodigieuse des vaisseaux Espagnols, qui sembloient autant de forteresses : mais Drack tirant parti de son expérience & de l'agilité de ses vaisseaux, gagna le vent, évita l'abordage, attaqua l'ennemi comme des troupes légeres attaquent d'épais bataillons. Sa manœuvre admirable lui donna l'avantage; il s'empara même du gallion qui portoit le thrésor de l'armée. On en vint aux mains une seconde fois le quatre Août; Drack combattit avec la même intelligence, & encore plus de bonheur; il prit deux vaisseaux. Ces avantages, qui n'étoient pas assez décisifs pour sauver l'Angleterre, encourageoient du moins les soldats : mais les Espagnols ne leur cédoient point en courage; ils espéroient toujours la victoire, & la chûte du Thrône d'Elisabeth. Médina-Sydonia arrivé enfin, malgré les obstacles, à Dunkerque, pressa Farnese de se joindre à lui. L'Angleterre touchoit à sa perte si Farnese eût rempli les ordres de son maître. Mais ce Général n'avoit rien préparé : il apporta de vaines raisons, & fit des efforts inutiles. Les Espagnols essuyerent encore un

nouvel échec le 7 Août; un de leurs gallions échoua sur la côte de Calais, & tomba au pouvoir des François, dont le Roi n'avoit gueres été moins effrayé de l'apparition de la Flotte sur les côtes de France qu'Elisabeth; deux autres furent pris près de la Hollande; les élémens se joignirent aux ennemis, une tempête horrible acheva d'accabler la Flotte, & de détruire les espérances de l'Espagne. Médina-Sydonia, qui ne comptoit plus sur la jonction de Farnese, & qui se voyoit bloqué par les Anglois & les Hollandois dans Dunkerque & Nieuport, assembla un grand Conseil, dont le résultat fut de regagner l'Espagne. En conséquence la Flotte tourna les côtes d'Ecosse, d'Angleterre & d'Irlande: mais le 20 Août elle fut accueillie de la plus furieuse tempête dont on eût entendu parler depuis près d'un siécle; douze vaisseaux jettés sur les rivages de l'Angleterre, tomberent au pouvoir des ennemis, cinquante périrent sur les côtes de France, d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande, de Dannemarck, environ autant démâtés, brisés, sans artillerie, sans munitions, sans gouvernail, tristes

débris d'un armement si nombreux & si brillant, eurent le bonheur d'arriver les uns après les autres au Port de Santander. Tel fut le succès de l'entreprise la plus grande de ce Regne; elle coûta à l'Espagne vingt millions de ducats, vingt-cinq mille hommes & cent vaisseaux. Si on avoit voulu croire le Transfuge Sydney, on n'auroit point été exposé à un pareil revers, & on eût pu détrôner Elisabeth. Il ne demandoit que six mille hommes, & dequoi en armer une fois autant, pour conquérir l'Irlande, qui ne cherchoit qu'à briser les fers des Anglois. Son projet étoit ensuite de marcher en Angleterre, & d'y pénétrer d'un côté, tandis que Farnese y entreroit de l'autre.

Au reste, Philippe supporta ce malheur avec une constance héroïque. Aucun de ses Ministres, aucun de ses Courtisans n'osoit lui apprendre une si accablante nouvelle; enfin Balthasar Zuniga vint le trouver comme il expédioit quelques dépêches : » Seigneur, lui dit-il » d'un ton consterné, tout est perdu; » votre Flotte assaillie par la tempête est » entierement détruite. Eh bien, répli» qua froidement le Roi, je l'avois en-

» voyé combattre les Anglois & non » pas les Vents : que la volonté du Ciel » soit accomplie «, & il continua d'écrire. Le lendemain il donna ordre aux Evêques de remercier Dieu d'avoir conservé quelques débris de la Flotte ; il écrivit à Médina-Sydonia, qu'un désespoir affreux conduisoit au tombeau, afin de le consoler ; & défendit par un Décret qu'on portât le deuil, qui étoit général en Espagne, attendu qu'il n'y avoit pas une Famille Noble qui n'eût perdu quelqu'un des siens. Mais la fierté & la grandeur d'ame de Philippe éclaterent sur-tout dans la réponse qu'il fit au Pape, qui, comblé de joye de ce désastre, avoit porté la dissimulation jusqu'à lui écrire, qu'il partageoit sa douleur. » Saint Pere, tant que je resterai maître » de la source, je regarderai comme sans » conséquence la perte d'un ruisseau. Il » ne me reste qu'à témoigner ma pro- » fonde reconnoissance à l'Arbitre des » Empires, qui m'a donné le pouvoir » de réparer aisément un désastre que » mes ennemis ne peuvent attribuer » qu'aux élémens qui ont combattu pour » eux. «

Cette disgrace ne fut pas la seule qu'il éprouva ; Farnese échoua devant Terteken & Bergopzoom ; la voix publique s'élevoit à la Cour & dans les Provinces contre ce grand Capitaine, accusé d'être l'auteur de tous ces désastres. Farnese fut insensible aux cris de ses ennemis, & aux instances secrettes de ceux de Philippe, qui le pressoient de se saisir des Pays-Bas, pour se venger d'une Nation ingrate, qui, pour récompense de ses victoires & de ses conquêtes, déchiroit sa réputation.

Il est constant que le Duc de Parme devenoit, s'il l'eût voulu, le Souverain des Pays-Bas. Adoré des soldats & des peuples, il pouvoit compter pour alliés & pour défenseurs les François, les Anglois, les Allemands & tous les ennemis de la Maison d'Autriche.

Les Hollandois avoient élû pour leur Stathouder Maurice de Nassau. Instruit dans l'école de l'adversité, les malheurs, les défaites & les fautes de son Parti, furent pour lui d'excellentes leçons ; à force d'être vaincu il avoit appris à vaincre.

Les troubles qui s'élevoient en Fran-

ce, troubles fomentés par les thréſors que Philippe prodiguoit aux Chefs de la Ligue, attirerent toute ſon attention, & le conſolerent de ſes vaines tentatives contre l'Angleterre. Le Duc de Guiſe chaſſa de ſa Capitale & de ſon Palais Henri III. Ce Prince foible & voluptueux, depuis long-tems l'objet du mépris & des railleries de ſes Sujets, alloit être la victime de l'ambition du Duc de Guiſe, quand, faiſant un effort ſur lui-même, il attira ſous les apparences trompeuſes d'une paix ſimulée, ce Rebelle, & vengea enfin ſes injures en le faiſant poignarder avec le Cardinal ſon frere.

Le Duc de Savoye déterminé par ſon ambition & les ſecours de Philippe, envahit le Marquiſat de Saluces ſur les François; les Eſpagnols applaudirent au courage du jeune Prince; rien n'égaloit la joye de Philippe, de voir enfin entierement chaſſé d'Italie un Peuple qui en avoit diſputé la conquête près d'un ſiécle à ſes ancêtres.

Maximilien d'Autriche, frere de l'Empereur, qui avoit été appellé à la Couronne de Pologne par un puiſſant Parti, vaincu & pris par le Roi de Suede ſon

rival, fut élargi à la priere du Roi. 1589.

Sixte V. excommunia le Roi de France comme assassin du Cardinal de Guise. Les Espagnols engagerent, dit-on, la Cour de Rome à lancer ses foudres. Mais falloit-il animer un Pontife aussi fier, aussi jaloux de l'Immunité Ecclésiastique que Sixte V. sur-tout quand il s'agissoit d'humilier une tête couronnée? Le Roi de Navarre & la Reine Elisabeth, dont il estimoit le courage, n'avoient-ils pas eu part à ses anathêmes & à ses malédictions? Les instances de Philippe n'eussent pu que retenir la main du Pape. Les Ligueurs François, qui s'étoient déjà révoltés dans la Capitale & dans les Provinces, déférerent au Roi la qualité de Protecteur de la Sainte Ligue; il l'accepta avidement, persuadé que ce choix des Rebelles, ses thrésors & ses armées le conduiroient bientôt, lui ou un de ses enfans, sur le Thrône de France. Il fut confirmé dans ses espérances chimériques, quand il apprit qu'Henri III. à la veille de vaincre, venoit d'être assassiné devant Paris par un Moine fanatique; il apprit avec transport que les deux tiers de la France re-

fusoient de reconnoître le Roi de Navarre en qualité de successeur du Roi massacré ; les liaisons étroites que prenoient le Pape & le Duc de Savoye avec les Rebelles, fortifioient encore son espoir ; il se croyoit si sûr de sa proye, qu'en parlant des principales Villes de France, il disoit, *ma bonne Ville de Paris*, *ma bonne Ville d'Orléans*, tout comme s'il eût parlé de Madrid ou de Séville.

Elisabeth, dès le commencement du Printems, avoit envoyé un Flotte de cent vingt vaisseaux, avec vingt mille hommes de débarquement, sur les côtes d'Espagne. Son dessein étoit de conquérir le Portugal pour D. Antoine. Ce Prince lui avoit fait entendre qu'avec un pareil secours il lui seroit facile de vaincre. En effet, les Portugais, qui eussent préféré la Domination Turque à celle de Castille lui tendoient les bras ; il promettoit à la Reine de lui rembourser cinq millions de ducats, de lui en donner trois cent mille par an, de laisser la liberté du commerce aux Anglois dans les Indes Orientales, & de lui remettre cinq ou six forteresses du Royaume, dès qu'il auroit pris possession

de sa Couronne. D. Antoine s'embarqua avec Drack : mais, au lieu de voguer droit à Lisbonne, les Anglois perdirent leur tems & consumerent leurs vivres dans une entreprise inutile sur la Corogne ; de-là ils se rendirent sur les côtes du Portugal. Il n'étoit plus tems ; Philippe, averti de leurs desseins, avoit envoyé des troupes & des munitions à Lisbonne ; l'Archiduc Albert donna de si bons ordres, qu'il contint les Portugais, repoussa l'ennemi, & conserva le Royaume. Antoine fut obligé de se rembarquer faute de vivres ; les maladies régnoient sur la Flotte Angloise ; Drack manqua encore l'occasion de prendre plusieurs vaisseaux Espagnols venant de l'Amérique ; il se retira après avoir perdu la moitié de son armée ; dans sa retraite il brûla Vigo. A peine étoit-il parti qu'on découvrit en Portugal un nombre infini de personnes qui avoient pris des liaisons avec D Antoine ; entre autres beaucoup de Prêtres & de Religieux : la Politique Espagnole ne pardonna à aucun, & se confirma dans l'idée qu'il falloit accabler le Portugal sous le joug le plus despotique, afin de le mettre hors d'état de remuer.

Le Duc de Savoye, quoique secondé des Espagnols, ne put assujettir Genève; il abandonna ce dessein pour suivre la fortune qui l'appelloit en Dauphiné & en Provence.

Sixte V. fit alors publier une Bible en langue vulgaire; cette innovation allarma Philippe: il n'oublia rien pour engager le Pape à la supprimer; mais tous ses efforts furent inutiles. L'Inquisition & le Conseil de Conscience déclarerent enfin que le Roi étoit en droit de convoquer un Concile Général, pour déposer le Pape; mais l'Ambassadeur n'osa jamais signifier au fier Pontife la décision du redoutable Tribunal, *dans* la crainte d'un sort tragique. Les Cardinaux désarmerent, par leurs prieres, Philippe, qui, l'année suivante, fut délivré d'inquiétude par la mort de Sixte V. On a soupçonné les Espagnols d'avoir avancé ses jours. Personne n'ignore que, détrompé de la Ligue, il ne vouloit plus agir contre Henri IV.

La santé du Duc de Parme ne lui permit pas d'entrer en campagne; Mansfeld, après quelques avantages, prit Rhinberg pour l'Electeur de Cologne; les Hollan-

doient respiroient & affermissoient de plus en plus leur liberté naissante ; l'Empire leur fournissoit des soldats ; ils en achetoient même chez les Catholiques, comme Philippe chez les Protestans.

Toute l'Europe avoit les yeux sur la France, devenue le théatre de la guerre, de la politique & des désordres ; l'Angleterre, la Hollande, les Protestans d'Allemagne envoyoient des troupes à Henri IV. pour l'empêcher de succomber ; Venise lui prêtoit de l'argent ; Philippe employoit des sommes immenses & ses armées en faveur de la Ligue ; on attendoit par-tout avec inquiétude le succès d'une guerre qui pouvoit faire changer de face au systême de la République Chrétienne, & la livrer à un seul Monarque. 1590.

Henri IV. qui d'abord paroissoit devoir être accablé, prenoit l'ascendant ; il gagna la bataille d'Ivri, qu'il ne dut qu'à son courage & à la supériorité de ses talens ; le Comte d'Egmont y combattit contre lui avec deux mille chevaux Espagnols, & y fut tué ; le vainqueur assiégea Paris ; Philippe ordonna alors au Duc de Parme de courir au se-

cours de la Ville assiégée ; Farnese, qui avoit repris la supériorité sur les Hollandois, abandonna ses avantages, entra en France, prit Lagni d'assaut, & fit lever le siége de Paris au Vainqueur de Mayenne, sans qu'Henri IV. pût l'engager à une bataille. Cette expédition confirma à Farnese la réputation du plus habile Général de l'Europe. En entrant en France, pour tranquilliser les Peuples, il avoit juré solemnellement qu'il venoit pour délivrer Paris, & non pour envahir le Royaume.

Philippe faisoit des efforts incroyables contre Henri IV. il envoyoit en même tems soixante vaisseaux à son gendre le Duc de Savoye, pour usurper la Provence, sept mille hommes en Languedoc contre le Maréchal de Montmorency, qui y soutenoit les intérêts de son Souverain, autant au Duc de Mercœur, qui travailloit à se rendre maître de la Bretagne. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Philippe, qui lui fournissoit des secours, avoit aussi des prétentions sur ce Duché au nom de l'Infante sa fille.

La Castille, pour aider le Roi dans

tant d'entreprises, lui fit un présent de six millions & demi ; ce Prince emprunta encore des sommes immenses à Gènes & chez ses Sujets ; il ordonna la levée de soixante mille hommes de Milice dans toute l'Espagne : les soldats ne devoient pas avoir moins de dix-huit ans & plus de quarante-six.

Tandis que Philippe soutenoit le poids de tant de guerres, & embrasoit l'Europe du midi au nord, il ne recevoit aucuns secours de l'Empereur Rodolphe l'autre Chef de la Maison d'Autriche. Celui-ci au contraire se plaignoit au nom de l'Empire de la guerre que Farnese venoit de faire en faveur de l'Electeur de Cologne Ernest de Baviere. Le Cardinal Sfondrat, créature du Roi, est élû Pape sous le nom de Gregoire XIV.

L'Espagne ne fut pas exempte de troubles cette année ; Philippe ne dut s'en prendre qu'à lui même. Antoine Perez, autrefois Ministre, Favori & Rival du Roi, persécuté depuis douze ans pour un assassinat, condamné à une amende de trente mille écus d'or, poursuivi par les enfans de celui qu'il avoit fait périr, remis en prison, appliqué à la 1591.

torture, avoit sauvé sa vie en montrant l'ordre que lui avoit donné le Roi d'assassiner Escovedo. Malgré une pareille justification, on le condamna à une nouvelle amende de vingt mille écus d'or, & à deux ans de prison. La vengeance de Philippe n'étoit pas encore satisfaite. On ne sçauroit assez s'étonner qu'un Prince de ce caractere n'ait pu prendre sur lui de faire périr un homme odieux ou de lui pardonner. Perez, qui connoissoit le génie de son maître, trouva le moyen de se sauver en Arragon sa Patrie; le Roi donna ordre qu'on l'arrêtât, & qu'on le traduisît dans les prisons de l'Inquisition. La Populace s'émut avec la Noblesse; le Marquis d'Almenara, Ministre du Roi, fut massacré; les troupes du Viceroi furent chassées; Perez profita de l'ardeur du Peuple pour persuader aux Arragonois qu'on violoit leurs Priviléges, qu'on ne devoit plus tolérer l'Inquisition, qui n'avoit été établie que pour cent ans, & que pour se soustraire à la vengeance du Roi, il falloit s'ériger en République sous la protection de la France. Les Arragonois goûterent ce discours; on prit les armes dans tout le Royaume. Heu-

reusement pour le Roi qu'il avoit sur les frontieres une armée de quinze mille hommes destinée à la conquête du Béarn ; sur le champ Alfonse de Vargas, Général de cette armée, entra dans l'Arragon & marcha droit à Sarragosse. Jean de Lanuza, Grand Justicier, qui avoit ramassé à la hâte une armée, osa livrer une bataille ; mais il fut vaincu & pris : Vargas, sans aucune forme de procès, lui fit couper la tête. Avec lui furent ensevelis les priviléges immenses de sa Dignité. Le Comte d'Aranda & le Duc de Villa-Hermosa, tous deux descendans des anciens Rois du Pays, furent décapités en prison. L'année suivante, Diegue de Heredia & Jean de Lune entrerent en Arragon avec des troupes Françoises, dans l'espérance de faire soulever le Royaume : mais ils furent vaincus & pris à Biescas, conduits à Sarragosse, où ils laisserent leurs têtes sur un échaffaut. Diegue Perez, François d'Ayerbe, & une infinité d'autres, périrent sur la roue. Le Roi priva l'Arragon d'une grande partie de ses priviléges ; mais il lui en resta encore plus qu'à aucune Province d'Espagne. Antoine

Perez se sauva en France, où il révéla à Henri IV. les secrets de l'Etat.

Alfonse Bazan remporta près des Isles Flores une victoire sur la Flotte Angloise, commandée par Thomas Howard; il prit le Vice-Amiral Anglois. Cette armée navale comptoit enlever la Flotte des Indes, qui périt par une tempête, & dont la perte monta à plus de vingt millions d'écus.

L'Empereur Rodolphe offre sa médiation aux Hollandois, pour les accommoder avec Philippe. Ces Républicains fatigués d'une guerre si longue & si cruelle, accepterent la proposition de l'Empereur. On négocia : mais Elisabeth, Henri IV. & Maurice de Nassau firent échouer la négociation. Maurice venoit de prendre Nimegue, & de défaire un Corps de troupes Espagnoles; Farnese alloit réparer cet échec, lorsqu'il reçut ordre de passer une seconde fois en France, pour arrêter les progrès d'Henri IV. & lui faire lever le siége de Rouen.

Le Duc de Savoye, maître d'une partie de la Provence, passa en Espagne & obtint des Espagnols de puissans secours d'argent & d'hommes. On prétend

tend qu'il y eût un traité par lequel Philippe consentoit que ce Duc s'emparât du Dauphiné & de la Provence. Son dessein étoit-il alors de démembrer le Royaume, & de s'en réserver la meilleure partie ?

Dans les Etats d'Arragon assemblés à Terrazone, Philippe fit publier une Amnistie dont il excepta Antoine Perez, vingt Seigneurs Arragonnois, & tous ceux que l'Inquisition en jugeroit indignes. C'étoit réduire cette grace à rien, attendu que les Arragonnois avoient parlé de supprimer ce Tribunal.

Le Duc de Parme combat le Roi de France à Aumale ; Henri s'exposa témérairement, il reçut une blessure, & manqua d'être pris. Le génie d'Henri IV. céda encore une fois à celui de Farnese, qui lui fit lever le siége de Rouen. Le Duc de Parme prit ensuite Caudebec où il fut blessé au bras. Pendant qu'il étoit détenu au lit des suites de sa blessure, le Roi de France investit son armée, de façon qu'elle ne pouvoit manquer de périr de faim ou d'être battue à plates coutures. Farnese se tira de ce mauvais pas avec une habileté supérieure ; il passa la 1592.

Seine sans que le Roi s'en apperçût, & se retira dans les Pays-Bas. Il ne survécut pas long-tems à cette campagne glorieuse; ses chagrins & ses infirmités le conduisirent au tombeau à l'âge de quarante-sept ans. Il avoit demandé son rappel, fatigué de l'ingratitude & des indignes procédés des Espagnols à son égard. Cette Nation ne pouvoit lui pardonner de s'être fait adorer des Flamands, & d'avoir effacé par ses succès la gloire des plus célebres Généraux Espagnols. Alexandre Farnese augmente le nombre des fameux Capitaines que l'Italie a produits en plus grande quantité qu'aucune autre partie de l'Europe. Le Comte de Montecuculli, Italien, sauvoit dans ce tems-là la Hongrie à l'Empereur. Le sort de tous les grands hommes de guerre d'Italie a été de combattre & de vaincre pour la Maison d'Autriche.

Le Cardinal Aldobrandin, élu Pape sous le nom de Clément VIII. entre dans toutes les vûes de l'Espagne par rapport à la Ligue.

Philippe envoye en France le Duc de Feria, le plus habile de ses Ministres,

pour y recueillir le fruit des sommes prodigieuses qu'il avoit fait passer dans ce Royaume, afin de déterminer les Etats à choisir pour leur Reine l'Infante Isabelle. Le Comte de Mansfeld, chargé par *interim* du Gouvernement des Pays-Bas, empêcha les Hollandois de faire aucuns progrès.

Le Duc de Feria arrivé à Paris proposa d'abolir la Loi Salique, de reconnoître l'Infante en qualité de Reine de France, de marier cette Princesse avec le Duc de Guise, qui régneroit conjointement avec Isabelle, & d'exclure du Thrône Henri IV. quand même il se seroit Catholique. On se moqua de l'Ambassadeur Espagnol; la partie du Parlement qui étoit restée à Paris, donna même un Arrêt solemnel en faveur de la Loi Salique. Ce coup frappé à propos, fut un service des plus importans rendus à la Maison de Bourbon; le Duc de Mayenne lui même, autant par jalousie contre Guise son neveu, que par amour pour la Patrie, se montra inflexible aux prétentions des Espagnols. On lui avoit pourtant promis le Duché de Bourgogne, & une armée de soixante mille 1593.

hommes. Henri IV abjura alors le Calvinisme ; c'étoit le seul moyen de rappeller à lui les François qui n'avoient que sa Religion à lui reprocher. Philippe fit jouer à Rome tous les ressorts imaginables, pour engager le Pape à refuser l'absolution au Roi de France. Telle étoit la politique de ce Roi, qui se paroit du titre de Défenseur de l'Eglise, qu'il mettoit Rome dans le cas de perdre un Royaume pour satisfaire son ambition.

Pierre de Zubiaur & Jean de Lizarza firent lever deux fois le siége de Blaye au Maréchal de Matignon ; ils battirent une Escadre Angloise, & lui enleverent six vaisseaux.

Muley Cheik fils de Muley Mahamet, ce Roi déthrôné de Maroc, se fait baptiser à Madrid ; le Roi tâcha de le consoler de la perte du Royaume de ses peres, en le faisant Grand d'Espagne & Chevalier de Saint Jacques ; les Turcs conduits par Pacha Cicala, Renégat Calabrois, exercent des ravages affreux dans le Royaume de Naples ; Philippe avoit répandu inutilement de grandes sommes dans le Divan pour obtenir une trève ; la Hongrie étoit aussi en proye aux armes Ottomanes.

Le Duc de Savoye, l'allié de Philippe, aussi malheureux contre Lesdiguieres que Mayenne contre Henri IV. ne trouva en France que de la honte & des revers.

Elisabeth accusa dans toutes les Cours de l'Europe le Roi d'avoir voulu la faire empoisonner, & il y eut à ce sujet quelques personnes exécutées à Londres. Etoit-ce pour rendre le Monarque Espagnol odieux? Philippe étoit-il réellement coupable d'un crime si horrible?

La guerre se ralentissoit contre la Hollande, par les efforts que l'Espagne étoit obligée de faire contre la France & l'Angleterre.

Henri IV. entra cette année dans Paris; le Duc de Feria en sortit avec les troupes Espagnoles, sans qu'on lui fit aucun mal: 1594.
le vainqueur voulut même entamer une négociation de paix; mais Philippe refusa de s'y prêter, sous le vain prétexte que le Pape ne l'avoit pas encore absous, mais en effet pour se dédommager, par la conquête de quelques Provinces, de tant de millions dépensés si mal à propos.

Mansfeld prit la Capelle; les Espagnols étoient encore maîtres de la Ferre livrée

au Duc de Parme par la Ligue : mais toutes les Provinces de France se soumettroient successivement à Henri IV.

L'Archiduc Ernest invita en vain les Hollandois à traiter avec lui ; ce Peuple se trouvoit trop bien de la liberté pour y renoncer.

Les Turcs surprirent & pillerent Rijoles dans la Calabre ; mais le lendemain ils furent attaqués & vaincus. Le Roi saisit un million d'écus que l'Archevêque de Tolede avoit laissé à sa mort pour être employé en œuvres pies. Telles étoient les extrémités où l'ambition & une longue suite de guerres réduisoient le Maître du Pérou. Le Cardinal Albert d'Autriche, depuis gendre du Roi, fut rappellé de la Viceroyauté de Portugal, pour être fait Archevêque de Tolede : la Cour nomma à sa place cinq Seigneurs du Pays. Cette Province étoit en proye à de nouveaux troubles, par l'apparition subite d'un nouveau faux Sébastien.

Un Moine Portugais appellé Los Santos, ami, & autrefois Confesseur de D. Antoine, conduisoit cette intrigue dangereuse. Il avoit instruit un certain pâtissier à faire le personnage

de Sébastien avec tant de succès, que le Peuple se déclaroit par-tout pour l'Imposteur. Anne d'Autriche, Religieuse & bâtarde de D. Juan d'Autriche, entroit dans le complot. Le projet des Chefs n'étoit point de livrer le Portugal à un misérable aventurier; ils vouloient soulever le Pays en faveur de D. Antoine, que la Religieuse eût épousé: mais la conspiration transpira avant que le Moine pût la faire réussir; le prétendu Sébastien & lui furent pendus; on se contenta de resserrer plus étoitement la bâtarde de D. Juan.

Pendant que Philippe s'opiniâtroit à vouloir démembrer la France, il perdoit son patrimoine sans retour; les Hollandois osoient déjà combattre les Espagnols en Amérique & jusqu'aux Indes Orientales; malgré plusieurs échecs qu'ils y essuyerent d'abord, leur constance fut inébranlable, & enfin ils parvinrent à y faire des Etablissemens, qui les ont rendus maîtres du Commerce le plus avantageux qu'il y ait dans l'Univers.

L'Archiduc Ernest meurt sans avoir rien fait dans les Pays-Bas que d'y dé-

créditer les armes & la puissance des Espagnols, en recherchant mal à propos les Hollandois; il devoit épouser l'Infante qui passa entre les bras de son frere Albert ainsi que son Gouvernement.

Henri IV. déclara au commencement
1595. de cette année la guerre aux Espagnols; la Picardie & la Bourgogne en furent le théatre. Le Comte de Fuentes, chargé par *interim* du Gouvernement des Pays-Bas, se signala dans la premiere de ces deux Provinces par les plus grands succès; le Catelet, Cambrai & Dourlens furent enlevés aux François, qu'il vainquit devant cette derniere Ville. Il s'en falloit bien que D. Ferdinand de Vélasco, Connétable de Castille, eût les mêmes avantages en Bourgogne, où il avoit à combattre Henri IV. en personne. Vélasco & le Duc de Mayenne eussent pû accabler le Roi de France, qui osa les attaquer n'ayant que deux mille hommes de cavalerie. Avec cette poignée de soldats il eut la gloire de vaincre ses ennemis, qui étoient au nombre de dix-huit mille hommes; Henri IV. recouvra presque tout son Royaume; pour comble de bonheur, il fut absous par le

Pape, malgré toutes les manœuvres de l'Espagne. Le Cardinal Tolet, Jésuite Espagnol, contribua plus que personne à cette absolution si nécessaire à toute la République Chrétienne.

Philippe assailli de toutes parts, trouvoit encore le moyen de secourir puissamment l'Empereur attaqué par les Turcs dans la Hongrie; Mansfeld, un de ses meilleurs Généraux, mourut pendant le cours de la campagne d'Hongrie, qui fut d'ailleurs funeste aux troupes Ottomanes.

D. Jean d'Aquila eut ordre de passer de la Bretagne, où l'on ne pouvoit plus se maintenir, en Irlande, au secours des Catholiques révoltés contre Elisabeth. Les Espagnols, en perpétuant la guerre dans cette Isle, affoiblissoient les Anglois; ceux-ci échouerent encore dans le projet d'enlever la Flotte des Indes.

D. Antoine, Prieur de Crato, mourut cette année à Paris; il institua le Roi de France son héritier au Royaume de Portugal: il laissoit pourtant deux fils. Antoine de Perez envoya de Paris à Constantinople quelqu'un de ses amis solliciter la Cour Ottomane de porter

la guerre en Arragon : mais comme l'or, le seul mobile qui fait réussir des négociation en Turquie, lui manquoit absolument, les Turcs ne daignerent pas l'écouter.

Les Hollandois attaqués foiblement par l'Espagne, qui n'avoit pas trop de troupes pour résister à la France & à l'Angleterre, affermissoient leur liberté & leur commerce sur des fondemens inébranlables. Ils chercherent une route en Amérique & dans les Indes Orientales par le Nord, à dessein de faire quelque découverte utile, ou d'enlever quelques Provinces à l'Espagne : ils ne réussirent pas. Philippe, assez vain pour croire que le Ciel s'intéressoit à la conservation de la Monarchie Espagnole, s'écria d'un ton prophétique, que sous son Regne, & dans aucun tems Dieu ne permettroit pas que les ennemis de la Religion Catholique & de leur Roi, portassent en Amérique & en Asie l'héréfie & l'indépendance. La suite a prouvé le contraire. Une maladie horrible consumoit alors le prétendu prophete, sans ébranler son ame : ce Prince, dans un corps usé par les débauches de sa jeu-

nesse, & par les travaux du Gouvernement, montroit une fermeté héroïque. Une fiévre lente, la goutte la plus cruelle, & divers maux compliqués, ne lui arracherent pas la moindre plainte, & à peine s'appercevoit-on qu'il souffroit; Il ne cessa de s'appliquer aux affaires. » Eh quoi! disoit il aux Médecins qui » n'osoient le saigner, quoi! vous craignez de tirer quelques gouttes de sang » des veines d'un Roi qui en a fait répandre des fleuves entiers aux Hérétiques. « A en juger par ce discours, les actes de cruauté lui paroissoient des œuvres méritoires.

Philippe ayant perdu tout à fait l'espérance de voir sa fille Reine de France, 1596. projetta de lui donner les Pays-Bas & la Franche-Comté pour dot, en la mariant à l'Archiduc Albert. Sa politique lui faisoit envisager cet expédient comme le seul moyen de rappeller les Hollandois à l'obéissance de leurs anciens maîtres.

Les Anglois enleverent & pillerent en Amérique Nombre de Dios & Porto-Bello; François Drack leur Amiral, si célébre pour avoir fait deux fois le tour

du globe de la Terre, & pour avoir vaincu plusieurs fois les Espagnols, mourut devant cette derniere Place; Avellaneda remporta une victoire sur une Flotte Angloise; mais le Comte d'Essex vengea l'Angleterre par la conquête de Cadix : ainsi les trois Places que Charles V. avoit recommandé à son fils de conserver, comme les trois clefs de la Monarchie, la Goulette, Flessingue & Cadix, furent perdues sous son Regne. Les Anglois ne garderent pas ce Port célebre, ils se contenterent de piller les Gallions; la perte monta à plus de vingt millions de ducats. On remarque que dans la défense de cette Ville, les Jésuites, les Cordeliers & les Augustins, divisés par Compagnies, firent des prodiges de valeur. Essex pilla ensuite & brûla Faro dans l'Algarve. Madrid étoit affligée de la peste; mais les Magistrats donnerent de si bons ordres, que la contagion ne fit pas tous les ravages qu'on avoit craints.

Le Duc de Mayenne, Chef de la Ligue, se réconcilia avec son Souverain; Marseille, dont plusieurs Galeres Espagnoles occupoient le Port, & qui alloit

être livrée à l'Espagne, retourna à l'obéissance d'Henri IV. Il est constant que le Pape & toutes les Puissances d'Italie se seroient liguées avec la France, pour ne pas laisser cette Ville importante au pouvoir de Philippe. Le Duc de Mercœur entretenoit, avec l'argent & les troupes des Espagnols, un reste de guerre en Bretagne.

L'Archiduc Albert en soutenoit tout le poids en Picardie ; son administration fut signalée par la conquête de Calais, une des clefs de la France ; il enleva aussi Ardres & Hulst aux Hollandois. Henri IV. reprit la Ferre ; mais cette prise lui coûta presque toute son armée. Tous les ennemis de l'Espagne, les François, les Anglois & les Hollandois, s'unirent contre elle par un Traité de Ligue offensive. Mais plus Philippe étoit pressé, plus il paroissoit redoutable ; loin de paroître étonné des efforts & des traités de ses ennemis, il envoyoit dans le même tems une Flotte sous les ordres de D. Pierre de Tolede, sur les côtes de la Morée, afin de faire une diversion en faveur de l'Empereur, accablé par les Turcs en Hongrie ; & une autre sur les

côtes de l'Angleterre, pour rendre aux Anglois le mal qu'ils venoient de faire en Andalousie. Mais Tolede ne fit rien ; il semble même que son but étoit plutôt d'attirer les armes de la Porte sur la République de Vénise, que de combattre : la Flotte destinée contre l'Angleterre fut accueillie par une tempête qui submergea quarante vaisseaux, & dissipa le reste.

Philippe renouvelle le Décret par rapport aux titres que les Espagnols ajoutoient à leurs noms : mais il ne put jamais réformer les abus qui s'étoient introduits à ce sujet ; la vanité est un trop furieux obstacle à surmonter.

1597. Le Pape offrit sa médiation pour la paix entre la France & l'Espagne ; Calatagironne, Général des Cordeliers, se rendit à Madrid de la part du Souverain Pontife, & vint à bout de disposer le Roi à des projets pacifiques, malgré les oppositions du Prince d'Espagne, qui vouloit qu'on tirât parti des succès de l'Archiduc, & du nouvel avantage que Porto-Carrero, Gouverneur de Dourlens, venoit de procurer à la Monarchie, en

surprenant Amiens : ce coup imprévû répandit la terreur jusqu'à Paris. Henri IV. marcha avec toutes les forces de son Royaume, pour reprendre une Place si importante ; Porto-Carraro soutint le siége avec une constance héroïque ; l'Archiduc se présenta avec trente mille hommes, pour sauver la nouvelle conquête : mais ayant manqué l'occasion de vaincre, il fut contraint de se retirer. Les assiégés capitulerent après avoir perdu leur vaillant Gouverneur. La guerre continuoit en Bretagne sans aucun évenement mémorable.

C'étoit contre les Anglois que Philippe vouloit faire un dernier effort ; il mit en mer une Flotte nombreuse, sous les ordres de D. Martin Padilla ; le Comte de Fuentes devoit en même tems passer de Dunkerque en Angleterre, & marcher droit à Londres. La même fatalité qui avoit confondu tant de fois les projets de Philippe contre Elisabeth, combattit encore pour les Anglois, sans qu'ils fussent obligés de tirer l'épée ; la nouvelle Flotte essuya le même sort que celle à qui on avoit donné le nom d'*Invincible* ; à peine en réchappa-t-il quel-

ques vaisseaux délabrés. Philippe, convaincu que les élémens étoient d'intelligence avec ses ennemis, renonça enfin à ses projets sur l'Angleterre. Ce Monarque qui avoit fait trembler toute l'Europe, se voyoit plus que jamais en proye aux maux les plus affreux ; la famine, la peste & les armes des Anglois ravageoient ses Etats : tant de désastres ne purent lui arracher un seul soupir. Le Comte d'Essex prit & brûla Villa-Franca dans les Açores ; mais il manqua la Flotte des Indes, pour n'être pas resté quelques jours de plus dans ces mers.

Philippe obtint du Pape un puissant secours pour la Hongrie, & remit en même tems sept cent mille écus à des Négocians Espagnols, qui n'eussent pû lui payer cette somme sans faire banqueroute : il étoit cependant pour lors dans un besoin urgent.

Il admit cette année dans le secret des affaires le Prince d'Espagne, sans se décharger sur lui d'une partie du fardeau du Gouvernement ; le moindre détail ne lui échappoit point, il porta l'attention jusqu'à ordonner par un Décret singulier, à tous les Membres des Conseils Souve-

rains & des Chancelleries, de ne paroî-tre jamais en Public qu'avec une robe longue & ample, & de porter la barbe non-ſeulement dans toute ſa longueur, mais encore dans toute ſa circonférence à l'entour du menton. Philippe II. qu'on n'avoit vû rire de ſa vie, qui ſe vantoit de n'avoir danſé que trois fois, ce Prince le plus grave & le plus ſérieux des hommes, vouloit que tout ce qui l'environnoit reſpirât la gravité la plus impoſante. Cependant les Eſpagnols ſe ſont conformés depuis à l'uſage de tous les Peuples Chrétiens, ſans ceſſer d'en être le plus grave & le plus circonſpect.

Le Pape réunit au S. Siége le Duché de Ferrare à la mort du dernier Duc Alfonſe II. qui avoit inſtitué héritier ſon couſin Céſar d'Eſt; quoique bâtard, celui-ci avoit obtenu dès 1594, de l'Empereur Rodolphe, l'inveſtiture de Modene & de Reggio; il comptoit ſur les ſecours d'Eſpagne, de Veniſe & de Florence, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion du Ferrarois, mais Philippe II. l'abandonna au beſoin, & menaça même ceux qui lui prêteroient du ſecours. La raiſon d'un telle conduite étoit que Phi-

lippe avoit besoin du Pape pour la Branche d'Autriche d'Allemagne, & plus encore pour la paix qu'il désiroit passionément avec la France. En effet, il étoit tems de faire respirer les Peuples accablés; ce Roi se voyoit aux portes de la mort. Laisser un Successeur jeune, foible, sans expérience, aux prises avec Henri IV. le plus grand Roi & le plus grand Capitaine de l'Europe, c'étoit risquer au moins les restes des Pays-Bas conservés avec tant de sang & de thrésors.

La Duchesse de Savoye, fille du Roi, Princesse d'un mérite supérieur, mourut à la fleur de son âge. C'est par elle que la Maison de Savoye tire ses prétentions sur l'Espagne, au défaut de la Branche de Bourbon qui y regne aujourd'hui. Le Duc de Savoye étoit vaincu dans toutes les rencontres par les François.

1598. Le Duc de Mercœur, le seul allié François qui restoit à l'Espagne, fut contraint de conclure la paix avec Henri IV. Le Port de Blavet resta entre les mains des Espagnols; mais la plupart passerent en Irlande au secours des Catholiques rebelles.

La paix avec la France fut enfin conclue à Vervins le 2 Mai, sous les auspices & par la médiation du Pape, qui se montra alors le vrai Pere de la Chrétienté : Henri IV. ne la désiroit pas avec moins d'ardeur que son ennemi ; la France épuisée par les guerres civiles & étrangeres, ne fournissoit plus qu'avec peine des hommes & de l'argent ; il falloit affermir l'Autorité Royale ébranlée au milieu de tant de troubles, & presqu'anéantie dans les Provinces ; les Huguenots menaçoient, les Catholiques n'étoient pas trop bien disposés ; les Grands de l'un & l'autre parti, nourris dans les factions & les révoltes, aspiroient à l'indépendance ; une étincelle pouvoit allumer un incendie général. Dans une telle situation, Henri IV. se crut heureux d'obtenir une paix avantageuse & honorable : on restitua de part & d'autre ce qu'on s'étoit pris. La Comté de Charolois resta à l'Espagne ; c'est tout le fruit que recueillit Philippe II. d'une guerre qui, de son propre aveu, lui coûta plus de cent millions de ducats.

L'Archiduc Albert renvoya par ordre du Roi son Chapeau de Cardinal, & se

démit de l'Archevêché de Tolede, dont le Roi pourvut sur le champ D. Garcias de Loyosa, Précepteur du Prince. Le mariage d'Albert avec l'Infante étoit arrêté ; on s'étonna que Philippe l'eût préféré à ses freres aînés l'Archiduc Matthias & l'Archiduc Maximilien, qui devoient le précéder dans la succession des Royaumes d'Hongrie, de Bohême & de l'Autriche : mais le Roi avoit une prédilection particuliere pour Albert, qui ayant passé presque toute sa vie en Espagne, en connoissoit les loix & les usages : au défaut de son fils, qui pouvoit mourir sans enfans, l'Infante eût apporté la Monarchie à un Prince sage & agréable à la Nation. Le Roi transporta, par un acte du 6 Mai, les Pays-Bas, la Franche-Comté & le Charolois à l'Infante. Le Comte de Fuentes s'opposa à cette donation : mais elle étoit embarrassée de tant de clauses & de conditions, que les nouveaux Souverains n'en étoient gueres moins assujettis au Roi d'Espagne, que s'ils n'eussent été que Gouverneurs Généraux.

Le mariage du Prince d'Espagne fut en même tems conclu avec Marguerite

d'Autriche, cousine-germaine de l'Empereur; l'Archiduc Albert alla chercher cette Princesse à Vienne, & la conduisit par l'Italie en Espagne; le Cardinal André d'Autriche étoit chargé pendant l'absence de l'Archiduc du Gouvernement des Pays-Bas. Philippe n'eut pas la consolation de voir l'épouse de son fils; sa maladie augmenta à tel point, qu'on fut obligé de lui couper le pouce de la main gauche, & de lui faire des incisions profondes aux jambes, pour donner un libre cours à l'humeur froide & âcre de la goutte, qu'il étoit impossible de fondre. On apperçut bientôt des ulceres dans toutes les parties de son corps; ces ulceres rendoient une prodigieuse quantité de vers & de vermine; la nature succomba enfin sous le poids de tant de maux. On ne remarqua cependant aucune altération sur le visage du Roi, & il ne cessa de s'appliquer aux affaires qu'en cessant de vivre. Cette constance plus que stoïque n'en imposa pas aux Protestans, qui voyoient en lui un Antiochus, un Hérode: les Catholiques le comparoient à Job. Quoi qu'il en soit, il mourut à l'Escurial le 13 Septembre. Il recommanda

dans son testament qu'on n'aliénât rien de ses vastes Etats ; qu'on eût un soin particulier de conserver l'Amérique, & d'exclure de son commerce les autres Nations de l'Europe ; & dans un codicille il exhorta son fils à restituer la Navarre à la Maison de Bourbon, ou à lui donner un équivalent. Philippe III. ne fit pas plus de cas de cette derniere disposition, que son pere n'en avoit fait de celle de Charles V. qui lui avoit recommandé la même chose. On prétend que le nouveau Roi ordonna aussi cette restitution en mourant à son Successeur qui n'y eut pas plus d'égard. Ces Princes ne prévoyoient pas que la Monarchie entiere passeroit dans l'auguste Maison qu'ils avoient voulu accabler. Au reste l'Histoire, qui n'est presque qu'un tableau de crimes, de fautes & de malheurs, célebre avec d'autant plus de satisfaction les actions nobles & héroïques, qu'elles sont plus rares. Elle met au nombre de celles-ci la généreuse fidelité de Christophe de Moura, un des Ministres de Philippe. Le Roi étant tombé dans une foiblesse qui annonçoit une prompte mort, le Prince demanda à Moura la

clef d'un cabinet que le Roi lui avoit confiée; Moura la lui refusa, aimant mieux encourir l'indignation du Prince qui alloit régner, que de manquer à son Roi.

Il n'y a point de Prince dont on ait écrit plus de bien & plus de mal que de Philippe II. Les Catholiques le regardent comme un second Salomon, les Protestans comme un autre Tibere. Fils ingrat, pere dénaturé, époux barbare, maître impitoyable, ami dangereux, implacable ennemi, allié infidele, voisin avide; Prince toujours prêt à sacrifier sa foi, son honneur, l'humanité, les biens & la vie de ses Sujets à la chimere de la Monarchie universelle, dont il ne se désabusa qu'à la mort; artificieux, cruel, débauché, voluptueux, hypocrite, dissimulé, défiant, vindicatif, sçachant colorer sous les apparences de modération, d'équité & de zele pour la Religion, ses injustices, son ambition, son orgueil, ses cruautés & son despotisme; enfin un de ces fléaux que le Ciel ne place sur le Thrône que dans sa colere: voilà avec quelles affreuses couleurs Philippe II. a été peint par les Protestans. On ajoute

qu'il fit périr par le fer, le feu ou le poison plus de cinquante mille hommes. Qui, à ces traits, reconnoîtroit un Roi que les Catholiques ont fait passer à la postérité comme le plus grand Prince de son siécle, par sa fermeté, sa sagesse, sa politique, sa prévoyance, ses lumieres, sa gravité, ses connoissances, sa piété, son zele, son application, sa magnificence, son équité & sa grandeur d'ame? Pour trouver un juste milieu entre ces deux caracteres dictés par la haine & la flatterie, il suffit de dire, que Philippe né avec un génie vif, élevé, vaste & pénétrant, avec une mémoire prodigieuse, une sagacité exquise, possédoit dans un dégré éminent l'art de gouverner les hommes; que personne ne sçut mieux connoître & employer les talens & le mérite; qu'il sçut faire respecter la Majesté Royale, dans un tems où elle recevoit ailleurs les plus sanglans outrages; qu'il fit rendre aux Loix & à la Religion le respect qui leur est dû, & que du fond de son cabinet, par la seule force de son génie, il ébranla l'Univers, en y répandant la terreur & la désolation. On ne sçauroit nier qu'il fût pen-

dnat

dant tout son Regne le principal personnage de l'Europe, & que sans ses thrésors & ses travaux, la Religion Catholique auroit pu être détruite. Il avoua que les guerres contre la Hollande, la France & l'Angleterre, lui coûtoient cinq cent soixante-quatre millions de ducats. L'Amérique lui fournit plus de la moitié de cette somme. On prétend que ses revenus, après la jonction du Portugal, montoient à vingt-cinq millions de ducats, dont il ne dépensoit que cent mille pour son entretien. Quoique petit, sa phisionomie étoit pleine de majesté; il vouloit qu'on ne lui parlât qu'à genoux. Le Duc d'Albe étant un jour entré dans le cabinet de ce Prince, sans être introduit, essuya ces terribles paroles accompagnées d'un regard foudroyant : *Une hardiesse telle que la vôtre mériteroit la hache.* S'il ne songea qu'à se faire redouter, il réussit; jamais Prince ne fut si craint, si abhorré, & ne fit couler plus de sang; il eut successivement ou tout à la fois la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, & presque tous les Protestans de l'Empire, sans avoir jamais d'Alliés,

pas même la Branche de sa Maison en Allemagne. Avec lui furent ensevelis la gloire & l'éclat de la Nation : ses longues guerres, ses dépenses prodigieuses, ses revers, tout cela joint à la foiblesse de ses successeurs, à la dépopulation de l'Espagne, & à la distance des différentes parties qui composoient cette vaste Domination, jetterent peu à peu la Monarchie Espagnole dans une fatale langueur.

Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, Philippe trouva dans son œconomie & ses ressources de quoi construire trente Citadelles, soixante-quatre Places fortifiées, neuf Ports de Mer, vingt-cinq arsenaux, autant de Palais, sans compter l'Escurial, le Pont de Guadarma & celui de Madrid sur le Mançanarès. Ses vûes étoient d'embellir l'Espagne, de rendre sa Nation la plus célebre de l'Univers, de signaler son Regne par de grandes conquêtes, & par des établissemens immortels en tout genre. De pareils projets annoncent le génie & la grandeur d'ame. Il laissa de dettes cent quarante millions de ducats, dont il payoit sept millions

d'intérêts; la plus grande partie étoit dûe aux Génois. Outre cela il avoit vendu ou aliéné le fond de cent millions de ducats en Italie. Ce Prince donna un Décret par lequel il fixoit à quatorze ans la Majorité des Rois d'Espagne.

PHILIPPE III.

LE nouveau Roi fut proclamé avec beaucoup d'éclat & de joye à Madrid, & successivement dans toute la Monarchie. Son premier soin fut de se décharger du Gouvernement sur son Favori D. François de Roxas de Sandoval, Marquis de Denia, qui fut fait tout à la fois Duc de Lerme, Grand d'Espagne, & Premier Ministre. Ce Seigneur, d'un génie borné & sans expérience, n'étoit pas plus capable que son Maître de régir un si vaste Empire; aussi fut-ce Rodrigue Calderon, fils d'un simple soldat, & un des plus riches Particuliers de l'Univers, qui gouverna l'Espagne sous le nom de Philippe III. & du Duc de Lerme, dont il avoit sçu gagner les bonnes graces. Le Ministere ne sembla avoir d'au- 1598.

tre objet que l'humiliation des Grands & l'élévation des Eccléſiaſtiques ; les Puiſſances étrangeres, ſur qui les deux derniers Rois avoient pris l'aſcendant, n'eurent bientôt que du mépris pour un Monarque indolent, & pour un Miniſtre ſans capacité ; on commença à s'appercevoir que l'Eſpagne n'étoit pas à beaucoup près auſſi formidable qu'on ſe l'étoit imaginé. Ce Royaume n'éprouva pas cependant alors de grands revers ; mais il ne dut ſa conſervation qu'aux troubles funeſtes qui déſolerent les Etats voiſins, & à une vieille réputation ſoutenue par quelques uns des Généraux & des Miniſtres formés à l'école de Philippe II ; tous les Eſpagnols, ſans en excepter la plus haute Nobleſſe, ſembloient avoir perdu avec le courage ces ſentimens de fierté & de grandeur d'ame qui les rendoient le premier Peuple de l'Univers. Joignez à ces cauſes particulieres l'expulſion des Maures, la multiplication prodigieuſe du Clergé Régulier, la tranſmigration des Eſpagnols dans l'Amérique, les Indes Orientales, l'Italie & la Flandre, la négligence du Gouvernement à protéger l'Agriculture, le

Commerce & l'Induſtrie : voilà ce qui affoiblit une Monarchie capable d'engloutir toutes les autres, ſi les Eſpagnols euſſent joint l'activité au bonheur.

Les principaux Miniſtres du Regne précédent reçurent ordre de quitter leurs Emplois & la Cour ; on élargit tous les criminels condamnés à mort, en vertu d'un ordre que le feu Roi donna en mourant.

L'Acte de ceſſion des Pays-Bas en faveur de l'Infante, eſt accepté à Bruxelles par les Etats. On cédoit la Flandre à condition que tout le Pays reviendroit à la Couronne, dans le cas que l'Infante ou ſes Succeſſeurs abandonnaſſent la Religion Catholique, ou que la Princeſſe mourût ſans poſtérité. Ses deſcendans ne pouvoient ſe marier qu'avec le conſentement de la Cour de Madrid ; & il devoit y avoir Garniſon Eſpagnole dans les Citadelles d'Anvers, de Gand & de Cambrai : le Souverain des Pays-Bas étoit obligé de faire hommage à la Couronne d'Eſpagne. On ne pouvoit ſe défaire de la Flandre avec des reſtrictions plus favorables : mais la Hollande, qu'on avoit principalement en vûe de réunir

aux autres Provinces, regarda ce désistement comme un piége, & se déclara plus vivement que jamais pour la Liberté. Quoique Henri IV. eût promis au Traité de Vervins d'abandonner la Hollande à la vengeance des Espagnols, il laissa un grand nombre de Soldats & d'Officiers François passer en cette Province, & lui fournit des sommes considérables.

Les Hollandois, animés par leurs succès passés, & par la protection secrette d'Henri IV. porterent leurs armes dans les Açores; cette entreprise leur valut la conquête de l'Isle du Prince; D. François de Mendoze fit sur eux la conquête de Vesel; D. Alfonse d'Avalos emporta Berex; la guerre contre les Anglois se ralentit.

1599. La Reine & l'Archiduc Albert s'embarquent à Gênes, après avoir été reçu chez tous les Souverains d'Italie où ils passerent avec une magnificence inouie: ils logerent à Gênes dans le même Palais ou André Doria avoit reçu comme ses hôtes & ses amis, Charles-Quint, Philippe II. & Maximilien II. La Reine relâcha à Marseille, & aborda le 27 de Mars à Vinaros; de-là elle se rendit à

Valence, où le Roi l'attendoit, & où le mariage fut consommé.

Les Hollandois qui étoient déjà très-puissans sur mer, troublerent les fêtes publiques en portant le ravage & la destruction dans les Canaries. Les fréquentes révoltes des troupes, à qui on devoit trente-six mois de paye, empêcherent les armes Espagnoles de faire aucun progrès dans les Pays-Bas.

Enfin l'Archiduchesse, qui avoit déjà trouvé le moyen de se faire adorer de ses Sujets, ramena non sans peine les mutins à leur devoir. Frederic Spinola, Génois fameux pour avoir le premier fait passer des galeres de la Méditeranée dans l'Océan, enleva dix-huit vaisseaux Hollandois; la guerre se ranima dans les Pays-Bas; le Stathouder Maurice vint assiéger Nieuport avec une puissante armée; l'Archiduchesse fit elle-même la revûe de ses troupes, & les harangua ensuite. Pleins du courage qu'elle venoit de leur inspirer, ses soldats coururent au combat, & battirent les Hollandois: mais l'Archiduc, qui avoit vaincu le matin, ne fut pas si heureux le soir; il perdit une nouvelle bataille contre ceux que 1600.

ſon épouſe venoit de vaincre par ſes mains. Albert ſe comporta en Héros, il ne ſe retira que le dernier, & bleſſé dangereuſement. La cauſe de ſon déſaſtre, fut qu'il avoit eu affaire à des ennemis que le déſeſpoir fit combattre en Romains, & qui étoient commandés par le plus grand Capitaine du ſiécle. La cataſtrophe de l'Archiduc fut complette ; ſix mille morts, autant de priſonniers, cent cinq drapeaux enlevés, avec toute l'artillerie, telle fut la perte que firent les Eſpagnols. Leurs vainqueurs ſe virent pourtant contraints de lever le ſiége de Nieuport, parce que la Bourlotte avoit jetté du ſecours dans la *Place*. Ce la Bourlotte, d'abord Garçon Barbier, enſuite Soldat, étoit parvenu par ſon courage & ſon génie aux premiers Emplois militaires ; il fut un des meilleurs Généraux de l'Archiduc.

Le Duc de Savoye, qui avoit envahi ſur Henri III. en pleine paix, le Marquiſat de Saluces, refuſoit de le rendre avec une obſtination fondée ſur l'eſpérance d'être ſecouru par l'Eſpagne, & d'exciter des troubles en France. Mais il fut trompé : aucun François ne branla, & l'Eſpagne affoiblie, mal gouver-

née, n'eut garde de risquer une nouvelle guerre qui eût pu lui être fatale. Le Duc accablé dans une seule campagne, demanda & obtint l'année suivante une paix aussi honorable qu'avantageuse. En échange du Marquisat de Saluces qui lui resta, il céda la Bresse & le Bugei : l'Espagne s'applaudit autant que lui d'un Traité qui ne laissoit pas un pouce de terre au François en Italie, & qui la délivroit d'une juste inquiétude.

D. Alfonse Ocampo, Général des Espagnols & des Irlandois Catholiques, est vaincu dans les plaines de Kinsal par le Comte d'Essex, aussi fatal à l'Espagne que François Drack. Kinsal, où commandoit D. Alfonse d'Aguilar, se rendit aux ennemis; les troupes évacuerent l'Irlande, où Philippe II. n'avoit cessé, comme nous avons vû, d'entretenir la révolte.

L'Archiduc, qui ne respiroit que l'occasion de venger sa défaite, mit le siége devant Ostende. C'est le plus mémorable dont il soit fait mention dans l'Histoire moderne, tant par sa durée, que par la valeur des assiégés & des assiégeans. François de Vere étoit Gouver- 1601.

neur de cette Ville, qui attira les regards de toute l'Europe ; l'Angleterre, la France & l'Allemagne Protestante fournissoient de l'argent ou des troupes à la Hollande, qui, maîtresse de la mer, pouvoit chaque jour rafraîchir la garnison. L'Espagne & l'Italie envoyoient aussi continuellement des troupes à l'Archiduc ; la Flandre, devenue l'école de la guerre, de la politique & du génie, recevoit dans son sein la Noblesse étrangere qui vouloit s'instruire dans l'Art militaire. La paix régnoit dans le reste de l'Europe, excepté dans la Hongrie, qui, depuis deux siécles, étoit le champ de bataille des Turcs & des Allemands.

Maurice de Nassau, pour faire diversion, assiégea Rhinberg ; Jean-André Doria, Généralissime des Galeres d'Espagne, entreprit de soumettre Alger ; mais il ne fit qu'augmenter le nombre des Généraux qui avoient échoué devant cette Ville funeste à la Domination Espagnole : il en conçut tant de douleur qu'il rendit sa Charge au Roi.

Un nouveau Sébastien plus dangereux que les autres imposteurs qui l'avoient précédé, parut à Venise. Ses traits

étoient si semblables au Roi de Portugal, il jouoit son rôle avec tant de naturel & de dignité, il racontoit si naïvement ses malheurs & ses aventures, que bien des gens y furent trompés. Le Sénat de Venise, après l'avoir fait arrêter, l'élargit à la priere secrette d'une infinité de Seigneurs Portugais. On n'attendoit que sa présence pour faire main basse en Portugal sur les Espagnols, quand on apprit que le Grand-Duc de Toscane, sur les instances du Roi, l'avoit fait arrêter, & livrer aux Ministres Espagnols. Le soin que la Cour prit de le faire exécuter en prison, confirma les Portugais dans leur persuasion, & sembla justifier les soupçons de l'Europe. Sa mort entraîna celle d'une multitude de Prêtres & de Moines convaincus d'avoir mis en mouvement les ressorts de la Religion, pour exciter une révolution en sa faveur.

Le Comte de Bergues, Général des Espagnols, fut vaincu & blessé dans le tems qu'il vouloit surprendre Breda; Maurice de Nassau s'empara de l'importante Ville de Graves, malgré une armée commandée par l'Amiral d'Arra- 1602.

gon ; Robert Manſel, Anglois, livra un combat naval devant Calais, & remporta la victoire ſur Frederic Spinola. Tant de déſaſtres ne purent vaincre l'opiniâtreté de l'Archiduc qui continuoit toujours le ſiége d'Oſtende.

Le Pacha Cicala ſurprenoit en même tems Regio en Calabre, & ravageoit les côtes de Naples & de Sicile, d'où il emmena plus de vingt mille captifs. Le Comte de Fuentes réunit au Milanez le Marquiſat de Final, par Sentence du Sénat de Milan. Quel droit avoit le Roi d'Eſpagne ſur un Fief de l'Empire, poſſédé depuis pluſieurs ſiécles par la Maiſon Caretto?

La Cour de Madrid, pour ſe venger du Roi de France, aux ſecours duquel on attribuoit tous les ſuccès des armées Hollandoiſes, n'oublioit rien pour entretenir l'eſprit de faction & d'indépendance, qui étoit alors ſi fort à la mode parmi les Seigneurs François. On peut dire que les Eſpagnols étoient les principaux auteurs de tous les complots qui ſe tramoient en France. Pendant le cours de cette année on découvrit une des plus dangereuſes conſpirations qui euſſent été

formées contre Henri IV. Ce Prince se vit contraint d'immoler à sa fureté & au bonheur de ses Peuples le Maréchal de Biron, qui lui avoit rendu les plus importans services. Le projet des Conjurés ne tendoit à rien moins qu'à démembrer la France, & à la partager entre les plus grands Seigneurs du Royaume: L'avide Duc de Savoye entra dans ce complot, dont il comptoit tirer tout le fruit; les Ministres Espagnols y prirent encore plus de part que le Duc de Savoye, & cependant on doute que Philippe III. en eût connoissance.

Ambroise Spinola, Négociant, & déjà fort avancé en âge, se rend en Flandre avec cinq mille hommes levés à ses dépens. Il ne connoissoit l'Art de la Guerre que par ses lectures : mais il en sçavoit plus que ceux qui avoient passé leur vie dans la profession des armes. Il se signala d'abord en forçant six mille soldats révoltés contre l'Archiduc de se rendre à discrétion. Le Prince étonné du génie, de la valeur, & des connoissances profondes de Spinola, n'hésita pas un instant à lui confier le commandement suprême de ses troupes. Le succès justi-

ſia bientôt un pareil choix ; Spinola, né grand Capitaine ainſi que les Lucullus & les Condés, dut tout à la Nature & rien à l'expérience.

1603. Dans un combat naval livré le 27 Mai à la vûe d'Oſtende, l'avantage fut pour les Hollandois qui perdirent cependant plus de monde que leurs ennemis : les Eſpagnols n'avoient gueres que des vaiſſeaux de charge ; Fréderic Spinola leur Général, auſſi grand homme ſur mer que ſon frere Ambroiſe l'étoit ſur terre, y fut tué ; Maurice de Naſſau leva le ſiége de Boiſleduc ; la fortune étoit moins contraire depuis qu'Ambroiſe Spinola, dont la préſence valoit une armée, étoit chargé du commandement. Il ſe rendit devant Oſtende, dont le ſiége étoit commencé depuis vingt-ſept mois, ſans qu'on eût fait le moindre progrès, quoiqu'on eût perdu plus de ſoixante mille hommes. Pluſieurs Régimens Eſpagnols & Italiens ſe révolterent, faute de paye, & ſe retirerent à Hoocſtrate, & enſuite à Graves, d'où ils acheverent de déſoler les Provinces.

La Reine Eliſabeth, cette Princeſſe ſi fatale à Philippe II, mourut cette an-

née. Depuis la mort du Comte d'Essex, son Favori, à qui elle avoit fait couper la tête, elle n'avoit pas fait à l'Espagne tout le mal qu'elle auroit pû : mais c'étoit toujours une dangereuse ennemie de moins. Jacques I. lui succéda : il s'en falloit bien qu'il eût le génie & la fermeté de celle dont il remplissoit la place ; il porta sur le Thrône les inclinations & la science d'un Pédant, avec un cœur tout à fait Espagnol.

Les Hollandois firent dans les Indes Orientales des progrès qui surpassoient leurs espérances. On prétend que la Cour de Madrid, qui ne songeoit qu'à écraser le Portugal par toutes sortes de voyes, vit d'un œil indifférent les pertes immenses de cette Couronne : mais le commerce des Indes ne fournissoit il pas aux Hollandois les moyens de soutenir la guerre contre l'Espagne ? L'espérance de vaincre s'éteignoit de jour en jour dans le cœur des Espagnols ; les conquêtes de Maurice jointes aux séditions des troupes mercénaires & nationales, & à la disette d'argent, désespéroient les Ministres.

L'Archiduc s'étoit vû obligé de trai- 1604.

ter avec les soldats mutins, presque comme d'égal à égal; il fallut leur donner des ôtages, une Place de fureté & de l'argent; mais ils ne se joignirent pas à l'ennemi comme on en avoit été menacé. Le Stathouder s'empara de l'Isle de Coxie & de l'Ecluse : la prise d'une Place si considérable le dédommageoit d'Ostende, qui enfin capitula le 20 Septembre, après 3 ans & 3 mois de siége. Elle coûta quatre-vingt mille hommes aux Espagnols & soixante mille aux Hollandois. Ce n'étoit plus qu'un monceau de pierres & de sable. A la vûe de ces funestes débris, & du sang de tant de milliers d'hommes morts devant cette *Ville*, l'Archiducheſſe ne put s'empêcher de verser des larmes. Spinola, au génie de qui on devoit cette conquête, fut fait Généralissime des Armées de Mer & de Terre dans toute la Flandre. Il faut observer que la Cour d'Espagne, qui faisoit tous les frais de la guerre contre la Hollande, nommoit à tous les Emplois dans les Pays-Bas; l'Archiduc Albert de son côté avoit, ainsi que le Roi, le pouvoir de conférer la Toison d'Or.

La nouvelle de la conclusion de la

paix avec les Anglois, par un Traité signé à Londres le 14 Juillet, fut reçûe avec transport; le Connétable de Vélasco, qui le négocia, n'eut pas de peine à y amener le Roi Jacques, & même les Anglois, que la jalousie du commerce commençoit à aliéner des Hollandois. Les affaires furent mises dans le même état qu'en 1560. La jalousie des Anglois contre les Hollandois étoit d'autant mieux fondée, que ceux-ci à peine libres embrassoient le commerce de tout l'Univers, & attiroient chez eux l'or de toutes les Nations. C'est cette année qu'ils établirent leur fameuse Compagnie des Indes Orientales : son fonds devoit être de soixante millions d'écus d'or. Les Etats l'aiderent de quelque argent & de seize vaisseaux de guerre. Cette Compagnie de Négocians fit plus de mal à la Monarchie d'Espagne, que les Princes d'Orange à la tête des meilleures armées de l'Europe, & peut-être que les François avec toutes leurs victoires. Il est constant que des Particuliers ne pouvoient que tout au plus partager le commerce des Indes avec le Portugal, & avoir de petits succès; il falloit des forces supé-

rieures, des vûes, de la persévérance, pour enlever aux Portugais un commerce établi depuis un siécle, & près de deux mille lieues de côtes. Les avantages les plus rapides justifierent les espérances des Hollandois; ils firent d'abord la conquête d'une partie des Moluques. La Cour de Madrid s'en allarma: enfin il n'étoit plus tems. On eut recours à des Edits dans le tems qu'il falloit faire les derniers efforts pour détruire les Etablissemens de la Nation Hollandoise.

Le Roi renouvelle les anciennes défenses par lesquels la Navigation de ses Sujets étoit fixée aux Isles Canaries, à moins qu'ils n'eussent une permission signée d'un Ministre, laquelle étoit censée nulle si l'on se servoit de vaisseaux appartenans aux Etrangers. Le même Edit enjoignoit à tous ceux qui, sans être Espagnols ou Portugais, étoient établis aux Indes tant Orientales qu'Occidentales, d'en sortir dans le terme d'un an, sous peine de mort.

Lorsqu'il fallut élire un Pape après la
1605. mort de Clément VIII. le Roi donna l'exclusion au Cardinal Baronius, l'un des plus dignes sujets du Sacré Collége,

pour avoir prouvé dans ses Annales Ecclésiastiques, que les preuves alléguées par les Espagnols pour justifier ce qu'on appelle la Monarchie Spirituelle de la Sicile, étoient suspectes de fausseté. La Cour fit élire le Cardinal de Médicis sous le nom de Léon XI. & ensuite Camille Borghese sous celui de Paul V. La part extrême que l'Espagne avoit à l'Election des Papes, prouve qu'elle étoit toute-puissante en Italie. Mais les Ministres Espagnols n'étoient pas contens de ce crédit extraordinaire ; ils auroient voulu que le Roi, pour se dédommager de la perte des Provinces-Unies, qu'on commençoit à regarder comme distraites à jamais de sa Couronne, eût assujetti toute l'Italie. Le Comte de Fuentes, Gouverneur du Milanez, un des plus habiles & des plus ardens personnages que l'Espagne, féconde en Ministres profonds & ambitieux, ait produits dans ce siécle, commença cette année à forger, sans la participation de la Cour, les fers qui, selon son plan, devoient asservir toute l'Italie. Il fit construire un Fort, à l'aide duquel il pouvoit aisément s'emparer

de la Valteline, passage fameux de l'Italie en Allemagne; ensuite il osa citer devant un Tribunal établi à Milan tous les Princes d'Italie, pour justifier la possession de différens Fiefs, qu'il prétendoit appartenir au Milanez. A cette nouvelle toute l'Italie s'émut, la France menaça, &, dans la crainte d'un soulevement général, Philippe ordonna à son Ministre de ne pas passer outre. On verra dans la suite que les successeurs du Comte de Fuentes adopterent son projet, & entrerent dans ses vûes. Nous ne pouvons nous empêcher d'observer en passant, que le foible & indolent Philippe fut occupé pendant tout son Regne à désavouer & à modérer le zele impétueux de ses Ministres & de ses Ambassadeurs, qui recherchoient sa grandeur, ou plutôt celle de leur Patrie, par les usurpations, les crimes & les conspirations. Dans le tems que Fuentes signaloit sa tyrannie en Italie, D. Balthasar de Zuniga, Ambassadeur d'Espagne en France étoit arrêté dans son Palais, convaincu d'avoir signé un traité avec Merargues, Gentilhomme François, qui devoit livrer Marseille à l'Espagne. Zuni-

ra venoit d'animer une nouvelle conspiration formée contre Henri IV. par la Marquise de Verneuil sa Maitresse. On nsulta aussi à Madrid l'Ambassadeur de France. Le Monarque Espagnol se hâta de désavouer ces entreprises, & de donner au Roi de France toutes les satisfactions convenables : mais Henri IV. conservoit au fond de son cœur un vif ressentiment de tant d'outrages & de noirceurs ; il n'attendoit que le moment de signaler sa vengeance les armes à la main.

Les succès de cette campagne furent variés dans les Pays-Bas. Après avoir fait échouer un projet des ennemis sur Anvers, Spinola s'assura du Brabant par de bonnes garnisons qu'il mit dans les Places de cette Province, déroba ses mouvemens à l'ennemi, & transporta tout à coup la guerre dans l'Overissel & la Frise. Il recueillit bientôt le fruit de son admirable manœuvre, en prenant Oldensen & Lingen, & en battant le Stathouder auprès de Mullen. Mais partout où il n'étoit pas le malheur suivoit les autres Généraux ; on manqua une entreprise sur Bergopzoom, & on perdit une bataille navale. 1606.

Avec de nouvelles troupes venues d'Eſpagne, Spinola conquit Lochem, Grool & Rhinberg ; ſans une ſédition arrivée dans ſon armée, il auroit fait de plus grands progrès. Maurice, par ſes émiſſaires, entretenoit le feu de la révolte, dont il vouloit profiter pour reprendre Grool ; mais Spinola lui en fit honteuſement lever le ſiége. Le Comte de Berghes de ſon côté manqua une entrepriſe ſur l'Ecluſe. Les Etats-Généraux interdirent aux Hollandois le commerce avec les Sujets du Roi. Il falloit qu'ils redoutaſſent furieuſement les intrigues des Eſpagnols, pour ſe priver des gains immenſes que leur procuroit ce commerce. A l'embouchure du *Tage*, D. Louis Fajardo, à la tête de neuf galeres qui eſcortoient la Flotte des Indes Orientales, & l'Amiral Hollandois Hautain en viennent aux mains : celui-ci fut battu, & perdit ſon Vice-amiral, qui aima mieux ſe brûler que de ſe rendre.

Le Marquis de Santa-Crux, Général des Galeres de Naples, ſurprit & brûla Durazzo ſur la côte d'Albanie ; de-là il ſe rendit en Afrique, où il emporta & pilla la Mahomette près de Tunis. Ces

petits succès ne réparoient pas les ravages des Turcs en Hongrie.

Le Pape Paul V, leva, sur les instances d'Henri IV, l'interdit qu'il avoit jetté sur la République de Venise l'année précédente. Le Ministere d'Espagne avoit offert au Souverain Pontife toutes les forces de la Monarchie, pour forcer les Vénitiens à respecter les foudres du Vatican. Rien n'eût pourtant été plus contraire aux véritables intérêts de la Monarchie, que la guerre qu'on vouloit allumer en Italie.

Le Royaume épuisé respiroit après la paix; il falloit songer à conserver les Indes Orientales, où les ennemis faisoient des efforts incroyables, secourus d'une multitude de Nations Indiennes opprimées par le joug des Portugais. Les succès de Spinola flattoient la Cour d'une négociation heureuse; l'Archiduc & l'Archiduchesse, pleins de modération de douceur & d'humanité, voyoient à regret couler le sang de tant de milliers d'hommes, pour rappeller à l'ancienne Religion & au joug d'Espagne un Peuple déterminé à périr pour conserver sa liberté & le Calvinisme. D. Pedro de

1607.

Tolede passa en France pour disposer Henri IV. à se charger de la médiation entre l'Espagne & la Hollande, & pour le pressentir sur le double mariage du Prince d'Espagne avec sa fille aînée, & du Dauphin de France avec l'Infante Anne. Tolede étoit proche parent de la Reine Marie de Médicis; c'est lui qui répondit à Henri IV. qui le traitoit de Cousin : *Sire, les Rois n'ont point de parens*. Sa négociation réussit quant au premier point; sur l'autre, le Roi ne se laissa point pénétrer. Ses vûes étoient très-différentes de celles de la Cour de Madrid : mais sa mort tragique & précipitée laissa sa veuve maîtresse d'effectuer une alliance qui fut, quoiqu'alors blâmée, très-avantageuse à la France.

La guerre ne se rallentit point entre les Espagnols & les Hollandois; les Flottes des deux Puissances se livrerent un grand combat dans le Détroit de Gibraltar; l'un & l'autre parti s'attribua la victoire : preuve qu'elle fut indécise. Jean Alvarès d'Avila, Général de la Flotte du Roi, y fut tué, ainsi que l'Amiral Hollandois Heemskercke. L'armée de Flandre se souleva encore, faute de

de paye ; Spinola dépensa généreusement quatre cent mille ducats de son propre bien pour rappeller les mutins à leur devoir. N'est il pas étonnant qu'un Roi maître des deux Indes, & par conséquent des sources de toutes les richesses, ne pût payer ses troupes, tandis qu'une poignée de Négocians, maîtres d'un coin de la Terre stérile, soudoyoit si bien ses armées, que l'on n'y entendoit jamais le moindre murmure. Frédéric-Henri de Nassau emporta par surprise la Ville d'Erkelens ; la révolte des troupes empêcha Spinola de venger cette perte. Les Hollandois coulerent à fond ou prirent sept vaisseaux Portugais sur la côte de Coromandel ; mais ils leverent le siége de Malaca le 14 Août ; le 17 il y eut un combat entre les deux Flottes, qui ne fut rien moins que décisif ; les Espagnols reprirent Ternate & Tidor, deux des Isles Molucques.

On signa une suspension d'armes de huit mois avec la Hollande ; pendant ce tems-là on s'assembloit à la Haye, pour conclure la paix, ou au moins une longue trève : mais il s'y rencontra des difficultés insurmontables. Les Etats Géné-

raux prétendoient qu'on traitât avec eux comme avec une Puiſſance libre & indépendante, la fierté Eſpagnole n'y pouvoit conſentir. L'Empereur Rodolphe parut enfin ſenſible aux intérêts de ſa Maiſon ; il écrivit aux Hollandois que leur Pays étant des Etats mouvans de l'Empire, leur conſtitution ne pouvoit changer ſans ſon conſentement. On ne daigna pas lui répondre. Ce Prince, qui vouloit mettre obſtacle à la liberté de la Hollande, étoit ſur le point de perdre la ſienne ; ſon frere l'Archiduc Matthias ne la lui laiſſa qu'en le dépouillant l'année ſuivante de la Hongrie, de l'Autriche, & de la Moravie.

Le Roi de Perſe envoya une célebre Ambaſſade & des préſens magnifiques au Roi, pour l'engager à une alliance offenſive & défenſive contre les Turcs : on reçut les préſens, ſans rien conclure. La Cour ne vouloit ni braver, ni attaquer les Turcs, dans un tems où elle recherchoit une poignée de Rebelles.

Les Etats de Caſtille accorderent cette année un ſubſide de vingt-trois millions au Roi. Cette ſomme fut levée en huit ans ſur les vins & les huiles, dont on prenoit

le huitieme au profit du Roi. Quelques droits de cette nature avoient déja été imposés sous le Regne de Philippe II. mais ils n'étoient pas à beaucoup près si considérables. Au lieu de les supprimer au bout de huit ans, comme le Roi l'avoit promis, il fallut les augmenter. Tels étoient les besoins de la Monarchie sous ce foible Gouvernement ; les thrésors de l'Amérique étoient engloutis par la guerre, par des Ministres avides, par une multitude de pensions inutiles, & par les intérêts qu'on payoit des dettes de la Couronne.

Les Etats du Royaume assemblés à S. 1608.
Jerôme de Madrid reconnurent le Prince Philippe, âgé de trois ans, héritier de la Couronne, & lui prêterent serment de fidélité suivant l'ancien usage. Tandis qu'on négocioit à la Haye, Bourg inconnu auparavant, & devenu depuis le centre de la politique & des négociations de tous les Princes Chrétiens, on se battoit dans les Indes Orientales avec des succès variés.

Une trève de douze ans fut enfin 1609.
signée à la Haye le 9 Avril par la médiation de la France : trève honteuse pour

l'Union Evangélique, implora le secours d'Henri IV ; la seconde, dans laquelle se trouvoient le Duc de Baviere, les Electeurs & les Princes Catholiques, eut recours au Pape & au Roi d'Espagne. L'Electeur de Saxe, quoique Luthérien, embrassa ce dernier parti, dans l'espérance que l'Empereur lui rendroit justice sur ses prétentions aux mêmes Etats : mais Rodolphe, voulant prévenir la guerre, séquestra les Etats en litige, & les mit entre les mains de l'Archiduc Léopold d'Autriche. Le remède ne fit qu'aigrir le mal ; on se disposa à la guerre dans toutes les parties de l'Europe : la France sur-tout prépara des forces formidables.

Le Roi étonnoit alors l'Europe, & achevoit de porter le coup fatal à la Monarchie, en ordonnant par un Arrêt sanglant du 9 Décembre, sous peine de mort aux Maurisques, de sortir de ses Etats dans le terme de trente jours. N'étoit-ce pas frayer le chemin de la victoire aux ennemis qui le menaçoient, que de dépouiller tout à coup l'Espagne de tant de citoyens & de thrésors ? Les Maurisques, Chrétiens à l'extérieur,

étoient accusés d'être Musulmans au fond de l'ame. L'Inquisition, qui donna ce funeste conseil dans l'esperance de s'enrichir des biens d'une Nation proscrite, prétendoit que ni la terreur de son nom, ni l'impitoyable rigueur des Edits par lesquels Ferdinand V. Charles V. Philippe II. avoient fait tous leurs efforts pour la former au Christianisme & aux mœurs Castillanes, n'avoient pu détruire les anciens préjugés de ce Peuple en faveur de l'Alcoran, ni leurs usages & leurs Coutumes. Les preuves assez incertaines qu'on eut qu'ils méditoient un soulevement général, & qu'ils avoient mandié à Paris & à Constantinople des secours puissans, précipiterent moins cette résolution regardée comme aussi pieuse qu'imprudente, que la foiblesse du Roi qui n'osa contredire les Inquisiteurs. Il eut pourtant le courage de s'opposer aux iniques prétentions du Saint Office, qui avoit demandé la dépouille entiere de ces malheureux fugitifs; on leur permit de vendre leurs biens même immeubles, & d'en employer la valeur en marchandises d'Espagne, qu'ils pourroient transporter avec eux. Cette précaution pour empê-

cher qu'ils n'emportassent la meilleure partie du numéraire qui étoit entre les mains de ce Peuple commerçant, appliqué & laborieux, ne suffit pas; à peine peut-on évaluer les sommes immenses, la quantité prodigieuse de diamans qu'ils eurent le secret de dérober aux yeux de leurs persécuteurs, & l'habileté de faire passer dans la nouvelle Patrie qu'ils s'étoient choisie. Mais l'Espagne perdoit plus que de vains thrésors en perdant de tels Citoyens; avec les Maures disparurent de son sein les Laboureurs, les Négocians, l'Industrie & les Arts; depuis cette époque on a rarement vû sous les Rois Autrichiens plus *de dix* mille Espagnols naturels dans les armées. Dans le moment qu'on perdoit les Provinces-Unies, se priver d'un millions de Sujets, seuls capables de réparer les maux que l'ambition des derniers Rois & la découverte de l'Amérique avoient fait à la population, quelle politique! De tous les sages Espagnols qui blâmerent l'exil des Maures, le seul Duc d'Offone osa élever sa voix en leur faveur, ou plutôt en faveur de la Patrie, tant les esprits étoient subjugués & inti-

midés par l'Inquisition. Mais le Duc qui avoit signalé son éloquence pour les Maurisques, manqua d'être la victime du terrible Tribunal qui les opprimoit. Que pouvoit-on attendre d'un Monarque tel que Philippe III. contre l'Inquisition, si l'aventure qu'on rapporte de ce Roi est véritable ? On dit que, témoin d'un *Auto dà Fé*, Philippe naturellement bon & humain, frémit du sort des malheureux livrés aux flammes par les Inquisiteurs, versa des larmes, & les plaignit assez haut; que le Grand Inquisiteur lui fit un crime d'un sentiment si naturel, & qu'il osa exiger de lui que, pour expier une compassion si criminelle, il lui en coûtât du sang; que le Roi fut assez foible pour consentir à se laisser saigner & à livrer son sang au farouche Inquisiteur, qui le fit brûler par les mains du bourreau. Si le trait est vrai, que doit-on le plus admirer, ou de la stupidité du Roi, ou du fanatisme barbare de l'Inquisiteur ?

Cependant on eut la condescendance de prolonger jusqu'à six mois le terme de la sortie des Maurisques; le Roi de France, par un Edit bien différent, per- 1610.

mettoit à ce Peuple de se fixer dans ses Etats, à condition de professer la Religion Chrétienne. Cette condition empêcha la plupart de profiter de cette grace; presque tous avoient demandé à s'établir dans les Landes de la Gascogne, promettant de les défricher, pourvû qu'on leur permît de vivre dans la Religion Musulmane, & selon leurs Loix. La Cour de Madrid se vit obligée de punir une infinité de vieux Chrétiens, qui faisoient impitoyablement main-basse sur les Maurisques, pour leur enlever les débris de leur fortune. Presque tous ces malheureux proscrits se sauverent en Asie & en Afrique, où ils porterent leur haine & le desir de la vengeance contre la Nation Espagnole.

On acheta de Muley Xequi, Roi de Fez déthrôné par son frere, pour cent mille ducats, l'Arache, Ville forte & Port de Mer. Le Marquis de Saint-Germain n'en put prendre possession qu'après avoir vaincu dans un grand combat les habitans, qui avoient en horreur la Domination Espagnole.

L'Espagne mit au nombre de ses victoires la mort du Roi de France assassiné

en plein jour au milieu de ſa Capitale. Avec Henri IV. périrent ſes vaſtes projets, ſon ſyſtême de politique qui tendoit à affoiblir l'Eſpagne. On a remarqué que les Eſpagnols, ſûrs d'avoir bientôt ſur les bras un ennemi ſi puiſſant, n'avoient pas fait le moindre préparatif pour leur défenſe. Avoient-ils prévû le coup, & guidé la main qui les délivra de ce nouvel Annibal, comme tant d'Ecrivains l'ont inſinué ? Philippe III. ni même le Duc de Lerme n'étoient pas capables d'un tel crime.

La Cour interdit à ſes Sujets la lecture du onzieme Volume des Annales du Cardinal Baronius, contre la Monarchie Spirituelle de Sicile. On prétend qu'Urbain II. avoit accordé à Roger Comte de Sicile, une Bulle en vertu de laquelle lui & ſes ſucceſſeurs étoient conſtitués Légats nés du S. Siége dans l'Iſle, avec les mêmes droits dont jouit le Pape dans les Pays de ſon Obédience; de ſorte que les Rois de Sicile pouvoient par eux-mêmes ou par leurs Magiſtrats excommunier ou abſoudre toutes ſortes de perſonnes, Laïcs, Eccléſiaſtiques, Evêques, Cardinaux, mêmes, s'ils réſi-

doient dans le Royaume. Ce droit émané du S. Siége, regardé à Madrid comme sacré & irrévocable, & qui rendoit le Prince Monarque absolu, tant pour le Temporel que pour le Spiritel, étoit combattu avec beaucoup de force & de courage par Baronius. Droit inoui, droit sacrilége, s'écrioit il, que Frédéric II. & ses enfans, tyrans & persécuteurs de l'Eglise Romaine, n'ont pas eu l'audace d'usurper. Il en coûta cher à Baronius pour avoir eu la grandeur d'ame de dire la vérité; il fut exclu, comme nous avons vû, du Pontificat, ayant déjà eu trente-sept voix. Cette Monarchie Spirituelle de Sicile a excité de notre tems les plus violens débats entre le S. Siége & Victor-Amedée, Duc de Savoye, dans le peu de tems de regne en Sicile.

Le Duc de Savoye, effrayé de la mort imprévûe d'Henri IV. qui le livroit sans défense au ressentiment des Espagnols, envoya son fils Philibert en Espagne faire les satisfactions les plus humiliantes pour calmer la Cour irritée. Ce Prince cherchoit alors à se liguer avec elle, pour regagner aux dépens du fils d'Henri IV.

ce qu'il avoit espéré obtenir avec la protection du pere au préjudice de l'Espagne.

La Mer des Indes Orientales étoit toujours, malgré la trève, le théatre d'une guere ruineuse pour le Portugal & l'Espagne; une armée Françoise, que Marie de Médicis ne put s'empêcher d'envoyer à Juliers & à Cleves, chassa l'Archiduc Léopold de ces deux Villes; l'Allemagne étoit dans une confusion extrême; Matthias, déjà Roi d'Hongrie, achevoit de dépouiller Rodolphe son frere de la Bohême; il ne resta plus à ce dernier que les vains noms d'Empereur & de Roi. Il faut que ce Prince ait été bien foible, puisqu'il se laissa enlever tant de Royaumes sans y mettre obstacle, quoique ses coffres regorgeassent de thrésors. 1611.

Le Marquis de Santa-Cruz se signala contre les Turcs, sur lesquels il prit & pilla la Ville de Lango, avec le secours des galeres de Malte: mais la prise d'une infinité de vaisseaux Musulmans, qui lui tomberent entre les mains, fut plus sensible à la Cour Ottomane que l'échec reçu à Lango.

La Reine meurt d'une maladie de langueur; on accusa Rodrigue Calderon de l'avoir empoisonnée, la suite prouva que c'étoit une calomnie. Cette Princesse avoit sçu gagner le cœur de tous les Peuples par les plus rares qualités. Nous avons déjà observé que la Maison d'Autriche a produit plus de Reines d'un mérite supérieur, plus d'Héroïnes que de Héros & de grands Princes.

Le foible Ministere d'Espagne commençoit à prévaloir sur celui de France, qui étoit encore plus foible. Henri IV. s'étoit attaché l'Angleterre, la Hollan-
1612. de, l'Union Evangélique d'Allemagne, Venise & le Duc de Savoye, pour humilier la Maison d'Autriche. Marie de Médicis, pour s'assurer de la paix pendant une Régence orageuse, s'appuya de l'Espagne, & consentit à un double mariage entre Louis XIII. & Anne d'Autriche, & le Prince d'Espagne avec Madame Elisabeth. L'ascendant de la Cour d'Espagne sur Marie de Médicis étoit utile aux Espagnols & humiliant pour les François, qui perdirent dans toute l'Europe la considération qu'ils avoient commencé à reprendre sous Henri IV.

Matthias, déjà Roi d'Hongrie & de Bohême, fut élû tout d'une voix Empereur à la mort de son frere Rodolphe. La mort du Duc de Mantoue, François de Gonzague, qui ne laissa qu'une fille, eût excité une guerre générale, si Marie de Médicis avoit appuyé le Duc de Savoye, qui, pour s'agrandir, reclamoit la protection de la France. Le Cardinal de Gonzague succédoit incontestablement au Duc de Mantoue son frere dans le Mantouan, Fief masculin de l'Empire; mais le Montferrat devoit appartenir à la jeune Princesse de Mantoue. Le Duc de Savoye ardent & avide vouloit envahir le Montferrat sur des prétentions chimériques, & en dépouiller la jeune Princesse sa petite-fille; mais l'Espagne n'avoit garde de laisser un Prince si ambitieux s'agrandir aux portes du Milanez : il eût pu dans des tems fâcheux appeller les François, & se rendre maître, avec leur secours, de la Lombardie.

Le Duc de Savoye, avec ses seules forces, avoit déja envahi le Montferrat, à l'exception de Casal; mais il en fut bientôt chassé par les Espagnols, qu'il 1613.

tâcha en vain d'engager à lui être favorables : on redoutoit trop ſon ambition & ſon inquiétude. La Cour de Madrid demanda qu'on lui remît la Princeſſe de Mantoue, dans la crainte qu'elle n'épouſât le Duc de Nevers de la Maiſon de Gonzague, & que le Mantouan & le Montferrat ne tombaſſent entre les mains d'un Prince trop dévoué à la France. La politique exigeoit qu'on écartât également d'Italie les Allemands & les François ; la crainte de ſe brouiller avec ces derniers empêcha les Eſpagnols de continuer à demander qu'on leur livrât la Princeſſe de Mantoue.

D. Octavio d'Arragon défit ou *brûla* dans le Port de Chio pluſieurs galeres Turques. Cette victoire ne vengeoit pas aſſez les Eſpagnols des Turcs ; ces derniers avoient fait depuis trente ans plus de quatre vingt deſcentes en Sicile, d'où ils avoient emmené près de trois cent mille eſclaves, ſans compter un pareil nombre enlevé ſur les côtes de Naples. Il falloit que ces régions fuſſent les plus fertiles de l'Europe, pour être extrêmement peuplées malgré de ſi fréquentes dévaſtations. Cependant les revenus de

la Sicile montant à deux millions d'écus, étoient uniquement employés à la défense ou au rachat des Esclaves; le mal étoit devenu si grand, qu'on avoit proposé dans le Conseil d'Etat de payer un tribut annuel à la Porte. L'Empereur Ferdinand n'en avoit-il pas offert un à Soliman pour la Hongrie? Le Duc d'Ossone, Viceroi de Sicile, trouva le moyen de rendre son Gouvernement respectable aux Turcs; tant il est vrai qu'on ne pouvoit accuser des malheurs de l'Italie que la Cour de Madrid, qui confioit les Viceroyautés & les Gouvernemens à des Ministres lâches, avares, plus occupés à dépouiller les Peuples qu'à les défendre. Il en étoit alors de la Monarchie pagnole comme de l'Empire Romain dans sa décadence; l'un & l'autre ne subsistoit que par une vieille réputation, par la foiblesse & la division de leurs voisins; il n'y a pas jusqu'aux mœurs des deux Peuples qui ne se ressemblent par plus d'un endroit: mêmes vûes, même fierté, même indolence, mêmes séditions dans les armées. Les Grands Espagnols, à l'exemple des Grands Romains, après avoir prodigué leur patrimoine dans les débauches, achetoient les Gou-

vernemens, & s'enrichissoient aux dépens des Provinces. Le Conseil d'Etat de Madrid retentissoit, autant que le Sénat Romain, des plaintes des Peuples opprimés; mais en Espagne, comme à Rome, il n'y avoit de Gouverneurs punis que ceux qui ne pouvoient payer assez cher leurs graces.

Les Hollandois remporterent une victoire complette sur une Flotte envoyée contre eux dans les Indes Orientales: ce succès leur valut l'Empire de la Mer, & l'alliance de plusieurs Souverains. Cette Nation industrieuse, patiente & laborieuse, qui ne s'étoit point encore laissé amollir par les délices de *l'Asie*, ne pouvoit manquer à la longue de l'emporter sur un Peuple indolent & détesté. Les Hollandois profiterent de leurs avantages, pour enlever non-seulement au Portugal le Commerce des Indes, mais encore pour traiter comme Portugais tous les vaisseaux de France & d'Angleterre qui vouloient pénétrer dans ces riches Régions. Ils sentoient bien qu'avec le commerce des épiceries & des magnifiques bagatelles des Indes, ils attireroient chez

eux l'or & l'argent de l'Europe & de l'Amérique.

L'Empereur avoit donné un Mandement en faveur de l'Electeur de Saxe, par rapport aux Duchés de Berg, de Juliers & de Cleves; mais le Saxon n'en ſçut pas profiter, quoique l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg, qui avoient été mis par la France en poſſeſſion de l'héritage qu'ils revendiquoient, fuſſent brouillés. Le dernier ſe fit Catholique pour obtenir la protection de l'Eſpagne, & l'autre eut recours à la Hollande. Les Eſpagnols & les Hollandois agirent en faveur de leurs protégés; Spinola & Maurice de Naſſau furent chargés de cette expédition, ſans que la Trève entre leurs Maîtres en fût rompue.

Spinola s'avança le premier à la tête
de trente mille hommes, & réduiſit 1614
la Ville d'Aix-la-Chapelle, qui avoit été miſe au Ban de l'Empire. Il s'empara pour le Duc de Neubourg de la meilleure partie des Duchés qui étoient en litige; Maurice de Naſſau ſe ſaiſit du reſte pour l'Electeur de Brandebourg.

Charles-Emmanuel, Duc de Savoye, se lassoit d'être traité comme un Sujet de la Cour de Madrid ; il fit retentir l'Europe de ses plaintes sur ce que le Marquis d'Inoiosa lui avoit signifié qu'il eût à désarmer en six jours Les Espagnols avoient pris ce ton de fierté dans toutes les Cours d'Italie, depuis le Regne de Charles-Quint. Sur le refus du Duc on lui déclara la guerre, & il renvoya fierement à Madrid le Collier de la Toison d'Or. Son fils aîné, Généralissime des Forces navales d'Espagne, conduisit lui-même à Gènes les troupes destinées à combattre son pere ; le célebre Marquis de Bedmar fit échouer la négociation du Duc, qui vouloit armer les Vénitiens en sa faveur ; Marie de Médicis défendit aux François de servir le Prince qu'on vouloit opprimer, & qui tâcha en vain de soulever toute l'Europe contre l'Espagne. Le systême politique étoit changé depuis Henri IV. Qui n'eût crû que le Duc, abandonné à la vengeance de Philippe, alloit être écrasé ? Mais il trouva le secret de lever une armée aussi forte que celle d'Espagne. Une multitude de Soldats & d'Officiers François,

par la seule haine du nom Espagnol, mépriserent les ordres de la Régente, & volerent à son secours. La campagne se passa sans évenemens ; Charles-Emmanuel, hors d'état de continuer une guerre ruineuse, accepta la médiation de la France. L'Empereur Matthias avoit offert la sienne, on la refusa : c'étoit la Puissance de l'Europe pour laquelle Philippe avoit le moins d'égards. Mais on désavoua en Espagne le Traité conclu par le Marquis de Rambouillet, Ministre de France ; on vouloit humilier le Duc de Savoye, & le forcer d'implorer la miséricorde du Monarque Espagnol : le Duc de Lerme disoit tout haut, *qu'il falloit traiter les Souverains d'Italie comme les Grands d'Espagne.*

Octavio d'Arragon eut la gloire de forcer les Turcs, débarqués dans l'Isle de Malte, à se retirer, après leur avoir pris & coulé à fond quelques galeres.

Faxardo de son côté conquit la Forteresse de Marmora, à cinq lieues de Tanger. C'étoit un asyle de Corsaires. Les Isles Terceres furent affligées d'un horrible tremblement de Terre : la Ville de Plaia fut entierement abîmée.

1615. La guerre s'animoit contre la Savoye; on en vint aux mains avec Charles-Emmanuel auprès d'Ast; l'avantage fut à peu près égal; le Duc, obligé de décamper, fit une retraite admirable; mais ce Prince fut battu dans un nouveau combat; Inoiosa vainqueur ne put cependant prendre Ast, qu'il avoit réuni au Milanez, comme Fief dépendant. On conclut un nouveau Traité dans cette Ville le 21 Juin; il ne fut signé par aucun Ministre d'Espagne, mais seulement par le Duc de Savoye & l'Ambassadeur de France: Philippe ne vouloit point traiter d'égal à égal avec un Prince aussi inférieur que Charles-Emmanuel. Le Duc, par ce Traité, désarmoit, & se soumettoit à la Sentence arbitrale de l'Empereur, au sujet de ses prétentions sur le Montferrat. La Cour désavoua encore ce Traité, & rappella Inoiosa pour y avoir donné les mains.

La Flotte de Sicile s'empara de douze vaisseaux Turcs, dont le butin valoit plus de douze cent mille ducats.

Le double Mariage est enfin effectué, malgré une partie de la France qui le désaprouvoit; Philippe conduisit lui-même

ſa fille Anne d'Autriche juſqu'à Fontarabie ; l'échange des deux Princeſſes ſe fit ſur la riviere de Bidanoa ; on traita avec une égalité parfaite. Le 16 Octobre, la Reine Anne d'Autriche avoit renoncé pour elle & pour ſa poſtérité à tous les Etats de la Monarchie Eſpagnole. On ſçait juſqu'à quel point on peut compter ſur ces ſortes de renonciations ; les Eſpagnols eux-mêmes n'y avoient point de foi. Au reſte celle-ci paroiſſoit inutile, attendu que l'Infante avoit trois freres qui promettoient une nombreuſe poſtérité, D. Philippe, D. Carlos, & le Cardinal Ferdinand : mais la fierté Eſpagnole ne pouvoit conſentir que l'Infante portât dans une Maiſon étrangere & rivale, des eſpérances à leur Monarchie, tandis que la Princeſſe de France n'en pouvoit apporter, en vertu de la Loi Salique, ſur le Sceptre de ſes peres.

Le Marquis d'Inoioſa, à ſon retour en Eſpagne, fut arrêté à Avila ; on luî fit ſon procès. Le Duc de Lerme, pour l'avoir arraché à une mort honteuſe, encourut la haine de toute l'Eſpagne. Inoioſa avoit, dit-on, vendu la paix au Duc de Savoye, & acheté ſa grace du 1616.

Ministre. D. Pedre de Tolede son successeur signifia au Duc de Savoye qu'il regardoit le Traité d'Ast comme non avenu, & qu'il falloit se soumettre aux conditions qu'il plairoit au Roi de lui imposer : *Car mon Maître*, ajoûtoit-il fierement, *ne reconnoitra jamais d'autres loix que celles que sa modération lui prescrira*.. Les Généraux d'Auguste ou de Trajan s'exprimoient ainsi. Le théatre de la guerre fut transporté du Piémont dans le Montferrat; le Duc de Savoye s'allia avec les Vénitiens alors en guerre contre l'Archiduc de Gratz, Protecteur des Uscoques, espece de bandits qui désoloient la Mer Adriatique; mais il n'en put tirer que de l'argent & de foibles secours. Il fallut recourir au Maréchal de Lesdiguieres, Gouverneur du Dauphiné, un des plus célebres Généraux de l'Europe. Ce Seigneur, malgré les ordres du Roi de France, (preuve de la foiblesse du Gouvernement François pendant la Minorité de Louis XIII.) passa les Alpes, amena dix mille hommes au Duc de Savoye, & le sauva d'une ruine certaine. *Mon pere m'a laissé ses Etats: vous, vous me les avez conservés*, disoit Charles-

Charles-Emmanuel à Lesdiguieres, *je ne vous dois pas moins qu'à lui.*

Une Flotte Portugaise fut encore détruite cette année aux Indes par les Hollandois ; presque tous les vaisseaux qui partoient dès Ports du Portugal avoient le même sort. Le Maire, Capitaine d'un vaisseau Hollandois, découvre un nouveau Passage pour aller de la Mer du Sud aux Molucques : ce détroit a conservé le nom de celui qui y passa le premier.

La Hollande retire les Places qu'elle avoit engagées du tems de la Reine Elisabeth à l'Angleterre. Cette restitution qui fit tant d'honneur au célebre Barnevelt qui la négocia, & si peu à Jacques I. coûta depuis la tête au Ministre Hollandois. Le dépit que conçut le Roi d'Angleterre d'avoir cédé les clefs de la Hollande, qui mettoient les Etats Généraux dans sa dépendance, le porta à perdre, par ses intrigues, un homme à qui on ne pouvoit reprocher d'autre crime que d'avoir bien servi sa Patrie. Barnevelt, non pour s'être déclaré le Protecteur des Arminiens, mais en effet pour s'être opposé en Romain à Maurice de Nassau, qui

vouloit se faire Roi de la Hollande, fut traîné par ses ingrats Concitoyens, en prison & sur un échaffaut. Triste fin d'un personnage à qui la Hollande devoit élever des statues. Il étoit né Sujet de l'Espagne, & lui avoit fait autant de mal par ses négociations que les Princes d'Orange par leurs armes.

1617. D. Pedre de Tolede, plus heureux que son prédécesseur, enleva Verceil à la vûe du Duc de Savoye. Ce Prince n'avoit plus Lesdiguieres; la juste crainte de voir tous ses Etats envahis par les Espagnols, le fit encore avoir recours à ce Général François. Lesdiguieres séduit par l'or du Duc & par sa haine contre les Espagnols, passa en effet de nouveau les Alpes, malgré les ordres réitérés de la Cour; pour premier exploit il enleva quatre mille cinq cent hommes des meilleures troupes de Tolede dans Felissan.

Le Marquis de Bedmar, Ambassadeur d'Espagne à Venise, le Duc d'Ossonne, Viceroi de Naples, D. Pedre de Tolede, Gouverneur du Milanès, se liguent pour soumettre toute l'Italie à l'Espagne. Bedmar étoit l'ame de ce Triumvirat,

& Offonne le Héros. Ces trois fiers Efpagnols au défaut des armes étoient réfolus d'employer les confpirations & les crimes ; déjà l'Italie étoit remplie de terreur. On doute que le Roi & fon Miniftre participaffent à leurs deffeins ; Philippe avoit trop de probité & de foibleffe, & Lerme trop de modération ou plutôt d'indolence, pour prêter la main aux complots qui éclaterent dans la fuite, & qui firent frémir toute la République Chrétienne. Mais n'euffent-ils pas profité du fuccès, fi ces Difciples de Machiâvel euffent réuffi ? Au refte le Triumvirat confentoit à être défavoué, fi le hafard ou la politique des ennemis confondoient leurs projets.

Offonne chercha des ennemis aux Vénitiens jufqu'à Conftantinople, où il prodigua l'or pour engager le Grand Seigneur à fondre fur eux, tandis que lui-même porteroit la guerre fur la Mer Adriatique, dans l'Iftrie & la Dalmatie ; l'Archiduc de Gratz de fon côté protégeoit toujours les Ufcoques, & le Marquis de Bedmar, Ambaffadeur à Venife, encourageoit partout les ennemis de cette République. Il y avoit long-tems que les Vénitiens ne

s'étoient vûs réduits à de pareils extrémités ; la Cour Ottomane ne se déclara pas heureusement contre eux, & ils obtinrent des Etats Généraux un secours de trente-sept vaisseaux & de quatre mille hommes de débarquement. L'Europe ne vît pas sans admiration sortir des marais d'un petit Etat naissant, tel que la Hollande, une armée pour l'Allemagne, & des flottes pour les Indes Orientales, pour l'Amérique, la Méditerranée & la Mer Adriatique. Telles sont les ressources d'un grand Commerce.

Ossonne, aussi puissant en Italie que les Hollandois & les Vénitiens joints ensemble, causoit à ces derniers des maux infinis, & faisoit en faveur de l'Archiduc, malgré les ordres réitérés de la Cour, ce que Lesdiguieres venoit de faire pour le Duc de Savoye.

Cependant l'Archiduc appellé à Vienne par de plus grands intérêts, laissa respirer Venise ; son cousin l'Empereur Matthias, avancé en âge & sans enfans, l'adopta au préjudice de ses freres Maximilien & Albert, & fit tomber sur sa tête les Courounes d'Hongrie & de Bohême, avec l'Archiduché d'Autriche. C'é-

toir lui frayer le chemin à l'Empire. On s'imagine bien que les Princes qu'on venoit de frustrer d'une si belle succession, ne la virent pas sans regret passer sur la tête de leur cousin ; Albert sur-tout qui étoit si digne, par son mérite, de la Couronne Impériale, en eût soutenu l'éclat avec le secours des Pays-Bas. Il paroit que Matthias ne les consulta gueres. Le Comte d'Ognate, Ambassadeur d'Espagne à Vienne, fut, dit-on, l'auteur de ce conseil, après s'être assuré de la foi de Ferdinand, & avoir extorqué le consentement de Maximilien & d'Albert. Comme au défaut des freres de l'Empereur, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche appartenoient au Roi d'Espagne, du chef de sa mere, fille de l'Empereur Maximilien, la Cour de Madrid consentit volontiers de céder à l'heureux Ferdinand ses droits, à condition qu'il mettroit les Espagnols en possession de l'Alsace. Il fut encore stipulé que les mâles de la Branche Allemande venant à manquer, sa succession passeroit à la Branche Espagnole, & que les Princesses d'Espagne seroient préférées aux Princesses nées ou à naître en Allemagne. La cession de

l'Alſace n'eut pas lieu, dans la crainte de ſoulever toute l'Europe déjà allarmée de l'union intime des deux Branches de la Maiſon d'Autriche. Quant au ſecond article, outre qu'il dérogeoit au teſtament de Ferdinand I. en faveur de la Maiſon de Baviere, il pouvoit, comme le remarque un Hiſtorien célebre, au moyen d'un mariage d'une Princeſſe d'Eſpagne avec un Dauphin de France, tranſporter, avec la Monarchie d'Eſpagne, la Hongrie, la Bohême, les Provinces héréditaires dans la Maiſon de Bourbon.

La guerre du Monferrat eſt enfin terminée par un Traité ſigné à Pavie le 9 Octobre; le Duc de Savoye ſe trouva heureux d'obtenir la reſtitution de Verceil. Un nouveau Traité conclu par la médiation de l'Eſpagne, mit fin à la guerre de Veniſe avec le nouveau Roi de Bohême.

D. Jean de Roquillo gagna le quinze Avril, près des Philippines, une célebre bataille navale ſur les Hollandois; mais ceux-ci avoient enfin conquis les Moluques, cauſé des pertes immenſes à la Monarchie, & affermi leurs puiſſans éta-

blissemens dans les Indes Orientales.

Speibergen, Général Hollandois, vangea au Brésil sa Nation maltraitée dans l'Asie; il s'empara de trois vaisseaux Espagnols, & détruisit la Ville de Payti au Brésil. Son projet étoit d'enlever ce vaste & riche Pays aux Portugais.

D. Ferdinand de Guire découvre les Terres Australes, dont il envoya une Relation merveilleuse à la Cour : il demandoit en conséquence des hommes & des vaisseaux, pour y établir des Colonies; la Cour le refusa. Rien de plus judicieux que ce refus, supposé la réalité de la découverte; il eût même fallu, pour rendre l'Espagne la Puissance la plus formidable de l'Univers, & remplir le vuide immense causé par le bannissement des Maurisques, rappeller, comme nous l'avons déjà insinué, les nombreuses Colonies qui remplissoient le Pérou & le Mexique, & conserver seulement sur les côtes quelques Ports de Mer bien fortifiés, au moyen desquels on eût pu, avec les marchandises de l'Europe devenues nécessaires dans ces climats, attirer l'or & l'argent de ces belles Régions.

La Catalogne fut affligée cette année

d'un déluge affreux ; les pluies commencerent à tomber le 12 Septembre, & durerent avec une violence inouie & sans interruption jusqu'au 27, qu'une tempête affreuse porta l'eau de la Mer jusques dans le sein de Barcelonne; toutes les rivieres se déborderent ; une partie des Villes de Balaguier, de Lérida, de Tortose, de Barcelonne fut abîmée, avec plus de trente Bourgs ou Villages ; cinquante mille ames périrent, & le dommage monta à plus de neuf millions de nos espèces.

1618. Le Duc de Lerme, qui vouloit se mettre à l'abri du sort qui menace un *Ministre*, quand il vient à être *disgracié*, recherchoit depuis long-tems la Pourpre Romaine ; le Pape lui envoya le Chapeau & l'Anneau : honneur que la Cour de Rome n'accorde qu'aux Princes du Sang Royal. Le S. Pere avoit plus besoin pour sa famille du Premier Ministre d'Espagne, dispensateur des graces & des bienfaits de la Monarchie, que de tous les Princes ensemble : mais la nouvelle dignité du Duc de Lerme ne l'empêcha pas d'être chassé de la Cour & relegué dans ses Terres ; son fils le Duc

d'Ucede lui avoit depuis quelque tems enlevé les bonnes graces du Roi. Ce jeune Seigneur obtint la place de Premier Miniſtre, & ne gouverna pas mieux que ſon pere; le Moine Alliaga, Confeſſeur du Roi, l'un des auteurs de la diſgrace du Cardinal-Duc, partageoit le crédit, la faveur & le gouvernement avec Uzeda. Rodrigue Calderon, Favori & Miniſtre du Duc de Lerme, fut arrêté; ſous le Regne ſuivant, il eut la tête tranchée comme homicide & concuſſionnaire: ſes richeſſes immenſes étoient ſon principal crime.

La conſpiration contre Veniſe, formée depuis long-tems par le Marquis de Bedmar, eſt découverte. Il ne s'agiſſoit pas moins que d'égorger le Sénat, & de porter le fer & le feu dans cette grande Ville, de livrer enſuite à l'Eſpagne tout ce qui dépendoit de cette République. Une infinité d'aventuriers complices de Bedmar furent pris, jettés dans la mer, ou exécutés en priſon; cet Ambaſſadeur lui-même manqua d'être mis en pieces par la populace: il trouva le moyen de ſe ſauver à Milan. Cette conjuration, dont l'Hiſtoire a été ſi bien écrite par

l'Abbé de Saint-Réal, est regardée aujourd'hui comme un problême. Une affaire aussi importante méritoit, dit un Historien contemporain, d'être éclaircie aux yeux de toute l'Europe : cependant tout se passa dans un secret impénétrable ; les Juges dirent ce qui leur plut ; on fit périr secrettement les principaux conjurés. Le désir de rendre le nom Espagnol odieux à toute l'Italie, & de se venger du Triumvirat qui lui avoit fait tant de mal, n'auroit-il pas porté le Sénat de Venise à inventer cet affreux complot ? Quoi qu'il en soit, Bedmar fut envoyé en Flandres en qualité de *Premier Ministre des Archiducs*, & quelque tems après fait Cardinal.

D. Pedre de Tolede fut rappellé du Milanez ; le Triumvirat, qui avoit répandu l'allarme & la défiance en Italie, paroissoit anéanti ; il ne restoit plus de Triumvir que le Duc d'Ossonne. Ferdinand, déjà parvenu à la Couronne de Bohême, est élu Roi de Hongrie. Les Seigneurs Bohêmiens reclamerent en vain le droit d'élire leur Souverain ; sur le refus de la Cour, ils se révolterent contre l'Empereur dont ils jetterent les

Commiſſaires par les fenêtres du Château de Prague; Matthias craignant de s'être trop avancé en faveur de ſon couſin, paroiſſoit ſe repentir de l'avoir adopté; Ferdinand & l'Ambaſſadeur Eſpagnol d'Ognate eurent l'audace de faire arrêter le Cardinal de Cleſel, Premier Miniſtre de l'Empereur, qu'ils accuſoient de donner de mauvais conſeils à ſon maître; Matthias ne ſe vengea point d'un affront ſi ſanglant; la Cour de Madrid, à qui Ferdinand devenoit plus cher de jour en jour, envoya le Comte de Buquoi avec douze mille Eſpagnols ou Wallons pour le ſoutenir ſur ſes Thrônes chancelans.

L'Empereur mourut au plus fort des troubles de l'Allemagne, laiſſant ſa Maiſon & l'Empire dans une terrible criſe. 1619.
La Moravie, la Luſace, la Siléſie ſe déclarerent ouvertement contre le Prince qui devoit lui ſuccéder. Béthléem Gabor, ſoutenu par les Turcs, attaquoit la Hongrie; la moitié de l'Autriche refuſoit de reconnoître Ferdinand; quatre Electeurs offrirent l'Empire au Duc de Baviere, & les Bohêmiens leur Couronne au Duc de Savoye. Le bonheur particulier de la Maiſon d'Autriche la ſauva

d'une ruine qui paroissoit inévitable, & la conduisit au plus haut dégré de la puissance. Le Duc de Baviere refusa le Thrône Impérial, & devint l'ami & le protecteur de Ferdinand; le Duc de Savoye n'osa accepter les propositions des Bohêmiens, dans la crainte que pendant son absence les Espagnols ne lui enlevassent son Patrimoine en Italie; l'Espagne envoya à propos de l'argent & des troupes à Vienne; Ferdinand reçut des secours de l'Electeur de Saxe, qui espéroit que la Maison d'Autriche le mettroit en possession des Duchés de Berg, de Cleves & de Juliers. Les François, qui pouvoient profiter des circonstances pour écraser la Branche d'Autriche Allemande, se déclarerent en sa faveur, persuadés qu'il n'y avoit qu'un Empereur Autrichien qui pût défendre la Hongrie contre les Turcs, & maintenir la Religion Catholique en Allemagne.

Ferdinand fut élû Empereur presque sans aucune contradiction; mais dans le même tems l'Electeur Palatin, Chef de l'Union Evangélique en Allemagne, acceptoit la Couronne de Bohême.

Béthléem Gabor enlevoit la Hongrie

au nouvel Empereur; de-là il se joignit au Comte de Thurn, Général des Bohêmiens révoltés; tous ensemble marcherent droit à Vienne : mais c'étoit-là le terme des malheurs de Ferdinand. Buquoi remporta une victoire sur Gabor; Sigismond, Roi de Pologne, envoya une armée en Hongrie, pour conserver ce Royaume à la Maison d'Autriche, & le Pape l'assista de grosses sommes d'argent.

Les Etats de Portugal assemblés à Lisbonne reconnoissent le Prince d'Espagne Successeur au Royaume de Portugal. Quoiqu'affoibli par la ruine de son Commerce & de ses Etablissemens en Asie, ce Royaume, devenu Province de la Monarchie, fit un don gratuit de deux millions de ducats.

Les galeres de Sicile & de Naples continuoient d'enlever une infinité de vaisseaux Turcs; le Bacha du Caire avec sa 1620.
galere, sur laquelle il y avoit un butin de quatre millions, tomba entre les mains des Espagnols, & fut conduit à Naples. C'étoit au génie du Duc d'Ossonne, Viceroi de Naples, qu'on devoit tous ces avantages, & la sécurité de l'Italie, sur

les côtes de laquelle les Turcs & les Africains n'osoient plus faire de descentes : mais les services que ce Duc venoit de rendre étoient effacés aux yeux de la Cour par son affectation de popularité & d'ambition ; les Grands de Sicile & de Naples, dont il avoit réprimé la tyrannie, le firent soupçonner d'aspirer au Thrône. Ossonne, qui comprit qu'on l'avoit perdu, songea, dit-on, à s'empaparer de la Couronne de Naples, à la faveur de l'amitié du Peuple, & par les secours de la France & du Pape ; mais ces Puissances se moquerent de son projet : le Cardinal de Borgia le remplaça sans trouver d'obstacle. Ossonne revint à Madrid, où il entra, non en accusé, mais en triomphateur ; cependant sous le Regne suivant il fut arrêté, conduit en prison, & sur le point de périr sur un échaffaut.

Ce n'est pas le seul service que rendit la Cour de France à la Maison d'Autriche, en refusant d'appuyer un rebelle : le Traité d'Ulm conclu par sa médiation, sauva la Branche Allemande d'un danger éminent ; on convint que les Catholiques & les Protestans laisseroient démêler leurs querelles à l'Empereur & à

l'Electeur Palatin, au ſujet de la Bohême. Ce Traité livroit preſque le dernier à la diſcrétion de Ferdinand. En effet, perſonne n'ignoroit que le Roi d'Angleterre, beau pere de l'Electeur, ne ſe mettroit pas en devoir de ſecourir ſon gendre ; la Hollande qui voyoit la Trève qu'on lui avoit accordée pour douze ans, prête à expirer, avoit beſoin de toutes ſes forces ; l'Empereur avoit pour lui la Cour de Rome, l'Eſpagne & la Pologne, qui le ſecouroient efficacement.

Preſque ſûr de vaincre, Ferdinand mit au Ban de l'Empire la Bohême & les Provinces incorporées ; le commandement de l'armée Impériale fut confié à l'Electeur de Saxe & au Duc de Baviere ; le premier s'empara de la Luſace, le ſecond s'avança à Prague, où il combattit & vainquit entierement l'Electeur Palatin. Un Carme Eſpagnol nommé Dominique, le Crucifix à la main, animoit les Catholiques qui firent des prodiges de valeur : c'eſt ſur-tout aux Eſpagnols & aux Wallons qu'on attribua cette victoire déciſive, dont les ſuites entrainerent la réduction de la Siléſie, de la Moravie & de la Bohême ; la haute

& la basse Autriche avoient renoncé à la confédération avant la bataille de Prague.

Pendant que le Palatin se laissoit dépouiller d'une Couronne qu'il étoit venu chercher, Spinola à la tête de trente mille Espagnols & Wallons, lui enlevoient le Palatinat son patrimoine : ce Prince déthroné fuit en Dannemarck & de-là en Hollande, où on lui donna une pension digne de son rang pour subsister.

La preuve que la politique des Espagnols étoit encore supérieure à celle des autres Peuples de l'Europe, c'est que l'Angleterre & la France, amusées par leurs intrigues, parurent insensibles à la chûte d'un Prince qu'il étoit de leur intérêt de soûtenir.

Le Duc de Feria, Gouverneur du Milanez, profita des circonstances pour s'emparer de la Valteline, petite contrée située entre le Milanez & le Tirol. Il coloroit son usurpation du zele de la Religion ; c'étoit, disoit-il, afin de protéger les Habitans Catholiques opprimés par les Grisons Protestans : mais rien n'étoit plus à la bienséance de la Maison d'Autriche que ce passage, pour intro-

duire des troupes d'Allemagne en Italie & d'Italie dans l'Empire. Les deux Puissances Autrichiennes pouvoient déjà communiquer facilement entr'elles par le Rhin. Au reste la Valteline avoit été autrefois attachée au Milanez jusqu'à Maximilien Sforce, qui s'en dépouilla en faveur des Grisons. Charles V. qui connoissoit toute l'importance de ce passage, s'étoit efforcé inutilement de le réunir au Milanez. Venise, le Duc de Savoye, le Roi de France, le Pape même, qui pénétroient les desseins de l'Espagne, se déclarerent en faveur des Grisons.

Les Turcs délivrés du Duc d'Offonne, envoyerent leur flotte sur les côtes de Naples, où elle prit & pilla Manfredonia, & commit des ravages affreux.

Le Roi, par un Edit le plus salutaire qui ait jamais été émané du Thrône, accorda les honneurs de la Noblesse, avec exemption d'aller à la guerre, à tous les Espagnols qui s'adonneroient à la culture des terres. Rien de plus digne de compassion, que l'affreux spectacle de ces vastes & fertiles contrées, incultes & dépeuplées depuis l'expulsion des

Maures. Cet Edit si sage ne produisit pas un grand effet sur une Nation qui ne faisoit gloire que de l'oisiveté & du funeste métier de la guerre.

Cependant l'Empereur se comportoit en vainqueur irrité; il dépouilloit la Bohême de tous ses priviléges, & faisoit couper la tête en un seul jour à vingt-sept des principaux Gentilshommes de ce Royaume; l'Electeur Palatin & ses amis furent mis au Ban de l'Empire; on envoya contre eux l'Archiduc Albert & le Duc de Baviere, qui devoient partager le Palatinat : on fermoit par-là aux Hollandois les secours des Protestans d'Allemagne.

1621. Le Roi de France étoit occupé à combattre ses Sujets Calvinistes : guerre que l'Espagne ne contribua pas peu à lui faire entreprendre. Pour le Roi d'Angleterre, sa conduite excitoit la compassion & les railleries de toute l'Europe : le Comte de Gondemar, l'un des plus rusés Espagnols de ce siécle, lui faisoit espérer le mariage du Prince de Galles avec l'Infante Marguerite, depuis épouse de l'Empereur Ferdinand III; il l'assuroit qu'au moyen de cette alliance, le

Roi d'Espagne feroit rétablir son gendre dans le Palatinat, sans qu'il s'embarrassât dans une guerre ruineuse. On ne peut trop être surpris du pouvoir de cet Espagnol sur l'Esprit de Jacques I. & des moyens par lesquels il parvint chez les Anglois à un crédit presqu'aussi grand que celui de Buckingham, Favori du Roi; il avoit soin de faire en fort mauvais Latin des contes au Roi, qui se piquoit de parler cette Langue aussi purement qu'un Professeur d'Oxford; Jacques prenoit un plaisir singulier à relever les barbarismes de l'Espagnol. Au surplus Gondemar se moquoit de lui : *moi, je parle Latin en Gentilhomme, & lui en Pédant*, écrivoit-il à la Cour d'Espagne. Il persuada à l'imbécille Jacques de faire couper la tête au Chevalier Raweleig, Auteur de l'Histoire du Monde, pour avoir attaqué l'Amérique Méridionale.

Un bâtard du Comte Ernest de Mansfeld & un Prince de la Maison de Brunswick firent, pour l'Electeur Palatin, ce que le Roi d'Angleterre n'avoit pas le courage de faire pour son gendre; ils assemblèrent des troupes, & soutinrent le

parti du Prince opprimé. Le Comte de Buquoi, Général de Philippe, qui combattoit en Bohême, en Moravie & en Hongrie, & par-tout heureusement pour l'Empereur, trouva la mort dans cette campagne dont les succès affermirent la Couronne sur la tête de Ferdinand.

La France, Venise, le nouveau Pape Gregoire XV. (de la Maison de Ludovisio), pleins de défiance contre l'Espagne, négocierent pour soustraire la Valteline à la domination de cette Monarchie : chacune de ces Puissances, pour des raisons différentes, n'osa employer la force des armes en faveur des Grisons.

La Trève avec la Hollande expirée ; Peckius, Chancellier du Brabant, fut envoyé à la Haye par l'Archiduc, pour sommer les Etats Généraux de le reconnoître en qualité de leur Souverain ; mais il manqua d'être mis en pieces par la populace. On prolongea cependant la Trève pour six semaines : la longue & sanglante guerre dont elle fut suivie ne devoit point être soutenue par Philippe III. qui mourut le 31 Mars.

A peine relevé d'une maladie dangereuse, ce Prince alloit donner audience à l'Ambassadeur de France ; dans la salle même où il travailloit il y avoit un brasier très-ardent ; le Roi se trouva incommodé de la chaleur, & demanda qu'on ôtât le feu : mais personne n'osa s'en charger, dans la crainte d'empietter sur l'office de celui qui avoit cet emploi. Pendant qu'on cherchoit l'Officier, le Roi tomba dans une telle foiblesse, qu'il fallut le porter mourant dans son lit ; ainsi les formalités de l'étiquette, & le caractere lent & circonspect de la Nation, couterent la vie à ce Prince. *Gardez-vous*, disoit-il en mourant à son fils, *de m'imiter ; à mon avenement à la Couronne je chassai les vieux Ministres de mon pere, & je m'en trouvai mal : servez vous de ceux que j'ai mis en place, ils ont du zele & de l'expérience.* Le premier soin de son successeur fut de les disgracier.

Le Roi fit un Testament dont il confia l'exécution au Cardinal-Duc de Lerme, à qui il avoit fait expédier un ordre de revenir à la Cour le jour même qu'il mourut, aux Ducs d'Uzeda & de l'In-

fantado, au Pere Alliaga ſon Confeſſeur, & aux Préſidens des Conſeils de Caſtille & d'Arragon.

Philippe III. Prince foible, indolent, inappliqué, avoit d'ailleurs de la piété, de la douceur, de l'humanité, les mœurs les plus pures, & la conſcience fort timorée. La confiance aveugle qu'il eut pour ſes Miniſtres, ſon éloignement extrême pour les affaires auxquelles il donnoit à peine une heure par jour, lui causerent à la mort les remords les plus violens; il ſe ſentoit coupable des crimes que des Favoris & des Miniſtres avares, vindicatifs, ambitieux, deſpotiques pouvoient avoir commis ſous ſon nom. *Le Duc d'Oſſonne l'appelloit le grand Tambour de la Monarchie.* A ſa mort il ne ſe trouva pas un ſol dans l'épargne.

PHILIPPE IV.

1621. PHILIPPE, âgé de ſeize ans, remit l'adminiſtration abſolue des affaires à ſon Favori Gaſpard de Guſman, Comte d'Olivarès. Celui-ci, jeune, ambitieux, ardent, l'un des plus profonds

Politiques que l'Eſpagne ait produits, perſuada d'abord au Roi de prendre le ſurnom de Grand. Etoit-ce pour engager ce Prince à mériter un pareil titre ? Ou ce Miniſtre, comptant ſur ſon génie, ſur la puiſſance de ſon maître, & le bonheur de la Maiſon d'Autriche, ſe flattoit-il d'exécuter tant de grandes choſes pendant ſon Miniſtere, que Philippe comblé de gloire deviendroit le premier Prince de l'Univers, & effaceroit les Rois d'Eſpagne connus ſous le nom de Philippe ? Quoi qu'il en ſoit, la ſituation de l'Europe étoit telle que le projet d'Olivarès n'avoit rien de téméraire, ni de chimérique. Jamais depuis Charles V. la Maiſon d'Autriche n'avoit été ſi unie dans ſes deux Branches, ni ſi affermie en Allemagne. Tandis que les Généraux de l'Empereur & l'argent de Philippe ſoumettoient l'Empire, l'Eſpagne aidée à ſon tour des troupes de Ferdinand, ne pouvoit-elle pas réduire la Hollande & ſubjuguer l'Italie ? Quels obſtacles avoit-on à appréhender ? Le Roi d'Angleterre le plus foible des hommes, content d'écrire contre les Théologiens Catholiques, voyoit d'un œil indifférent la chûte de ſon gen-

dre ; le Roi de France combattoit alors ſes Sujets Calviniſtes ; le Roi de Suede, dénué d'argent, avoit ſur les bras la Ruſſie & la Pologne ; le reſte de l'Europe étoit ou gagné, ou peu à craindre. Quelles circonſtances pour Olivarès ! Auſſi abſolu dans le Conſeil de Vienne que dans celui de Madrid, il croyoit déja que la gloire de conduire la Maiſon d'Autriche à la Monarchie Univerſelle lui étoit réſervée : dans cette idée flatteuſe, il ſe prépara à employer la force des armes, la politique la plus déliée & l'or du Pérou pour tout envahir. Nous verrons comment l'évenement confondit les deſſeins les mieux concertés du *Miniſtre* Eſpagnol. Deux hommes peu connus alors, Guſtave & Richelieu, devoient humilier la Puiſſance Autrichienne : l'un ſorti du fond du Nord, effaça par ſon courage, ſes ſuccès, & une nouvelle façon de faire la guerre, tous les Capitaines des derniers ſiécles, & rappella dans l'Europe étonnée le ſouvenir des anciens Conquérans, qui dans une ſeule campagne changeoient la deſtinée des plus puiſſans Empires : Richelieu, auſſi redoutable par ſa politique que Guſ-

tave

tave par ses armes, souleva presque toute la République Chrétienne contre l'Espagne. Le Monarque Suédois fut le fléau de Ferdinand, & le Ministre François ne se rendit pas moins redoutable à Philippe IV. La perte imprévûe d'un beau Royaume, la révolte de quelques Provinces, la disette d'hommes, les revers, affoiblirent tellement l'Espagne, qu'elle ne fit plus que languir après le Regne que nous traçons. Si Olivarès s'étoit servi de ses talens pour gouverner en paix sa Patrie, comme il les employa pour la faire triompher, il n'est pas douteux qu'il eût pu lui rendre tout l'éclat qu'elle avoit sous le Regne de Ferdinand & d'Isabelle.

La Cour changea entierement de face avec le nouveau Roi; les principaux Emplois furent donnés aux amis d'Olivarès; les Ministres de Philippe III. furent chassés de la Cour & persécutés; le Cardinal de Lerme, qui accouroit à Madrid, reçut sur la route ordre de retourner dans son exil, & fut privé du présent de quinze mille charges de bled qu'on lui avoit donné à prendre tous les ans sur la Sicile, on lui ôta aussi sa pension de soi-

xante-douze mille écus. Il lui restoit encore des biens immenses. On croit que sans la Pourpre Romaine dont il étoit revêtu, il eût laissé sa tête sur un échaffaut. Son Favori Calderon, qui n'étoit pas Cardinal, eut la tête tranchée : il avoit obtenu une abolition du feu Roi, à laquelle on n'eut aucun égard. Outre les malversations infinies dont il fut trouvé coupable, il étoit souillé de plusieurs assassinats ; ses Juges le déchargerent du crime d'avoir empoisonné la feue Reine ; le Duc d'Uzeda fut arrêté & conduit au Château de Torrejon : son ami le Duc d'Offonne eut le même sort ; on lui fit son procès & il mourut en 1624, sans qu'on lui eût prononcé sa *Sentence* ; le Pere d'Alliaga *, Confesseur de Philippe III. fut dépouillé de l'important emploi d'Inquisiteur Général, & confiné dans un Couvent de son Ordre à quinze lieues de la Cour ; le Comte de Saldaigne, second fils du Cardinal de Lerme, reçut pour alternative d'épouser une fille de la Reine, à qui il avoit donné une promesse de mariage, ou d'avoir la tête

* Il étoit Dominicain.

coupée. Toute la Monarchie applaudit au nouveau Ministere; Olivarès, fait Duc & Grand d'Espagne, n'osa prendre le titre de Premier Ministre, attendu sa jeunesse; mais il le confia comme un dépôt à son oncle D. Balthasar de Zuniga. Le premier soin du Ministere fut de signer à Madrid avec la France un Traité au sujet de la Valteline: on convint que ce passage seroit rendu aux Grisons, & que les affaires de la Religion seroient rétablies sur le pied où elles étoient en 1617: mais le dessein de la Cour n'étoit point d'exécuter ce Traité; elle ne songeoit qu'à tromper le Pape, la France & les Suisses, pour avoir le tems d'asservir la Hollande, avec qui la Trève venoit d'expirer. La Forteresse de *Marmora* en Afrique qu'assiégeoient cinquante mille Maures & une flotte Hollandoise, fut délivrée par D. Alfonse Contreras: les ennemis perdirent quatorze mille hommes dans cette expédition. D. Frederic de Tolede vainquit une escadre Hollandoise dans le Détroit de Gibraltar. Les Hollandois firent une perte plus importante, en se laissant enlever les Moluques. Tous ces succès inspiroient à

Olivarès les plus vastes espérances.

Sur ces entrefaites mourut l'Archiduc Albert; c'étoit le cinquieme des Princes de la Maison d'Autriche emportés en moins de quatre ans; l'Empereur Matthias, Philippe III. l'Archiduc Maximilien, le fils aîné de l Empereur régnant, & Albert. Ce dernier fut l'amour & les délices de ses amis & de ses Sujets; on ne l'appelloit que le bon, le religieux, le modéré, le pacifique Albert. Sa mort n'apporta aucun changement dans les Pays-Bas.

Spinola, après avoir laissé le commandement de l'armée du Palatinat à D. Gonzale de Cordoue, fut attaquer la Hollande, ayant sous ses ordres une armée de soixante mille hommes. Les succès de Spinola ne répondirent point aux attentes de l'Espagne; ce Général se contenta de mettre le siége devant Juliers, qu'il ne prit que l'année suivante.

L'Empereur suivoit avec ardeur le projet de ruiner les Protestans d'Allemagne, & de se rendre Maître absolu dans l'Empire; le Comte d'Ognate, Ambassadeur d'Espagne, étoit comme son premier

Miniſtre : par ſon conſeil, Ferdinand accorda à Betlem Gabor, en Hongrie, tout, excepté le titre de Roi qu'il ſe réſerva. Son bonheur voulut encore qu'il ne fût pas inquiété par les Turcs, qui venoient de perdre une grande armée contre la Pologne, & d'étrangler leur Sultan Oſman pour mettre en ſa place l'imbécille Muſtapha ; il ne comptoit d'ennemis en Allemagne que l'Avanturier Mansfeld, l'Adminiſtrateur d'Halberſtad, Brunſwick, qui ſe faiſoit appeller l'ami de Dieu & l'ennemi des Prêtres ; (ce Prince étoit en même tems le Chevalier de l'Electrice Palatine, un avanturier & un brigand funeſte à ſa Patrie), & enfin le Marquis de Bade-Dourlach ; voilà à quoi ſe réduiſoient les reſſources de l'Electeur Palatin & des Proteſtans. Gonzale de Cordoue lui enleva, malgré ſes Protecteurs, Keiſerlautre & Landſtad. Il l'eût dépouillé de Frankendal ſa plus forte Place, & détruit l'armée de Mansfeld, ſi Tilly, Général du Duc de Baviere, eût voulu ſe joindre à lui : mais Tilly avoit des ordres ſecrets de ne contribuer que le moins qu'il pourroit aux victoires des Eſpagnols. Déjà la jalouſie

contre la Cour de Madrid, & l'accroissement rapide de la puissance Autrichienne, retenoient & effrayoient les Alliés mêmes de l'Empereur.

La Hollande s'unit par l'alliance la plus étroite avec la France; Louis XIII. ne vouloit point que cette République naissante succombât sous les efforts de l'Espagne, & encore moins qu'elle fournît des secours aux Calvinistes de ses Etats, avec qui il en étoit aux mains. On accusoit les François rebelles d'avoir formé le projet de se cantonner dans les Provinces du Midi, & d'y établir une République à l'imitation des Rebelles Hollandois. On ne sçauroit croire combien l'exemple de la Hollande fut contagieux, & jusqu'à quel point on poussa la fureur de l'esprit républicain pendant plus de la moitié de ce siécle chez presque toutes les Nations de l'Europe.

1622. Le Roi par un Edit solemnel ordonne à tous les Officiers d'Etat, de Justice & de Finances, de donner l'inventaire de leurs biens avant que d'entrer en exercice de leurs Charges. Par une Bulle du premier Mars, le Pape canonisa quatre Espagnols, S. Ignace de Loyola, Saint

François Xavier, Sainte Therese & Saint Isidore de Madrid. Les transports de joye de la Nation éclaterent à ce sujet au-delà de ce qu'on peut imaginer; on célébra la gloire des nouveaux Saints avec des fêtes continuelles, des courses de taureaux, des Carousels. On ne remarque ce trait, que parce qu'il peint le génie & les mœurs des Espagnols de ce siécle.

Juliers se soumit le 22 Janvier à Spinola, après cinq mois de siége. Les Hollandois ne laisserent pas de faire arrêter le Gouverneur pour ne s'être pas défendu jusqu'au dernier soupir. Il étoit de l'intérêt de la République, sur-tout au commencement de la guerre, de faire entendre aux Peuples, qu'il falloit vaincre ou périr. Trois armées Protestantes entrerent à la fois dans le Palatinat, pour en chasser les Impériaux, les Espagnols & les Bavarois. Le danger commun réunit Tilly & Cordoue, qui vainquirent ensemble le Marquis de Bade-Dourlach. Jacques I. négocioit cependant à Bruxelles pour le rétablissement de la paix entre l'Empereur & le Palatin; l'Archiduchesse étoit médiatrice : mais l'Espa-

gne & l'Empereur trompoient le Roi d'Angleterre, qui poussa la complaisance ou la simplicité jusqu'à permettre aux Espagnols de lever quatre mille Anglois pour leur armée de Flandre. Cordoue & Tilly remporterent encore une victoire complette à Haoest sur les rives du Mein; le Palatin, Mansfeld & Halberstadt évacuerent enfin le Palatinat ravagé pour se jetter en Alsace : mais l'infortune les y suivit encore. Mansfeld, après avoir levé le siége de Saverne, fut désoler la Lorraine & les frontieres de la Champagne. Cet homme, le premier Général de son tems, par l'art avec lequel il sçavoit faire subsister une armée, plus redoutable après des défaites que d'autres après des victoires, l'Annibal enfin ou le Coligni de ce siécle, jouit de la gloire de se voir recherché par toutes les Puissances de l'Europe, dont il dévastoit tour à tour les Provinces; le Roi de France, les Huguenots, l'Espagne & la Hollande lui firent les propositions les plus séduisantes; sa haine pour la Maison d'Autriche, à qui son pere avoit été si utile, & l'espérance d'être mieux payé, le déterminerent en faveur des Hollan-

dois. Il prit son chemin par le Luxembourg pour entrer en Hollande : mais Cordoue, qui n'avoit cessé de le suivre, & de le harceler depuis sa sortie du Palatinat, lui livra bataille à Fleurus le 28 Août. Mansfeld, quoique vaincu, sauva plus de la moitié de son armée par une retraite admirable ; il joignit Maurice de Nassau, & lui aida à faire lever le siége de Bergopzoom à Spinola, qui perdit devant cette Place deux mois & neuf mille hommes. Spinola vengea son désastre en déconcertant à son tour les desseins de Maurice sur Boisleduc, Ostende & Anvers. L'Europe entiere avoit alors les yeux sur ces deux fameux Généraux ; même génie, même courage, mêmes ressources, la victoire les favorisoit tour à tour, sans se fixer en faveur de l'un ou de l'autre.

Tilly prit Heidelberg, Capitale du Palatinat ; le Duc de Baviere envoya au Pape la Bibliotheque du Palatin son parent, une des meilleures & des plus nombreuses de l'Europe.

Au mépris du Traité de Madrid, au sujet de la Valteline, conclu l'année précédente, le Duc de Feria en signa un

autre très-avantageux à Milan avec les Valtelins. Ce Traité souleva la France, le Pape, Venise & le Duc de Savoye : mais Olivarès croyant qu'il n'étoit pas encore tems de braver toutes les Puissances jalouses de l'Espagne, consentit de rendre le Pape dépositaire de la Valteline ; il fit en même tems épouser au Prince Ludovisio, neveu du S. Pere, la Princesse de Venouse, la plus riche héritiere de l'Italie, afin de mettre le Pape dans les intérêts de l'Espagne.

Les Maures sont obligés de lever le *siége* d'Oran vaillamment défendue par D. Jean de Cardenas : mais les Persans & les Anglois joints ensemble, firent la conquête d'Ormus dans le Golphe Persique. Il y avoit près d'un siécle que cette Ville importante avoit été subjuguée par les Portugais ; ce Peuple dont l'Empire dans les Indes étoit démembré chaque année, avoit pourtant fondé & conservé cet Empire avec ses seules forces, tandis que l'Espagne si puissante se le voyoit enlever par des Négocians. Le Portugal ne retiroit de sa soumission à la Maison d'Autriche, que de la honte, des malheurs & des défaites.

La mort de D. Balthaſar de Zuniga, l'ami & le Collegue d'Olivarès, rendit celui-ci unique dépoſitaire de la Puiſſance Souveraine. L'Empereur inveſtit le Duc de Baviere de la Dignité Electorale & du haut Palatinat; le nouvel Electeur reſtitua à l'Empereur la haute Autriche, qui lui avoit été engagée pour la ſureté d'une ſomme de treize millions de florins. La Cour de Madrid trouva mauvais que Ferdinand élevât la Maiſon de Baviere, autrefois ennemie & rivale de celle d'Autriche. 1623.

Par un Traité ſigné à Londres le 29 Mars, le Roi d'Angleterre conſentit que Frankendal, la ſeule Place qui reſtoit à l'Electeur Palatin, fût remiſe en ſequeſtre pendant dix-huit mois entre les mains de l'Archiducheſſe : il promettoit en même tems d'obliger ſon gendre à renoncer à ſes liaiſons avec Mansfeld & Halberſtadt, qui étoient revenus dans l'Empire, à deſſein d'y entretenir un reſte de parti en ſa faveur. A ces conditions l'Eſpagne ſigna une Trève de quinze mois, & fit eſpérer à Jacques que ſon gendre ſeroit rétabli dans ſes Etats, auſſi-tôt que le Prince de Galles auroit épouſé l'In-

ſante Marie, dont on négocioit le mariage. Mais la Maiſon d'Autriche étoit bien éloignée de conclure cette alliance; Jacques impatient des lenteurs ordinaires de la Cour d'Eſpagne, prit le parti d'envoyer ſon fils le Prince de Galles à Madrid, pour épouſer en perſonne la Princeſſe. Cette imprudence lui donna un nouveau ridicule dans toute l'Europe; l'Infante, loin de tenir compte à ſon amant d'une galanterie ſi extraordinaire, déclara qu'elle ſe jetteroit plutôt dans un Couvent que d'épouſer un Hérétique; le Roi & toute ſa Cour ſe moquerent de Jacques; on regarda par-tout le Prince comme un Héros de Roman & un Chevalier errant; le Parlement d'Angleterre éclata. Un Fou qui étoit à la Cour de Jacques, lui dit : *Il faut que nous changions de bonnet. Eh pourquoi,* reprit le Roi étonné? *Pour avoir fait la folie d'envoyer votre héritier en Eſpagne.* Au reſte, le Prince Anglois fut reçu à Madrid avec beaucoup de politeſſe & de magnificence; Philippe lui céda par-tout le pas & la droite; on lui donna les fêtes les plus galantes; on fit des carouſels dans la Place de Madrid, où le Roi & l'Infant

D. Carlos ſignalerent leur adreſſe ; on obtint même une Diſpenſe du Pape pour ce prétendu mariage, en faveur duquel Jacques promettoit d'adoucir les Loix ſéveres de l'Angleterre contre les Catholiques ; le Pape, ſur des lettres polies que le Roi d'Angleterre & ſon fils lui avoient écrites, ſe flatta de les voir retourner à la Religion de leurs ancêtres : voilà à quoi aboutirent la démarche du Prince de Galles, & un voyage de cinq cent lieues. Buckingham, homme à bonnes fortunes, conduiſoit le Prince ; il ſe déclara l'amant, les uns diſent de la Reine, les autres de la Ducheſſe Olivarès, & laiſſa éclater toutes les folies qu'on lui vit faire enſuite à la Cour de France. Le Miniſtre Eſpagnol qui n'étoit pas moins fier que Buckingham, ne tarda pas à ſe brouiller avec lui ; le Favori du Roi d'Angleterre devint auſſi odieux à la Cour de Madrid que le Prince lui étoit cher ; Buckingham ſe vengea en contribuant à la rupture du mariage. Cependant le Prince de Galles rappellé par les ordres de ſon pere & les vœux des Anglois, emporta en ſortant de Madrid l'amour & la vénération de la Nation Eſ-

pagnole, accoutumée depuis long-tems à n'estimer qu'elle. La négociation ne parut alors que différée; mais l'année suivante elle fut rompue de part & d'autre avec éclat : le Parlement d'Angleterre menaça de faire le procès à ceux qui avoient exposé la Majesté de leur Roi à un affront; Jacques s'apperçut enfin que l'Espagne l'avoit trompé, & les deux Cours parurent aussi aigries, qu'elles avoient été auparavant unies.

Ribera, Chef d'Escadre, combat & coule à fond une Escadre Algérienne; Menesés, Gouverneur de Magazan en Afrique, remporta une victoire complette sur une armée effroyable de Maures : la victoire couronnoit alors par-tout les Généraux Espagnols; les galeres de Sicile, commandées par un Doria, détruisirent près de la Goulette une nouvelle flotte, & amenerent quatre vaisseaux ennemis à Messine; on arrêta dans les Ports d'Espagne cent soixante navires Hollandois, qui y faisoient commerce sous le Pavillon de Hambourg.

La campagne de Flandre ne fut pas fertile en évenemens; dès l'hiver Maurice de Nassau avoit échoué dans une

entreprise sur Anvers; le Ciel sembla combattre en faveur de l'Espagne en cette occasion. Le Stathouder avoit si bien pris ses mesures, que, sans une gelée imprévue, suivie d'une tempête qui fit périr six de ses vaisseaux, il prenoit cette Ville importante, dont la perte entraînoit celle du Brabant & de la Flandre.

Le Roi de France, la République de Venise & le Duc de Savoye, las de se voir le jouet de la Cour de Madrid, signerent à Paris une Ligue pour arracher la Valteline des mains de l'Espagne, & pour chasser l'Archiduc Léopold du Pays des Grisons.

Une Ligue plus formidable attaquoit en Allemagne l'autre Branche de la Maison d'Autriche; elle étoit composée du Roi de Dannemarck, de l'Electeur de Brandebourg, des Ducs de Brunswick, d'Holstein & de Meckelbourg, qui prirent les armes en faveur de l'Electeur Palatin; le théatre de la guerre fut transporté en Westphalie, où les Hollandois envoyerent de grands secours: mais toutes ces forces réunies avoient à leur tête l'Administrateur d'Halberstadt, qui étoit plus fatal aux Prêtres & aux Moines

qu'aux Soldats de la Maison d'Autriche. Tilly ne tarda pas à remporter sur lui une victoire décisive à Stadlo ; le vaincu fuit presque seul en Hollande : mais Mansfeld se maintenoit toujours dans l'Empire, qu'il ravageoit avec une poignée de soldats.

Olivarès fit voir cette année qu'il n'étoit pas moins propre à faire fleurir un Etat, qu'à donner de la considération à son maître au-dehors, en engageant le Roi à faire publier sa célebre Ordonnance du 10 Février, par laquelle on supprimoit les deux tiers des Officiers de Justice & de Finances : il en restoit peut-être encore trop. Il défendoit à ceux qui aspiroient aux Charges & aux Dignités de séjourner plus d'un mois à la Cour. On s'étoit apperçu que les Provinces étoient désertes, tandis que la Résidence Royale regorgeoit de monde. Il ôtoit aux Chancelleries le pouvoir d'envoyer des Juges en Commission, attendu l'abus qu'ils y faisoient de leur autorité, & de recevoir de vingt ans aucuns Greffiers.

Comme on attribuoit en partie au luxe la disette de Citoyens & d'argent, le Roi

défendoit à tous ses Sujets, sans excepter les Infants ses freres, d'avoir plus de dix-huit domestiques * à leur service; de dorer, argenter, broder d'or ou d'argent aucun métail, meubles, habits, excepté les ornemens nécessaires au Culte divin; & les harnois des chevaux; de porter des manteaux de soye **. La même Ordonnance enjoignoit de marquer les piéces de drap ou de soye fabriquées en Espagne, ou dans les Manufactures étrangeres. Après avoir réglé les dots au prorata du bien des familles, le Législateur défendoit au fiancé de donner à la future plus de la huitieme partie de la dot en joyaux, vêtemens, déclarant nuls tous contrats, promesses, actes passés au contraire.

La même Ordonnance prodiguoit avec raison les priviléges pour favoriser les mariages & la multiplication des citoyens; chaque nouveau marié étoit

* Le luxe en domestiques étoit si grand que le Duc d'Ossonne en avoit trois cent; il en étoit ainsi de presque tous les Grands.

** Il n'y avoit pas jusqu'aux Savetiers qui n'eussent des manteaux de soye, & qui ne portassent l'épée: mais le luxe demeura victorieux des barrieres qu'on lui opposoit.

exempt pendant quatre ans de tout subside, impôt, charge & logement de *soldats*; si quelqu'un se marioit avant dix-huit ans, il pouvoit administrer son bien du jour même de son mariage, & celui de sa femme; on lui permettoit aussi de se marier sans la permission de ses pere, mere & tuteur; quiconque avoit six enfans mâles étoit exempt pour toute sa vie des impôts, quand même un ou deux de ses enfans viendroient à mourir. Le Roi affectoit aussi certains fonds *pour* marier chaque année le plus grand nombre qu'on pouroit de pauvres filles. A ces Loix si sages on en ajouta une en faveur de la Noblesse; le Roi défendoit à tous ses Sujets de prendre la qualité de Nobles, à moins qu'ils ne produisissent trois titres ou actes de Noblesse certifiés par quatre témoins irréprochables, & émanés du Tribunal de l'Inquisition, de celui du Conseil des Ordres, ou de celui de la Religion de Malte, des quatre principaux Colleges de Salamanque, & des deux principaux d'Alcala, de Hennares & de Valladolid. Le Roi confirmoit & expliquoit le Décret de Philippe II. concernant les titres & les complimens, soit de vive voix, soit par écrit.

Pour remédier à la diminution des Citoyens, l'Ordonnance défendoit à aucun Espagnol de sortir de la Péninsule avec sa famille & ses biens, sans le congé exprès du Roi, sous peine de confiscation de ses effets; de se rendre à Madrid, à Séville & à Grenade, les endroits les plus peuplés de l'Espagne, sous peine de mille ducats, à moins qu'il n'y fût appellé par des affaires importantes.

Enfin le Roi, par la même Ordonnance, invitoit les Etrangers à venir s'établir en Espagne, à vingt lieues de la mer, avec promesse de les exempter à jamais d'impôts, de taxes & de tributs, pourvû qu'ils fussent Laboureurs ou Artisans.

Il défendoit d'établir des Colléges de Grammaire dans aucune Ville, excepté dans celles où il y a un Corrégidor. On révoquoit aussi la tolérance des lieux consacrés à la débauche.

Le Prince de Galles, qui six mois auparavant ne respiroit que les intérêts de l'Espagne, indigné d'avoir été le jouet de la Cour de Madrid, animé d'ailleurs par le Duc de Buckingham, s'efforçoit d'engager son pere à déclarer la guerre à Philippe; la France paroissoit aussi ne 1625.

plus ménager l'Espagne ; Richelieu parvenu enfin au timon des affaires, annonçoit les deux projets qu'il formoit depuis long-tems d'écraser les Huguenots, & d'humilier la Maison d'Autriche. Il ne pouvoit exécuter à la fois l'une & l'autre entreprise : mais tandis qu'il travailloit avec succès à la premiere, il négocioit dans toute l'Europe pour rassurer les anciens ennemis des Espagnols, & leur en susciter de nouveaux ; moyennant un million d'écus qu'il fit accorder tous les ans aux Hollandois, il obtint d'eux cette année une promesse de ne faire ni paix, ni trêve avec l'Espagne, que du consentement de la France.

Le Conseil d'Etat condamne le Cardinal de Lerme à restituer la pension de soixante & douze mille ducats qu'il avoit reçue pendant plus de vingt ans : la somme alloit à quinze cent mille ducats. Les Etats de Castille accordent au Roi un don gratuit de soixante & douze millions, payables en plusieurs années.

Pimentel, Général des Galeres de Naples, détruisit la flotte du Corsaire Asan, après un combat qui dura neuf heures ; quatre galeres ennemies furent prises, le

Corsaire périt sur son gallion qui fut coulé à fond : mais la victoire coûta la vie à Pimentel. Dans une bataille navale, près de Lima, sur les côtes du Pérou, la flotte d'Espagne fut défaite par une escadre Hollandoise; Lima fut prise & pillée; les vainqueurs ne purent la garder, mais ils y firent un butin inestimable; les Hollandois firent dans le même tems la conquête de la Baie de Tous-les-Saints, & de la Ville de San-Salvador au Brésil. Ces victoires, en les enrichissant, leur fournissoient les moyens de se défendre avec succès en Europe, & d'équipper de nouvelles & puissantes flottes; la Cour trembloit pour l'Amérique méridionale. La supériorité de la Marine Hollandoise les fit encore triompher près de Calais d'une escadre Espagnole.

L'Infant D. Carlos, frere du Roi, est fait Grand Amiral d'Espagne & Grand Prieur de Castille, en la place de son cousin-germain le Prince de Savoye. Le seul André Doria avoit obtenu la premiere de ces deux dignités avant ces deux Princes; & depuis eux il n'y a eu que l'Infant D. Philippe, aujourd'hui Duc de Parme, qui en ait été revêtu.

Cependant Spinola assiégeoit Bréda défendue par un Prince de la Maison de Nassau & par une garnison composée de François, d'Anglois, d'Allemands, d'Hollandois & de Flamands, comparable à une armée ; la Place étoit une des plus fortes de l'Europe ; le siége dura toute l'année, une partie de la suivante, & attira les regards de l'Europe ; Maurice de Nassau entreprit en vain d'affamer Spinola dans ses lignes ; il ne réussit pas mieux dans deux entreprises sur la Citadelle d'Anvers.

Le Roi d'Angleterre, cédant au ressentiment de toutes les injures qu'il avoit reçues de la Cour d'Espagne, accorda enfin une armée & de grosses sommes à Mansfeld, pour agir en faveur de son gendre : mais ce Prince prit si mal ses mesures, que Mansfeld perdit plus de la moitié de son armée avant de pouvoir la débarquer. L'Aventurier, après avoir menacé les côtes de Flandres, passa en Hollande, & de-là dans l'Empire, où le Roi de Dannemarck, Christian IV. préparoit la guerre.

Les François enleverent la Valteline dont le Pape étoit le dépositaire ; Féria

ne put ſecourir les mauvaiſes troupes du S. Pere, non plus que l'Archiduc Léopold, que les Griſons chaſſerent de chez eux.

Le Mexique étoit le théatre des plus grands troubles ; le Comte de Gelves, Viceroi de ce beau & vaſte Pays, avoit fait enlever de l'Egliſe des Dominicains, un certain Chevalier de Malte accuſé des crimes les plus atroces ; l'Archevêque cria que l'Immunité Ecléſiaſtique étoit violée, & excommunia les Gardes du Viceroi. Celui-ci, ſans perdre de tems, fit arrêter l'Archevêque & trois Membres de la Chancellerie de Mexique, & les envoya en Eſpagne : mais l'Archevêque avant que d'être embarqué, trouva le moyen de ſe jetter dans une Egliſe, d'où il donna un Mandement foudroyant par lequel il interdiſoit l'adminiſtration des Sacremens. A cette nouvelle la Ville entiere ſe ſouleva contre le Viceroi ; la Croix d'une main & le ſabre de l'autre, les Ecléſiaſtiques & les Moines, ſuivis de la populace, aſſiégerent le Palais & y mirent le feu, après avoir taillé en pieces les Gardes du Comte & ſes amis ; lui-

même fut arrêté avec soixante & dix Gentilshommes, & conduit en Espagne. L'Archevêque triomphant tira de prison un certain Gavida, & le nomma de son autorité Viceroi, en attendant les ordres d'Espagne, où il passa pour justifier sa conduite. La Cour n'osa blâmer ni approuver son action; elle se contenta de nommer Viceroi le Marquis de Sarrabella, qui, par sa prudence, rétablit le calme dans ces Pays éloignés.

1628. Le Roi se ligue avec les Ducs de Toscane, de Parme, de Modene, & les Républiques de Genes & de Lucques, contre les François & leurs alliés. Ces différentes Puissances devoient mettre trente mille hommes sur pied, & équipper une flotte de quatre-vingt-dix galeres, dans le cas que la France attaquât l'Italie; les Provinces d'Espagne promettoient cent vingt mille hommes, quatre-vingt-douze vaisseaux & de nouvelles galeres. Mais, supposé que l'Espagne dépeuplée eût pu mettre toutes ces forces sur pied, c'eût été un effort; & tout effort ruine l'Etat. Comment d'ailleurs trouver les sommes nécessaires pour entretenir cette multitude? Il est vrai que les Grands, les

Conſeillers d'Etat, les Evêques, les Inquiſiteurs, les Gentilshommes titrés, ſe cottiſerent alors volontairement pour trouver les fonds néceſſaires à la ſubſiſtance des troupes : mais auroient-ils continué le même effort chaque année ? Les ſommes que l'amour de la Patrie & la gloire de l'Empire firent trouver dans les coffres de ces généreux Particuliers, firent plus de mal que de bien, en laiſſant entrevoir aux ennemis que toutes les reſſources étoient épuiſées, puiſque le Roi étoit obligé d'avoir recours à la généroſité de ſes principaux Sujets. Rien en effet de plus triſte alors que l'état des Finances ; les Domaines du Roi étoient aliénés ou uſurpés ; ſes autres revenus engagés pour bien des années ; le commerce du vif-argent dans l'Amérique, commerce que s'étoit approprié Philippe II. & qui chaque année lui avoit valu quinze ou vingt millions, n'avoit plus lieu depuis qu'on avoit découvert de ſemblables mines au Pérou & dans le Mexique ; les trente à quarante millions que le Roi tiroit chaque année des mines de l'Amérique & des tributs des Indiens, étoient ou enlevés par les Hol-

landois, qui souvent surprenoient les flottes, ou absorbés par l'entretien des vaisseaux de guerre qui escortoient les galions ; les sommes prodigieuses que les Colonies donnoient en échange des marchandises de l'Europe, au lieu de rester en Espagne, d'y circuler, d'y animer le Commerce, passoient entre les mains des Génois, des François, des Anglois & des Hollandois mêmes, qui fournissoient les marchandises. Le fier Espagnol, maître de l'Amérique, des côtes des Indes, de celles de l'Afrique, *du* tiers de l'Europe, ce Peuple Roi étoit devenu, par son indolence & son inactivité, le Courtier des Nations qu'*il méprisoit*, & leur fournissoit sans gémir l'or & l'argent avec lesquels ces Nations humilioient la Monarchie Espagnole ; la Couronne ne jouissoit alors que de quinze ou vingt millions de ducats de revenus, qu'on tiroit des Décimes sur le Clergé, de la Crusade, des Grandes Maîtrises, & du Don annuel de la Castille ; les Pays-Bas ne produisoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient ; on ne tiroit rien de la Franche-Comté ; le Milanez, la Sicile & la Sardaigne entrete-

noient à peine les Vicerois, les Magistrats, les soldats ou les vaisseaux destinés à leur défense; les revenus entiers des Royaumes de Portugal & de Naples étoient engagés aux Génois & à d'autres Négocians; l'Arragon, la Catalogne, Valence, les Baleares, la Navarre, le Roussillon, en vertu d'anciens privilèges, ne contribuoient aux nécessités de l'Etat que par un Don gratuit, que les Députés de ces Provinces régloient eux-mêmes, & qui n'étoit jamais considérable. Comment avec environ quinze millions de ducats, qui pouvoient à peine entretenir le Roi, ses freres, sa Maison, & suffire aux pensions & aux appointemens énormes d'une multitude effroyable d'Officiers, fournir de l'argent à l'Empereur, entretenir des armées dans les Pays-Bas, dans le Palatinat, en Italie, des flottes dans la Méditerranée, dans l'Océan, dans les Indes Orientales, aux côtes de l'Amérique? Il falloit donc avoir recours aux moyens extraordinaires: mais ces moyens ruinoient le Roi & la Nation. Les guerres continuelles, la disette d'espèces, la multitude excessive des Couvens, des Ecclésiastiques,

& le grand nombre de Citoyens oisifs, précipitoient la ruine d'une Monarchie dénuée de commerce, d'arts, d'industrie & de culture quelconque ; la Sicile & la Sardaigne nourrissoient l'Espagne, comme autrefois l'Egypte & l'Afrique avoient nourri Rome.

Ainsi la Maison d'Autriche, si formidable au-dehors, presque absolue en Allemagne & en Italie, menaçant d'engloutir toutes les Puissances de l'Europe, ne jouissoit que d'un faux éclat ; l'Espagne se trouvoit pour lors dans une si triste situation, qu'on voyoit avant l'Ordonnance de 1623 les péres de famille abandonner leurs femmes, leurs enfans, leurs biens, pour ne pas payer les tributs, & pour aller chercher en Italie ou en Amérique la fortune & l'abondance.

Philippe II. avoit porté un coup mortel à la Monarchie, en voulant subjuguer une poignée de Rébelles, & avoir la gloire de démembrer la France ; son Successeur, foible & prodigue, acheva presque d'anéantir l'Etat par l'expulsion des Maures & par de vaines largesses. Olivarès connut la grandeur des playes, & parut vouloir les guérir ; mais les cir-

conſtances préſentes, la haine de la France, & l'ambition de vouloir rendre ſon maître le principal perſonnage de l'Europe, ne lui permirent pas de rétablir les affaires du Royaume. Bien plus, les efforts violens qu'il fut obligé de faire, épuiſerent le reſte des forces de la Monarchie : malgré la politique du Miniſtre, on remarqua la langueur de l'Etat, & on en profita.

Comme l'argent ne circuloit plus, le Roi fit frapper cette année de la Monnoye de cuivre, à qui on donna une valeur trop forte, & que les guerres & les diſgraces qui ſurvinrent firent encore augmenter depuis; en peu d'années on ne vit preſque plus en Eſpagne que des Maravedis, des Quartilles de cuivre, ſur leſquels on perdoit vingt cinq ou trente pour cent, quand on vouloit les échanger pour de l'or & de l'argent.

Le Miniſtere, à l'aide des efforts extraordinaires, équipa quatre flottes; la premiere deſtinée contre Alger n'eut aucun ſuccès, la ſeconde ſauva Oran menacée par les Maures, la troiſieme reconquit la Baye de Tous-les-Saints ſous les ordres de D. Fréderic de Tolede; la qua-

trieme équipée à Dunkerque, garantit les côtes de Flandre infestées par les Anglois & les Hollandois. Ceux-ci continuoient leurs courses vers le Pérou, où ils conquirent Guaiaquil & Porto-Rico; mais ils furent obligés de les abandonner.

Le Roi d'Angleterre mourut dans le tems qu'il se disposoit à faire la guerre à l'Espagne & à l'Empereur. Charles I. qui lui succéda, suivit les projets de son prédécesseur; il commença son regne par signer une Ligue avec les Rois de Suede, de Dannemarck & la Hollande contre la Maison d'Autriche. Cette Ligue devoit durer quinze ans; Charles fut le premier à l'abandonner. Une flotte Angloise composée de quatre-vingt-huit vaisseaux attaqua Cadix; mais les bons ordres du Ministre Espagnol, joints au courage de D. Ferdinand Giron, qui entra dans la Ville à travers la flotte ennemie, sauverent le Magasin de l'Europe & de l'Amérique. Les Anglois après avoir beaucoup perdu, parcoururent toutes les côtes du Royaume, qu'ils trouverent par-tout en état de défense; la flotte des Indes, qu'ils s'étoient flat-

tés d'enlever, échappa de leurs mains, & arriva heureuſement à Cadix. Vers ce même tems on fut délivré d'un redoutable ennemi, par la mort de Maurice de Naſſau, occaſionnée par le regret de n'avoir pu ſecourir Bréda. De tous les ennemis de Philippe II. il fut le plus habile & le plus heureux. On a prétendu qu'il avoit toujours plus travaillé pour ſes intérêts particuliers, que pour la liberté de ſa Patrie : cependant, malgré ſon crédit, ſes intrigues, ſes talens, & ſon ambition, il vécut & mourut le premier Citoyen, & non le Souverain de la Hollande. Son frere Fréderic-Henri de Naſſau ſuccéda à ſes dignités : il avoit la même ambition & le même génie, ſans avoir la même animoſité contre l'Eſpagne. Le nouveau Stathouder, ſecondé de Mansfeld, d'Halberſtadt & de cinquante mille hommes, ne put ſauver Bréda ; la Ville ſe rendit le 22 Juin, après un ſiége de dix mois, qui combla Juſtin de Naſſau ſon Gouverneur d'une gloire immortelle.

Les menaces, les préparatifs & les efforts des François, qui déjà avoient paſſé les Alpes, ſous le redoutable Leſ-

diguieres, pour cônquérir, de concert avec le Duc de Savoye, les Etats de la République de Gènes alliée de l'Espagne, firent juger à Olivarès que la guerre étoit inévitable : en conséquence, ce Ministre fit saisir les vaisseaux & les biens des François en Espagne. On prétend qu'il se trouva près de cent mille personnes de cette Nation établies dans les Etats de Philippe IV. En même tems on donna ordre au Duc de Féria, Gouverneur du Milanez, de faire une diversion en faveur de Gènes. Il étoit tems que les Espagnols agissent; le Sénat, réduit aux plus déplorables extrémités, délibéroit s'il ne se soumettroit pas à Louis XIII. Mais la nouvelle que Féria étoit tombé sur le Piémont dénué de troupes, rendit le courage & l'espérance aux Génois; le Duc de Savoye abandonna sa proye pour voler au secours de son Patrimoine. Cette retraite lui coûta la moitié de son armée; mais malgre l'affoiblissement de Charles Emmanuel, le Duc de Féria, & D. Gonzale de Cordoue fameux par ses victoires dans le Palatinat, ne purent prendre Vérue après trois mois & demi de siége; ils s'enfuirent aux

approches de Lesdiguieres, qui sauva le Duc de Savoye, comme ils avoient sauvé la République de Gènes.

Mansfeld avec une nouvelle armée d'Anglois & d'Aventuriers, ne put arrêter les progrès des Généraux de l'Empereur; Valstein prit la Ville d'Halberstadt; Tilly vola des bords du Rhin aux rives du Veser, & vainquit le Roi de Dannemarck près d'Hanovre. Le Prince Danois, protecteur du Palatin, avoit eu d'abord quelques succès, ils étoient alors suivis des revers les plus funestes. L'Archiduc Ferdinand fils aîné de l'Empereur, fut élu & couronné Roi d'Hongrie au milieu des victoires de sa Maison. Le Pape négocioit un accommodement entre les Espagnols & les François; il envoya cette année le Cardinal François Barberin en France, & l'année suivante en Espagne: mais ce Légat déplut également aux deux Cours; à la premiere, pour avoir paru partisan de l'Espagne, & à la seconde, pour avoir été à Paris avant que de se rendre à Madrid. Les deux Cours négocierent entr'elles, & déroberent le secret de la négociation au Pape.

1626. Séville la plus opulente & la plus peuplée de toutes les Villes d'Espagne, éprouva dès le commencement de cette année le sort le plus funeste ; le Guadalquivir, sur laquelle elle est située, se déborda avec fureur, rompit les murailles de la Ville, & la submergea presqu'entierement ; des maisons sans nombre, des palais, des Eglises, une multitude considérable de citoyens furent engloutis avec les richesses & les marchandises de l'Amérique, dont elle étoit alors le Magasin. Salamanque sur la riviere de Tormes éprouva le même désastre.

Le Roi crée une Compagnie de Commerce pour les Pays Septentrionaux, & lui donne les plus grands priviléges : mais ces Etablissemens utiles, dont les Hollandois avoient donné l'exemple, ne furent point assez suivis ni assez protégés ; Olivarès, qui en avoit donné l'idée, fut le premier à les abandonner, forcé par les circonstances & les guerres, & sur-tout par le génie & l'indolence de la Nation, qu'on ne pouvoit diriger au Commerce & à l'Industrie.

Cependant la Cour se rendit à Barcelonne, dans l'espérance que sa présence enga-

geroit les Catalans, qui ne contribuoient presqu'en rien aux besoins de l'Etat, à doubler le Don gratuit ordinaire ; mais la présence du Roi fut inutile auprès d'un Peuple fier, indocile, & toujours plus intraitable quand on le caresse. Olivarès fit éclater son indignation, & déplut aux Catalans ; la Cour souffrit avec d'autant plus d'impatience leurs refus, que les Etats d'Arragon & de Valence, à qui on s'étoit aussi adressé pour obtenir des secours plus abondans, avoient répondu qu'ils suivroient l'exemple que leur donneroit la Catalogne. Le Duc de Cardonne, Commissaire du Roi, reçut dans l'Assemblée des Etats un coup de poignard de la main d'un Gentilhomme Catalan, pour avoir soutenu avec vigueur les intérêts du Roi ; Philippe irrité partit brusquement de Barcelonne ; les Catalans firent encore un crime à Olivarès du prompt départ du Roi, & l'accuserent de les rendre odieux. Tel fut le premier motif de la haine qui éclata entre ce Peuple & le Ministre : le vindicatif Olivarès justifia, par le despotisme le plus violent, les procédés des Catalans. On verra comme quatorze ans

après une révolte générale désola la Catalogne, & ébranla la Monarchie.

Cependant le Roi rétablit le Commerce avec la France : cette démarche qui annonçoit le retour de la paix, étonna les Catalans, les Arragonois, les Valenciens & les Portugais, qui, dans l'espérance d'être appuyés par Richelieu, commençoient à braver & à menacer la Cour. Ces Provinces donnerent alors le Don gratuit tel que le Roi l'avoit exigé. L'on signa à Monçon, avec les François, un nouveau Traité au sujet de la Valteline. Ce Traité fut plus favorable au Roi que les précédens; on le conclut sous les yeux du Légat, qu'on ne daigna pas admettre dans la négociation, quoique le seul but de sa mission en France & en Espagne, n'eût été que d'obtenir au Pape l'honneur de cet accommodement. D'ailleurs on prodigua à ce Ministre les plus grands honneurs; le Roi le fut recevoir à la porte d'Alcala : mais on lui refusa le dais accordé au Prince de Galles. Barberin se plaignit avec hauteur, qu'on ne fît pas au Représentant du Pape les mêmes honneurs qu'à un Prince hérétique. Sans lui faire sentir l'indécence de

sa prétention, on lui répondit qu'un Infant de Castille l'ayant eu à Londres on n'avoit pu s'empêcher de l'accorder à Madrid à l'héritier de la Grande-Bretagne. L'Infant D. Carlos n'alla pas lui rendre visite, parce que le Légat refusoit d'accorder chez lui la droite à ce Prince; enfin son voyage aboutit à être Parein au nom du Pape d'une Infante née l'année précédente. Urbain VIII. s'en prit à Olivarès, & encore plus à Richelieu, de l'espece de mépris qu'on avoit eu pour son neveu en France & en Espagne.

La guerre se ralentit contre l'Angleterre & la Hollande; Olivarès, dont le génie vaste & délié perçoit dans l'avenir, ne doutoit point que quand l'Empereur, vainqueur par-tout de ses ennemis, auroit asservi l'Allemagne & le Nord, la Hollande ne tombât d'elle-même au pouvoir de ses anciens Maîtres. La France, qui seule protégeoit la Hollande, étoit alors facile à contenir par le moyen des Huguenots & des Grands factieux, à qui un Ministre d'Espagne ou d'Angleterre faisoit prendre les armes, sur la seule promesse de quelques secours: on

préféra donc de contribuer aux victoires de l'Empereur avec de l'argent, plutôt que de le prodiguer inutilement contre la Hollande, défendue par une chaîne de Forteresses dont la conquête coutoit plus que l'entretien de plusieurs armées.

L'Empereur faisoit un digne usage des thrésors de l'Espagne; il marchoit rapidement de victoire en victoire à la puissance absolue; ses deux plus mortels ennemis venoient de mourir, Halberstadt, l'ami de Dieu, d'une blessure, Mansfeld, l'Attila de l'Allemagne, d'une maladie de langueur, & en fuyant après avoir été vaincu au Pont de Dessau par Valstein; Tilly de son côté achevoit de détruire les forces du Roi de Dannemarck & de ses alliés, à la bataille de Lutter qui fut décisive; Papenheim, autre Général de Ferdinand, domptoit les Paysans des Provinces héréditaires, révoltés par les intrigues de Mansfeld; l'Empereur devenoit ce que Charles-Quint avoit été après la bataille de Mulberg.

Les Dunkerquois, alors les meilleurs hommes de mer de l'Océan, aussi redoutables par leurs brigandages dans la

Manche que les Algériens dans la Méditerranée, enleverent six vaisseaux de guerre Anglois; Charles I. consumoit inutilement ses thrésors & ses vaisseaux contre Philippe; une flotte de quatre-vingt vaisseaux, qu'il envoya croiser sur les côtes d'Espagne, dans l'espérance d'enlever les flottes de l'Amérique, ne put seulement prendre une barque.

La Cour envoya cette année quatre Commissaires à Naples, en Sicile, dans le Milanez & en Flandres, avec pouvoir de faire le procès à tous les Gouverneurs, Ministres & Officiers coupables de malversations. Cette Commission, si nécessaire pour contenir les tyrans des Peuples, ne produisit pas le bien qu'on espéroit; quelques-uns furent condamnés à restituer des sommes qui passerent dans les coffres du Roi. Il eût fallu punir d'une mort ignominieuse les concussionnaires, les brigands & les criminels. 1627.

Chaque Province de la Monarchie s'oblige d'entretenir à ses dépens un certain nombre de troupes, pour agir où il seroit nécessaire: mais ce projet, qui auroit rendu le Roi formidable, fut trouvé aussi impossible dans l'exécution que

celui de l'année précédente, par lequel il étoit ordonné de lever & d'entretenir cent vingt mille hommes aux frais de l'Espagne; l'espece d'hommes & l'argent manquoient trop sensiblement. Le seul moyen de rétablir la Monarchie eût été de favoriser la Population & l'Agriculture; mais on ne pouvoit y parvenir que par une longue paix, & la paix sembloit fuir depuis que la Monarchie étoit devenue si vaste.

La campagne contre la Hollande ne fût pas plus fertile en évenemens que la précédente; le Stathouder prit seulement Grool le 19 Août; toute l'Europe, qui avoit les yeux fixés sur l'Empire & la France, attendoit pour se déclarer l'évenement de la guerre de Ferdinand contre le Roi de Dannemarck, & de Louis XIII. contre les Huguenots. Les Anglois & les François venoient de se brouiller, plus par la haine & l'animosité mutuelles de Buckingham & de Richelieu, que par de véritables sujets de rupture. Olivarès & le Ministre de France signerent cette année une Ligue secrette; mais ils cherchoient à se tromper: cependant, en consé-

quence de cette Ligue, l'Espagne envoya une flotte de quarante vaisseaux sous les ordres de D. Frédéric de Tolede, pour bloquer la Rochelle : mais Tolede avoit des ordres secrets pour ne pas agir; Olivarès ne cherchoit qu'à prolonger la guerre civile de France, pour donner le tems à l'Empereur de dompter le Roi de Dannemarck & ses alliés. On avoit aussi promis à Richelieu d'attaquer l'Irlande avec cinquante vaisseaux; mais on se donna bien de garde d'en rien faire. La guerre contre l'Angleterre languit comme l'année précédente. Valstein & Tilly poursuivirent & battirent par-tout les Danois; Christiern IV. s'humilia & demanda la paix, dont l'Empereur dicta les conditions en vainqueur; en même tems il donna des ordres pour construire une flotte sur la Mer Baltique. Ce dessein, qui l'eût rendu maître des Villes Anséatiques, effraya les Rois du Nord; Gustave Adolphe, Roi de Suéde, mécontent depuis long-tems de l'Empereur, protecteur du Roi de Pologne qui vouloit le déthrôner, menaça la Cour de Vienne de se déclarer contr'elle : l'Empereur se moqua de ses menaces,

Cependant la mort du Duc de Mantoue (Vincent de Gonzague) ne tarda pas à briser les nœuds de la prétendue intelligence de l'Espagne avec la France. Olivarès, qui ne pouvoit soutenir l'idée que les Duchés de Mantoue & de Montferrat tombassent entre les mains du Duc de Nevers, héritier de Vincent, se hâta de signer avec l'avide Duc de Savoye un Traité pour envahir à armes communes & partager le Mantouan & le Montferrat. Il ne choisissoit de l'Héritage de Vincent que Casal, l'une des plus fortes Places de l'Europe, & abandonnoit le reste au Duc de Savoye; Charles-Emmanuel, déjà maître de presque tout son partage, promit de fermer les passage aux François impatiens de l'injustice faite au Duc de Nevers.

1628. Le Duc de Savoye, fier de son alliance avec l'Espagne, vouloit en profiter pour surprendre Gènes. Cette République, qu'Olivarès sembloit abandonner à l'ambition du Duc, fut sur le point de prendre la France pour protectrice; l'intérêt seul l'empêcha de se détacher de l'Espagne : elle auroit couru risque de

perdre un commerce immense & les grandes sommes que lui devoit la Cour de Madrid. Cependant l'Italie étoit remplie de troubles & de confusion ; Venise, le Pape, le Grand-Duc de Toscane ne faisoient que des vœux pour le Duc de Mantoue. Sur ces entrefaites l'Empereur évoqua à son Conseil l'affaire de la succession de Mantoue : cette procédure acheva de consterner l'Italie, qui prévoyoit que l'Empereur alloit la livrer à l'autre Branche de sa Maison.

La terreur de l'Italie étoit fondée ; Ferdinand, maître des rives du Danube, du Rhin, de l'Elbe & du Veser, parvenu en moins de quatre ans au comble de la gloire & de la puissance, avoit cent cinquante mille hommes sous ses étendards, & les Généraux les plus célebres de l'Europe.

Olivarès triomphoit déjà : Gonzale de Cordoue assiégeoit Casal ; mais le malheureux succès de ce siége l'obligea bientôt de rappeller Spinola des Pays-Bas, & de lui confier la conduite de la guerre d'Italie. La retraite de ce grand Capitaine fit languir les affaires en Flandre, & ne rétablit point celles de la

Lombardie. Le Don gratuit de dix-huit millions qu'accorderent les Provinces d'Efpagne ne dédommagea point la Cour de la perte de deux flottes du Mexique & du Pérou, qui tomberent entre les mains des Hollandois, avec quelques-unes des Ifles appellées Antilles. On érigea cette année à Madrid le Confeil Souverain de Flandre pour avoir la principale direction des affaires de ce Pays-là.

L'Italie apprit avec une joye incroyable deux évenemens qui changerent *la* face de l'Europe : c'étoit la prife de la Rochelle, qui laiffoit le Roi de France en état de protéger la liberté de ce beau Pays. Les politiques n'ont jamais pardonné à Olivarès de n'avoir pas fait tous fes efforts pour fecourir une Ville qui, depuis foixante ans, avoit rendu les plus grands fervices à la Maifon d'Autriche, en occupant continuellement le Roi de France. L'autre évenement fut la réfolution que prit le Roi de Suede de fecourir Stralfund, qui déjà capituloit avec Valftein, & alloit donner un Port à l'Empereur fur la Mer Baltique : les Electeurs & les Princes de l'Empire

auxquels Ferdinand faisoit trop entrevoir qu'il pourroit bientôt les réduire à la même soumission que les Ducs & Pairs en France, & les Grands en Espagne, partagerent la joye de l'Italie.

Le Roi de France vainqueur de ses Sujets, se déclara hautement, comme on l'avoit prévû, le protecteur du nouveau Duc de Mantoue & de l'Italie; il força en personne les Barricades de Suze. Cette victoire fut suivie de la paix particuliere du Duc de Savoye avec Louis XIII: le Duc promit de joindre ses armes à celles de France, dans le cas que les Espagnols refusassent de lever le siége de Casal, & d'évacuer le Montferrat. Philippe ratifia ce traité nécessaire le 3 Mai; mais le même jour il en signa un autre avec le Duc de Rohan, Chef des Huguenots, par lequel moyennant six cent mille écus par an ce Duc s'engageoit d'entretenir une armée de quinze mille hommes dans les Provinces méridionales de France, & de ne faire ni paix ni trève qu'avec le consentement du Roi; il y avoit de plus un article secret par lequel on convint que le Duc se cantonneroit en Languedoc, & y éta- 1629.

bliroit une République de Prétendus Réformés sous la protection de S.M. Catholique. Mais si Olivarès vouloit rendre aux François les maux que ceux-ci avoient faits aux Espagnols, en protégeant la Hollande, n'eût-il pas dû s'y prendre deux ans plutôt, dans le tems que les Protestans François avoient encore leurs Forteresses, leur Marine & leurs richesses? La paix de Ferdinand avec les Danois lui procura la facilité de détacher une partie de ses cent cinquante mille hommes, pour agir en Italie. Ce secours & le Traité avec le Duc de Rohan, qu'on croyoit en état d'occuper les forces de la France, ranimerent les espérances d'Olivarès, qui se crût sur le point de vaincre à son tour; il n'avoit souscrit au Traité de Suze qu'avec beaucoup de honte; la réputation des armes Espagnoles en avoit souffert infiniment. Mais, s'il s'étoit opiniâtré à prendre Casal, il eût risqué le Milanez dénué de troupes: le Roi de France, Venise alliée du Duc de Mantoue, peut-être le Duc de Savoye lui-même, l'auroient-ils enlevé en une campagne. L'espérance fondée sur l'Empe-

reur & le Duc de Rohan s'évanouit bientôt ; celui-ci accablé par des forces supérieures se crut heureux de pouvoir fuir à Venise. Les troupes de Ferdinand en Italie eurent d'abord quelques succès ; mais la jalousie des Electeurs, qu'il ne ménageoit plus, l'Edit solemnel qui forçoit les Protestans à restituer les biens Ecclésiastiques envahis depuis le Traité de Passau, & l'invasion de Gustave Adolphe, appellé dans l'Empire par les Protestans, les François, les Vénitiens, & par le Pape même, forcerent bientôt l'Empereur à songer à son salut, sans se mettre en peine de l'agrandissement de l'Espagne.

Ambroise Spinola arrive en Italie avec un pouvoir absolu ; on prétend qu'Olivarès lui donna cet emploi pour l'éloigner du Roi, qui avoit conçu la plus vive amitié pour ce grand homme. Quoi qu'il en soit, Spinola rétablit, en passant à Gênes, la bonne intelligence entre l'Espagne & cette République ; il regagna le Duc de Savoye, & assiégea Casal, tandis que Collaito, Général de l'Empereur attaquoit Mantoue avec trente-cinq mille hommes ; le Comte de Merodes, autre Général de

l'Empereur, s'emparoit du Pays des Grisons, afin de pouvoir passer facilement en Italie, qui devenoit le théâtre de la guerre la plus sanglante

Mais depuis le départ d'Ambroise Spinola, les affaires étoient en Flandre dans le plus fâcheux état; le Comte de Bergues, qui avoit succédé à Spinola, non-seulement n'avoit ni son génie, ni ses talens, mais il trahissoit de plus les Espagnols dont il ne pouvoit soutenir la fierté; il laissa prendre Boisleduc, vaillamment défendu pendant quatre mois & demi par Grobbendock. Le Comte de Montmorenci, Général du Roi, prit à la vérité Amesfort; mais Vesel, Place autrement importante qu'Amesfort, fut surpris par les ennemis. Le reste de la campagne fut très-malheureux; il n'avoit tenu qu'au Comte de Bergues, pendant le siége de Boisleduc, de ruiner la Hollande, où il s'étoit avancé jusqu'aux portes d'Amsterdam; les Ministres Espagnols & Flamands rejetterent les uns sur les autres les malheurs de la Campagne; la mésintelligence éclata au point que les Etats demanderent au Roi de n'envoyer ni argent ni troupes en

en Flandre, offrant de se défendre avec leurs seules forces; le Comte de Bergues, haï des Espagnols, leur rendoit avec usure la haine qu'ils lui portoient, & la laissoit éclater dans toutes les occasions; il avoit la faveur publique, en se vantant de n'être persécuté des Espagnols, que parce qu'il les empêchoit d'accabler la Patrie; l'Archiduchesse adorée des uns & des autres, par sa piété, sa modération & son humanité, vertus qui approchent le plus les Rois de la Divinité, suspendit leur antipathie mutuelle; mais elle ne put, avec toute son application, rétablir les affaires qui empiroient chaque jour.

Le Pape, par une Bulle du premier Janvier, donne aux Cardinaux le titre d'*Eminence* : on ne les traitoit auparavant que de *Seigneurie Illustrissime & Révérendissime*, tandis que les Grands d'Espagne se faisoient donner de l'*Excellence*. Le Grand-Maître de Malte & les Electeurs Ecclésiastiques furent compris dans la même distinction; il n'y eut que le Cardinal Infant qui conserva le titre d'*Altesse*. 1630

La France attaque le Duc de Savoye

pour le punir de ses nouvelles liaisons avec l'Espagne ; le Piémont devint le théâtre de la guerre ; les François conquirent Pignerol, Briquéras, toute la Savoye, & ravitaillerent Casal, malgré le fameux Spinola, qui mourut de douleur, soit d'avoir survécu à sa gloire, soit de ne recevoir que des preuves d'ingratitude & de défiance de la part des Espagnols auxquels il avoit rendu tant de services. Il paroît que Richelieu eût pu espérer de plus grands avantages en Italie : mais les cabales excitées par ses ennemis & par l'Espagne l'obligerent de sortir d'Italie, afin d'apporter tous ses soins à les confondre. Cependant, malgré une négociation entamée par le Pape, la guerre continuoit ; les Espagnols, les Allemands & les Piémontois joints ensemble, furent vaincus à Veillane par le Duc de Montmorenci, Général des François ; Charles-Emmanuel, Duc de Savoye, mourut de douleur de cet affront. C'est le Prince de l'Univers qui a le plus fait & rompu de Traités : s'il eût été aussi juste & aussi modéré qu'il avoit de courage, de génie, d'ambition, d'habileté & de magnificence, il eût été le

plus grand homme de son siécle. Sa mort avoit été précédée de la prise de Saluces par le vainqueur, elle fut suivie d'une nouvelle défaite de l'armée Piémontoise & Espagnole à Carignan, par le même Général. Au moment que les deux armées rangées en bataille n'attendoient plus que le signal pour en venir à une bataille décisive, Mazarin, Ministre du Pape, suspendit par son éloquence leurs fureurs, & les fit consentir à une courte trève. Un peu auparavant, Galas, Général de l'Empereur, avoit remporté une victoire sur les Vénitiens à Valezzo. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat : les Vénitiens, plus nombreux des deux tiers, firent à peine une décharge ; les Allemands eurent honte d'employer le fer & le feu contre des soldats si lâches, ils se contenterent de les poursuivre à coups de fourches & de bâtons, en leur criant : *Quoi! marauds, vous osez vous présenter devant les troupes de l'Empereur!* Galas eût pu détruire toute l'armée ennemie, s'il eût eu plus d'activité ; il emporta Mantoue d'assaut quelques jours après sa victoire. Cette Ville, belle, riche & florissante par les Arts, par une

longue paix & par la fertilité de ſon terroir, fut abandonnée au pillage : un ſeul ſoldat eut pour ſa part du butin quatre-vingt mille ducats ; les chefs d'œuvres de Peinture, de Sculpture, les Antiques, les Curioſités les plus rares, ramaſſés avec des frais immenſes & un goût exquis, par une nombreuſe ſuite de Ducs de Mantoue, devinrent la proye des flammes ou du ſoldat : triſte ſuite des malheurs de la guerre. En exécution du Traité conclu par Mazarin, les Eſpagnols évacuerent le Montferrat, la France & l'Empereur s'accommoderent par un Traité conclu à Ratiſbonne. La France le déſavoua, l'Eſpagne s'en plaignit ; cependant le nouveau Duc de Mantoue reçut l'inveſtiture du Mantouan, & les affaires reſterent ſuſpendues en Italie jusqu'à l'année ſuivante.

Toute l'Europe avoit alors les yeux ſur Guſtave Adolphe ; il avoit déjà conquis l'Iſle de Rugen ; & entroit dans la Poméranie ; ſes premiers ſuccès combloient de joye & d'eſpérance les ennemis publics & ſecrets de la Maiſon d'Autriche. L'Empereur obſerva dans une Diete tenue à Ratiſbonne tant de jalou-

ſie & de défiance contre lui, de la part même des Princes Catholiques, qu'il n'oſa propoſer d'élire ſon fils Roi des Romains. Olivarès & le Duc de Baviere obtinrent de l'Empereur la diſgrace de Valſtein, qui leur étoit également odieux. Il eût mieux valu pour Ferdinand perdre alors un Royaume que Valſtein. A cette faute l'Empereur joignit celle de licentier une partie des cent cinquante mille hommes qu'il avoit ſur pied : cette imprudence fut irréparable.

La campagne dans les Pays-bas ne fut remarquable par aucun évenement ; mais les Hollandois avoient pris Fernambouc au Bréſil. En la place du Viceroi qu'on tient ordinairement dans les Indes Orientales, le Roi nomma trois Seigneurs Portugais pour faire ſes fonctions. L'un d'eux, Nugne Alvarès, tailla en pieces le Roi d'Achem, allié des Hollandois, & lui fit lever le ſiége de Malaca. La ſuperbe Ville de Mexico fut inondée par un débordement d'eau, qui cauſa une perte de trente millions.

La paix eſt concluë avec l'Angleterre par un Traité qui fut ſigné à Madrid le 15 Novembre ; le Roi promettoit de

faire restituer] le Palatinat au beau-frere de Charles I. Les choses restoient d'ailleurs sur le pied où elles étoient avant la rupture.

La Cour pour faire face à tous ses ennemis, a recours à de nouveaux impôts dont le Clergé ne fut pas plus exempt que les autres Ordres de l'Etat ; jamais les Ecclésiastiques & les Grands ne signalerent par plus d'efforts leur zèle pour la Patrie. On vit le Cardinal Borgia, dont le nom mérite de passer à la postérité, remettre au Roi pour cinq cent mille écus de pensions ou de Bénéfices, afin de l'aider dans ses besoins pressans. Tous les Grands leverent & entretinrent à leurs dépens des Régimens. Olivarès ne préparoit tant de forces que pour reprendre aux Hollandois ce qu'ils avoient conquis depuis vingt-cinq ans en Amérique & en Asie : l'évenement confondit les desseins du Ministre ; de trois flottes nouvellement équipées pour accabler les Hollandois au Brésil, dans les Indes Orientales, & jusques sur leurs côtes, aucune ne répondit aux espérances de l'Espagne ; les soldats & les matelots qui monterent la premiere périrent

1631.

de la peste; la seconde, sous les ordres d'Oquendo, fut vaincue dans une bataille. Il est vrai qu'elle vengea sa disgrace en battant à son tour les Hollandois, & en brûlant leur Amiral Pater; mais elle ne fit point d'autres progrès. Enfin la troisieme, équipée dans les Pays-Bas, fut surprise & détruite par les ennemis.

Un Traité signé à Quiérasque mit fin à la guerre d'Italie. Les Espagnols ne soutinrent point leur gloire pendant cette guerre, dont tout l'honneur demeura aux François. Richelieu entrevit qu'il étoit aisé de vaincre cette Nation; il vint même jusqu'à la mépriser. Les premiers succès de la guerre qui s'alluma quelques années après entre les deux Nations, apprirent à Richelieu combien ses mépris avoient été injustes; les Politiques ne lui ont jamais pardonné d'avoir osé attaquer une Nation redoutable, sans avoir fait des préparatifs dignes de la prévoyance d'un grand homme. La fortune corrigea à la vérité l'imprudence du Ministre François; mais on peut dire qu'il fut plus heureux que sage. Cependant la Cour d'Espagne vit avec douleur le

Duc de Savoye vendre, par le Traité de Quierasque, Pignerol à la France; elle ne pouvoit comprendre que le Duc osât hasarder sa liberté & celle de toute l'Italie, en introduisant dans ses Etats un Peuple que ses prétentions sur le Milanez, son courage & ses inclinations guerrieres rendoient si redoutable.

La Branche Allemande d'Autriche commençoit à s'appercevoir du changement de systême de la France. C'étoit l'or de Louis XIII. qui lui avoit attiré sur les bras le Roi de Suede, devant qui les obstacles & les armées disparoissoient; Olivarès pénétroit la politique de Richelieu, qui se hâtoit de dissiper les factions de la France, pour tomber ensuite sur les Pays-Bas, le Roussillon & l'Italie, tandis que Gustave Adolphe l'allié de son maître, occuperoit les forces de l'Empereur. Pour prévenir l'orage dont l'Espagne étoit menacée, il n'y avoit qu'un moyen; c'étoit de rendre aux factieux de France les thrésors que Richelieu répandoit sur les Suédois & les Hollandois: Olivarès s'appliqua donc avec une chaleur nouvelle à fomenter les troubles & les factions; mais l'heu-

reux, Richelieu triompha de ses ennemis. La Reine Marie de Médicis, le Duc d'Orléans, frere & héritier de Louis XIII, leurs amis, succomberent sous le crédit du Ministre François : la Reine arrêtée à Compiegne, se sauva de sa prison, & chercha un asyle à Bruxelles, où elle fut reçue en Reine ; le Duc d'Orléans la suivit bientôt ; il se retira en Franche-Comté, & de-là en Lorraine, où il trouva dans la personne du Duc Charles IV. un Prince prévenu contre Richelieu, & prêt à sacrifier ses Etats en sa faveur. Ces nuages de la Cour de France, qui annonçoient de prompts & violens orages, rassurerent Olivarès : il avoit besoin de ce soulagement dans la juste inquiétude que lui donnoient les succès prodigieux du Roi de Suede.

Les Princes Protestans assemblés à Leipsic venoient de déférer à ce Prince la qualité de Protecteur de leur Ligue, & de fortifier son armée de l'élite de leurs troupes ; la fierté du Défenseur des Germains opprimés, ses victoires, son habileté intimidoient les alliés de l'Em-

pereur ; déjà le Duc de Baviere, Chef de la Ligue Catholique, avoit signé avec la France un Traité de Ligue offensive, pour se soustraire aux menaces du Roi de Suede, qui lui destinoit le même sort qu'avoit éprouvé l'Electeur Palatin. Mais le politique Bavarois donna, malgré la foi des Traités, des secours à l'Empereur ; Tilly son Général emporta d'assaut Magdebourg. Cette Ville, l'une des plus riches & des plus peuplées de l'Empire, fut abandonnée à la fureur des soldats & aux flammes ; à peine quatre cent de ses citoyens échapperent au fer & au feu : cruauté atroce qui acheva de rendre l'Empereur odieux. Pendant ce tems-là Gustave conquéroit la Poméranie & la Basse-Saxe ; bientôt il poursuivit Tilly, & l'atteignit dans les plaines de Leipsic : c'est-là qu'en moins de quatre heures les Suédois vainqueurs enleverent à Ferdinand le fruit de dix ans de victoires & de conquêtes. Si le Roi de Suede, après cette victoire décisive, eût marché droit à Vienne, l'Empereur étoit déthrôné, ou recevoit la paix à genoux. Pour comble de malheur, l'Electeur de

Saxe lui enlevoit le Royaume de Bohême; les rives du Rhin, la Franconie furent envahies par le rapide vainqueur de Leipsic.

Déchû presqu'en un moment du comble de la gloire & de la puissance, Ferdinand se vit humilié au point de conjurer ce même Valstein, qu'il avoit sacrifié à la haine des Espagnols, de vouloir bien le sauver, lui & l'Empire. Valstein hésita, refusa, accepta enfin, mais à condition qu'il commanderoit avec un pouvoir sans bornes l'Armée de l'Empereur. Le vindicatif & ambitieux Valstein espéroit arracher un Thrône à l'Empereur avec les soldats de l'Empereur; les Espagnols furent obligés d'agréer le choix d'un Général qui étoit leur ennemi public.

Les Etats de Castille assemblés à S. Jérôme de Madrid, reconnoissent en qualité d'héritier de la Monarchie, le Prince Balthasar, âgé de trois ans; mais ils ne voulurent jamais consentir au subside extraordinaire que la Cour demandoit. Le Roi essuya le même refus à Barcelonne où il s'étoit rendu; les Catalans s'éleverent encore dans ces Etats avec 1632.

force contre Olivarès, & mirent le comble à la haine que ce Miniſtre avoit contr'eux. L'Infant D. Carlos mourut dans ce voyage de la Cour à l'âge de vingt-ſix ans : l'Eſpagne donna des larmes à la mort de ce jeune Prince, dont le génie & les talens paroiſſoient extraordinaires. Le politique Olivarès avoit pris un ſoin particulier de l'écarter de tous les emplois où il auroit pû attirer ſur lui les yeux de la Nation, & exciter la jalouſie du Roi ; la même politique empêcha la Cour de le marier.

La flotte du Mexique périt par la tempête. Si l'Inquiſition crut déſarmer la colere divine, qui ſembloit s'épuiſer ſur l'Eſpagne & la Maiſon d'Autriche, en faiſant brûler trente-huit victimes, dans un célebre *Auto dà Fé* à Madrid, on ne peut que déplorer l'aveuglement des Inquiſiteurs & de ceux qui les autoriſoient à de pareils ſacrifices.

Olivarès acheta du citoyen & de l'Etranger, au prix des plus gros intérêts, quelques millions pour contribuer à la défenſe de l'Empereur, & ſur-tout pour aider le Duc d'Orléans à porter le fer & le feu dans ſa Patrie, qu'il déchira par

la guerre civile ; le Roi lui fournit quelques Régimens, signa avec lui un Traité avantageux, & reçut comme Ambassadeur de ce Prince le Comte du Fargis, autrefois Ambassadeur de France à Madrid. La commission dont il étoit chargé parut si infâme à une Nation qui met toute sa gloire à être fidele à son Prince, que peu s'en fallut que la Populace ne l'assommât. Au reste, l'entreprise du Duc d'Orléans eut un succès très-malheureux ; il en coûta la tête au Duc de Montmorenci, le plus grand Seigneur de France, qui reçut Monsieur dans son Gouvernement de Languedoc ; Gaston perdit sa réputation, & parut par sa lâcheté indigne d'être le fils d'Henri IV. Le Duc de Lorraine, qui avoit marié sa sœur à ce Prince à l'insçu de Louis XIII. & malgré lui, fut dépouillé en quinze jours de ses Etats, & obligé de recevoir les conditions que lui dicta la Cour de France.

L'Archiduchesse remit cette année la propriété des Pays-Bas au Roi son neveu ; on en destina le Gouvernement au Cardinal Infant : mais les principaux Seigneurs Flamands, ayant à leur tête

le Comte de Bergues, conspiroient pour ériger leur Patrie en République, plutôt que de retomber sous le pouvoir d'Espagne. Les Princes d'Epinoi, de Barbançon, de Bournonville, Carondelet, Doyen de Cambrai, le Comte de Noyelle son frere, & plusieurs autres eurent part à ce complot. Le Duc d'Arschot, invité d'y entrer, informa l'Archiduchesse de tout ce qui se passoit; cette sage Princesse déconcerta sourdement le projet, & assoupit cette affaire. La France & la Hollande devoient soutenir les Conjurés.

Cependant le Prince d'Orange profitoit de la trahison du Comte de Bergues, qui lui facilita la conquête de la Gueldre son Gouvernement; Venlo, Ruremonde tomberent entre ses mains; Maestricht, vaillamment défendue par le Baron de Leyde, capitula après deux mois de siége; D. Gonzale de Cordoue, le Marquis de Santa-Crux, le Comte de Papenheim, Genéral de l'Empereur, s'efforcerent en vain de la secourir; ce dernier fut vaincu en voulant forcer les retranchemens du Stathouder; la mésintelligence éclata entre les trois Généraux

qui laisserent encore prendre Limbourg, Vere & Orsoi.

Mais l'Empereur faisoit bien d'autres pertes; le Comte de Tilly avoit été vaincu & tué au passage de Leck; rien ne résistoit à Gustave : le Palatinat, la Baviere, la Souabe étoient conquises, Valstein lui-même venoit d'être battu à Lutzen le 15 Novembre. Il est vrai que cette défaite valoit une victoire à la Maison d'Autriche, puisqu'elle fut délivrée du plus redoutable de ses ennemis par la mort de Gustave Adolphe, tué sur le champ de bataille. Cette perte du Parti Protestant ne termina pas la guerre : le Duc de Saxe-Veimar, le Maréchal Horn, le Général Bannier, le Chancelier Oxenstiern le Richelieu du Nord, & la Cour de France soutinrent la Ligue. On prétend que cette derniere Puissance, & la Hollande même, ne pleurerent pas Gustave; ainsi les succès incroyables, le courage, l'audace, l'activité, l'ambition de ce Roi le faisoient redouter même de ses alliés. L'Electeur Palatin qui, en acceptant la Couronne de Bohême, avoit allumé une guerre si longue & si funeste à toute l'Europe, ne survécut pas à son vengeur.

Rhinfeld, & une de leurs armées vainquit celle des Espagnols, commandée par le Comte de la Moterie, auprès de Luxembourg. Ces désastres furent suivis de la mort de l'Archiduchesse, qui expira le premier Décembre à l'âge de soixante-huit ans. Cette Princesse la plus accomplie de son siécle, avoit gouverné les Pays-Bas pendant trente-trois ans, comme Marc-Aurele l'Empire Romain. Dès qu'elle cessa de vivre, on rechercha les complices de la conspiration qu'elle avoit étouffée l'année précédente avec autant de sagesse que de bonheur; l'un d'eux le Comte de Noyelle fut assassiné sur le soupçon qu'il vouloit livrer Béthune aux François; on arrêta ses freres, & on condamna le Comte de Bergues leur chef, réfugié à la Haye, à avoir la tête tranchée en effigie. Le Marquis d'Aytonne & quatre autres Seigneurs Espagnols & Flamands étoient chargés du Gouvernement, en attendant le Cardinal Infant.

Ce Prince parti d'Espagne avec une armée leste & florissante, se rendit en Italie, d'où il devoit passer en Allemagne, avec ordre de recueillir les débris

Puissance Autrichienne. Cependant l'Empereur n'avoit point tiré de sa mort tous les fruits qu'il en espéroit; les Princes Protestans assemblés à Heilbronn, avoient renouvellé leur Confédération sous les auspices & la protection de la jeune & célebre Christine, Reine de Suede; la fierté Germanique consentit de recevoir des loix & des ordres du Chancelier Suédois Oxenstiern; le Duc de Saxe-Veimar, Bannier, Horn, Torstenson & les autres Généraux formés par les soins de Gustave, brulans de venger sa mort, se signalerent par d'éclatans succès; ils enleverent les Villes Forestieres, dissiperent les troupes Impériales, & inviterent les Suisses à s'unir avec eux contre la Maison d'Autriche. Le Thrône de Ferdinand étoit ébranlé, si les Suisses, ce Peuple soldat, rappellant le souvenir des anciennes injures reçûes de la Maison d'Autriche, se fussent rangés sous les étendards des ennemis de l'Empereur: heureusement qu'ils n'écouterent que les sentimens de modération qui les empêcherent de prendre part aux querelles des autres Européens, & qu'ils rejetterent les instances d'Oxenstiern. Le Duc de

faire connoître ce Prince dont les services furent si long-tems utiles à la Maison d'Autriche : il étoit né avec les talens d'un grand Capitaine, du génie, du courage, de l'activité, & la santé la plus robuste : ses grandes qualités brillerent à la tête des armées où il acquit une célébrité peu inférieure à celle des grands Capitaines de ce siecle : mais la bisarrerie & la singularité de sa conduite, son inquiétude, son inconstance, son avarice, des amours obscures, une légereté sans exemple, une familiarité dans un Souverain portée jusqu'à l'indécence, un oubli profond de sa dignité & de son rang, la vie, les intrigues & les inclinations d'un aventurier, flétrirent sa réputation. Il reçut de ses amis & de ses ennemis les plus sanglans outrages ; chassé plusieurs fois de ses Etats par les François, emprisonné par les Espagnols dont il lassa la patience, il mérita ses malheurs, & mourut un des Princes les plus malheureux de son tems.

1634. Cependant la conspiration, dont nous avons parlé plus haut, ou plutôt ses suites inquiétoient la Cour à qui l'Archiduchesse n'avoit pas jugé à propos d'en

faire part, pour mettre les jours & la réputation des Conjurés à couvert des poursuites d'un Ministre dont elle connoissoit l'inflexibilité. Olivarès, qui en redoutoit les suites, vouloit être instruit des principales circonstances du complot, du nombre des Conjurés, soit pour les punir, soit pour les mettre hors d'état de nuire; dans cette idée, il employa l'éloquence & les caresses, & fit tous ses efforts pour engager le Duc d'Arschot, alors Député des Pays Bas à Madrid, de lui révéler ce funeste secret. Sur les refus du Duc, on le fit arrêter. Ce n'est pas que le Ministre le crût coupable, il n'ignoroit pas que ce Seigneur, après avoir refusé d'entrer dans la conspiration, étoit allé la découvrir à l'Archiduchesse, à qui il demanda pour toute récompense de son zele, la grace des Conjurés; Olivarès crut que la terreur feroit plus d'effet sur lui que les caresses: mais il se trompa; le Duc, par grandeur d'ame, par tendresse pour des amis malheureux, refusa de parler, & mourut en prison. On arrêta dans le même tems à Bruxelles le Prince de Barbançon; les Princes d'Epinoi & de Bournonville, à

qui on destinoit le même sort, eurent le bonheur de se sauver : enfin cette malheureuse affaire finit par une Amnistie qu'on publia en faveur de tous ceux qui y avoient trempé.

C'étoit sans doute pour se venger de Richelieu, l'un de ceux qui avoit le plus contribué à exciter l'audace des Conjurés, qu'Olivarès conclut un Traité avec le Duc d'Orléans, par lequel il lui promettoit quinze mille hommes pour porter le fer & le feu en France, à condition qu'il ne feroit d'accommodement qu'avec le consentement du Roi d'Espagne. Olivarès triomphoit, & se croyoit enfin à la veille de faire la guerre à la France sous les noms des Ducs d'Orléans & de Lorraine, comme Richelieu la faisoit depuis tant d'années à la Maison d'Autriche sous le nom de la Suede, de la Hollande & des Protestans d'Allemagne. Mais dans le tems même que le Prince François signoit le Traité, il en concluoit un autre avec Richelieu, dont la destinée fut toujours de renverser les projets les mieux concertés d'Olivarès; le Duc d'Orléans se sauva comme un fugitif des Pays-Bas, laissant la Reine sa

mere

mere & son épouse à Bruxelles ; Philippe fournit avec magnificence à ces Princesses infortunées leur subsistance, tant qu'elles resterent dans ses Etats : mais il abandonna la premiere, quand elle alla offrir ses malheurs & son indigence à la Cour d'Angleterre. On sçait que Marie de Médicis mourut en 1642 à Cologne, dans une situation déplorable pour une Reine de France.

La campagne ne fut pas fertile en évenemens dans les Pays-Bas ; le Marquis d'Aytonne vint mettre le siége devant Maestricht : mais dès qu'il eut appris que le Prince d'Orange attaquoit Bréda, il accourut & obligea le Hollandois de se retirer.

C'étoit en Allemagne qu'on frappoit les grands coups, & que les Espagnols signaloient leur valeur ; le Cardinal Infant, après s'être fortifié des misérables restes de l'armée de Féria, s'étoit joint au Roi d'Hongrie son beau-frere, alors Généralissime des armées Impériales en la place de Valstein, proscrit & assassiné avec ses amis par les ordres de l'Empereur, qui l'avoit soupçonné de vouloir lui arracher la Couronne de Bohême.

Ces deux Princes suivis du Duc de Lorraine, de Piccolomini, de Jean de Vert, de Galas, marcherent à l'ennemi, & l'attaquerent dans les plaines de Nortlingue le 5 Septembre. La bataille commença à cinq heures du soir, dura toute la nuit, & ne finit que le lendemain à deux heures après midi, que les ennemis vaincus abandonnerent le champ de bataille. Le Maréchal d'Hornes, Général de l'armée ennemie, fut pris, Veimar son collegue se sauva presque seul; la réduction de la Souabe & de la Franconie furent les fruits d'une victoire qui eût été décisive si la France n'eût fait les plus grands efforts en faveur des vaincus. Le Cardinal Infant couvert de gloire se rendit dans son Gouvernement, où la discorde sembloit l'attendre. En effet, il ne fut pas plutôt arrivé à Bruxelles, que le Roi de France lui envoya jusques dans son Palais un Hérault, qui lui déclara la guerre avec les cérémonies inventées par les Romains, & adoptées *, au moins en partie, par les Chrétiens.

* C'est la derniere fois qu'elles ont été mises en usage : aujourd'hui on ne fait précéder les hostilités que d'une simple déclaration; encore voit-on certain peuple qui regarde la déclaration comme une formalité, & qui affecte de l'oublier.

Nous voici donc arrivés à cette guerre, la plus longue, la plus sanglante, & la plus funeste qu'eût éprouvé l'Espagne depuis près de six siécles : elle dura vingt-quatre ans avec un mélange de bons & de mauvais succès. A ce fléau se joignit chez l'un & l'autre Peuple celui des guerres civiles, des séditions & des révoltes. La Puissance qui avoit paru la plus prête à succomber, fut celle qui triompha à la fin. Mais que lui revint-il de la perte de cinq ou six cent mille hommes, & d'autant de millions ? La conquête de deux petites Provinces. Sans doute qu'elle compta comme un avantage insigne d'avoir humilié & affoibli une Puissance rivale, qui, le siécle précédent, avoit toujours triomphé d'elle. Au reste, la cause réelle de cette guerre ne doit être imputée ni à Philippe IV, ni à Louis XIII ; mais à l'ambition de leurs Ministres, & sur-tout de Richelieu qui ne respiroit que la gloire de signaler son Ministere, & à qui la politique conseilloit d'occuper dans une guerre étrangere le Peuple remuant, inquiet, avide de nouveautés, qu'il avoit à gouverner. Mais si la postérité a approuvé les motifs de cette guer-

1635.

re, elle a condamné l'imprudence avec laquelle Richelieu la précipita. En effet, il falloit compter étrangement sur la fortune pour oser attaquer une Puissance, affoiblie à la vérité, mais toujours redoutable, sans avoir pris la précaution d'amasser des thrésors & des munitions; sans avoir fortifié les Places frontieres. L'éclat & le succès de ses entreprises, moins dûes à la supériorité de son génie qu'aux circonstances, ne peuvent le justifier qu'auprès de ces hommes qui ne jugent du mérite d'un Ministre que par le bonheur qui accompagne ses entreprises.

Avant que d'entrer dans le détail des évenemens, il est à propos de mettre sous les yeux du Lecteur la situation de l'Europe, dont presque tous les Peuples prirent part à cette guerre.

L'Espagne ne comptoit d'alliée que l'autre Branche de sa Maison, attaquée par la Suede, les Protestans & la France, & affoiblie par une guerre de quatorze ans. L'Empereur maître de la Hongrie, de la Bohême, des Provinces héréditaires, étoit soutenu par les Ducs de Baviere & de Lorraine, les Electeurs de Cologne & de Mayence, les Princes

Catholiques de l'Empire, & les Villes Impériales ; il venoit de détacher les Electeurs de Saxe & de Brandebourg du Parti ennemi ; l'espérance de la victoire paroissoit mieux fondée chez lui que chez ses ennemis.

Amurat IV. tournoit ses armes du côté de la Perse ; le Roi de Pologne faisoit des vœux pour la Maison d'Autriche, & celui de Dannemarck la favorisa même par une diversion.

L'Italie partagée d'intérêt & d'affection, inclinoit pourtant davantage pour la Maison de Bourbon ; quelques-uns de ses Princes, tels que les Ducs de Savoye, de Parme, de Mantoue, combattirent pour elle. Mais en désirant l'humiliation de la Maison d'Autriche, & l'expulsion des Espagnols de l'Italie, ces Princes craignoient que les François ne s'y établissent.

L'Angleterre resta neutre jusques vers la fin de la guerre ; elle aima mieux se déchirer elle-même les entrailles que de prendre part à la querelle ; Charles I. favorisoit en secret la Maison d'Autriche. Il auroit dû, à l'exemple d'Henri VIII, tenir la balance : mais ses démêlés éter-

nels avec ses Parlemens la lui firent échapper. Bientôt les mains sanguinaires & victorieuses de Cromwel son bourreau & son successeur la saisirent, & la firent pencher du côté de la France : cependant le commerce, les forces & le numéraire de la Grande-Bretagne augmentoient au milieu des divisions sanglantes des deux premieres Maisons de l'Europe.

La Hollande devenue une Puissance redoutable, riche, peuplée, industrieuse, avoit une Marine égale à celle d'Angleterre ; avec le Commerce de l'Univers ses armées de terre répondoient à ses richesses & à sa fierté : mais elle ne fit pas en faveur de la Cause commune les efforts auxquels la France s'étoit attendue ; elle sentit, aux premiers succès des François, sa vengeance contre l'Espagne se ralentir : elle craignit d'avoir le vainqueur pour voisin, & elle comprit la nécessité d'une balance qui seule pouvoit assurer sa liberté.

Les motifs sur lesquels Richelieu fondoit la déclaration de guerre, étoient la prison de l'Electeur de Treves, enlevé de son Palais, & transporté dans la

Citadelle d'Anvers, & la surprise de Philisbourg que les Suédois avoient livrée à la France. Les hostilités furent précédées d'un Traité avec la Hollande, par lequel la France & cette République partageoient les Pays-Bas; d'un autre avec les Ducs de Savoye, de Parme & de Mantoue, où Richelieu n'oublia pas non plus le partage du Milanez. La précaution du Ministre François parut vaine & ridicule aux yeux de toute l'Europe.

Les opérations de la campagne suivirent de près la rupture; le Cardinal Infant distribua ses forces en deux corps; il envoya le Prince Thomas de Savoye, dont l'épouse, Princesse du Sang de France, & les enfans étoient en ôtage à Madrid, à la tête du principal, pour s'opposer à l'armée Françoise, & lui-même commanda l'autre contre les Hollandois. Le Prince Thomas vaincu dans les plaines d'Avein le 20 Mai, ne put empêcher la jonction des François & des Hollandois; les ennemis réunis prirent d'assaut Tillemont, où ils commirent des cruautés insignes; de-là ils vinrent échouer devant Louvain; les maladies,

la disette emporterent la moitié de l'armée victorieuse; ces fléaux, joints à la mésintelligence des Généraux & à la jalousie des Hollandois, réduisirent à la prise d'une bicoque les fruits d'une victoire qui devoit conduire les François à la conquête du Brabant. Le Cardinal Infant, devenu enfin le maître de la campagne, prit d'assaut le Fort de Schenck sur les Hollandois, & envoya sur les frontieres de France des détachemens qui mirent à contribution les deux tiers de la Picardie & de la Champagne.

La guerre étoit aussi allumée sur la Méditerranée, en Italie & en Allemagne, que dans les Pays Bas; la Maison d'Autriche triompha par-tout, excepté dans la Valteline que lui enleva le Duc de Rohan, après avoir défait en quatre combats les forces Autrichiennes. Les Espagnols se consolerent de cet échec par la conquête des Isles de Sainte Marguerite & de Saint-Honorat sur les côtes de Provence, par la levée du siége de Valence, où les François perdirent une partie de leur armée, & enfin par les succès de Galas, qui, après avoir forcé le Cardinal de la Valette & le Duc de

Saxe-Veimar de repasser le Rhin, les poursuivit jusqu'à Metz, leur enleva leurs bagages, leurs canons & la moitié de leur armée.

La Cour, fiere de tant de victoires, redoubla ses efforts, & espéra de réduire bientôt son fier ennemi à demander la paix; elle donna ordre au Cardinal Infant d'entrer en France du côté de la Picardie, tandis qu'un autre corps y entreroit par la Bourgogne, & que l'Amirante de Castille pénétreroit jusqu'à Bordeaux par la Guyenne. De toutes ces invasions la plus heureuse, celle qui manqua d'être la plus fatale à la France, fut celle de la Picardie. Le Cardinal Infant, ayant sous ses ordres le Duc Charles * de Lorraine & Jean de Vert, avec une armée de trente mille hommes, conquit rapidement la Capelle, le Cate- 1636.

* On l'appelloit le Duc Charles, pour le distinguer du Duc François de Lorraine, bisaïeul de l'Empereur d'aujourd'hui, à qui l'année derniere il avoit fait quitter le Chapeau de Cardinal, pour lui céder les Duchés de Lorraine & de Bar, dans l'espérance que les François, que le Duc François n'avoit point offensés, lui restitueroient ses Etats; mais Richelieu regarda comme un piége l'abdication du Duc Charles, & força François d'aller mendier un asyle & sa subsistance en Italie.

let, passa la Somme à la vûe & malgré l'armée ennemie, dont il tailla en pieces quelques Régimens, força Corbie, se saisit de Roye : s'il eût marché droit à Paris, consterné, effrayé & abandonné d'une partie de ses citoyens qui fuyoient jusqu'à la Loire, Paris tomboit entre ses mains. La terreur s'étoit répandue jusques dans le cœur de Richelieu, qui, déconcerté par des succès qu'il n'avoit pas prévus, fut sur le point de renoncer au Ministere : mais la même *fatalité* qui empêcha Philippe II. de prendre la Capitale de la France après la bataille de Saint-Quentin, combattit pour les François; Jean de Vert peignit en vain à l'Infant Paris comme une proye aisée à saisir, & comme un digne fruit de la victoire. Le Prince étonné de la *grandeur* du projet, hésita, balança, différa, & perdit l'occasion de terminer glorieusement la guerre ; déjà les François à qui il avoit donné le tems de respirer, lui opposoient, comme les Romains à Annibal, une armée de soixante mille hommes composée des laquais & des apprentifs de la Capitale. Il fallut, avec une armée moins forte des deux tiers, repasser la

Somme & laiſſer prendre Corbie. De-là le Cardinal Infant détacha le Duc Charles de Lorraine pour entrer en Bourgogne, & profiter de la déroute d'une armée Françoiſe qui venoit de lever le ſiége de Dole en Franche-Comté. Le Duc de Lorraine pénétra juſqu'à Dijon, porta le fer & le feu dans toute la Bourgogne, & aſſiégea Saint-Jean de Lône, la ſeule Ville qui lui réſiſtoit. Mais ayant mal inveſti cette Place, par ſécurité, par mépris pour l'ennemi, les François profiterent de ſa négligence, y jetterent du ſecours, & pourſuivirent à leur tour le Duc de Lorraine, qui perdit une partie de ſon armée dans la retraite.

Vers les Pyrenées l'Amirante de Caſtille aſſiégea & prit Saint-Jean de Luz : la lenteur & l'extrême circonſpection du Général Eſpagnol l'empêcherent de ſe ſaiſir de Baïonne, & de s'avancer juſqu'à Bourdeaux ; la Guienne, dont preſque tous les Peuples étoient ſoulevés, offroit une proye auſſi aiſée à ſaiſir que Paris. On peut dire que ſi la France ne fut pas accablée cette campagne, c'eſt que les Généraux Eſpagnols ne ſçurent pas profiter de la fortune qui leur tendoit les bras.

En Italie le Marquis de Leganès rendit inutile une victoire remportée sur les bords du Tesin par les François & les Piémontois, qu'il força d'évacuer le Milanez; de-là il porta le théatre de la guerre dans le Parmesan & le Plaisantin, dont il désola les campagnes délicieuses. La flotte d'Espagne sur la Méditerranée ravitailla les Isles Sainte-Marguerite & Saint-Honorat, malgré les François infiniment supérieurs par le nombre de leurs vaisseaux & par la proximité de leurs côtes.

La seule perte que firent cette campagne les Espagnols fut celle du *Fort* de Schenck, que les Hollandois ne prirent qu'aux dépens de la vie de plusieurs milliers d'hommes.

Il s'en falloit que l'autre Branche de la Maison d'Autriche fût aussi heureuse que l'aînée; elle perdit cette année la supériorité acquise par la victoire de Nortlingue. Deux hommes lui furent funestes; le Général Bannier qui remporta une victoire complette à Vistock sur l'Electeur de Saxe, & le Duc de Saxe-Veimar qui, sur les bords du Rhin, obtint des avantages plus solides, & fit triompher les armes des ennemis.

Cependant le Pape Urbain VIII. gémissoit des guerres qui déchiroient la République Chrétienne ; sans cesse il exhortoit les Rois d'Espagne & de France à sacrifier leurs ressentimens à la Religion. Il obtint enfin de l'un & de l'autre qu'ils enverroient des Ministres à Cologne pour traiter de paix : en conséquence il nomma comme Médiateur le Cardinal Ginetti en qualité de Légat, pour présider aux Conférences qui devoient s'ouvrir. Mais les deux Ministres, maîtres de la France & de l'Espagne, firent naître tant d'obstacles que le Légat eut le tems de se morfondre à Cologne en attendant des Plénipotentiaires, qui ne vinrent point. Olivarès préféroit la guerre à la paix, dans l'espérance de profiter des heureux succès de l'Espagne ; Richelieu ne pouvoit alors consentir à un Traité, dans lequel, au lieu de dicter des loix, il auroit été obligé d'en recevoir. C'est ainsi que la politique, l'esprit d'intérêt prolongea & multiplia les malheurs de la Chrétienté.

Richelieu, après avoir cherché inutilement un nouvel ennemi à la Maison 1637.
d'Autriche en la personne de Charles I.

Roi d'Angleterre, s'apperçut que ce Prince panchoit pour l'Espagne ; dans la crainte qu'il ne joignît ses armes à celles des ennemis de la France, il prodigua l'or & les intrigues en Ecosse & en Angleterre, pour y faire naître des guerres civiles, & occuper chez lui le Monarque Anglois. Cet habile & profond politique réussit au-delà de ses vœux ; car l'infortuné Charles, après avoir passé sa vie au milieu des troubles, des révoltes & des combats, la termina sur un *échaffaut*.

Le Cardinal Infant abandonné à ses propres forces, ne recevant point de Madrid l'argent qu'on lui avoit promis, & d'Allemagne les troupes qui devoient le joindre, se tint pendant presque toute la campagne sur la défensive ; il ne put empêcher les François supérieurs de prendre Landreci, Ivoi, Damvilliers & la Capelle ; la conquête de Bréda par les Hollandois le toucha plus que tous les avantages des François : mais sur la fin de la campagne il devint à son tour redoutable aux ennemis, à qui il enleva Venlo, Ruremonde, Ivoi, & il força les François d'évacuer Maubeuge, &

les postes qu'ils avoient sur la Sambre.

Les évenemens en Italie furent plus favorables que dans les Pays-Bas; le Duc de Parme, pressé par les menaces du Pape & par les armes des Espagnols, se détacha de l'alliance des François, qui, loin de lui avoir fait obtenir les avantages dont Richelieu avoit tâché de l'éblouir, fut funeste à ses Sujets. L'Espagne acquit par le Traité conclu avec ce Duc le droit de mettre garnison dans Sabionetta; le Marquis de Leganès fit la conquête de Nice; il rendit inutile une victoire que le Duc de Savoye & le Maréchal de Créqui remporterent sur le Duc de Modene, allié & Général des Espagnols. Le Duc de Savoye ne survécut pas à cette victoire; sa mort fut suivie de celle du Duc de Mantoue. L'Espagne regarda comme un avantage signalé la mort de ces deux Souverains alliés de la France; on espéra détacher du nombre des ennemis les successeurs des deux Princes. On réussit en effet par rapport au nouveau Duc de Mantoue; mais on négocia en vain auprès de la Duchesse de Savoye, Régente pendant la Minorité du Duc son fils: cette Princesse, fidelle

à son sang & à la foi des Traités, resserra les nœuds de l'alliance de la Savoye avec Louis XIII. son frere. Olivarès de son côté anima l'ambition des Princes Maurice & Thomas freres du feu Duc de Savoye, & leur fournit des troupes & de l'argent pour disputer la Régence à leur belle-sœur ; le Milanez fut délivré, & le Piémont devint le théatre des guerres civiles & étrangeres.

Les Grisons indignés que la France leur retînt la Valteline *, se saisirent de tous les Forts qu'y occupoient les François ; le Général Serbellon les appuya si heureusement avec une poignée d'Espagnols, qu'en moins de quatre jours il ne resta pas un ennemi dans cette petite contrée : le Duc de Rohan n'eut que le tems de se sauver seul à l'armée du Duc de Veimar en Alsace.

Les Isles Sainte-Marguerite & Saint-Honorat retomberent cette année au pouvoir des François ; ils firent une descente en Sardaigne, & se saisirent de la Ville d'Oristan qu'ils évacuerent bientôt après.

* Les choses furent rétablies à la Valteline sur le pied où elles étoient en 1617.

Le théatre de la guerre, du côté des Pyrenées, fut transporté de la Guienne en Languedoc; on abandonna Saint-Jean de Luz & les autres postes emportés la campagne précédente. Sans doute qu'Olivarès, dans son projet sur le Languedoc, espéroit qu'une partie de cette grande Province se révolteroit : mais il se trompa; aucun Languedocien ne se joignit aux Espagnols, & l'armée commandée par le Comte Serbellon, s'étant attachée au siége de Leucate, fut vaincue & détruite dans ses retranchemens : Serbellon mourut peu après de douleur de sa défaite.

Pendant que la guerre étoit si vive sur les frontieres de France & d'Espagne, en Italie, & dans les Pays-Bas, l'intérieur des deux Royaumes étoit rempli de troubles & d'intrigues; Olivarès & Richelieu avoient peut-être plus de peine à se garantir des embuches de leurs envieux, qu'à porter le fardeau du Gouvernement. Le second sur-tout, haï & maltraité par un maître qui lui devoit sa gloire & son repos, voyoit chaque année se former contre lui quelque conspiration : il comptoit parmi ses plus cruels

ennemis la Duchesse de Chèvreuse. Cette Dame fameuse par sa beauté, son esprit, & ses aventures, se sauva cette année à Madrid, & Philippe IV. devint, dit-on, sensible à ses charmes. Cette affaire eut moins de suites que celle des liaisons de la Cour avec plusieurs Seigneurs François mécontens, qui tâcherent d'ébranler & de renverser la puissance de Richelieu, par le secours de l'or & des armes Espagnoles.

Olivarès de son côté s'appercevoit des germes de révolte qui commençoient à éclorre en Portugal & en Catalogne. Les Portugais fatigués du despotisme de la Cour, qui les traitoit en esclaves, faisoient paroître l'horreur qu'ils portoient au joug Castillan par l'audace de leurs discours, par des menaces & par des séditions : ces soulevemens laisserent entrevoir au Duc de Bragance qu'il n'étoit pas impossible d'exciter une révolution, à la faveur de laquelle il pourroit recouvrer le Patrimoine de ses ancêtres. Déjà la Noblesse Portugaise, pleine d'impatience & d'impétuosité, le désignoit pour son Roi, & se liguoit afin de lui frayer le chemin au Thrône. L'indigna-

tion des Portugais fut cette année à son comble, quand ils virent arriver à Lisbonne la Duchesse de Mantoue en qualité de Vicereine. Personne, à la vérité, n'étoit plus capable d'exercer un pareil emploi que cette sage Princesse : mais la fierté Portugaise croyoit appercevoir du mépris & de l'affectation dans le choix d'une femme pour être à la tête du Royaume ; sur-tout après les promesses faites par la Cour, de ne conférer le Gouvernement qu'aux fils, aux freres, aux oncles ou aux neveux des Rois d'Espagne. Philippe avoit d'abord destiné la Viceroyauté de Portugal au Prince de Pologne Casimir, qui fut successivement Jésuite, Cardinal, Roi & Abbé de Saint-Germain-des Prés : mais comme il accouroit de sa Patrie pour prendre possession de cet emploi, & qu'il traversoit la France sans passeport, Richelieu le fit enlever & conduire en prison.

L'Empereur Ferdinand mourut cette année le 14 Février. Jamais les deux Branches de la Maison d'Autriche n'avoient été si intimement unies que sous le Regne de ce Prince, & qu'elles le furent sous celui de Ferdinand III. son suc-

ceſſeur. Ferdinand élû & déclaré l'année précédente Roi des Romains, prit poſſeſſion de l'Empire, de l'aveu de toute l'Europe, qui le reconnut en qualité d'Empereur, excepté la France, qui, ſous prétexte que l'Electeur de Trèves, priſonnier à Anvers, n'avoit pas été appellé à la Diette de Ratiſbonne, lorſqu'il fut élevé à la Dignité de Roi des Romains, s'obſtina à ne vouloir pas lui accorder le titre d'Empereur. Ferdinand indigné proteſta de ſon côté de ne point reconnoître Louis XIII. en qualité de Roi de France. Cette chicane de Richelieu ne ſervit qu'à attacher plus intimement à l'Empereur les Electeurs & les Princes, qui furent irrités de l'affront qu'une Nation étrangere prétendoit faire au Corps Germanique.

1638. Les ennemis firent de plus grands efforts cette campagne que les précédentes; mais leurs ſuccès ne répondirent point à leurs eſpérances. Une armée Françoiſe ſous les ordres du Prince de Condé pénétra en Eſpagne, & vint faire le ſiége de Fontarabie. Quoiqu'elle eût emporté le Port du Paſſage, & brulé quatorze vaiſſeaux qui vouloient jet-

ter des vivres & des munitions dans la Ville assiégée, ces avantages n'empêcherent point l'Amirante de Castille & le Marquis de Mortare d'approcher avec une armée, d'attaquer les retranchemens du Prince de Condé, & de remporter une victoire complette qui ne leur coûta que seize hommes. Cette victoire fut suivie & précédée de plusieurs autres en Italie & dans les Pays Bas; le Marquis de Leganès, qui s'étoit signalé dans la défense du Milanez, s'empara de Brême, & marcha pour livrer bataille aux François: mais dans l'instant qu'on alloit en venir aux mains, le Maréchal de Créqui, Général des François, fut tué. La mort de ce grand homme ne fut pas moins avantageuse à l'Espagne que le gain d'une bataille. En effet, les François se retirent & abandonnerent le Piémont sans défense à Leganès, qui conquit Verceil, & porta le fer & le feu jusques sous les murs de Turin: une maladie dangereuse qui le surprit au milieu de la campagne, empêcha le Général Espagnol de faire de plus grands progrès.

Les flottes des deux Nations se rencontrerent dans la Méditerranée le 31

Août, & se battirent avec courage. Le succès du combat fut indécis; mais les Espagnols eurent à regretter la perte de leur Général D. Rodrigue de Vélasco, qui fut tué en faisant des prodiges de valeur.

Le Cardinal Infant effaçoit dans les Pays-Bas la gloire des Généraux Espagnols; il avoit à combattre les François & les Hollanodis, qui espéroient l'accabler par des forces supérieures. Quoique ce Prince ne pût opposer une armée égale à la moindre des deux qui l'attaquoient, il partagea ses troupes avec le Prince Thomas de Savoye; ce dernier harcela les François, leur fit lever honteusement le siége de Saint-Omer, & les poursuivit sur les frontieres de Picardie. Le Cardinal Infant de son côté fondit sur les Hollandois, attaqua & détruisit dans le Pays de Vaës un de leurs corps d'armée, déconcerta leur projet sur Anvers, & enfin força l'armée du Prince d'Orange qui assiégeoit Gueldre: dans le même tems la flotte de Dunkerque vainquit celle de Hollande. C'est au milieu des victoires de l'Espagne que naquit l'Infante Marie-Therese, le 15,

Septembre : aux transports de joye que sa naissance fit éclater, il semble que les Peuples prévissent que cette Princesse leur apporteroit un jour la paix, & qu'elle seroit unie à un Roi que la victoire accompagneroit presque toujours.

Il étoit né quelques jours auparavant ce Roi destiné à l'Infante ; on voit que je veux parler de Louis XIV. dont la naissance inespérée consola la France de toutes ses disgraces.

Le Duc de Saxe-Veimar commandoit sur les rives du Rhin un corps de troupes qui étoit attaché à sa fortune, & ne recevoit d'autres loix que les siennes ; il le faisoit subsister à l'aide de l'argent de la France. A la tête de ce corps & de quelques Régimens François, il vint mettre le siége devant Rhinfeld ; bientôt après les Généraux de l'Empereur l'attaquerent & le vainquirent ; le Duc de Rohan, qui combattoit à ses côtés, fut tué : mais Veimar, profitant de la sécurité des vainqueurs, fondit à son tour sur eux, les surprit, leur enleva les quatre Généraux qui les commandoient, & détruisit leur armée. L'un des Généraux prisonniers, le célebre Jean de Vert, fut

mené en triomphe à Paris. En mettant les pieds dans la Capitale, le Capitaine Allemand se rappella avec douleur qu'il y feroit entré deux ans auparavant en conquérant, si le Cardinal Infant eût osé suivre son conseil. Cependant l'Autriche antérieure, Fribourg, Brisach furent les fruits de la victoire du Duc de Veimar; ce Prince s'y établit un Empire indépendant, auquel il joignit la belle & fertile Province d'Alsace. Il eut encore la gloire de vaincre consécutivement le Duc de Lorraine, Goetz & Savelli. Si les Suédois eussent été aussi heureux, l'Empereur auroit été obligé de recevoir une paix honteuse : mais le Général Autrichien Hatzfeld les vainquit auprès de Minden, & cette victoire donna le tems à l'Empereur de respirer.

A cette amertume, que répandirent sur les prospérités de l'Espagne les malheurs de ses alliés, il faut joindre celle des désastres arrivés dans les Royaumes de Naples & de Sicile ravagés par les plus horribles tremblemens de terre : quarante-quatre Villes & Bourgs & trente mille ames disparurent de ces contrées infortunées.

La rareté de l'argent englouti par cette guerre longue & sanglante, & par les subsides envoyés en Allemagne, l'indigence des Peuples, la stérilité de la terre, qui moins cultivée ne prodiguoit plus avec tant d'abondance ses thrésors, l'espèce d'hommes qui chaque jour dépérissoit en Espagne, les plaintes des Catalans, des Arragonnois & des Portugais, qui n'étoient contenus que par la terreur & les victoires, les plaintes des Grands écartés de la Cour & des affaires, l'esprit de fierté, de constance & d'élévation des Castillans qui diminuoit sensiblement, faisoient sentir à Olivarès la nécessité de la paix. Après quelques démarches inutiles pour l'obtenir, il jugea qu'il falloit des avantages plus décisifs pour y forcer son fier rival : en conséquence il redoubla ses efforts. Mais pour ne pas trop accabler l'Espagne, il conseilla au Roi de vendre ses Domaines en Italie, & de profiter de l'amitié du Roi d'Angleterre pour lever des troupes dans la Grande Bretagne. Avec ce secours on fut en état d'augmenter les armées en Italie & dans les Pays-Bas. Mais la France de son côté redoubloit chaque année

1639.

d'efforts ; ses ressources plus grandes, sa population plus nombreuse, le nombre & le courage de ses alliés, joints au mécontentement & à la foiblesse publiques de plusieurs Provinces d'Espagne, lui inspiroient une juste confiance : on se battit par-tout avec plus d'animosité ; les succès furent partagés, & peut-être que la victoire ne se seroit jamais lassée de voltiger d'un Parti à l'autre, sans les révolutions, les révoltes & les malheurs imprévus auxquels nous touchons. L'Espagne ne fut jamais plus près de sa perte que dans le tems que toute l'Europe la croyoit supérieure à la France.

Olivarès signa au commencement de cette année un Traité avec les Princes Maurice & Thomas de Savoye. Il venoit d'obtenir en faveur de l'aîné de ces deux Princes, un Décret de l'Empereur qui cassoit le Testament du feu Duc de Savoye, & le constituoit Régent de ses Etats en la place de la Duchesse sa belle-sœur. C'est ainsi que Ferdinand faisoit revivre les prétentions des Empereurs en Italie, & exerçoit sur des Etats réputés Fiefs de l'Empire, une Suzeraineté favorable aux intérêts de sa Maison. Armé

de ce titre, Maurice revendiqua la Régence; mais la Ducheſſe ne répondit qu'en défendant à ſes Sujets de le recevoir. C'eſt alors que ce Prince eut recours à l'Eſpagne, & conſentit que les Eſpagnols annexaſſent au Milanez toutes les Places qu'ils prendroient par leurs mains dans le Piémont, à condition qu'on lui fourniroit quelques ſommes & quelques Régimens pour déchirer de ſon côté l'héritage de ſa Maiſon. Le Prince Thomas accouru des Pays-Bas pour partager avec ſon frere les dépouilles de ſon neveu, obtint de l'Eſpagne la même protection. En conſéquence de ce Traité, que la vengeance, l'avidité & l'aveuglement le plus malheureux firent ſigner aux Princes de Savoye, chacun d'eux fondit ſur le Piémont; Leganès y entroit d'un autre côté. Richelieu inſtruit d'une alliance dont les ſuites alloient livrer les Etats du jeune & malheureux Duc aux armes Eſpagnoles, crut qu'il valoit mieux en arracher quelques morceaux, que d'en diſputer la conquête à un ennemi ſupérieur; il fit entendre à la Ducheſſe qu'il falloit livrer le Duc ſon fils & ſa Capitale à la France, pour prix de la pro-

tection qu'elle en attendoit. Mais la Duchesse, digne fille d'Henri IV, refusa de souscrire à une proposition si dangereuse; & Louis XIII, honteux d'exiger de tels sacrifices d'une sœur, d'une alliée qui n'étoit prête à tomber du Thrône, que pour avoir été fidelle à l'alliance de la France, la protégea puissamment. La Duchesse se vit enlever cette année, par la force ou par les intrigues du Prince Thomas, Chivas, Quiers, Montcallier, Nice, Villefranche, & la Ville de Turin; tandis que Leganès conquéroit Ivrée, Coni, Verue. Il ne lui restoit plus que Veillane, Carmagnole & la Citadelle de Turin; elle ne devoit s'attendre qu'à être chassée de ses Etats, quand elle obtint de Leganès une trève de deux mois. Ce ne fut qu'un cri à Madrid contre l'imprudence du Général, qui s'arrêtoit ainsi au milieu de sa carriere: mais Leganès prouva à la Cour qu'il n'avoit signé la trève que sur la menace des Princes de Savoye de passer sous les étendards de la France. La rapidité des conquêtes des Espagnols avoit enfin déchiré le bandeau que l'ambition, la haine & la vengeance avoient appliqué sur les yeux de Mauri-

rice & de Thomas ; ils s'appercevoient avec terreur & avec remords du précipice qu'ils s'étoient creusé à eux-mêmes.

Cependant la Régente avoit eu le tems de respirer, & de recevoir de la France une armée, à la tête de laquelle le Comte d'Harcourt reprit Quiers, & vainquit le Prince Thomas.

Dans les Pays-Bas le Cardinal Infant se brouilla avec le Duc de Lorraine, dont il refusoit d'autoriser les caprices & les foiblesses honteuses. Au mépris des droits sacrés du mariage, de la reconnoissance & du sang, ce Duc avoit abandonné son épouse Nicole de Lorraine, qui lui avoit apporté les Duchés de Lorraine & de Bar, pour épouser la Comtesse de Cantecroix, que les soldats appelloient sa femme de campagne. Urbain VIII. touché d'un si grand scandale, au lieu de dissoudre ce mariage comme l'aveugle Lorrain l'en conjuroit, lui écrivit qu'il eût à se séparer de la Cantecroix, sous peine de voir tomber sur lui tous les foudres du Vatican. Le Duc irrité fut trouver le Cardinal Infant, dont il réclama sa protection : mais le Prince Espagnol l'exhorta à obéir au Pape. Charles, pour

ſe venger de ce conſeil, ſe retira avec ſes douze mille Lorrains du côté de Trèves, d'où il négocia avec le Roi de France pour lui vendre ſes troupes & ſa perſonne.

Picolomini, appellé du fond de l'Allemagne pour commander l'armée deſtinée au [illegible] de Lorraine, remporta le 7 Juin, à la vûe de Thionville, une victoire complette ſur les François qui aſſiégeoient cette Ville. Leur Général Feuquieres tomba entre les mains des vainqueurs, & mourut des bleſſures *qu'il* avoit reçûes dans la bataille. Mais après un ſi grand ſuccès, Picolomini ne put empêcher les ennemis de prendre Mouzon, Heſdin & Ivoi; le Cardinal Infant, plus heureux ou plus habile, fit lever le ſiége de Gueldres au Prince d'Orange, & le pourſuivit dans ſa retraite. A voir fuir par-tout ce dernier Général devant un jeune Prince; qui le reconnoîtroit pour le même Frédéric de Naſſau que la victoire avoit couronné tant de fois? Eſt-ce à ſa vieilleſſe ou à ſa politique qu'il faut attribuer tous ces malheureux ſuccès.

Au reſte, les Hollandois réparoient

ſur la mer la honte de leurs armes dans le Brabant ; ils vainquirent une eſcadre Eſpagnole auprès de Gravelines, & en pourſuivirent quelque tems après une autre juſques ſur les Dunes d'Angleterre. D. Antoine Oquendo qui la commandoit, ſe trouvoit affoibli par un combat livré aux François ; il eſcortoit un convoi chargé d'argent & de troupes. Le reſpect dû à la Majeſté du Roi d'Angleterre n'empêcha pas les Hollandois d'enlever ſeize vaiſſeaux, & de maltraiter les autres. Outré de cette inſulte, Charles I. promit à la Maiſon d'Autriche de joindre ſes armes aux ſiennes ; mais la révolte des Preſbitériens Ecoſſois ménagée par la France, & bientôt ſuivie de celle du Parlement d'Angleterre, éclata bientôt, & occupa le reſte de ſa malheureuſe vie le Monarque Anglois. L'Eſpagne regarda cet évenement comme auſſi funeſte pour elle que les ſéditions de ſes propres Sujets.

L'Empereur donna cette année, ſelon l'uſage, l'inveſtiture du Milanez, de la Franche-Comté & des autres Fiefs de l'Empire, au Roi d'Eſpagne. Ces deux Princes avoient eſpéré recueillir de

grands avantages de la mort du Duc de Saxe-Veimar, le plus grand Capitaine ennemi; mais il n'y eut que la France qui y gagna. Richelieu, prodiguant à propos l'or, se saisit de l'Alsace, devenue le Patrimoine de Veimar, & acheta le corps d'excellentes troupes que ce Général avoit formées. Pour comble de malheur, Ferdinand, qui n'eut pas pour défenseur Picolomini, perdit les batailles d'Ulnits & de Kemnits. Il est vrai qu'elles ne furent rien moins que décisives: mais l'Empire étoit malheureux & dévasté; plus de la moitié étoit occupé par les Suédois & les François.

Nous voici arrivés à l'époque des mal-
1640. heurs de l'Espagne, à l'année la plus fatale depuis la fondation de la Monarchie; des revers inouis, des révoltes, des guerres intestines, des révolutions, des conspirations, des meurtres, des ravages, des incendies : c'est le tableau affreux qu'offrira désormais l'infortuné regne que nous traçons. La guerre s'étoit faite jusqu'ici avec un mélange de bons & de mauvais succès; les premiers avoient même prévalu sur les derniers, & l'Europe crut plus d'une fois que l'Espagne auroit en-

core la gloire de dicter des loix à la France. Le génie puissant d'Olivarès, à qui jusqu'ici on n'a gueres de fautes à reprocher, avoit soutenu avec succès le fardeau d'une si vaste Monarchie : mais à combien d'efforts violens & redoublés ne fut-il pas obligé de recourir pour entretenir des armées sur les frontieres de Picardie, sur celles de la Hollande, du côté des Alpes, & vers les Pyrenées, & des escadres en Amérique, sur les côtes d'Espagne, dans la Méditerranée & dans la Manche ? L'or & l'argent de l'Amérique suffisoient à peine pour fournir des subsides à l'Empereur, au Roi de Dannemarck, aux Ducs de Baviere & de Lorraine, & aux autres alliés ; l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, les Pays-Bas, la Franche-Comté coutoient plus qu'elles ne rapportoient. C'étoit donc dans le sein de la Peninsule, c'est-à-dire, dans un Pays dénué d'arts, de commerce, d'agriculture & d'hommes, qu'il falloit trouver les ressources nécessaires pour faire face à presque toute l'Europe. Cependant la moitié de la Péninsule ne prenoit pas plus de part à la guerre, que si elle lui eût été étrangere ; les Catalans

opposoient leurs priviléges funestes aux desseins de la Cour ; ils prétendoient ne donner au Roi qu'un Don gratuit réglé par les Députés des Etats, & être en droit de ne pas servir ailleurs que dans leurs Provinces ; les Arragonois, les Valenciens, les Biscaïens, les Navarrois avoient à peu près les mêmes prétentions & la même opiniâtreté ; les Castillans soutenoient seuls le poids de la guerre & des impôts ; eux seuls prodiguoient avec joye leur sang & leurs biens pour la gloire de l'Empire. Mais ce Peuple d'un caractere si fidele, si élevé, si respectable succomboit sous le faix, & dépérissoit de jour en jour. Olivarès opina dans le Conseil d'Etat qu'il falloit supprimer, ou au moins laisser dormir des priviléges odieux, qui rendoient dans un Etat des citoyens inutiles à la Patrie. Le Conseil applaudit à un sentiment si sage, & en conséquence le Roi donna ordre à six mille Catalans de passer en Italie ; il imposa en même tems une somme à la Catalogne proportionnée à ses richesses, & enfin il envoya des Maréchaux des Logis marquer dans les Villes de la Province des logemens pour l'armée qui venoit de

reprendre Salces du côté des Pyrenées. Deux Députés de la Catalogne, dont l'un Chanoine & l'autre Gentilhomme, oserent alors faire au Roi & à son Ministre des représentations mêlées de menaces : on les arrêta sur le champ. A cette nouvelle Barcelonne, le siége de la rébellion dans tous les siécles, court aux armes, donne le signal de la révolte, & la souffle dans toutes les Villes de la Province ; par-tout on fait main-basse sur les Castillans ; le Marquis de Sainte-Colombe, Viceroi, est enveloppé dans le massacre général ; Roses, Colioure, & quelques autres Places contenues par des garnisons, demeurerent seules fidelles.

La même fureur se répand bientôt de la Catalogne en Portugal : le commerce anéanti, le despotisme des Castillans, la Nation livrée à la fureur & à l'avarice d'un certain Vasconcellos, qui, sous le nom modeste de Sécretaire d'Etat, avoit en effet le pouvoir d'un tyran ; la perte des Indes Orientales occupées par les Hollandois ; la misere publique, la haine nationale, les circonstances de la guerre générale, celles de la rébellion des Catalans : voilà ce qui fit rompre

aux Portugais leurs fers, & porta ſur le Thrône de ſes peres l'heureux & indolent Bragance. La conſpiration préparée depuis trois ans avec un ſecret inoui, éclata le 3 Décembre ; dans un moment Vaſconcellos eſt maſſacré, la Vicereine arrêtée, ſa garde déſarmée, Bragance proclamé ſous le nom de Jean IV. Les Officiers Eſpagnols, maîtres des principaux poſtes de Liſbonne, & des Forteresses du Royaume, étonnés de la fierté, du courage impétueux, des cris menaçans, du concert général des Portugais, croyent lire dans les yeux des Portugais l'arrêt de l'Arbitre des Empires, qui rejette la Maiſon d'Autriche d'un Thrône où la force & l'uſurpation l'avoient conduite, & perdent tout à coup ce caractere de valeur, de prudence & de force ſi naturel à la Nation ; aucun n'oſe ſe défendre ; toutes les Villes du Royaume, les débris des Etabliſſemens formés ſous les auſpices les plus heureux en Afrique, en Aſie, en Amérique, ſuivent le torrent de la révolution, ſans d'autre effuſion de ſang que celui du lâche & indigne Vaſconcellos, le miniſtre de l'oppreſſion & de la tyrannie ſous laquelle

gémissoit sa Patrie. On traita la Vice-reine avec le respect dû à ses vertus, & tous les Espagnols avec les égards dûs à l'humanité. Un Castillan témoin du triomphe de Bragance & des transports de Lisbonne, ne put s'empêcher de s'écrier en soupirant : *Est il possible qu'un si beau Royaume ne coûte qu'un feu de joye à l'ennemi de mon Maître !* Cet ennemi ne s'étoit prêté qu'en tremblant à la conjuration ; il avoit eu besoin que son épouse Louise de Guzman lui inspirât toute sa fierté & sa grandeur d'ame pour l'élever au-dessus de lui-même. Il est constant que plusieurs Portugais, peu prévenus en faveur du courage & des talens de Bragance, proposerent d'adopter chez eux le Gouvernement Républicain. Ce conseil fut rejetté par quelques-uns des principaux Conjurés, qui déclarerent qu'ils ne souffriroient point qu'on fît une telle injustice à leur Maître légitime.

Cependant la renommée avoit publié dans toute l'Europe la nouvelle de la Révolution de Portugal, & le seul Philippe IV. à qui elle arrachoit une si belle Couronne, l'ignoroit : les Courtisans consternés n'osoient lui apprendre une

nouvelle ſi accablante. Enfin Olivarès s'avançant d'un air ſerein & riant : *Seigneur*, dit-il au Roi, *la tête a tourné au Duc de Bragance, il vient de ſe faire proclamer Roi ; ſa folie vous vaut une confiſcation de douze millions.* Philippe étonné ne répondit que ces mots : *Il y faut mettre ordre*, & courut ſe conſoler dans le ſein des plaiſirs.

On a blâmé avec raiſon Olivarès d'avoir été la cauſe de la révolte des Portugais, en les accablant ſous un ſceptre de fer, & en leur laiſſant ſous les yeux *le* Duc de Bragance, qui pouvoit être leur vengeur. La molleſſe & la *ſolitude* de Jean IV. tromperent Olivarès ; il ne lui ſuppoſoit pas aſſez de courage, de génie, de fermeté, & même d'ambition pour braver les périls auxquels s'expoſe un Particulier qui oſe paſſer de la vie privée ſur le Thrône : mais quand des avis certains, les menaces des Portugais, les preſſentimens lui eurent fait regarder Bragance comme redoutable, & qu'il ſe fut déterminé à l'appeller à Madrid, il ſe laiſſa tromper & amuſer par la diſſimulation & les excuſes frivoles du Duc : ce qui donna le tems à la Conjuration, dont

il recueillit le fruit, d'éclater. C'eſt ainſi que le Maître des Empires prive de leurs lumieres & de leur ſageſſe ces Miniſtres profonds, ces génies perçans, quand elle veut briſer ou donner des ſceptres. Au reſte la vûe du danger auquel étoit expoſé Bragance ne fut pas le ſeul motif qui précipita la révolte; un Décret du Roi qui ordonnoit à tous les Gentilshommes Portugais de monter à cheval pour ſervir dans l'armée deſtinée à la réduction de la Catalogne, ſous peine de perdre leurs Fiefs, contribua à la révolution. Dans la néceſſité de faire la guerre, les Portugais aimerent mieux combattre leurs tyrans, que des Peuples dont l'exemple & l'alliance leur furent d'un grand ſecours.

Le ſuccès des Catalans & des Portugais fut non-ſeulement funeſte par la perte de deux belles Provinces, par la ſupériorité que prirent dès-lors les François, mais encore par la contagion de l'exemple qui ſe répandit juſques dans les Provinces éloignées. Les eſprits s'ébranloient à Milan, à Naples, en Sicile; on lut par-tout avec avidité ces mots hardis tracés aux portes des lieux

publics : *Exemplum dedi vobis, ut ſicut ego feci, ita & vos faciatis.* Il y eut quelques ſéditions dans le Royaume de Naples ; mais les Napolitains inquiets, mutins, impatiens du joug étranger, & toujours ſoumis aux Étrangers, aux Romains, aux Grecs, aux Sarraſins, aux Normands, aux François, aux Eſpagnols ; ne firent jamais des efforts aſſez grands pour ſecouer le joug. Une conſpiration tramée par le Prince de Sanzo, pour livrer ſa Patrie aux François, n'eut point de ſuite ; la flotte de France victorieuſe de celle d'Eſpagne, dans un combat livré le 22 Juillet près de Cadix, ſe montra en vain devant Naples : les Conjurés ne donnerent aucun ſigne de vie ; D. Franciſco de Melo les contint par la terreur, & Sanzo leur Chef fut arraché de Rome ſon aſyle, conduit à Naples, & bientôt après exécuté dans la Place publique.

Le Marquis de Léganès, ſupérieur aux François, avoit promis à la Cour de les chaſſer cette campagne de l'Italie. Il aſſiégeoit Caſal lorſqu'il apprit que le Comte d'Harcourt marchoit à lui avec une poignée de ſoldats. Au lieu de laiſ-

ſer une partie de ſon armée devant la Place, & de s'avancer à la rencontre d'Harcourt avec l'autre, il fit la faute de l'attendre dans ſes retranchemens, & fut vaincu le 29 Avril. Le vainqueur courut de-là mettre le ſiége devant Turin. Le Prince Thomas, maître de cette Ville, aſſiégeoit la Citadelle; il écrivit à Léganès de marcher à ſon ſecours; Léganès vole plein d'impatience de venger ſa défaite, & aſſiége Harcourt dans ſon camp. Cette poſition ſinguliere des armées promettoit d'éclatans ſuccès aux Eſpagnols; mais la fortune combattoit contr'eux; Léganès fut d'abord repouſſé dans une attaque générale des lignes ennemies; il s'en prit au Prince de Savoye qui manqua à la parole qu'il avoit donnée de faire en même tems une ſortie. Cependant le Général Eſpagnol trouva encore le moyen de jetter deux mille chevaux dans la Ville aſſiégée; mais ce renfort ne fit qu'affamer Turin qui ſe rendit le 24 Septembre. Le Prince Thomas embraſſa en même tems le parti du vainqueur, abandonnant ſon épouſe & ſes enfans en ôtage à Madrid au reſſentiment de Philippe.

Du côté des Pays-Bas, les François leverent consécutivement les siéges de Charlemont & de Marienbourg : mais la conquête d'Arras pris le 4 Août, après quarante-cinq jours de tranchée ouverte, fut regardée comme le plus grand exploit fait jusqu'alors dans cette guerre. Le Cardinal Infant tenta tous les moyens que la valeur, la prudence & la science de la guerre fournissent, pour sauver cette Place, le boulevard des dix Provinces. Il livra quatre combats; mais il n'y avoit qu'une bataille générale, suivie d'une victoire décisive qui pût déliver Arras : le Prince n'osa prendre sur *lui* les risques d'un évenement dont le malheureux succès eût entraîné la perte de tous les Pays-Bas. Il fut plus heureux contre les Hollandois, qui furent vaincus en tentant de passer le Canal de Bruges, & ensuite obligés de lever les siéges de Hulst & de Gueldres.

Les ennemis de la Maison d'Autriche crurent que le tems étoit arrivé d'accabler l'une & l'autre Branche ; Richelieu engagea les Maisons de Hesse, de Brunswick & de Lunebourg de rompre la neutralité qu'elles avoient acceptée après la

bataille de Nortlingue, elles envoyerent des troupes lestes & nombreuses à la grande armée composée de François & de Suédois. Les Généraux pleins de confiance marcherent à Vienne; mais Picolomini, avec une armée inférieure, se présenta à eux, leur coupa les vivres, les harcela, détruisit leur armée en détail, & sauva par son génie la Capitale de l'Empire. Ferdinand flétrit sa vertu par une action indigne de son rang; il livra à la vengeance des Espagnols le Prince Edouard de Bragance, frere du nouveau Roi de Portugal, qui, depuis plusieurs années attaché à son service, prodiguoit pour lui sa vie dans les combats. Ce Prince infortuné fut traîné dans la Citadelle de Milan, où il mourut d'ennui & de désespoir.

Olivarès préparoit un sort plus tragique au Roi son frere. Le plan de ce Ministre ne pouvoit être plus vaste; il vouloit réduire le Portugal par la perfidie de quelques Portugais, la Catalogne par la force des armes, & allumer la guerre civile dans le sein de la France. Nous allons voir comme la fortune confondit tous les desseins de ce Ministre. 1641.

Le Marquis de Villaréal & le Duc de Camina son fils, issus des anciens Rois de Portugal, mais dans un dégré plus éloigné que le Duc de Bragance, ne pouvoient voir sans douleur ce Prince autrefois leur égal, alors leur Roi. L'Archevêque de Brague, le Grand Inquisiteur François de Castro, & quelques Seigneurs Portugais qui devoient leur fortune aux Espagnols, pleins de reconnoissance & d'attachement pour leurs anciens Maîtres, pénétrerent bientôt la jalousie des deux Princes; l'Archevêque de Brague en profita habilement pour leur représenter combien il les plaignoit de recevoir des loix d'un Prince moins digne qu'eux de la Couronne; qu'en obéissant à Philippe IV. ils avoient eu pour Maître le plus grand Roi de l'Univers, & le seul en état de récompenser le mérite. Il fit briller en même tems à leurs yeux la faveur, les distinctions, la reconnoissance de l'Espagne; enfin il les éblouit avec tant d'art, qu'ils consentirent à se faire les Chefs de la Conspiration la plus horrible qu'on ait jamais tramée contre la Patrie. Le jour étoit pris pour la faire éclater; à un certain signal

on devoit se saisir du Roi, de la Reine, de leurs enfans, & les massacrer; tous leurs Partisans, c'est-à-dire, les premiers Seigneurs du Royaume & les principaux Citoyens de la Capitale devoient être enveloppés dans le massacre général: dans le même tems on auroit mis le feu aux quatre coins de Lisbonne, & on auroit livré cette Ville en proye au fer & à l'incendie aux troupes Espagnoles. Le cinquieme jour d'Août devoit éclairer tant d'horreurs: mais la Providence qui veille au salut des Rois & des Peuples, ne permit pas l'accomplissement de tous ces crimes. Deux jours avant celui marqué pour le carnage la Reine apprit du Marquis d'Ayamonte, Seigneur Castillan, & son parent, le détail de la conspiration; sur le champ le Roi fit arrêter les Conjurés qui périrent sur un échafaut *, excepté l'Archevêque de Brague & le Grand Inquisiteur, qui terminerent leur vie dans la prison, sans qu'on sçache de quel genre de mort.

* Le jour de l'exécution le Roi de Portugal porta le deuil quatre heures, attendu que le Marquis de Villareal & le Duc de Camina étoient ses proches parens.

Le Roi de Portugal, pour se venger de l'Espagne, la combattit avec les mêmes armes qu'il en étoit attaqué ; il séduisit le Duc de Médina-Sydonia le frere de son épouse, & l'exhorta à suivre son exemple, & à se mettre la couronne d'Andalousie sur la tête. Le Duc, le plus riche Seigneur d'Espagne, avoit de puissans établissemens dans cette vaste Province ; la France, la Hollande, le Portugal & la Catalogne lui tendoient les bras, le Marquis d'Ayamonte ne cessoit par son éloquence de lui applanir les difficultés d'une telle entreprise. Entraîné par son ambition le Duc fixa le jour auquel il devoit se faire proclamer *Roi* ; mais la flotte de France ayant trop tardé à paroître sur les côtes, la Conspiration fut découverte & étouffée ; Olivarès obtint la grace du Duc son parent, il n'en coûta au criminel que l'aveu de sa faute, dont il vint demander pardon aux genoux du Roi. * Philippe, le plus clé-

* Il lui en coûta aussi un Cartel au Roi de Portugal qui le couvrit de ridicule. Olivarès, sans doute pour persuader au Peuple que la Conjuration de Médina-Sydonia n'étoit qu'imaginaire, obligea ce Duc à publier ce défi extravagant dans toute l'Europe.

ment des hommes, mêla ſes larmes à celles du Duc, lui pardonna en l'embraſſant, & ſe tournant vers ſon Miniſtre, il lui reprocha avec douceur que la Maiſon de Guzman devenoit fatale à celle d'Autriche.

Il s'en falloit que le Miniſtre de Philippe eût les ſentimens d'humanité de ſon Maître; il ſemble que les diſgraces avoient aigri ſon caractere naturellement dur & inflexible : les ordres qu'il donna au Marquis de Los-Velez, chargé de l'expédition contre la Catalogne, ne peuvent avoir été dictés que par la fureur & la vengeance. Los-Velez devoit mettre le feu aux maiſons, couper les arbres, maſſacrer les hommes au-deſſus de quinze ans, & marquer les femmes aux deux joues avec un fer brûlant. Ces ordres deſtructeurs furent exécutés avec un ſang froid & un raffinement de barbarie qui inſpirent l'horreur; on entendit le cruel Général, à la priſe de Tortoſe qu'il réduiſit l'épée à la main, s'écrier : *Soldats, apprenez que c'eſt un ſacrilége que d'épargner des Rebelles.* Le Gouverneur, homme de qualité, fut pendu par les pieds, la Ville preſque réduite en cendres, &

ſes citoyens exterminés. Ces ſanglantes exécutions avoient été précédées d'un Arrêt qui ſupprimoit tous les priviléges de la Catalogne, & la ſoumettoit aux loix de la Caſtille. Tant d'excès porterent la rage & le déſeſpoir dans le cœur des Catalans ; ils ne firent de leur côté aucun quartier. Le premier plan de ce Peuple avoit été de s'ériger en République ; mais la vigueur avec laquelle ils ſe virent attaqués ne leur permit pas de ſuivre ce projet, ils proclamerent le Roi de France Comte de Barcelonne, convaincus que les François feroient plus d'efforts en faveur d'une Province ſoumiſe à leur Empire, que pour une République leur alliée. Ils ne ſe tromperent pas, la France leur envoya de puiſſans ſecours. Il étoit tems qu'ils arrivaſſent ; Los-Velez, maître de Terragonne, étoit venu attaquer Barcelonne, d'où il fut repouſſé avec perte de preſque toute ſon armée. Ces malheurs, qui ſe ſuccédoient rapidement, altererent la ſanté du Roi ; l'ennui, la douleur & la honte le conduiſirent juſqu'aux bords du tombeau : mais enfin ſa jeuneſſe, la bonté de ſon tempérament & l'eſpérance ranimerent le flambeau

beau de la vie. Léganès substitué à Dos Velez dans la Catalogne, ne put d'abord empêcher la prise d'Elne par les François; mais il leur fit lever le siége de Terragone : la flotte d'Espagne vainquit celle de France commandée par un Archevêque de Bourdeaux.

Le Traité du Duc d'Olivarès avec les Seigneurs François mécontens n'eut pas le succès auquel il s'étoit attendu : le Comte de Soissons, Prince du Sang, le Duc de Guise, le Duc de Bouillon qui fournit à la cause commune Sedan, avoient pris des liaisons avec l'Espagne, & reçu une armée à la tête de laquelle Soissons vint attaquer les François aux environs de la Marfée le 6 Juillet, & remporta la victoire; mais la mort de ce Prince, tué sans qu'on ait sçu de quelle maniere, fit évanouir les fruits de la victoire. Le Duc de Bouillon se reconcilia avec son Roi; & le Parti fut dissipé.

Le Cardinal Infant prit Lens au commencement de la campagne; mais il eut la douleur de perdre Aire, que Bernovits, ce brave défenseur d'Hesdin & d'Arras, ne rendit qu'après deux mois de tranchée ouverte. Le Prince Espa-

gnol tourna tous ses soins à faire échouer les entreprises du Prince d'Orange, qui avoit rassemblé les plus grandes forces pour envahir les Pays Bas attaqués d'un autre côté par les François. Mais toutes les conquêtes du Stathouder se réduisirent à celle de Genep, bicoque que les Espagnols défendirent six semaines. Il fut repoussé honteusement de devant le Sas-de-Gand, &, aussi-tôt qu'il se fut retiré, le Cardinal Infant tomba sur les François, & vint assiéger Aire : mais il ne leur arracha pas cette conquête de *ses propres* mains, il mourut le 9 Novembre, & Aire ne se rendit que le 7 Décembre. L'Espagne regarda comme une de ses plus grandes infortunes la mort de ce jeune Prince, le Héros & le Défenseur des Pays Bas. Si l'Histoire *dans* ses fastes consacre à l'immortalité le génie, la valeur, le désintéressement, l'activité, la modération, la grandeur d'âme, l'amour de la Patrie & l'humanité, nul Prince de ce siecle n'a plus droit d'y prétendre que l'Infant Ferdinand d'Autriche. En vain Richelieu fit-il briller à ses yeux la Couronne des Pays-Bas & Mademoiselle niece du Roi de France, le plus riche parti de l'Europe, pour

l'engager à se déclarer contre le Roi son frere, ce Prince fidele à son sang, à son devoir, & à la véritable gloire, méprisa les offres de ses ennemis. La mort de ce Prince fut suivie de la perte de Bapaume. Le Comte de Fuentes, D. Francisco de Mello & quatre autres Seigneurs prirent l'administration des affaires, en attendant l'Archiduc Léopold, frere de l'Empereur, nommé Gouverneur Général des Pays-Bas en la place de l'Infant.

On se battoit en Allemagne avec la même fureur que dans les Pays-Bas; l'Empereur manqua d'être enlevé à Ratisbonne avec toute la Diette au mois de Janvier; son armée fut vaincue dans les plaines de Wolfembutel : mais depuis Gustave Adolphe les ennemis ne sçavoient plus profiter de leurs victoires. En effet, les Généraux de l'Empereur, quoique vaincus, enleverent plusieurs Villes aux vainqueurs. L'Empereur publia cette année une Amnistie dont la seule Maison Palatine fut exclue : mais nul Prince, nulle Ville Impériale ne furent tentés de profiter de la clémence d'un Chef à qui ils espéroient dicter des loix. Les Ambassadeurs d'Espagne, de

France, de Suéde & de Hollande ſignerent cette année à Hambourg des Préliminaires qui n'avancerent pas la concluſion de la Paix.

1642. Les malheurs de l'Eſpagne donnoient au Roi de Portugal le tems de s'affermir. Les Etats aſſemblés à Liſbonne avoient reconnu authentiquement ſon droit à la Couronne, & en avoient inſtruit l'Univers dans un Manifeſte, où l'on ne manqua pas d'exagérer la tyrannie des Caſtillans : la France, l'Angleterre, la Hollande, le Nord, toutes les Puiſſances Chrétiennes, excepté l'Empereur & le Pape, reconnurent Jean V. en qualité de Roi ; la Hollande conclut avec lui une trève de dix ans pour l'Amérique & les Indes Orientales, où les deux Nations depuis quarante ans ſe faiſoient une guerre implacable. Mais les Hollandois obſerverent avec beaucoup de mauvaiſe foi la trève ; ils la regardoient comme un piége à la faveur duquel ils eſpéroient achever de dépouiller les Portugais. L'Angleterre & la France protectrices du nouveau Roi, lui fournirent de puiſſans ſecours ; Louis XIII. s'avança lui même à la tête d'une puiſ-

ſante armée vers les Pyrenées, afin de faire diverſion en ſa faveur. On blâma alors Olivarès de s'être attendu l'année derniere à l'évenement incertain & odieux d'une Conſpiration, pour réduire le Portugal, au lieu d'y faire marcher le Roi ſuivi de toute la Nobleſſe Eſpagnole. En vain la Cour fit-elle publier cette année une Amniſtie générale en faveur des Catalans, & le rétabliſſement de leurs priviléges ; cette démarche attribuée à la foibleſſe & non à la clémence, confirma les Rebelles dans leurs ſentimens de haine & de vengeance.

Pendant ce tems-là les François après avoir pris Colioure, & défait le Marquis de Povar dans un combat livré près de Villefranche, aſſiégeoient Perpignan, ſous les ordres de leur Roi. Ces déſaſtres, dont la nouvelle fut bientôt apportée à Madrid, en faiſoient craindre de nouveaux & de plus grands ; on n'avoit point d'armée à oppoſer aux ennemis : en vain avoit-on fait venir du fond de l'Allemagne & des Pays-Bas des troupes étrangeres ; le ſervice en Eſpagne leur étoit odieux à un point qu'elles aimoient

mieux être décimées que d'y être transportées. On avoit été obligé de lier & de traîner sur des vaisseaux comme des esclaves les soldats destinés à l'armée de Catalogne; la cause de leur aversion étoit fondée sur ce qu'ils n'avoient aucun quartier à attendre des Catalans auxquels on n'en accordoit point, & sur l'excès des chaleurs du climat, mortelles aux Allemands & aux Flamands. La douleur, les maladies, le fer ennemi & la désertion détruisirent bientôt des troupes découragées, & laisserent l'Espagne presque sans aucune ressource.

Les Citoyens de Madrid aigris par les mauvaises nouvelles qu'on recevoit chaque jour, & que la crainte augmentoit encore, se déchainoient contre Olivarès, & n'épargnoient pas même le Roi, à qui ils oserent crier, un jour qu'il partoit pour la chasse au loup: *C'est les François que vous devez chasser, voilà les loups qui nous dévorent.* Philippe honteux & confus que le Peuple lui rappellât son devoir, partit en effet pour la Catalogne, malgré les efforts d'Olivarès, qui, craignant qu'à l'armée quelque Grand n'ouvrît les yeux au Roi sur les malheurs

de la Monarchie, ne cessoit de lui représenter les périls auxquels il alloit exposer la Majesté Royale dans une Province infectée de la rébellion & couverte d'ennemis. Mais ce Ministre s'appercevant que le Roi n'étoit point ému de ses raisons, partit avec lui, & l'obséda, ou par lui, ou par ses créatures, au point qu'aucun Grand n'osa se hasarder de parler contre lui : enfin il trouva le moyen d'arrêter Philippe à Sarragosse, en lui exagérant les forces des ennemis contre qui il ne pouvoit se mesurer sans craindre le même sort que le Roi de France à Pavie. Le Roi vit des fenêtres du Palais de Sarragosse les feux qui consumoient l'Arragon ravagé par les Partis François & Catalans : mais il se consoloit dans l'espérance que les Ducs d'Orléans, de Bouillon, & le Marquis de Cinqmars, Favori du Roi de France, feroient bientôt soulever une partie de la France, & forceroient, comme ils l'avoient promis dans un Traité signé depuis peu à Madrid, leur Roi à donner la paix à l'Europe à des conditions équitables. Les ordres étoient déjà donnés pour fournir sur les frontieres de Cham-

pagne une armée à ces Conjurés ; mais Richelieu découvrit la Conspiration, & en fit part à Louis XIII. qui abandonna son Favori * à la main du bourreau. La Conspiration fut fatale à l'Espagne, si, comme le prétendent quelques Historiens, Louis XIII. qui avoit donné des ordres pour conclurre la paix à l'insçu de Richelieu, dont il avoit fixé la disgrace & l'exil à la fin de la guerre, ne la continua que pour se venger d'une puissance qui avoit appuyé ce complot.

Quoi qu'il en soit, Monçon sur les frontieres de l'Arragon, Perpignan, *Salces*, tout le Roussillon, furent conquis par les ennemis, qui en même tems gagnerent une bataille navale. Une suite si constante de revers faisoit craindre avec d'autant plus de raison pour l'intérieur de la Monarchie, qu'on n'avoit, pour ainsi dire, ni armées, ni forteresses

* Personne n'ignore que le Marquis de Cinqmars eut la tête coupée à Lyon, avec M. de Thou, que les Juges condamnerent, non comme son complice, mais pour avoir sçu le complot & ne l'avoir pas révélé; on n'ignore pas non plus que le Duc de Bouillon racheta sa tête par la cession de Sedan, & que le Duc d'Orléans, qui fit voir dans cette affaire la même timidité que dans les précédentes, fut privé de ses Emplois, & flétri par une Déclaration du Roi son frere.

à oppoſer à un ennemi vainqueur & irrité.

Dans ce découragement général, la Reine ſeule conſerva aſſez de courage & de fermeté. Pour ſauver l'Etat elle employa l'éloquence, les careſſes & les larmes auprès des Grands & des Peuples intimidés ; les noms du Roi & de la Patrie, ces noms chers & ſacrés que les Caſtillans portent gravés au fond du cœur, répétés par une Reine d'autant plus chere que ſon bonheur ne répondoit point à ſon mérite, firent ſur l'eſprit de la Nation les plus grands effets ; c'étoit à qui ſe rangeroit ſous les étendards de la Reine, à qui lui ouvriroit ſa bourſe, à qui fourniroit des vivres ; en moins d'un mois elle forma une armée de cinquante mille hommes qu'elle envoya à Philippe ; ce Prince en confia le commandement au Marquis de Léganès, Général malheureux & imprudent : dans ce choix il ne conſulta que les déſirs d'Olivarès. Une autre armée agiſſoit en Catalogne, ſous les ordres du Marquis de Torrecuſe, Italien : mais les Grands d'Eſpagne ne pouvoient voir à leur tête un Etranger ; leur jalouſie éclatoit chaque

jour. Torrecuse dégoûté d'un emploi qu'on lui rendoit pénible & dangereux, eut la foiblesse de le céder au Marquis d'Inoiosa, qui fit des fautes multipliées, & laissa ravitailler Lérida, dont il faisoit le siége : Léganès arriva bientôt, & joignit à son armée celle d'Inoiosa.

Qui ne s'attend qu'avec des forces si supérieures Léganès va dompter les Catalans, & accabler les François ? Mais la fortune avoit tout à fait abandonné l'Espagne ; Léganès se laissa battre par une poignée d'ennemis commandés par le Maréchal de la Mothe-Houdancourt. La présomption, la négligence seules du Général causerent la honte de la Nation. Ce ne fut qu'un cri contre le Ministre, accusé d'être l'auteur des malheurs publics, par son despotisme, son opiniâtreté, & le mauvais choix des Généraux. Philippe fit tomber le poids de sa colere sur Léganès qu'il fit arrêter.

Cependant Olivarès frappé de la disgrace de son ami, qui sembloit lui annoncer la sienne, étoit d'autant plus inquiet qu'il se voyoit abandonné de toute la Cour, & même de sa Maison si puissante en Espagne, pour avoir reconnu pour

ſon fils un jeune aventurier à qui une de ſes maîtreſſes, décriée par un libertinage public, avoit donné le jour vingt-cinq ans auparavant. Ce nouveau Guzman étoit déſigné héritier des titres & des biens du Comte-Duc, qui porta à ſon ſujet l'abus de l'autorité au point de faire diſſoudre le mariage de ce prétendu fils avec une courtiſane, pour lui faire épouſer la fille du Connétable de Caſtille, le premier parti de l'Eſpagne. C'étoit à cet homme tiré du ſein de la miſere & de l'infamie, qu'il deſtinoit l'emploi de Gouverneur du Prince d'Eſpagne, dont l'éducation avoit été ſi négligée qu'à quatorze ans il étoit encore entre les mains des femmes. Le Roi avoit donné l'exemple à Olivarès, en reconnoiſſant pour ſon fils un jeune Prince qu'il avoit eu treize ans auparavant d'une Comédienne. Mais ce Prince, ſi connu & ſi reſpecté depuis ſous le nom de D. Juan d'Autriche, méritoit autant d'être le fils d'un Roi, que celui d'Olivarès étoit indigne d'avoir un grand homme pour pere.

En Italie on perdit la meilleure partie des conquêtes faites en Piémont ; les

Princes Maurice & Thomas reconciliés avec la Duchesse de Savoye & la France, ramenerent de nouveau la guerre dans le Milanez, où ils prirent Tortone.

Il semble que la politique & les efforts de l'Espagne contre le nouveau Roi de Portugal se réduisissent à l'empêcher d'être reconnu en cette qualité par le Pape. On envoya à ce dessein à Rome le Marquis de Los-Velez, homme violent & emporté; il avoit ordre de fondre sur l'Ambassadeur que le Portugal envoya cette année à Rome. Los-*Velez* en vint en effet aux mains avec l'Ambassadeur Portugais, qui étoit un *Evêque*, dans les rues de la Capitale du Monde Chrétien; mais l'Evêque soutenu par une troupe de François, de Portugais & de Catalans, fut vainqueur; l'Ambassadeur Espagnol s'enfuit à Aquila, emmenant avec lui les Cardinaux Sujets du Roi. Dans la crainte d'offenser la Maison d'Autriche, le Pape refusa de reconnoître l'Evêque en qualité d'Ambassadeur de Portugal; le S. Siége ne donna de Bulles aux Evêques Portugais, & la qualité de Roi au Chef de la Maison de

Bragance, qu'après le Traité de Paix entre l'Espagne & le Portugal.

L'Empereur, le seul allié de l'Espagne, perdit deux batailles, l'une contre les François, & l'autre contre les Suédois ; les vainqueurs porterent le fer & le feu dans la Saxe, la Franconie & la Souabe ; leurs succès eussent été décisifs sans Picolomini qui arrêta leur fortune par son habileté.

Les évenemens qui purent consoler la Maison d'Autriche, furent la prise de Lens & de la Bassée, la victoire complette emportée sur les François à Honnecourt le 25 Mai, & enfin la mort du Cardinal de Richelieu arrivée le 4 Décembre. L'ascendant de cet homme si fatal à l'Espagne mérite d'être remarqué. Tous les projets que le Ministre Espagnol forma contre lui, quoique concertés avec génie, ménagés avec dextérité, conduits avec sagesse, échouerent ; tous les Seigneurs François, dont la plupart étoient braves, puissans, éclairés, avec lesquels Olivarès se ligua pour détruire la fortune de Richelieu, périrent de mort violente, furent confinés dans les prisons, ou moururent bannis de 1643.

leur Patrie, tandis que l'heureux Richelieu affermit la révolution de Portugal, anima la révolte de la Catalogne, arma la moitié de l'Europe contre la Maison d'Autriche, & conquit sur l'Espagne l'Artois & le Roussillon. Il n'y avoit personne dans l'Europe qui ne crût que le génie d'Olivarès n'ayant plus à combattre celui de Richelieu, l'Espagne reprendroit l'ascendant : mais l'Espagne entiere eut le malheur de demander & d'obtenir la disgrace d'Olivarès, le seul homme capable de rétablir les affaires. Philippe ne céda qu'avec répugnance aux cris des Grands, des Conseils, de l'Ambassadeur de l'Empereur, qui lui arracherent l'Arrêt qui reléguoit Olivarès à quatre lieues de Madrid. Les Courtisans ne dédaignerent pas d'employer pour le perdre Anne de Guevara, Nourrice du Roi : cette femme osa dire à Philippe : *Quoi! n'est-il pas tems à votre âge que vous sortiez de tutelle?* La Reine se joignit aux ennemis d'Olivarès; elle se présenta au Roi les yeux baignés de pleurs, tenant son fils par la main, & l'embrassant avec tendresse : *Voilà*, dit-elle au Roi, *notre seul Fils; il est menacé de deve-*

nir le plus pauvre Gentilhomme de l'Europe, si vous n'écartez des affaires un Ministre qui a mis la Monarchie à deux doigts de sa ruine. Philippe ne put résister à tant d'assauts livrés à la fois; il exila son Ministre, & assembla un grand Conseil dans lequel il déclara qu'il n'auroit d'autre premier Ministre que lui-même, & le lendemain on afficha au Palais ces mots: *C'est à présent que tu es Philippe le Grand, le Comte-Duc te rendoit Petit.* On faisoit allusion au titre magnifique de Grand que Philippe, en montant sur le Thrône, avoit adopté, & que la flatterie la plus déterminée n'osa jamais lui donner. Cependant bientôt accablé du poids du Gouvernement, entraîné dans la mollesse & les plaisirs par l'habitude, il alloit rappeller Olivarès, pour qui d'ailleurs il avoit la plus tendre amitié, lorsque le Duc publia imprudemment une Apologie de son Ministere, dans lequel il offensa les premieres personnes de la Cour. Elles se plaignirent au Roi avec tant d'aigreur & de ressentiment, que le Roi n'osa passer outre; il se vit même obligé de le reléguer à Toro, où Olivarès mourut deux ans après d'ennui & de chagrin.

Gaſpard de Guzman, Comte-Duc d'Olivarès étoit actif, vigilant, infatigable, plein de vûes & d'élévation, d'un génie vaſte, perçant & délié, généreux, magnanime, déſintéreſſé, le plus conſtant, le plus ferme de tous les hommes, l'ami le plus fidele, il ne reſpiroit que la gloire de ſon Maître & de la Patrie ; il oppoſa à la fortune qui ſembloit prendre plaiſir à confondre ſes deſſeins, toute la grandeur & la fierté de ſon ame ; jamais il ne lui échappa la moindre plainte. Mais ces vertus étoient mêlées de grands défauts ; il étoit vindicatif, défiant, impérieux, opiniâtre, dur, & quelquefois impitoyable & deſpotique. Son crime aux yeux des Grands fut de les avoir écartés de la faveur, & de les avoir contenus par la terreur ; mais aux yeux de la Patrie, ce fut d'avoir entretenu le Roi dans les plaiſirs & dans la molleſſe, d'avoir donné lieu, par ſon inflexibilité, à la révolte de la Catalogue, & à la révolution du Portugal.

Son neveu D. Louis de Haro, d'un caractere plus doux, plus ſouple, plus modéré, d'un génie moins vaſte, plus ſolide & auſſi délié, ſuccéda inſenſible-

ment à sa faveur. Le Roi le décora du titre de premier Ministre; sa puissance ne fut jamais si absolue que celle de son oncle; il jouit de sa place avec moins d'éclat, mais il fut moins envié & plus aimé.

La mort de Louis XIII. ne changea rien au systême général des affaires; sa veuve Anne d'Autriche, gouvernée par le Cardinal Mazarin, qu'elle rendit dépositaire de la Puissance Royale, sacrifia à la gloire de la France & à l'espérance d'augmenter les Etats de Louis XIV. son fils, les sentimens de tendresse qu'elle avoit pour son frere & sa Patrie.

Cependant Philippe voulant profiter de la Minorité toujours orageuse en France, avoit donné ordre à ses Généraux de s'avancer en Champagne. Le Comte de Fuentes & D. Francisco de Melo assemblerent leurs meilleures troupes, & assiégerent Rocroi. Cette Place une fois prise, rien ne les empêchoit de marcher à Paris; la France ne leur opposoit qu'une armée inférieure, & un Général de vingt-un ans : mais ce Général de vingt-un ans c'étoit le Grand Condé, connu alors sous le nom d'Enghien, nom for-

tuné pour les François. L'armée Espagnole fut attaquée le 18 Mai ; l'avantage du poste, la valeur la plus déterminée, l'expérience des Généraux, la discipline des vieilles Bandes, ne purent résister à l'impétuosité Françoise & au génie d'Enghien ; les Espagnols après six heures du combat le plus sanglant, furent vaincus ; leur Général Fuentes, qui combattoit sur un brancard, demeura sur le champ de bataille avec sept mille hommes : cinq mille prisonniers, l'artillerie, les drapeaux, les bagages tomberent au pouvoir du vainqueur. Melo recueillit les débris de l'armée & s'enfuit en Flandre. L'Espagne ne s'est jamais relevée de cette journée qui lui coûta ses vieilles bandes ; les François prirent Thionville & Circq ; les Hollandois aussi confondus des succès de leurs alliés que l'Espagne même, demeurerent dans l'inaction pour ne pas accabler une Puissance dont la chûte leur auroit rendu la France trop redoutable & trop voisine.

Les forces navales éprouverent un désastre aussi funeste que les vieilles Bandes à Rocroi ; elles furent presqu'entiere-

ment détruites dans un combat livré contre les François, à la vûe de Carthagêne.

Le Roi tâcha de faire renaître l'espérance dans le cœur de ses Sujets, en se mettant lui-même à la tête de son armée du côté des Pyrenées. Il reconquit Monçon; mais le Cardinal Spinola, à qui, sans doute faute de Généraux, il donna un corps d'armée contre les Portugais, laissa prendre dix ou douze petites Places en Estramadoure. D. Juan d'Autriche avoit commandé dès l'année derniere une armée sur les frontieres du Portugal, quoiqu'il n'eût pas alors quatorze ans accomplis.

Tanger sur la côte d'Afrique, qui n'avoit pas suivi en 1640 le torrent de la révolution, passa cette année sous la domination du Portugal.

En Italie les succès furent variés; on reconquit Tortone, & les ennemis s'emparerent d'Asti, de Trin & du Pont d'Esture.

L'Empereur eut des succès; les François prirent d'abord Rotuil; mais cette conquête leur coûta le Maréchal de Guébriant, un des grands Généraux de ce

enfans d'Henri IV. ce fut cette Reine qui lui ressembla le plus par son courage, son génie, son affabilité & sa bonté. Philippe, au milieu de ses infidélités, conserva toujours pour elle le respect, les égards & l'estime qu'on ne pouvoit refuser à ses vertus, à son zele & à son amour pour les Peuples. De deux enfans qu'elle laissa, l'aîné D. Balthasar-Carlos ne lui survécut que de quelques années, & sa fille Marie-Therese monta sur le Thrône de Henri IV.

On avoit substitué sur les frontieres du Portugal, le Marquis de Torrecuse au Cardinal Spinola. Torrecuse éprouva des revers plus fâcheux que son prédécesseur; il s'attacha imprudemment au siége d'Elvas, qu'il ne put prendre, & perdit, soit aux attaques de cette Ville, soit dans sa retraite, trois mille hommes, son artillerie & ses bagages.

En Italie le Pape & le Duc de Parme terminerent, au sujet du Duché de Castro, une guerre pendant laquelle il y eut plus d'encre versée dans les Manifestes, & les négociations, que de sang répandu dans les combats. La paix fut suivie de la mort du Pape Urbain VIII,

que le Cardinal Pamphilio, créature d'Efpagne, remplaça fous le nom d'Innocent X. Le premier foin du nouveau Pape fut de perfécuter les Barberins à qui il devoit la Tiare; ceux-ci fe jetterent entre les bras de la France, dont Innocent haïffoit le Miniftre. Cette querelle particuliere attira dans la fuite les armes des François dans la Tofcane. Pour plaire au nouveau Pape, dont il éprouvoit l'amitié dans toutes les occafions, le Roi d'Efpagne permit qu'on publiât dans les Pays-Bas une Bulle qui condamnoit la Doctrine attribuée à Cornelius Janfenius, Evêque d'Ypres.

Les François fe dédommageoient fur les frontieres de Flandre, de leurs pertes du côté des Pyrenées; ils prirent Gravelines défendue avec un courage héroïque par D. Ferdinand de Solis. Picolomini jetta en vain deux fois du monde dans la Place affiégée; il n'y avoit qu'une bataille fuivie de la victoire, qui pût fauver Gravelines : mais Picolomini ne commandoit pas une armée affez puiffante pour tenter l'évenement incertain d'une bataille générale. Le Sas-de-Gand tomba, par les mêmes raifons, entre les mains des Hollandois.

L'Allemagne étoit en proye à de nouveaux ennemis, & à de plus grands malheurs; Ragotski, Vaivode de Transylvanie, soutenu des Turcs & des Tartares, porta le ravage en Hongrie & en Autriche, tandis que les François, à l'autre bout de l'Empire, détruisoient les meilleures troupes de Ferdinand, dans les trois combats livrés le 3, le 5 & le 9 Août, & si connus sous le nom de Fribourg. Merci vaincu acquit autant de gloire qu'Enghien & Turenne vainqueurs; mais la gloire du Général n'empêcha pas la perte de Fribourg, de Spire, de Philisbourg, de Mayence, de Wormes, d'Oppenheim, de Landau & de toutes les rives du Rhin. Dans de telles circonstances, l'Empereur se trouva heureux de n'avoir pas à combattre les Suédois que le Roi de Dannemarck occupoit par une puissante diversion. Les intrigues & les subsides d'Espagne, la jalousie & la haine contre une Nation voisine, voilà ce qui mit les armes aux mains des Danois contre la Suede.

Philippe, las & affligé d'une guerre dont il n'appercevoit plus la fin, fit proposer à la Reine de France sa sœur, la

paix à des conditions équitables. La paix devoit être cimentée par un double mariage entre le Prince d'Espagne & Mademoiselle, fille du Duc d'Orléans, l'Infante Marie-Therese & Louis XIV. Anne d'Autriche, dont la tendresse pour sa Patrie & son frere n'étoit point éteinte, sensible d'ailleurs à la misere des François, & aux longs malheurs de la République Chrétienne, acceptoit avec avidité les offres du Roi d'Espagne. Mais Mazarin *, se servant adroitement de l'empire absolu qu'il avoit sur elle, détruisit dans son cœur des sentimens si justes & si humains; il lui fit regarder les démarches de Philippe comme un aveu de foiblesse & d'accablement; il représenta au Conseil qu'en moins de deux ou trois campagnes la France se verroit indubitablement maîtresse des Pays-Bas, de la Franche-Comté & du Milanez. Ce point de vûe flatteur fit l'effet qu'il en espéroit; les François ne respirerent plus

* On sçait que le Cardinal Mazarin éloigna autant qu'il put, par des voyes sourdes, la conclusion du Traité de Westphalie, & qu'il lui fallut des ordres réitérés de la part de la Reine pour conclure celui des Pyrénées.

que la guerre, & renouvellerent les anciens Traités avec la Hollande & le Portugal. Mais l'accroissement de l'Empire François n'étoit pas le seul objet de la politique de Mazarin; en écartant la paix, il éloignoit de la Cour, & occupoit dans les armées les Princes & les Seigneurs capables de lui disputer la faveur & la puissance.

1645. Philippe voyant qu'il n'avoit plus à espérer qu'une paix honteuse, ne s'abandonna pas lui-même; il partit pour Sarragosse, dans le dessein de faire reconnoître son fils Successeur à la Monarchie d'Arragon, & en même tems d'obtenir des Arragonnois de plus puissans secours. Mais loin de recevoir des Arragonnois les marques de fidélité & d'attachement qu'il en avoit attendues, les Députés des Etats lui signifierent qu'ils ne reconnoîtroient le Prince qu'à condition qu'il leur restitueroit le privilége de ne pas servir hors de leurs frontieres. De telles prétentions, dans les circonstances d'une guerre ruineuse, firent sur l'esprit du Roi la plus dangereuse impression; il tomba malade d'ennui & de douleur. Pendant ce tems-là les ennemis, com-

mandés par le Comte d'Harcourt, prirent Roses, vainquirent l'armée Espagnole sur les bords de la Segre le 16 Juin, & dans les plaines de Lorens le 23 du même mois; de-là ils marcherent à Balaguier, qu'ils réduisirent en peu de tems. On espéroit rendre inutiles toutes les conquêtes des François par la prise de Barcelone. Ce n'est pas qu'on fût en état de subjuguer par la force cette grande Ville : mais une Conspiration devoit la livrer au Roi. La Baronne d'Albi, célebre par sa beauté, son génie, ses graces, sa galanterie, étoit le chef & l'ame de la Conspiration : elle avoit prodigué l'or, l'éloquence, & sur-tout ses charmes, pour augmenter le nombre des Conjurés, qui presque tous étoient ses amans; déjà les mesures étoient prises; elle devoit elle-même donner le signal au moment que la flotte d'Espagne paroîtroit devant Barcelone. Mais la flotte parut deux fois en vain, elle n'apperçut aucun mouvement en sa faveur; le secret de la Conspiration, confié à trop de personnes, transpira, & parvint à la connoissance d'Harcourt, qui fit arrêter & livrer au sup-

plice les Conjurés, excepté leur chef dont la beauté, le courage, les graces & l'attachement pour sa Patrie, dont elle donnoit des preuves si singulieres, toucherent Harcourt, qui se contenta de la faire sortir de la Catalogne.

Les affaires prenoient un tour encore moins favorable du côté des Pays-Bas; le brave Picolomini étoit pourtant chargé de leur défense. Mais que pouvoit Picolomini contre la fortune, le courage & le nombre ? Il se consuma en efforts impuissans, sans pouvoir empêcher que Linck, Bourbourg, Bethune, Armentieres, Marchiennes, Lens & l'Ecluse tombassent entre les mains des François. Les Hollandois d'un autre côté entamoient ces fertiles Provinces; ils conquirent Hulst; Anvers étoit menacée du même sort, rien ne pouvoit la sauver; mais Amsterdam convaincue qu'elle perdroit le Commerce de l'Univers, si Anvers, qui lui est si supérieure par le Port & la situation, tomboit entre les mains des Hollandois, obtint par son crédit auprès des Etats Généraux, que le Prince d'Orange n'en tenteroit pas la conquête.

La diverſion du Roi de Dannemarck ne fut pas longue ; il ſe vit bientôt obligé d'accepter la paix. Alors toutes les forces de Suede tomberent ſur l'Empereur, dont les Généraux perdirent une grande bataille contre les Suédois. Turenne, à la tête des François, s'avança pour profiter des ſuccès des Alliés : mais Merci le ſurprit à Mariendal, & diſſipa ſon armée. Il ne tarda pas à être vengé ; Enghien avec une nouvelle armée, recueillit les débris de celle de Turenne, &, ſuivi de ce grand homme, marcha à Nortlingue, dont il rendit les plaines auſſi funeſtes à la Maiſon d'Autriche qu'elles l'avoient été onze ans auparavant aux Alliés. La bataille ſe livra le 3 Août ; l'armée Impériale fut détruite, & pour comble de malheur Merci fut tué : cette derniere perte étoit irréparable. Quels Généraux, excepté Picolomini, oppoſer à Enghien, à Turenne, à Torſtenſon, à Wrangel, à Koniſmarck ? Avec des forces égales le Roi & l'Empereur devoient ſuccomber.

A la nouvelle du déſaſtre de Nortlingue, l'Electeur de Treves, arrêté depuis long-tems, fut élargi. C'étoit un

pas vers la Paix; car la France avoit protesté qu'elle n'écouteroit aucune proposition, que ce Prince ne fût libre. Turenne le ramena en triomphe dans son Electorat, où il le rétablit.

1646. Les malheurs de Philippe IV. augmentoient avec ses années; il en éprouva un d'autant plus douloureux, qu'il éloignoit l'espérance de la paix, & qu'il le privoit de son fils unique, qui mourut à l'âge de près de dix-huit ans, le 9 Octobre. Ce jeune Prince, dont l'éducation fut négligée à l'excès, promettoit pourtant beaucoup; son mariage avoit été arrêté avec l'Archiducheſſe Marie-Anne d'Autriche, que Philippe épousa deux ans après. On ne pouvoit plus donner en mariage Marie-Therese, reconnue alors Princeſſe des Asturies & héritiere de la Monarchie, à Louis XIV. Le Roi n'avoit gueres à la vérité plus de quarante ans; mais épuisé par les plaisirs de sa jeuneſſe, par les chagrins, il étoit peu vraisemblable qu'il eût des enfans d'un second hymenée. Au reste, cette perte accablante trouva de la grandeur d'ame & de la fermeté dans Philippe; il surmonta sa douleur, consola lui même

ses Peuples consternés, & en écrivant à ses Généraux la perte qu'il venoit de faire, leur recommanda en termes très-touchans ses Soldats & ses Peuples, qu'il appelloit ses enfans.

Léganès rappellé de la prison au commandement des armées, vengea ses anciennes défaites sur Harcourt, qu'il vainquit devant Lérida dont il lui fit lever le siége après six mois d'attaque. Cet avantage fut presque le seul qu'on remporta cette campagne : car en Flandre on perdit Courtrai, Bergues, Saint Vinox, qu'on avoit repris pendant l'hiver, Furnes, & enfin l'importante Place de Dunkerque. Les Flamands prêts à passer sous une Domination étrangere, se plaignirent avec aigreur au Roi de la dissipation de leurs finances; Philippe qui ne voyoit qu'avec douleur passer entre les mains des ennemis, l'ancien Patrimoine de sa Maison, leur permit de payer par leurs mains les vingt mille hommes qu'ils entretenoient pour leur défense.

Les ennemis firent de plus grands efforts en Italie, où la guerre languissoit depuis quelques années; mais ils n'eurent pas des succès aussi décisifs que dans les

Pays-Bas : au lieu d'attaquer le Milanez dont la conquête étoit plus à leur bienséance, ils transportérent la guerre sur les côtes de Toscane. Mazarin, l'auteur de ce projet, vouloit effrayer Rome, & dépouiller le Prince Ludovisio du Domaine utile de Piombino, pour se venger du Pape qui l'avoit offensé en refusant à son frere un Chapeau de Cardinal. Les François parurent donc sur les côtes de Toscane, & vinrent mettre le siége devant Orbitello que D. Thomas de la Gatta défendit avec courage ; le Marquis de Torrecuse accouru au secours de la Place, força les lignes des François, & les obligea à se rembarquer, après avoir perdu la moitié de leur armée, par les maladies & dans les attaques. Dans le même tems & sur les mêmes côtes les flottes d'Espagne & de France en vinrent aux mains ; on fit des prodiges de part & d'autre, le succès fut indécis ; mais les François perdirent le Marquis de Brézé leur Général, qui fut tué dans l'action.

Cependant les Romains se répandoient en plaisanteries & en bons mots sur le malheureux succès de l'expédition formée par Mazarin ; ce Ministre

irrité vengea bientôt avec éclat ses injures particulieres & celles de la France : il envoya un nouvel armement sur les côtes de Toscane. Ceux qui la commandoient prirent cette fois des mesures plus sages, ou la fortune leur fut moins contraire ; Piombino & Porto-Longone tomberent entre leurs mains. Ces succès intimiderent le Pape, qui se reconcilia avec la France, & reçut en grace les Barberins qu'il avoit persécutés.

Il ne manquoit plus au malheur de la République Chrétienne que de se voir attaquée par les Turcs ; les Espagnols craignirent long-tems que ces Barbares les voyant pressés par une guerre malheureuse, ne tombassent sur la Sicile : mais l'orage fondit sur la République de Venise ; les Turcs attaquerent Candie dont le siége dura jusqu'en 1669.

L'Allemagne fut moins déchirée que
les campagnes dernieres ; les combattans 1647.
vainqueurs & vaincus étoient épuisés, affoiblis & las de la guerre ; les Peuples soupiroient après la paix avec la même impatience qu'un vaisseau poursuivi soupire après le Port qui doit le mettre à l'abri de la fureur des Pirates. Cependant

la fortune n'étoit pas tellement attachée aux François qu'elle ne favorisât quelquefois les Espagnols. On eut cette année des succès qui rétablirent l'espoir & la confiance ; D. George Brice, célebre par la défense de Lérida contre le Comte d'Harcourt, mit le comble à sa gloire en rendant inutiles tous les efforts du Grand Condé contre cette même Place. Lérida a depuis cette époque passé pour l'écueil des plus grands Capitaines. Condé ne respiroit qu'une bataille pour venger la premiere disgrace qui avoit flétri ses lauriers ; mais le Roi défendit à ses Généraux de se mesurer contre ce redoutable ennemi : on aima mieux lui laisser prendre Ager, & lever deux fois le siége de Constantin, que de l'attendre.

On négocioit, comme nous avons dit, depuis quelques années à Munster & à Osnabrug, pour la pacification générale de la République Chrétienne ; jusqu'ici les Conférences n'avoient eu presqu'aucuns succès ; la France, la Suede & leurs Alliés exigeoient beaucoup ; la Maison d'Autriche ne vouloit rien céder ; on se reposoit de part & d'autre sur l'évenement des batailles & des campa-

gnes pour amener l'ennemi au point qu'on désiroit. Les Peuples étoient cependant foulés & ruinés. Antoine Brun, un des Ministres du Roi, entama une négociation particuliere avec la Hollande; la Négociation ménagée sous les yeux des François avec un secret impénétrable, conduisit à une suspension d'armes, pendant laquelle on conclut un Traité qui fut signé le 30 Janvier 1648. La Hollande par ce Traité se détacha des intérêts de la France; le Roi renonça à toutes ses prétentions sur les sept Provinces-Unies, qu'il reconnut pour Libres, Souveraines & Indépendantes; les deux Puissances resterent en possession de ce qu'elles occupoient lors de la signature; & la navigation aux Indes tant Orientales qu'Occidentales fut déclarée libre à chacun des deux Peuples, avec défenses aux Sujets des uns de pénetrer dans les lieux dépendans des autres. C'est à cette Paix honteuse qu'aboutit une guerre de quatre vingt-dix ans, interrompue seulement par une Trève de douze ans: guerre fatale à l'Espagne, puisqu'elle lui coûta environ deux millions d'hommes, deux milliards; & qu'elle porta le coup

le plus funeste à sa Puissance. L'Espagne étoit réduite à un tel excès de foiblesse, qu'on regarda comme le service le *plus* signalé rendu à la Monarchie la conclusion de cette Paix. Nous ne pouvons nous empêcher d'observer que l'Espagne avec cent fois plus de moyens & de ressources apparentes, manqua de périr par cette guerre, durant laquelle la Hollande s'enrichit, se peupla, & devint le Pays le plus florissant de l'Univers; *c'est* que le commerce, l'industrie, les *arts*, *la* population furent aussi encouragés en Hollande, que négligés dans les vastes Etats soumis aux Espagnols.

Mazarin désespéré d'une Paix qu'il n'avoit pu ni prévoir, ni empêcher, sans se répandre en de vaines plaintes contre la Hollande devenue libre & puissante sous les auspices & par la protection de la France, tenta de rendre le change à l'Espagne en la privant de l'alliance de l'Empereur, à qui il offrit une paix particuliere, & le mariage de Mademoiselle. L'Empereur accablé reçut avec joye les propositions de la France; mais Philippe le fit changer de sentiment en l'éblouissant de l'espérance de donner à son

fils aîné l'Infante Marie-Therese, en augmentant les subsides qu'il lui payoit, & en nommant l'Archiduc Léopold, son frere, Gouverneur Général des Pays-Bas, avec un pouvoir souverain.

Le nouveau Gouverneur des Pays-Bas conquit Armentieres, Varneton, Lens & Landrecies; les François reprirent Lens au prix du sang du célebre Maréchal de Gassion, qui se fit tuer devant cette bicoque; Caracene & Rantzau se livrerent un sanglant combat dont chaque Nation s'attribua la gloire.

Du côté des Alpes le Connétable de Castille emporta Nice de la Paille, & fit lever le siége de Crémone au Duc de Modene nouvel allié des François. Les victoires du Général Espagnol ne se seroient pas bornées à ces exploits sans les séditions survenues en Sicile & à Naples, qui l'obligerent d'envoyer toutes ses forces à l'autre bout de l'Italie.

La durée de la guerre, les impôts & la misere publique, suites de la guerre, la fierté, l'avarice & le despotisme des Vicerois, furent le véritable motif de la fureur du Peuple : car il n'y eut que lui qui se révolta dans les deux Royaumes; le

Clergé & la Noblesse, fidéles aux intérêts de la Patrie, ne prirent d'autre part aux séditions qu'en s'efforçant de les calmer. L'exemple des Hollandois, des Catalans, des Portugais; celui plus récent des Anglois devenoient contagieux dans toute l'Europe; les Potentats acharnés les uns contre les autres, ne s'appercevoient pas qu'en se disputant quelques misérables Places, quelques petites Provinces ruinées, ils faisoient des pertes irréparables; que leurs Sujets, fatigués de voir leurs thrésors & leur sang prodigués en de vaines guerres, commençoient à effacer de leur cœur le respect & l'amour dûs aux Souverains & aux Loix; lorsque tout-à-coup la Discorde secouant son flambeau d'un bout à l'autre de l'Univers, inspira à chacun des Peuples qui en couvrent la surface la révolte & la soif du sang. L'Europe retentit la premiere des cris de la sédition & de la révolte; les Thrônes furent ébranlés, & quelques-uns renversés; des mains criminelles oserent se teindre dans le sang des Rois; quelques-uns n'échapperent à la mort que par la fuite, & d'autres qu'en la donnant à des amis perfides. Enfin la raison, l'hu-

manité déchirerent après quelques années & quelques efforts le voile de l'illusion & de la rage ; la plupart des Peuples ne virent qu'avec horreur leurs excès. * Tel fut le tableau de l'Univers pendant les années que nous allons parcourir.

L'Isle de Sicile fut une des premieres contrées de l'Europe qui se ressentit de la révolte épidémique ; le Viceroi appellé Los-Velez, si connu par ses disgraces & ses barbaries en Catalogne, & par son combat à Rome, avoit épuisé de bleds son Gouvernement, alors le Grenier de l'Espagne, comme il l'avoit été de Rome ; le bled devenu cher par le trop fréquent transport des grains, le devint encore plus par un nouvel impôt que le Viceroi établit sur celui qui restoit. La populace désespérée gémit de son sort : mais passant tout-à-coup de la douleur & de l'ac-

* Dans ces années malheureuses qu'on devroit effacer des Fastes de l'Univers, les Anglois firent couper la tête à leur Roi Charles I. les François se révolterent contre Louis XIV ; les Turcs massacrerent leur Sultan Ibrahim ; les Algériens leur Dey ; les Mogols déchirerent l'Indoustan par des guerres civiles ; les Chinois furent conquis par les Tartares, & porterent les armes les uns contre les autres ; leur Famille Impériale fut égorgée ; on conspira contre les jours du Roi d'Espagne. Ces années furent le triomphe de l'audace & du crime.

cablement à la fureur, elle eut recours aux armes dans toutes les Villes de la Sicile. A Palerme elle mit un Chaudronnier appellé Alexis à sa tête. Au lieu de marcher contre ces misérables, & de les dissiper en se présentant à eux avec ses Gardes & la Noblesse, Los-Velez parut les craindre ; il les rechercha en tremblant, négocia avec eux, & leur accorda plus qu'ils ne lui demandoient, dans le dessein sans doute de les tromper. Cette condescendance devoit enhardir, & enhardit en effet les Rebelles ; dès qu'ils se furent apperçus qu'on les redoutoit, ils ne mirent plus de bornes à leur audace & à leurs excès. Palerme offrit alors un spectacle terrible & ridicule à la fois ; le Chaudronnier, Chef de la Rébellion, armé de toutes piéces sur ses haillons, couroit dans toutes les rues suivi de vingt mille furieux, de femmes échevelées, d'enfans qui poussoient des hurlemens affreux ; ils massacroient les Nobles & les Financiers, détruisoient & brulôient les Palais. Le Viceroi fut mourir de honte & de douleur sur les galeres. *

* Dans ce soulevement général de la Sicile la seule Ville de Messine resta fidelle.

La Révolte passa bientôt de la Sicile à Naples ; les impôts furent aussi la cause du soulevement ; le Chef aussi misérable que le Chaudronnier de Palerme, étoit un jeune Pêcheur appellé Mazaniello. On avoit établi un impôt d'un liard sur chaque panier de fruits ; ce tribut, qui paroît si léger, étoit insupportable au Peuple, qui à Naples ne se nourrit presque que de fruits, qui y sont délicieux ; le Peuple murmura, se plaignit, & le hasard lui donna un Chef dans la personne de Mazaniello, qui, témoin de la dureté avec laquelle les Commis pressoient un pauvre paysan de satisfaire à l'impôt, entreprit de le venger ; il assembla une foule de misérables, fit main-basse sur les Commis ; bientôt il se vit suivi de cent mille hommes, à la tête desquels il commit les mêmes excès qu'Alexis à Palerme. Les Financiers furent égorgés, quelques Nobles eurent part au même sort ; le pillage, l'incendie, les meurtres, dictés par le caprice & la fureur du Chef, furent poussés encore plus loin que dans la Capitale de la Sicile. Le Duc d'Arcos, Viceroi, perdit la tête comme Los-Velez ; il eut

la foiblesse de délivrer au Chef de la Rébellion la Chartre de Charles-Quint qui contenoit les priviléges accordés aux Napolitains, & de signer avec lui un traité par lequel la Gabelle étoit abolie, & le Tiers-Etat égalé à la Noblesse. Ce traité n'empêcha pas Mazaniello de jouir jusqu'à sa mort du Pouvoir Souverain : mais ce ridicule Chef n'en jouit pas long-tems ; devenu odieux par ses cruautés, sa bisarrerie & son indignité, il fut massacré. Le Viceroi croyoit la Révolte éteinte par cette mort, lors que tout-à-coup la canaille donnant des larmes à son sort, imputa son assassinat au Duc d'Arcos, & le somma fierement de lui remettre les Forteresses de la Ville. Le Viceroi ne répondit qu'en faisant tirer le canon sur la Populace, & en appellant D. Juan d'Autriche à son secours. Ce Prince parti d'Espagne avec une flotte pour réduire la Sicile, bloqua le Port de Naples. A l'aspect de la flotte, le Peuple n'espérant plus de grace, devint furieux ; il choisit pour Chef le Comte de Torralto, & deux jours après le massacra sur le soupçon qu'il agissoit de connivence avec le Viceroi. Un certain Gen-

nare aussi hardi & plus adroit que Mazaniello se substitua en la place du Comte; & ouvrit au Peuple le dangereux avis d'ériger Naples en République sous la protection de la France; tous les quartiers de Naples retentirent en un moment du nom de *la Liberté*; on députa en France, & à Rome, où se trouvoit alors le Duc de Guise, Prince bienfait & ambitieux, d'un génie vif & brillant, d'une valeur semblable à celle des Héros de la Fable, & descendu des Rois de Naples de la Maison d'Anjou. Les Napolitains le presserent de venir prendre dans leur prétendue République le même emploi qu'occupoit le Prince d'Orange en Hollande. Les charmes d'une Couronne sur laquelle il avoit des prétentions, éblouirent Guise; il ne balança pas un moment, & s'embarqua seul sur une felouque, passa à travers la flotte d'Espagne, & descendit sur le Port de Naples au milieu des cris de joye de la Ville. Le Peuple, dans ses transports, brisa les Armes du Roi, abjura son nom, & déclara Guise Duc ou Doge de la nouvelle République. Mais le nouveau Doge laissa trop entrevoir qu'il aspiroit

à quelque chose de mieux qu'à la premiere place parmi des Républicains ; Mazarin le pénétra, & Mazarin dédaigna de secourir puissamment un François qui ne travailloit qu'à se mettre une Couronne sur la tête. La flotte de France accourue sur les côtes de Naples, livra bataille à celle d'Espagne ; mais elle ne débarqua ni les vivres, ni les troupes, ni les munitions que la République avoit espérées : on l'abandonna elle & son Doge à leurs seules ressources.

1648. Tandis que l'ambition & la révolte s'efforçoient d'arracher deux Sceptres à Philippe, quelques-uns de ses Courtisans conspiroient pour lui arracher la vie. Leur dessein, après avoir poignardé le Roi à la Chasse, étoit d'enlever l'Infante Marie-Therese, de la conduire à Lisbonne, & de lui faire épouser le fils aîné * du Roi de Portugal, depuis le furieux & l'imbécille Alfonse VI ; afin de réunir toutes les Couronnes de la Péninsule sur la même tête. D. Carlos Padilla étoit le

* Quel époux eût eu la Princesse en la place de Louis XIV, le plus grand des Rois & le plus aimable des hommes !

chef de ce complot horrible & insensé ; les Ducs d'Içar, d'Abrantes, D. Pedro de Sylva, les fils du Comte de Liniarez, & plusieurs autres Seigneurs y entrerent. La Conspiration fut découverte par l'indiscrétion du Chef qui en fit part à sa maîtresse ; celle-ci ne perdit pas un instant pour la révéler à D. Louis de Haro. Les Conjurés arrêtés avouerent tout à la question ; le Roi, le plus clément des hommes, se contenta d'envoyer sur un échaffaud Padilla & Sylva ; leurs complices furent resserrés dans une étroite prison. * En reconnoissance de la découverte de ce noir complot, Philippe mit son Royaume & sa personne sous la protection de la Vierge.

Cependant les ennemis prenoient Tor-

* On raconte que quelque tems avant la découverte de cette conspiration, une Béate fameuse de Madrid, alla trouver le Roi, & lui prédit qu'il étoit menacé d'un malheur insigne, pour s'être abandonné aux funestes conseils d'une Maurisque sa maitresse, qui lui avoit fait commettre une longue suite de superstitions, que Philippe frappé de voir le mystere, qu'il avoit voulu ensevelir dans la nuit du silence, découvert par des moyens qui tenoient du prodigieux, & l'oracle de la Béate accompli par le complot qu'il évita, eut quelque tems l'esprit egaré ; mais qu'enfin il rappella à lui sa raison & sa vertu, en abandonnant sa maitresse pour épouser Marie-Anne d'Autriche sa niece.

tose en Catalogne, & vengeoient dans les Pays-Bas, sous le Grand Condé, la perte de Courtrai & de Furnes, par la conquête d'Ypres, & sur-tout par la célebre victoire qu'ils remporterent à la vûe de Lens le 20 Août. L'Archiduc Léopold, suivi du Comte de Fuensaldagne & du Général Beck, avoit l'avantage du poste & du nombre ; il se flatta longtems du gain de la bataille, une des aîles ennemies étoit battue & dissipée ; mais Condé força la victoire à se déclarer pour lui par des prodiges de valeur & d'habileté. Après six heures du plus sanglant combat, l'Archiduc & Fuensaldagne se retirent avec la douleur de voir leur armée détruite ; tous les vieux Régimens échappés au carnage de Rocroi périrent dans les plaines de Lens : perte que ni le tems ni les thrésors ne purent réparer de ce siécle. Le Général Beck mourut des blessures reçues dans le combat ; Furnes tomba entre les mains du vainqueur ; tous les Pays-Bas auroient eu le même sort, si la France en proye à son tour aux guerres civiles, n'eût rappellé le Grand Condé.

En Italie le Marquis de Caracene fut

forcé dans les lignes le 30 Juin; mais cet échec ne l'empêcha pas de faire lever le siége de Crémone au Duc de Modene. Le Cardinal Trivulce appaisa les troubles de Sicile; les Citoyens de Palerme chercherent à mériter leur grace en déchirant de leurs propres mains l'indigne Chef qu'ils s'étoient choisi. D. Juan d'Autriche, & le Comte d'Ognate nouveau Viceroi de Naples, ne furent pas moins heureux contre le Duc de Guise. Ce Prince populaire & adoré avoit d'abord eu des succès presqu'incroyables; les Bourgs, les Villes, les Provinces se rangeoient en foule sous l'obéissance de la nouvelle République; pour peu que Guise eût reçu des secours étrangers, le Royaume de Naples, & peut-être toute l'Italie, étoient enlevés sans retour à l'Espagne: mais Gennare jaloux des succès & de l'élévation du Chef qu'il s'étoit choisi à lui-même, conspira contre lui & introduisit les Espagnols dans la Capitale le 6 Avril. Guise fut pris le même jour & conduit en Espagne, où le Conseil délibéra s'il ne l'enverroit pas sur un échaffaud, attendu que n'ayant aucune Commission du Roi de France, il ne pouvoit

être regardé comme un ennemi légitime. Le souvenir des anciens services de son pere & de son aïeul, l'éclat de sa naissance, ou plutôt la clémence du Roi, lui sauva la vie ; mais il fut resserré dans une étroite prison, & traité comme un criminel d'Etat, jusqu'à ce que le Prince de Condé, passé au service d'Espagne, lui obtint du Roi la liberté en 1652. Ognate vengea par des torrents de sang le crime des Napolitains ; Gennare fut sa premiere victime ; il périt sur un échaffaud, digne salaire de sa double trahison ; quatorze mille Napolitains éprouverent le même sort. Philippe enchanté des succès, du courage & de la conduite de son fils D. Juan, qui à dix-neuf ans étoit son plus brave défenseur, le déclara Vicaire Général d'Italie, emploi qui lui donnoit l'autorité sur les Vicerois mêmes.

Mais on ne put empêcher l'Empereur, accablé par des revers pour lesquels trente ans de guerres avoient tari les ressources, d'accepter une paix funeste à la Maison d'Autriche, à la Religion Catholique & à l'Empire. Il cédoit à la Suede, par le Traité signé à Osnabrug, les Duchés de Brême & de Verden, la

haute

Haute Poméranie avec une partie de la Basse, l'Isle de Rugen & Vismar; il lui donnoit encore cinq millions d'écus. A l'avantage de démembrer l'Empire & de s'enrichir de ses dépouilles, la Suede joignit la gloire plus flatteuse d'en être la Législatrice avec la France : ces deux Puissances anéantirent pour jamais tous les différends qui sans cesse divisoient les Princes & les Villes Impériales; elles établirent sur des fondemens inébranlables la Religion Protestante; enfin elles garantirent les loix, l'ordre, la forme du Gouvernement Germanique, & la nouvelle existence qu'il prit. L'Empereur abandonna aux Protestans les biens usurpés sur l'Eglise, & sécularisa en leur faveur les Archevêchés ou Evêchés de Magdebourg, de Bremen, de Verden, de Minden, &c. Il créa un huitieme Electorat en faveur du Palatin, fils de celui qui, en acceptant la Couronne de Bohême, avoit allumé cette longue & sanglante guerre. Enfin, par le Traité signé avec la France à Munster le 24 Octobre, les droits de l'Empire sur Metz, Toul, Verdun, Pignerol & Brissack, furent transférés aux François, à qui on

cédoit de plus Philisbourg ; la Haute & Basse Alsace excepté Strasbourg. A tous ces sacrifices il en fallut ajouter un qui coûta à l'Empereur ; c'étoit la promesse d'abandonner l'Espagne : mais Ferdinand remplit cette condition comme Henri IV. celle du Traité de Vervins, par laquelle il promit de n'envoyer ni troupes ni argent aux Hollandois. Ces deux Traités si connus sous le nom de Westphalie, sont la base & le fondement de tous les Traités conclus depuis dans la République Chétienne. Philippe protesta contre le Traité de l'Empereur avec la France, par rapport à l'article qui le privoit à jamais de ses droits sur l'Alsace.

Tandis que le Nord de l'Europe perdoit dans le sein d'une heureuse paix le souvenir des malheurs de la guerre, le Midi continuoit d'en être le théatre. Ce n'est pas que les Peuples qui l'habitent n'eussent un besoin aussi pressant de la paix que les Germains & les Suédois ; Philippe sur-tout soupiroit après elle, il n'y renonça qu'à la vûe des conditions qu'imposoit la France. Ces conditions étoient la cession entiere des Pays-Bas, de la Franche-Comté & du Roussillon : outre

qu'elles paroissoient trop dures, la hauteur avec laquelle elles étoient prescrites révoltoit une Nation fiere & constante. On aima mieux hazarder encore quelques années de guerre que de s'avouer vaincu ; on espéroit des conditions d'autant plus modérées qu'on appercevoit en France des semences de guerres civiles ; que les Princes, les Parlemens, les Seigneurs François & le Peuple commençoient à faire éclater contre le Cardinal Mazarin, accusé par la voix publique d'être l'auteur des impôts, & l'ennemi de la paix, la haine dont ils lui donnerent dans la suite tant de marques. Paris se signala par une sédition connue sous le nom de *la Journée des Barricades*.

Au commencement de cette année la Régente, pour venger la Majesté Royale, assiégea Paris: dont le Parlement mit la tête du Cardinal Mazarin à prix. Le Général des Rebelles, le Prince de Conti, appella à son secours l'Archiduc Léopold ; ces deux Princes signerent un Traité par lequel Conti, en reconnoissance de l'armée & de l'argent que devoit lui fournir Philippe, s'engageoit à ne jamais mettre bas les armes, que son Roi 1649.

n'eût donné à l'Espagne la Paix à des conditions égales. Les bons François croyant déjà voir les étendards d'Espagne flotter sur les murs de Paris, obtinrent de la Régente qu'elle pardonneroit aux Rebelles ; mais la haine, l'envie des deux Partis ne furent qu'assoupies ; l'Espagne profita de la folie des François pour reprendre Saint-Venant, Ypres & la Mothe aux Bois ; l'Archiduc, après avoir fait lever le siége de Cambrai au Comte d'Harcourt, le força d'évacuer Condé ; D. Jean de Garai réduisit une partie de la Catalogne, & menaça Barcelonne ; en Italie le Marquis de Caracene entra dans le Modénois, le ravagea, & obligea le Duc de Modene prêt à être déthrôné de recevoir la paix aux conditions que dicta Philippe ; le même Caracene protégea le Duc de Parme inquiété par le Pape.

Les succès de l'Espagne n'étonnerent point les Napolitains accoutumés aux factions, sans avoir jamais fait éclater un courage & des efforts dignes de la Liberté ; le Prince de Montesarchio fut arrêté avec plusieurs Seigneurs suspects ; le Baron de Grillon, Génois, fut exécuté.

On decouvrit encore une nouvelle Conspiration, non pour s'ériger en République, mais pour se choisir un autre Roi. On devoit égorger le Viceroi Ognate, & se saisir de D. Juan d'Autriche qu'on proclameroit Roi. Le jeune Prince ignoroit le complot auquel il étoit incapable de se prêter : devenu à vingt ans, par ses vertus, ses talens & son courage, l'objet de l'amour & des délices des Peuples, on le croyoit digne d'une Couronne ; mais D. Jean refusa de régner par un crime, il ne répondit aux vœux des Rebelles qu'en rétablissant par-tout l'autorité du Roi son pere.

Le Roi, en épousant alors sa niéce Marie-Anne d'Autriche, récompensoit bien mal les services de son fils, dont cette Reine devoit devenir un jour la marâtre & la plus implacable ennemie. La jeune Princesse fut conduite jusqu'à Milan par le Roi d'Hongrie son frere, qui demanda en même tems au Roi la permission de passer en Espagne, pour épouser l'Infante Marie-Therese. Philippe éluda sagement la proposition du Roi d'Hongrie ; il prévoyoit des guerres éternelles avec la France, & peut-

être avec toute l'Europe, s'il eût souscrit aux voeux du Prince. On croyoit partout que Philippe, âgé de quarante-cinq ans, & usé par les plaisirs, n'auroit point d'enfans de ce second mariage, & alors Marie-Thérese eût apporté toute la Monarchie, qui, avec les Etats de l'Empereur, auroit rendu le Roi d'Hongrie aussi puissant que Charles V. Le mariage du Roi contracté sous de funestes auspices, fut suivi de la peste qui ravagea l'Andalousie, & emporta dans les seules Villes de Séville & de Cadix près de cent mille personnes.

On reçut cette année une célebre Ambassade & des présens magnifiques de la part du Grand Seigneur qui proposoit au Roi une alliance étroite, un Traité de Commerce entre les Peuples des deux Empires, & de plus lui offroit de le prendre pour médiateur de sa querelle avec Venise. Avant que d'entamer la négociation, Philippe exigea que le Sultan évacuât Candie. Une telle proposition révolta le Ministre Turc, qui se retira. On envoya en vain dans la suite un Ambassadeur Espagnol à Constantinople pour renouer la négociation ; les Am-

baſſadeurs de France, d'Angleterre & d'Hollande répandirent de grandes ſommes dans le Divan, & le firent congédier. C'eſt ainſi qu'une fierté mal entendue éloigna une paix néceſſaire aux Vénitiens.

Au lieu de ſe réunir pour venger la cauſe commune des Rois, trahie en la perſonne de Charles I. à qui ſes Sujets venoient de faire couper la tête, les Rois de France & d'Eſpagne, l'un neveu & l'autre beau-frere de l'infortuné Monarque, n'étoient occupés que de leurs ſanglantes querelles ; Philippe même n'oublia rien pour intéreſſer dans ſa cauſe le parricide Cromwel ; il ſe hâta de reconnoître la prétendue République d'Angleterre, de lui envoyer des Ambaſſadeurs & d'en recevoir de ſa part. Aſcham revêtu à Madrid de la qualité de Miniſtre des Rebelles, ayant été maſſacré par quelques Partiſans de la Maiſon de Stuart, la Cour vengea le meurtre d'Aſcham par le ſupplice de cinq de ſes aſſaſſins, qui furent arrachés d'une Egliſe qu'ils avoient choiſie pour leur aſyle. La Suede, le Dannemarck, la Hollande avoient donné l'exemple à l'Eſpagne ; 1650.

& enfin la France, dans la crainte que l'Usurpateur de l'Angleterre ne joignît ses armes à celles de Philippe IV, reconnut aussi le Gouvernement établi dans la Grande-Bretagne.

Cependant les troubles, qui augmentoient en France, faisoient concevoir aux Espagnols les plus vastes espérances; on apprit avec une joye qu'on ne prit gueres la peine de dissimuler, que la Régente s'étoit privée du Héros des François, en faisant arrêter le Grand Condé, avec le Prince de Conti & le Duc de Longueville; on reçut avec empressement dans les Pays-Bas la Duchesse de Longueville & le Maréchal de Turenne, l'une la sœur & l'autre l'ami de Condé, qui venoient implorer la protection du Roi, & lui demander une armée, pour obtenir par la force la liberté des Princes. On leur accorda en effet des troupes, à condition que les Princes élargis procureroient à l'Espagne une paix équitable.

Turenne se hâta de marcher à Paris par la Champagne, avec D. Estevan de Gamarre, & le Comte de Boutteville, depuis si fameux sous le nom de Maréchal

de Luxembourg; il prit sur la route Château-Porcien, Sainte-Menehould & Rhetel. Mais c'étoit dans les plaines de cette Ville que devoient aboutir les succès de Turenne; il trouva en sortant de Rhetel une armée Françoise commandée par le Maréchal du Plessis Praslin, & encouragée par la présence de Mazarin. Il lui livra bataille le 15 Décembre, & la perdit de la maniere la plus complette; il eut peine à se sauver presque seul, le Comte de Boutteville & D. Estevan de Gamarre furent pris, & les conquêtes de Champagne perdues.

L'exemple de Turenne vaincu à la tête des Espagnols, celui de Condé qui presque toujours eut le même sort avec les mêmes troupes, prouvent combien les vieilles Bandes contribuent au succès des batailles. Quels triomphes l'Espagne n'eût-elle pas été en droit d'attendre sous ces deux grands Capitaines, si sa vieille Infanterie, la meilleure de l'Univers depuis Charles-Quint, n'eût pas été ensevelie dans les plaines de Rocroi & de Lens? Avant la malheureuse expédition de Turenne en Champagne, l'Archiduc s'étoit jetté sur la Picardie,

où il conquit le Catelet, la Capelle & Marle : de là il tourna vers les frontieres de Champagne où il conquit Mouzon.

Le Comte de Mortare ne fut pas moins heureux en Catalogne; d'abord il tailla en pieces plusieurs Régimens François, & prit ensuite Castel-Léon, Flix, Tortose & Balaguier; il ne restoit presque plus aux François de toute la Catalogne que la Capitale.

En Italie D. Juan d'Autriche reconquit Piombino & Portolongone.

Tous ces succès en faisoient espérer de plus grands, attendu que la France étoit en proye de jour en jour à l'esprit de vertige & de sédition; la moitié des François demandoit la liberté de Condé le Héros & le Défenseur de la Patrie, les uns par zele pour l'Etat, & les autres pour commencer la guerre civile sous les auspices de ce Prince, qu'ils se représentoient comme brûlant d'exhaler sa vengeance contre la Cour qui avoit récompensé ses victoires par la prison.

Déjà la Guienne avoit pris les armes, & Philippe envoyoit au secours de cette Province de nombreuses troupes, lorsque le Parlement de Bordeaux, dont la con-

duite dans ces tems de trouble est, comme celle des autres Parlemens, une énigme, donna un Arrêt par lequel il étoit enjoint aux Espagnols de se retirer, faute de quoi les Communes avoient ordre de fondre sur eux & d'arrêter leur Général.

On eut cette année quelque espérance de la paix ; le Duc d'Orléans voyant sa Patrie déchirée en même tems par une guerre intestine & par une guerre étrangere, tenta au moins de la délivrer de ce dernier fléau ; il vint s'aboucher, sans la participation de la Régente, avec l'Archiduc Léopold pour traiter de la paix. La négociation très-avançée étoit sur le point d'être terminée par un Traité, lorsque le Duc la rompit par légereté & par inconstance. Au reste l'Espagne eût-elle pû compter sur un Traité de Paix conclu à l'insçu ou même malgré la Régente dépositaire de l'Autorité Royale ?

Cette Princesse, menacée d'un soulevement général, rendit la liberté à Condé & à ses freres : mais c'étoit fournir des Chefs aux Rebelles. Au moment que Condé sortoit de sa prison, Mazarin, proscrit par le Parlement, fuyoit de 1651.

France, & se retiroit à Cologne, honoré des larmes de la Reine, qui ne céda à un tel orage qu'en frémissant. A peine arrivé dans cet asyle, Mazarin, dont la Reine recevoit les conseils comme des oracles, proposa à Philippe de nommer des Plénipotentiaires avec qui il pût s'aboucher pour conclurre la Paix : mais le Roi répondit qu'il n'étoit pas de la dignité de l'Espagne de négocier avec un Ministre expulsé, attendu que la France pourroit le désavouer. Mais la véritable raison du refus de la Cour de Madrid étoit l'espoir de profiter de l'incendie qui désoloit le Royaume ennemi. C'étoit dans ces vûes que les Conférences ouvertes à Stenai par la Duchesse de Longueville & Turenne n'avoient abouti à rien. A la vûe des progrès rapides de ses Généraux dans le cours de cette campagne & de la suivante, Philippe s'applaudit de n'avoir pas terminé la guerre : mais lorsque les guerres civiles de France, source des avantages de l'Espagne, eurent été terminées, lorsqu'il se vit accablé par des revers imprévus, ce Monarque regretta avec amertume de n'avoir pas profité de l'occasion que lui

offroit la fortune de ſigner une paix à la faveur de laquelle il eût ſoumis aiſément le Portugal.

Cependant il recevoit à bras ouverts les Députés de Condé, qui à peine libre allumoit, comme on l'avoit prévû, la guerre civile ; il lui envoya en Guienne où il combattoit, de l'argent, des troupes & vingt vaiſſeaux ſous les ordres du Baron de Vatteville ; pour comble de bonheur, le Comte de Marſin, Général des François en Catalogne, abandonna cette Province pour joindre Condé dont il étoit Partiſan. Cette retraite fournit au Comte de Mortare les moyens de prendre Cervera, & de bloquer Barcelonne qui ſe rendit l'année ſuivante.

L'Archiduc prit dans les Pays-Bas Bergues & Saint-Vinox.

Mais ces avantages diſparoiſſent devant ceux qu'offre cette campagne, la plus fortunée de ce ſiécle pour l'Eſpagne ; les Places importantes que les François n'avoient conquiſes qu'en dix ans de victoires & de ſuccès, Barcelonne, Caſal, Dunkerque, Gravelines, Trin, Creſcentin retomberent entre les mains des Eſpagnols, qui triompherent du côté des 1652.

Pyrenées, des Alpes, & dans les Pays-Bas.

Par la conquête de Barcelonne, il ne resta pas une seule Place en Catalogne à la France, qui s'étoit vûe maîtresse pendant près de douze ans de cette riche & belle Province. La joye de Philippe fut d'autant plus grande, qu'il n'eut plus rien à craindre pour l'intérieur de la Monarchie menacée tant que les François furent possesseurs de Barcelonne. Ce fut à son fils D. Juan, qu'on peut appeller le vainqueur de tous les Rebelles, qu'il dut ce grand succès. Au reste le Roi usa de la victoire avec clémence; il pardonna à tous les Rebelles, excepté à Marguerit, à Calvo, & à quelques autres Chefs qui s'enfuirent en France; il rendit même aux Catalans les priviléges funestes que la victoire lui donnoit un droit si légitime de supprimer.

Le Marquis de Caracene, le conquérant de Casal, n'eut pas plutôt pris cette Ville la clef de l'Italie, qu'il la rendit au Duc de Mantoue; par ce bienfait il détacha ce Prince de l'alliance des François, & l'Espagne fut rassurée sur le Milanez dont on avoit craint plus d'une fois la perte.

Enfin la conquête de Dunkerque, la Place la plus forte des Pays-Bas, & le meilleur Port de l'Océan, celle de Gravelines, privoient les François de l'avantage le plus solide qu'ils eussent recueilli dans cette guerre.

Pendant ce tems là Condé avoit transporté le théatre de la guerre civile des rives de la Garonne à celles de la Loire ; avec le secours de ses Partisans, & de quelques Régimens Espagnols que l'Archiduc lui avoit envoyés sous les ordres de Clinchamp, il surprit & battit à Bleneau la meilleure partie de l'armée de Louis XIV. Sans le génie de Turenne, qui, autrefois l'ami de Condé, combattoit alors contre lui, & qui l'arrêta dans le sein de la victoire ; le jeune Roi, la Reine sa mere, le Cardinal Mazarin, qui venoit de rentrer en triomphe dans le Royaume, & toute la Cour étoient enlevés par le vainqueur : mais les affaires changerent bientôt de face. Pendant que Condé alloit à Paris jouir des applaudissemens des Rebelles, les troupes Espagnoles furent surprises & vaincues à Estampes par Turenne ; Condé se vit poursuivi à son tour. Dans cette perplexité

il obtint de l'Archiduc qu'il enverroit à son secours le Duc de Lorraine avec le corps de troupes que l'Espagne lui soudoyoit. Le Duc de Lorraine partit en effet, & se rendit aux environs de Paris : mais ce Prince, corrompu par l'or de Mazarin, trahit le Parti qu'il étoit venu défendre ; il se retira sans combattre. Condé abandonné, ayant sur les bras une armée supérieure & commandée par Turenne, ne trouva d'autre moyen d'éviter une défaite qu'en décampant du poste de Saint-Cloud pour mettre la Marne entre ses troupes & l'ennemi. Mais poursuivi, harcelé, pressé dans sa retraite par Turenne, il se vit obligé de se jetter dans le Fauxbourg Saint-Antoine, ou bientôt Turenne fondit sur lui. La situation de Condé étoit déplorable ; il ne pouvoit espérer de vaincre à cause de l'inégalité du nombre, ni même de fuir, parce que les Citoyens de Paris las de la guerre civile & des brigandages de ses troupes, lui avoient fermé les portes de leur Ville. Dans ce péril extrême, Condé fit des prodiges de valeur & d'habileté, il soutint le combat pendant quelques heures ; mais enfin Turenne l'em-

portoit; le Prince & ses amis ne pouvoient manquer d'être pris ou tués, lorsque Mademoiselle, fille du Duc d'Orléans, indignée que les Parisiens laissassent périr ce Héros, monta à la Bastille, & tira elle-même le canon sur l'armée de Turenne, à qui elle arracha la victoire. Paris entraîné par l'autorité & le courage de cette Princesse, ouvrit enfin ses portes à Condé, & parut plus engagé que jamais dans ses intérêts: mais ce sentiment d'amitié ne fut qu'apparent & passager. A peine le Cardinal Mazarin eut-il pris le parti de se retirer une seconde fois du Royaume, que cette Capitale, qui n'attendoit que cette démarche pour se soumettre, envoya des Députés au Roi qui lui pardonna; Mazarin revint même plus puissant que jamais, & Paris, qui tant de fois avoit demandé son exil, lui décerna une espèce de triomphe.

Ce fut alors que Condé se jetta tout-à-fait entre les bras de l'Espagne pour faire la guerre à sa Patrie. Il fut moins déterminé dans ce triste parti par haine pour Mazarin, que par une espece de fatalité. On prétend que l'envie d'imiter le Duc de Lorraine, & de vivre comme

lui dans une espece d'indépendance, influa dans sa résolution. Condé avoit environ six mille François, qui ne reconnoissoient d'autre autorité que la sienne, & quelques amis illustres, tels que les Comtes de Boutteville, de Coligni, de Marsin & quelques autres. Mais avec ce secours & toutes les forces d'Espagne, dont il fut déclaré Généralissime, ce Prince pouvoit faire autant de mal à la France que le Connétable de Bourbon lui en avoit fait dans le siécle précédent, si le Roi d'Espagne par un excès de défiance qui lui fut funeste, n'eût commis pour son surveillant le Comte de Fuensaldagne, qui, par son flegme, sa circonspection & ses lenteurs, l'empêcha souvent de vaincre. Les exploits de Condé se réduisirent à la conquête de Rhétel & de Sainte-Menehould; Turenne dont l'armée étoit inférieure, attendu que le Roi de France en avoit envoyé une partie pour soumettre Bordeaux qui tenoit encore le parti des Rebelles, sçut par son habileté l'empêcher de prendre des quartiers d'hiver en France.

Il n'y avoit plus alors dans l'Europe que les Anglois fideles à l'esprit de sédi-

tion, de vertige & de fureur, qui depuis quelques années l'agitoit d'un bout à l'autre ; les Irlandois avoient combattu long-tems pour leur Roi légitime ; les Ecossois même l'avoient rappellé, & lui avoient fourni une armée capable de réduire les Anglois, si le malheur de Charles I. ne s'étoit communiqué à son fils. Charles II. perdit la bataille décisive de Worcestre, & erra long-tems inconnu & déguisé dans ses propres Etats, jusqu'à ce que par un miracle renouvellé de nos jour en la personne du Prince Edouard son petit-neveu, la Providence, qui veille au salut des Rois, le tira des plus affreux dangers. Il se sauva en France, & de-là en Hollande & dans les Pays-Bas, où il offrit long-tems le spectacle déplorable d'un Roi vaincu, fugitif & déthrôné.

Cependant Cromwel enrichi des dépouilles sanglantes des Stuarts, devenoit aussi terrible à ses voisins qu'à ses Rois, il fit une guerre implacable à la Hollande, insulta la France, tenta d'enlever l'Amérique à l'Espagne, & condamna le Portugal à une amende que ce Royaume paya. Ce farouche ennemi des

Rois osoit se vanter qu'il rendroit la prétendue République, à l'exemple de l'ancienne Rome, l'arbitre de toutes les Nations. Enfin, pour comble d'audace, il osa faire frapper une Médaille où l'on voyoit d'un côté sa tête couronnée de lauriers, & de l'autre une hache, des faisceaux, & sur l'exergue ces mots Latins, *Nunc, ô Reges, intelligite.* Tant d'attentats demeurerent impunis, parce que les deux seuls Rois capables de venger la Majesté des Rois & des Nations foulée aux pieds par cet Usurpateur, n'étoient attentifs qu'à la funeste guerre qui déchiroit leurs Etats depuis tant d'années.

C'est à la vérité le plus grand spec-
1653. tacle qu'offre l'Histoire moderne que celui des deux plus nobles Peuples de l'Univers, combattans pour l'Empire & la gloire, sous les auspices de Condé & de Turenne. Qui ne se rappelle, en les considérant, Rome & Carthage, Scipion & Annibal? La victoire parut longtems douteuse; enfin elle se détermina en faveur de la France, qui devoit l'emporter comme Rome par la forme de son Gouvernement alors supérieur à ce

lui d'Espagne, par la population & par le nombre des vieux soldats.

Condé ouvrit la campagne par la conquête de Roye & de Rocroi, & fit des courses jusqu'aux portes de Paris; les ennemis de leur côté reprirent Rhétel, Sainte-Menehould & Mouzon; mais ils ne compterent pour rien ces avantages au prix de ceux qui leur revinrent par la réduction de Bourg & de Bordeaux, qui avoient occupé une partie de leurs forces. Le Prince de Conti, qui commandoit pour Condé en Guienne, accepta lui-même l'Amnistie, & épousa la niéce du Cardinal Mazarin, dont il avoit été l'un des plus mortels ennemis; Marsin qui servoit sous lui, aima mieux aller combattre auprès de Condé que de recevoir la grace que lui offroit la Cour de France. Mais il fut puni de son opiniâtreté; jamais Mazarin, au Traité des Pyrenées, ne voulut consentir qu'il fût compris dans le Traité avec Condé: il resta au service d'Espagne, dont il commanda les armées jusqu'à sa mort arrivée en 1673.

Cependant le Ministere Espagnol, qui avoit manqué d'activité pour secourir

Bordeaux dont la diversion étoit si utile, s'en prit au Marquis de Santa-Crux; qui fut arrêté pour n'avoir pas accepté à la tête de la flotte envoyée en Guienne, la bataille que lui présentoit celle de France.

En Catalogne D. Juan d'Autriche battit les François devant Girònne, & leur fit lever le siége de cette Place, qu'ils attaquoient depuis deux mois.

Les évenemens de l'Italie ne furent point décisifs; on employa d'abord toutes les ressources de la politique pour détacher le Duc de Savoye de l'alliance de la France, jusqu'à tâcher de l'éblouir de l'espérance d'épouser l'Infante Marie-Therese, alors héritiere de la Monarchie; mais la Cour de Turin ne se laissa point séduire par cette promesse: elle refusa d'entrer en négociation, & il fallut combattre. Les deux armées en vinrent aux mains le 23 Septembre près de la Roquette; mais le succès du combat fut indécis, chaque Parti s'attribua la victoire. Le Marquis de Caracene, qui vouloit persuader à toute l'Europe qu'il avoit vaincu, entreprit le siége de Verue qu'il fut obligé de lever.

Le Pape par une Bulle, à la sagesse de laquelle on ne peut trop applaudir, supprima cette année tous les petits Couvens de Naples. Cet évenement le brouilla avec la Cour de Madrid; non qu'on ne fût convaincu en Espagne que le Pape n'eût raison : mais on ne pouvoit permettre qu'il fit exécuter sa Bulle indépendamment du concours de la Puissance Royale. On s'opposa au Cardinal Filomarini, Commissaire d'Innocent, & cette affaire ne finit que sous le Pontificat suivant.

Frankendal, l'une des Forteresses du Palatinat occupée depuis trente cinq ans par les Espagnols, fut restituée moyennant une somme considérable que payerent les Cercles de l'Empire pour indemniser la Cour de Madrid des frais employés à la conserver.

Malgré les dépenses effroyables d'une guerre qui épuisoit les Mines du Pérou, Philippe acheva cette année sa Chapelle superbe de l'Escurial appellée Panthéon, dans laquelle il fit transporter les cendres des trois derniers Rois & de quatre Reines.

Il permit ensuite à l'Inquisition de cé-

lébrer un *Auto dà Fé*, dans lequel soixante & douze personnes convaincues d'avoir judaïsé furent punies, les unes par le feu, & les autres par le fouet & le bannissement.

Les Génois parurent vouloir augmenter le nombre des ennemis de l'Espagne. La Cour leur devoit des sommes immenses, dont le dérangement extrême des Finances ne permettoit point qu'on leur payât les intérêts. Après quelques sollicitations inutiles, les Génois enleverent plusieurs vaisseaux Espagnols. A cette nouvelle Philippe donna ordre qu'on saisît les biens que possédoient ces Républicains dans les Royaumes de Naples, de Sicile, & dans le Milanez : mais bientôt le besoin mutuel rapprocha les deux Nations. Philippe ne pouvoit se passer des avances des Génois, & ceux-ci craignant de perdre avec les sommes qui leur étoient dûes, leurs biens saisis, & leur principal commerce, qui est celui d'Espagne, donnerent à la Cour de Madrid la satisfaction qu'elle avoit exigée.

La guerre avec le Portugal languissoit de jour en jour, par l'impuissance & la foiblesse de l'Espagne ; Philippe remettoit

mettoit à la fin de sa querelle avec la France la conquête du Portugal, & se contentoit d'appuyer les conspirations que quelques Portugais formoient de tems en tems contre la Maison de Bragance. Aucune n'avoit encore eu de succès; le génie tutelaire du Portugal les avoit rendues funestes à leurs auteurs. On espéroit davantage de celle que l'Evêque de Conimbre, l'un des principaux Ministres de Jean IV, préparoit contre son Roi & sa Patrie, qu'il devoit livrer à l'Espagne : mais elle fut découverte quelques jours avant qu'elle éclatât; le caractère Episcopal mit à couvert de l'échaffaud le chef de la conjuration, qui fut resserré dans une étroite prison. Ses complices furent livrés aux supplices.

La guerre exerçoit toujours ses ravages en Catalogne, dans les Pays-Bas & en Lombardie; on se réduisit à la défensive dans la premiere & la derniere de ces Provinces; il n'y eut qu'en Flandre qu'on agit offensivement. Avant de se mettre en campagne, les Généraux Espagnols firent arrêter à Bruxelles le Duc de Lorraine, allié plus dangereux qu'utile. Le crime de ce Prince étoit de n'assigner à ses

troupes d'autre paye que le pillage, pour mettre dans ses coffres les subsides que l'Espagne lui payoit chaque année, & de ne vouloir jamais exposer dans aucun siége ni dans aucune bataille, une armée qui lui tenoit lieu d'Etats & de Sujets. Les railleries sanglantes que ce Duc ne cessoit de faire des Généraux & des Ministres Espagnols, contribuerent aussi à sa disgrace; enfin le Roi vouloit venger Condé, dont le Duc de Lorraine avoit trahi la cause deux ans auparavant. Dans le tems qu'on conduisoit ce Prince d'Anvers à l'Alcazar de Tolede, où il fut renfermé jusqu'à la Paix des Pyrenées, on fit prêter un nouveau serment à ses troupes, & on en confia le commandement au Duc François de Lorraine. Mais n'étoit-ce pas manquer à la politique que de mettre à leur tête un Chef intéressé à venger son frere & son Souverain?

Condé, l'Archiduc & Fuensaldagne, à la tête d'une puissante armée, se présenterent devant Arras, dont ils presserent vigoureusement le siége. Cette expédition remplit la Cour de France de terreur : Arras une fois pris, rien n'arrêtoit Condé, qui pouvoit se présenter

devant Paris, & faire encore une fois soulever cette Capitale pleine de séditieux & de mécontens. On se hâta de donner ordre à Turenne d'assiéger Stenay, Ville du Domaine de Condé, dans l'espérance que ce Prince lâcheroit sa proye pour voler au secours de son Patrimoine. Mais Condé resta inébranlable dans le dessein d'emporter Arras ; Turenne s'approcha alors de l'ennemi, afin de le bloquer & de l'affamer dans son camp ; déjà les Espagnols souffroient beaucoup de la disette, lorsque le Comte de Bouteville, après avoir trompé la vigilance de Turenne, fit entrer dans leur camp un convoi immense. Il ne resta plus aux François d'autre moyen de sauver Arras réduit aux dernieres extrêmités, que de tenter une attaque générale des lignes Espagnoles. Les lignes furent en effet attaquées le 25 Août, & emportées après un sanglant combat. Si des prodiges de valeur & d'habileté procuroient toujours la victoire. Condé auroit vaincu ; il combattoit encore que l'Archiduc & Fuensaldagne étoient déjà à Douai. Voyant enfin que la fortune le trahissoit, il fit la plus belle de toutes les retraites,

& sauva plus de la moitié de l'armee. Philippe lui écrivit : *Je sçai que tout étoit perdu, & que vous seul avez tout rétabli.* Mais si Condé conservoit & augmentoit encore l'éclat de sa gloire dans une défaite ; l'Espagne n'en étoit pas moins affoiblie ; le Quesnoi, Clermont qui appartenoient au Prince de Condé, furent pris par les François.

En Catalogne leurs succès ne répondirent point à la supériorité de leurs forces ; le Prince de Conti, frere du Grand Condé, qui la campagne précédente combattoit contre son Roi, conduisoit les François ; ses succès se bornerent à la prise de Villefranche & de Puycerda ; D. Juan d'Autriche, qu'on lui avoit opposé avec une armée inférieure, agit avec tant de circonspection & de prudence, que sans rien hasarder il le tint perpétuellement en échec le reste de la campagne. Cette conduite du Général Espagnol sauva la Catalogne, qu'une conspiration dangereuse alloit encore livrer aux François, pour peu qu'ils eussent fait des progrès. D. Juan, instruit de ce funeste complot, punit les Catalans de leur pence à la rébellion, en faisant expirer sur

un échaffaud cinquante de leurs principaux Citoyens.

La Lombardie n'offre rien de remarquable cette campagne; les François tournerent presque toutes leurs forces contre le Royaume de Naples, sur les côtes duquel parut le Duc de Guise avec une flotte considérable. La Capitale étoit remplie de Citoyens qui, ne respirant que vengeance des cruautés exercées par le Comte d'Ognate, devoient faire main-basse sur les Espagnols; mais Guise se présenta en vain devant Naples, en vain se saisit-il de la Ville de Castellamare, aucun Napolitain n'eut le courage de se déclarer en sa faveur; ils étoient contenus par la présence & les troupes du Viceroi, qui donna par-tout de si bons ordres que le Général François se vit obligé d'abandonner Castellamare, & de retourner honteusement dans sa Patrie.

Après des victoires éclatantes, Cromwel dicta cette année la paix à la Hollande, avec le même faste que l'ancienne Rome aux Nations vaincues; il exigea que les Hollandois abandonneroient les intérêts de Charles II, que leurs vaisseaux baisseroient pavillon devant ceux

des Anglois, & qu'ils excluroient du Stathouderat le jeune Prince d'Orange, petit-fils de Charles I. Il ne prévoyoit pas que l'enfant qu'il écrasoit, régneroit un jour sur sa République; Cromwel ne songeoit alors qu'à jouer, à la faveur de l'Espagne & de la France, le premier personnage de l'Europe, & à attirer chez lui les richesses de l'Univers. Toutes les Nations briguoient son alliance; Londres devenoit le centre des Négociations de tous les Peuples Chrétiens; les Anglois sous leurs plus grands Rois n'avoient jamais joui de tant de gloire. Cromwel recherché, caressé, applaudi par Philippe IV. & Louis XIV, qui à l'envi l'un de l'autre employoient tous les ressorts de la politique pour l'engager dans leur alliance, donna aux Espagnols les plus belles promesses : mais c'étoit, comme nous le verrons bientôt, pour les endormir, & les mieux surprendre.

Un autre spectacle partageoit l'attention de l'Europe; c'est celui de l'abdication de la Reine de Suede, qui a vingt-sept ans fouloit aux pieds la Couronne, pour laquelle Cromwel avoit commis tant de crimes. Cette résolution blâmée

des uns, admirée des autres, fut inſpirée à Chriſtine par la Philoſophie & par la grandeur d'ame. Cette Reine la plus éclairée de ſon ſiécle, dédaigna de donner des loix à un Peuple qui alors de tous les arts ne connoiſſoit que celui de la guerre; elle embraſſa la Religion Catholique, & ſe rendit à Bruxelles, d'où bientôt elle ſortit pour parcourir la moitié de l'Europe. Elle termina enfin ſes courſes à Rome, où elle vécut & mourut dans le ſein des arts & de la paix. On ne parle de ſon abdication, que parce qu'elle nuiſit aux intérêts de l'Eſpagne qu'elle préféroit à ceux de la France.

Philippe qui, contre ſon eſpérance, n'avoit d'autres fruits de ſon ſecond hyménée qu'une fille, convoqua les *Las Cortés* à Madrid, pour faire reconnoître l'Infante Marie-Thereſe, le ſeul enfant qui lui reſtoit de ſon premier lit, en qualité de Princeſſe des Aſturies, & d'héritiere de la Monarchie. La naiſſance du Prince qui régna depuis ſous le nom de Charles II. écarta la Princeſſe du Thrône: mais ſon petit-fils Philippe V. y eſt parvenu. 1655.

La durée de la guerre n'en ralentiſſoit

point la violence; deux ennemis nouveaux, dont la puissance étoit bien inégale, Cromwel & le Duc de Modene, s'éleverent contre l'Espagne. Le premier avoit offert à l'Espagne toutes les forces de sa République, à condition que Philippe supprimeroit l'Inquisition, & lui abandonneroit le Commerce de l'Amérique. De telles prétentions ne méritoient point de réponse; on négocioit cependant, dans l'espérance d'amener le Protecteur à des conditions plus raisonnables; Cromwel paroissoit se relâcher; on se croyoit à la veille de le déterminer à une ligue contre la France, lorsqu'on apprit que deux puissantes flottes Angloises attaquoient l'Amérique, que la Jamaïque étoit déjà conquise par le Général Pen, que les Isles de S. Domingue & de Cuba, & la Terre-Ferme n'avoient été sauvées que par le courage des Colonies : enfin on vit bientôt arriver sur les côtes d'Espagne l'Amiral Black, célébre par ses talens & ses exploits, avec une escadre formidable, dans le dessein d'enlever les flottes de l'Amérique. Cette guerre ou plutôt ces

brigandages*, auxquelles l'Espagne s'étoit aussi peu attendue, qu'elle étoit peu en état d'y résister, donnerent ou confirmerent tout-à-fait la supériorité à la France.

En représailles de ces cruelles hostilités, le Roi fit saisir tous les effets & les vaisseaux appartenans aux Anglois dans ses vastes Etats; foible dédommagement de la perte de la Jamaïque, & de toutes celles qu'on essuya depuis dans cette guerre. Cromwel signa alors avec la France un Traité pour conquérir à armes communes & partager les Pays Bas; ensuite il déclara la guerre à l'Espagne, par un Manifeste dans lequel il se mit peu en peine de dissimuler que la cupidité étoit le seul motif qui lui eût fait prendre les armes.

En Italie le Marquis de Caracene fit une invasion dans le Modénois, pour faire repentir le Duc de Modene de s'être attaché aux François; mais ceux-ci entrerent en même tems dans le Milanez, afin de sauver par une puissante diversion

* On voit que les Anglois n'ont point oublié les leçons de Cromwel.

leur nouvel allié. A cette nouvelle Caracene abandonna brusquement sa proye pour voler au secours de son Gouvernement ; il fut assez heureux pour faire lever le siége de Pavie aux ennemis : mais le Duc de Modene profitant de son absence, chassa de Corregio la garnison Espagnole, qui depuis long-tems occupoit cette Ville.

Du côté des Pays-Bas, l'armée déjà inférieure fut affoiblie par la désertion des troupes Lorraines & de leur Chef le Duc François, qui passerent sous les étendards de la France. Condé, avec des forces qui ne pouvoient souffrir aucune comparaison avec celles de France, vit avec douleur Landreci, Condé, Saint-Guilain & le Catelet tomber entre les mains des ennemis ; il s'attacha au siége du Quesnoi que Turenne lui fit lever. Peu accoutumé à de pareilles disgraces, ce Prince vouloit hasarder une bataille pour arrêter les progrès de l'ennemi ; mais Fuensaldagne, qui avoit la confiance de la Cour, opposoit sans cesse son flegme à l'impétuosité du Prince : il lui fit plus d'une fois manquer l'occasion de vaincre, tant il craignoit que la perte d'une ba-

taille n'entraînât celle des Pays Bas.

On eut en Catalogne la fortune aussi contraire qu'en Flandres ; les François prirent le Cap de Quiers, Castillon, Solsonne & Empurias. On leur fit à la vérité lever le siége de Palamos : on battit même un gros détachement de leur armée ; mais on ne put reprendre Solsonne, au siége de laquelle on s'attacha.

La flotte livra deux combats à celle de France, le 29 & le 31 Septembre, à la vûe de Barcelone ; l'avantage fut indécis : mais on regarda comme une victoire de n'être pas battu, attendu que Barcelone ne demandoit que la destruction de la flotte Espagnole, pour se ranger impunément du côté des vainqueurs.

Rome, alors gouvernée par Alexandre VII, connu auparavant sous le nom du Cardinal Chigi, rechercha un accommodement au sujet des petits Couvens de Naples ; le Pape leva lui-même les obstacles qui avoient altéré la concorde entre les deux Cours ; l'autorité Royale fut conservée, & le Roi consentit que la Bulle eût son entier & plein effet. Alexandre offrit en même tems sa médiation aux deux Couronnes ; l'Espagne

qui avoit pour lui la vénération que méritoit le Pacificateur de Munster *, accepta sa médiation : mais Mazarin la rejetta, tant parce qu'il le croyoit trop dévoué aux intérêts de la Maison d'Autriche, que parce qu'il se réservoit à lui-même l'honneur de la paix, qu'il ne vouloit signer qu'à condition que l'Infante Marie-Therese épouseroit Louis XIV.

De cette alliance, l'objet principal de la politique de la Cour de France, dé-
1656. pendoit la paix ; Louis XIV. l'envoya offrir cet hiver à Philippe, & en même tems lui demanda l'Infante. Dans le même tems le Roi d'Hongrie, non celui qui avoit conduit la Reine d'Espagne jusqu'à Milan, (il étoit mort revêtu de la qualité de Roi des Romains), mais son frere, qui depuis parvint à la Couronne Impériale, & régna long-tems sous le nom de Léopold, recherchoit aussi la Princesse. Il avoit aux yeux du Roi & de la Nation le mérite d'être de la Maison d'Autriche, & fils d'un Prince qui sacrifioit généreusement ses troupes à la défense

* Le Cardinal Chigi avoit été chargé à Munster de la médiation au nom du Pape.

des Pays-Bas & du Milanez ; tandis que Louis XIV, d'une Maiſon & d'une Nation rivales & ennemies, avoit plus affoibli l'Eſpagne que tous ſes prédéceſſeurs enſemble. Mais la paix étoit néceſſaire, & on ne pouvoit l'eſpérer qu'en donnant la Princeſſe au Roi de France. Philippe partagé entre l'amour qu'il devoit à ſes Sujets, & la reconnoiſſance dont il étoit rempli pour l'Empereur, fut long-tems dans la plus étrange incertitude ; enfin après avoir bien examiné, balancé, différé, il éconduiſit le Miniſtre ſecret de la Cour de France avec les égards dûs à un Roi tel que Louis XIV. *Non, je ne puis me réſoudre*, lui dit-il, *d'accepter un parti en même tems ſi avantageux & ſi dangereux.* Il l'accepta pourtant à la fin, déterminé par les victoires de la France : mais la Reine ſon épouſe lui avoit donné deux fils, dont la naiſſance éloignoit du Thrône d'Eſpagne Marie-Thereſe.

Sur ce refus le Cardinal Mazarin reſſerra l'alliance qui attachoit la France à Cromwel, dans l'eſpérance flatteuſe qu'avec les forces de l'Angleterre il ameneroit bientôt l'Eſpagne au but qu'il ne perdit jamais de vûe.

Fuenſaldagne, dont les conſeils trop timides & l'extrême lenteur contraſtoient parfaitement avec le feu, l'activité & l'audace du Prince de Condé, fut rappellé des Pays-Bas, & employé en Italie; la Cour envoya en ſa place Don Juan, que la victoire n'avoit ceſſé de couronner depuis qu'il commandoit les armées. Ce Prince ſi digne de combattre avec Condé, étoit à peine ſorti des ports d'Eſpagne, avec trois galeres chargées d'argent & d'Officiers, qu'il ſe vit aſſailli par quatre vaiſſeaux de guerre Algériens qui fondirent ſur lui. Il ſoutint long-tems un combat ſi inégal; ſes amis furent tués à ſes côtés, & entre autres le Marquis de Serra qui alloit commander l'armée de Lombardie; de ſes trois galeres une fut priſe à ſes yeux, une autre s'enfuit, & celle qu'il montoit n'échappa de la pourſuite des ennemis, & d'une horrible tempête qui la tint neuf jours ſur les côtes d'Afrique, que par un eſpèce de miracle. Elle étoit tellement fracaſſée quand elle arriva au Port de Genes, que jamais on n'en put tirer le moindre ſervice. Cet accident qui ſembloit préſager les malheurs dont l'Eſpa-

gne alloit être accablée, loin de décourager D. Juan, ne fit que lui inspirer une nouvelle ardeur; à peine arrivé à Bruxelles, il en sortit avec Condé, pour voler au secours de Valenciennes vigoureusement pressé par les François. La nuit du 15 au 16 ils attaquerent de concert les lignes du Maréchal de la Ferté, qui partageoit le commandement de l'armée avec Turenne, les forcerent, taillerent en pieces son armée, & le prirent lui-même. Ils n'en seroient pas demeurés là, si Turenne ne les eût arrêtés par sa fiere contenance. Ce grand homme sauva, par la plus belle de toutes les retraites, son armée avec les débris de celle de son collegue. Les fruits de cette victoire dûe au courage avec lequel D. François de Meneses avoit défendu Valenciennes, se réduisirent à la conquête de Condé. On assiégeoit Saint-Guilain, quand on apprit que Turenne, avec une armée vaincue, attaquoit la Capelle. Condé se hâta de lever le siége de Saint-Guilain, pour sauver une place au moyen de laquelle les Espagnols mettoient à contribution la Picardie; mais il n'arriva que pour être le témoin de sa prise.

Le Comte de Fuenſaldagne & le Cardinal Trivulce, chargés du commandement de l'armée de Lombardie, déſirent quatre mille hommes des troupes du Duc de Modene : mais ils ne purent empêcher que ce Prince, à la tête des François, ne leur enlevât Valence après ſoixante & quinze jours de tranchée ouverte.

Les Anglois n'étoient pas moins redoutables ſur mer que les François ſur terre ; ils enleverent, après un ſanglant combat, dans lequel périt le Marquis de Baidex, Viceroi du Pérou, cinq vaiſſeaux chargés d'argent ; quelque tems après ces mêmes ennemis détruiſirent dans la Manche une eſcadre ſortie du Port d'Oſtende.

On ne recevoit alors de toutes les parties de la Monarchie que la nouvelle des plus grands malheurs ; le Royaume de Naples ravagé depuis huit ans par les ſéditions & par les cruautés des Vicerois, pour comble de malheurs éprouva cette année le fléau de la peſte, qui couta la vie à près de deux cent mille de ſes Citoyens.

Lima, la Capitale du Pérou, eſſuya un tremblement de terre qui renverſa le

tiers de la Ville, & fit périr douze mille ames.

Le Roi d'Angleterre, les Ducs d'Yorck & de Glocestre ses freres, proscrits à Londres & poursuivis en France & en Hollande par le Bourreau de leur pere, qui leur envioit un asyle, se sauverent à Bruxelles. Cette famille infortunée fut accueillie avec honneur par D. Juan; dans l'armée duquel les Ducs d'Yorck & de Glocestre combattirent le reste de cette guerre.

Le Roi de Portugal Jean IV, ce Prince si heureux pendant sa vie, mourut 1656
cette année le 6 Novembre, laissant le Thrône à son fils aîné Alfonse VI. Le nouveau Roi mineur & imbécille eût été déthrôné par Philippe, sans le courage, le génie & la sagesse de la Reine sa mere, qui contint les mécontens, confondit les projets des Espagnols, & repoussa une de leurs armées, qui, sous les ordres du Duc de Saint-Germain, s'étant avancée dans le Portugal, ne put prendre qu'Olivenza. Philippe accablé par les François & les Anglois, remit à un tems plus favorable la conquête d'un Royaume qu'il ne désespéra jamais de réduire.

Les François supérieurs dans les Pays-Bas, n'eurent pas tous les avantages qu'on avoit appréhendés; Condé & Don Juan d'Autriche arrêterent leurs progrès. Le premier de ces deux Princes conquit Saint Guilain, & sauva Cambrai par la plus belle de toutes les marches; de-là il fut prendre Hesdin & assiéger Ardres; mais les François lui firent lever le siége de cette derniere Place, & prirent Saint-Venant; leur jeune Roi s'empara en personne de Montmédi. Plus d'activité & de hardiesse de la part du Prince de Ligne auroit réparé cette perte avec usure; de Ligne s'étoit rendu maître de la basse Ville de Calais par surprise; au lieu de marcher droit à la haute, sans donner le tems à l'ennemi de se reconnoître, il perdit un tems précieux à régler ses attaques, & fut repoussé par les habitans revenus de leur premiere frayeur.

L'arrivée de six mille vieux soldats Anglois, dont la valeur avoit renversé l'ancien Gouvernement de leur Patrie, fortifia sur la fin de la campagne l'armée de Turenne, qui, avec leur secours, s'empara de Mardick. Cette Place fut re-

mise entre les mains de Cromwel en conséquence du Traité par lequel la France s'étoit engagée à lui remettre toutes les Places maritimes des Pays-Bas.

En Lombardie la Cavalerie Espagnole fut vaincue par la Françoise dans un combat livré près de Fressinet du Pô. Malgré cette défaite Fuensaldagne fit lever à l'ennemi le siége d'Alexandrie.

En Catalogne on ne put prendre Urgel ; la guerre languissoit du côté des Alpes & des Pyrenées, par la foiblesse & l'épuisement mutuels des deux Partis.

L'Amiral Anglois Black prit ou coula à fonds seize vaisseaux Espagnols près des Canaries.

On se consola de tant de disgraces par la naissance du Prince Philippe-Prosper. Cet évenement approchoit la paix, attendu que Philippe ayant un héritier paroissoit avoir moins de répugnance à donner sa fille Marie Therese à Louis XIV.

La mort de l'Empereur Ferdinand arrivée le deux Avril affligea d'autant plus la Cour, qu'on craignoit que la Couronne Impériale n'échappât à son fils Léopold. Ce jeune Prince n'étoit point Roi des Romains ; il n'avoit pas dix-huit ans,

âge requis par la Bulle d'Or, pour être élû, & la France prodiguoit l'or & les intrigues pour l'écarter du Thrône des Césars. Mazarin tenta de faire élire Louis XIV : mais il trouva tant de résistance de la part même des Electeurs les plus dévoués à la France, qu'il renonça bientôt à cette vaine espérance. Il engagea l'Archiduc, oncle de Léopold, & l'Electeur de Baviere de se mettre sur les rangs, ni l'un ni l'autre ne voulurent se prêter à ses vûes, le premier par l'intérêt de sa Maison, & le second par modération. Léopold fut élû l'année suivante ; mais Mazarin obtint qu'on augmenteroit encore la capitulation qui resserre l'autorité du Chef de l'Empire ; les Electeurs exigerent de plus que le nouvel Empereur ne pourroit, soit en qualité d'Empereur, soit en qualité d'Archiduc d'Autriche, fournir aucuns secours à la Branche aînée de sa Maison. Cette condition parut d'autant plus dure à Léopold, que c'étoit sur-tout aux soins du Comte de Pegneranda, le plus habile négociateur d'Espagne, qu'il devoit son élection à l'Empire.

1658. Mais tous les secours de l'Empereur

n'auroient pu rendre la supériorité à l'Espagne, ni même l'empêcher d'accepter une paix que les revers décisifs de cette campagne rendirent nécessaires.

D'abord le Duc de Mantoue, qui venoit de se liguer avec l'Espagne, fut obligé de renoncer à cette alliance par les François qui ravagerent ses Etats; Trin, Mortare tomberent entre les mains des ennemis; le malheureux Fuensaldagne fut repoussé de devant Valence.

Ces disgraces paroissent légeres en comparaison de celles qu'on éprouva dans les Pays-Bas; Turenne à la tête des François & des Anglois, ces deux fieres Nations qu'on n'avoit jamais vûes sincerement réunies, ouvrit la campagne par le siége de Dunkerque; la flotte d'Angleterre bloquoit le Port & fermoit aux assiégés tous les secours du côté de la mer; le Marquis de Leyde, fameux par son courage & par la défense de cette Place contre le Grand Condé, signala autant que dans le premier siége sa constance & son habileté : mais enfin il ne pouvoit manquer de succomber; les ennemis faisoient des progrès chaque jour. Il trouva moyen de faire part de sa

ſituation au Prince de Condé & à Don Juan, qui, après un grand Conſeil dont le réſultat fut de marcher à l'ennemi & de haſarder une bataille pour ſauver cette Place importante, s'avancerent vers Dunkerque; ils étoient ſuivis des Ducs d'Yorck & de Gloceſtre, qui cherchoient à venger l'infortune de leur Maiſon ſur les Anglois partiſans du parricide Cromwel. A la nouvelle que l'armée Eſpagnole approchoit, Turenne laiſſa quelques troupes devant Dunkerque, & vola au-devant de l'ennemi.

Ce fut ſur les Dunes qui bordent la mer & environnent Dunkerque, que les deux armées en vinrent aux mains le 14 Juin. Depuis long-tems on n'avoit combattu en Europe pour de plus grands intérêts; il s'agiſſoit du ſalut des Pays-Bas & de la gloire de cette guerre. De part & d'autre on fit des prodiges; Condé ſur-tout ſe comporta dans cette bataille comme Annibal à celle de Zama: mais Turenne eut le même ſuccès que Scipion; le déſaſtre des Eſpagnols égala celui des Carthaginois; D. Juan demeuré preſque ſeul ſur le champ de bataille, combattit long-tems à pied & la pique à

la main ; Condé disputa la victoire jusqu'à la derniere extrêmité ; il eut deux chevaux tués sous lui, & n'évita d'être pris ou tué que par la grandeur d'ame des Comtes de Boutteville, de Coligni, de Meilles & de ses autres amis, qui pour la plupart se firent tuer ou prendre pour lui donner le tems de se sauver.

La veille de cette funeste bataille, le Maréchal d'Hocquincourt, qui, sur quelque mécontentement particulier, s'étoit jetté entre les bras des Espagnols, fut blessé mortellement en examinant les lignes des ennemis. Il avoit en vain fait tous ses efforts pour livrer Péronne au Parti dont il avoit embrassé les intérêts : son fils, fidele à sa Patrie, déconcerta son entreprise.

Cependant Dunkerque, loin d'être accablée par la perte d'une bataille dont à peine il étoit échappé six mille hommes, se défendoit avec courage ; le brave Marquis de Leyde sembloit vouloir venger ceux qui avoient péri en accourant à son secours : mais enfin ayant été tué dans une sortie, Dunkerque découragée se rendit le 23 Juin après environ quarante jours de siége. La Place fut re-

mise sur le champ aux Anglois, qui retiroient ainsi les avantages les plus solides des victoires de la France. Bergues, Saint-Vinox, Linck, Furnes, Dixmude, Gravelines eurent le même sort que Dunkerque; ensuite d'une marche de quatorze lieues, depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, Turenne surprit & battit D. Juan retranché sous la contrescarpe d'Oudenarde avec les débris de l'armée vaincue aux Dunes, & en deux jours emporta Oudenarde; le Prince de Ligne eut le même sort que D. Juan dans un grand combat; Menin & Ypres tomberent entre les mains du vainqueur.

Telles furent les déplorables suites de la bataille des Dunes, la plus décisive que les Espagnols ayent perdue dans ce siécle; les Pays-Bas & peut-être l'Italie étoient perdus pour peu que la guerre durât encore une campagne. Philippe accablé d'un désastre pour lequel il n'y avoit plus de ressources se détermina enfin à acheter la paix aux conditions dictées par la France; c'est-à-dire, par le mariage de l'Infante avec Louis XIV, & par la cession de quelques

ques-unes des Provinces conquises par les ennemis ; deux motifs également puissans hâterent sa résolution, la mort de Cromwel arrivée le 13 Septembre ; mort qui doit paroître funeste à l'Espagne, si cet ennemi des Rois étoit prêt, comme quelques Ecrivains l'ont avancé, de se liguer avec elle pour arracher Calais à la France, comme il venoit d'arracher Dunkerque à l'Espagne, par les mains des François : c'est ainsi que cet homme le plus profond de son siécle, se jouoit des deux premieres Nations de l'Univers, & qu'il fondoit sa grandeur sur la sanglante querelle qui les divisoit : on sçait que son fils Richard se mit en possession du Protectorat comme de son patrimoine, & qu'il resta fidèle à l'alliance de la France ; mais la Souveraine Puissance qui avoit mis dans le plus grand jour les talens prodigieux du pere, découvrit bientôt la foiblesse du fils ; il abdiqua lâchement son pouvoir acheté par tant de crimes. Les Anglois en proie à la discorde & à l'anarchie, perdirent l'éclat & la puissance qu'ils ne devoient qu'à Cromwel, & leur alliance ne parut pas à l'Espagne assez puissante, pour es-

pérer de vaincre même avec leurs secours.

L'autre motif qui força Philippe de rechercher la paix avec impatience, fut la jalousie qu'il conçut de l'entrevûe des Cours de France & de Savoye à Lyon; l'adroit Mazarin avoit répandu le bruit en Europe, que l'unique but de cette entrevûe, étoit le mariage de Louis XIV. avec la Princesse Marguerite de Savoye. L'inquiétude qu'en conçût le Roi d'Espagne étoit d'autant plus grande, qu'il prévoyoit une guerre éternelle & funeste avec la France, si Louis XIV. épousoit une autre Princesse que l'Infante. Il se hâta donc d'envoyer à Lyon un de ses Ministres, appellé Pimentel, proposer l'Infante & la paix, la Reine Douairiere de France qui ne respiroit que le bonheur des deux peuples, & la consolation sur-tout de voir sa niéce assise sur le thrône qu'elle avoit rempli, Mazarin qui avoit prévû cette démarche de l'Espagne, reçurent Pimentel à bras ouverts; sur le champ on accorda une suspension d'armes, pendant laquelle il fut arrêté que les deux premiers Ministres des deux Nations s'aboucheroient

vers les Pyrenées, pour terminer le grand ouvrage de la paix.

Pendant ce tems-là Louise de Guzman s'efforçoit de profiter des victoires de la France ; elle faisoit en même-tems assiéger Badajox & Alcanisa. Philippe frappé de l'audace d'une Reine, qui non contente de conserver le Royaume qui lui étoit confié, vouloit encore l'aggrandir par des conquêtes, envoya D. Luis de Haro avec une armée combattre un peuple dont le courage & les ressources étonnoient l'Espagne ; mais il ne pouvoit guéres choisir un plus mauvais Général que D. Luis : ce Seigneur l'un des plus grands & des meilleurs Ministres que l'Espagne ait jamais eu, étoit un Capitaine sans talens, sans expérience & sans courage ; de brillans succès qui ne furent point dûs à D. Luis, signalerent les commencemens de cette expédition : on tailla en piéce deux mille ennemis ; ils leverent les siéges de Badajox & d'Alcanisa : leur armée diminuée de moitié par les maladies & par un siége de quatre mois, fut encore entamée dans sa retraite. D. Luis après les avoir long-tems poursuivi, se saisit

du poſte de Nitioſa, & vint aſſiéger Elvas, dont la conquête pouvoit entraîner celle de Liſbonne, & de tout le Portugal dénué de troupes.

1659. Mais le danger éminent auquel la patrie étoit expoſée, l'horreur de la domination caſtillane, la crainte d'être traité par les vainqueurs, comme des eſclaves révoltés, l'éloquence & le courage de Louiſe de Guzman, ranimerent bientôt l'eſpoir des Portugais, qui en peu de jours raſſemblerent une armée plus redoutable par la haine nationale, que par le nombre & la diſcipline; cette armée marcha au ſecours d'Elvas, ſous les ordres du Comte de Cantagnede. D. Luis de Haro par ignorance du métier de la guerre, n'avoit pû encore ſe rendre maître de cette forteresse, au lieu de laiſſer une partie de ſon armée devant Elvas, & de marcher avec l'autre aux Portugais, il ſe laiſſa attaquer dans ſes lignes le 14 Janvier; la mauvaiſe diſpoſition de ſes troupes & des fautes ſans nombre, le firent battre d'une maniere complette: le courage du Général Eſpagnol ne brilla pas plus dans le combat que ſon habileté; il fut des premiers à

fuir, abandonnant le champ de bataille couvert de six mille Espagnols ; le vainqueur fit mille prisonniers, parmi lesquels quatre Grands d'Espagne ; l'artillerie, les bagages, la caisse militaire remplie de deux millions, l'Etendart de Charles-Quint, la cassette de D. Luis dans laquelle étoient renfermés des papiers importans, tomberent entre ses mains : les fruits de la victoire se réduisirent à la délivrance d'Elvas, & à un vain pillage.

Cependant Philippe recevoit D. Luis vaincu, comme s'il lui eût conquis le Portugal ; il l'envoya avec quatre cens gardes sur les frontieres, s'aboucher avec le Cardinal Mazarin, qui s'y rendoit dans le même tems avec un cortége aussi brillant ; ces deux Ministres traiterent avec une égalité parfaite : ils tinrent leurs conférences dans l'Isle des Faisans, où en moins de trois mois ils vinrent à bout de conclure le grand ouvrage de la paix ; ce traité fut signé le 17 Novembre : il contient cent vingt-quatre articles dont les principaux sont : le mariage de l'Infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. On assigna à la Princesse

cinq cens mille écus de dot ; mais cette dot modique ne lui fut jamais payée, ce qui annulloit la renonciation solemnelle qu'on exigea de Marie-Thérèse sur toute la Monarchie d'Espagne quand cette renonciation forcée n'auroit pas été nulle par elle-même ; on sçait quel cas en faisoient le Roi, D. Luis de Haro & le Conseil d'Etat. Il seroit à souhaiter, disoit D. Luis au Cardinal Mazarin, & non à espérer, qu'au cas que l'Espagne vînt à perdre ses deux Princes, le Roi Très-Chrétien ne s'attendît pas à hériter ; Philippe disoit tout haut que c'étoit une pétarade, une vaine cérémonie, pourquoi donc l'exiger ? Pour calmer l'inquiétude que toute l'Europe commençoit à prendre de l'accroissement de l'Empire françois, & de l'espérance qu'avoit Louis XIV. de réunir sur sa tête ou sur celle de son fils, les deux premieres couronnes de l'Univers.

Les autres articles de ce Traité fameux, furent la cession du Roussillon & du Conflans, de la meilleure partie de l'Artois, & des droits de l'Espagne sur l'Alsace, cédée à la France par le Traité

de Munſter ; la reſtitution de Verceil au Duc de Savoye, & de Juliers au Duc de Neubourg ; mais à ce prix on obtint que la France rendroit toutes ſes conquêtes dans les Pays-Bas, dans le Milanez & en Catalogne, qu'elle abandonneroit la protection du Portugal ; (on verra que le politique Mazarin éluda bientôt cette condition) & enfin que le Prince de Condé ſeroit reçu en grace par Louis XIV. & rétabli dans ſes dignités & dans ſes biens : ce dernier article ne paſſa pas ſans d'extrêmes difficultés ; Mazarin paroiſſoit déterminé à ne point rendre à la France un Prince qui avoit manqué de le perdre ; mais D. Luis ayant déclaré, que pour dédommager le Prince de la perte de ſes établiſſemens en France, le Roi lui donneroit en ſouveraineté une partie des Pays-Bas : cette menace étonna le Miniſtre de France ; il ſentit combien il ſeroit dangereux pour les François d'avoir aux portes du Royaume, un voiſin inquiet, intrépide, redoutable, toujours prêt à profiter des troubles qui s'éleveroient dans le Royaume, & de donner aſyle aux mécontens : Condé

pouvoit renouveller l'exemple des Ducs de Bourgogne, ces Princes si funestes à la grandeur & au repos de leur patrie; Mazarin céda avec sagesse, Condé rentra en France, dont il fut le plus grand ornement le reste de sa vie; tous ses généreux amis, excepté Marsin, eurent part à la même grace.

Le Duc de Lorraine élargi depuis quelques jours de sa prison de Tolede, obtint aussi, à la priere de D. Luis, la restitution de ses Etats, mais ce ne fut qu'à des conditions très-durès, conditions que l'Espagne ne chercha pas même à adoucir; elle ne pouvoit blâmer la France de prendre toutes les précautions que la sagesse & la supériorité peuvent inspirer contre un Prince aussi turbulent & aussi inquiet que Charles IV.

Le Roi & la nation reçurent avec des transports de joie incroyables, la nouvelle d'une paix si desirée. Philippe combla d'honneurs, de caresses & de bienfaits, le Ministre à qui il étoit redevable de ce service le plus grand qu'un citoyen puisse rendre à sa patrie; il voulut immortaliser sa reconnoissance, en lui donnant à lui & à sa postérité, le

ſurnom de *la Paz*, ſurnom plus glorieux, plus touchant aux yeux d'un Miniſtre patriote, que ceux que la flatterie a coutume de prodiguer aux Grands.

La joie de la Cour augmenta encore par l'arrivée du Maréchal de Grammont, qui venoit faire la demande ſolemnelle de l'Infante au nom de Louis XIV. habillé en courier avec ſoixante Seigneurs François dans le même équipage, afin de mieux exprimer l'impatience & les deſirs de leur maître. Louis XIV. avoit raiſon, indépendamment des vaſtes eſpérances qu'elle lui apporta, Marie-Thérèſe étoit le premier parti de l'Univers par ſa naiſſance, ſa beauté, ſes graces, ſon caractere & ſes vertus.

Le Pape, l'Empereur & l'infortuné Roi d'Angleterre, ne partagerent point la joie de l'Europe au ſujet de cette paix ; le premier ne pouvoit pardonner aux deux Rois réconciliés, de ne l'avoir point appellé à ce Traité, & de s'être paſſé de ſa médiation : Leopold gémiſſoit de ſe voir enlever par Louis XIV. l'Infante qui depuis pluſieurs années étoit l'objet de ſes empreſſemens. Charles II. accouru à Fontarabie, pour dé-

terminer par sa présence & ses prieres, l'un & l'autre Ministre à concourir à son rétablissement, vit avec une douleur mêlée d'indignation, que le souvenir de Cromwel les épouvantoit encore: Mazarin même poussa la timidité & la politique, jusqu'à le conjurer de s'abstenir de le voir, afin de ne point causer d'ombrage aux Républicains Anglois qui avoient envoyé à Bayonne en qualité de leur Ambassadeur, Milord Lockart, dans le dessein d'être compris dans le Traité; mais soit qu'on ne se rapprochât pas assez de part & d'autre, soit que l'adroit Mazarin qui devoit faire le personnage de médiateur, ne fût pas fâché que la guerre continuât entre l'Espagne & l'Angleterre, il n'y eut rien de conclu à ce sujet; les Anglois par leurs divisions, n'étoient plus assez redoutables pour que Philippe fît les premiers pas; leur Ambassadeur même faisoit un assez triste personnage à Bayonne, il disoit au sujet des partis qui déchiroient sa patrie, qu'il étoit le très-humble serviteur des événemens.

Au reste, peut-être que l'Espagne & la France en n'embrassant pas la protec-

tion de Charles II. lui rendirent un service plus grand que si elles lui avoient fourni de concert une armée pour remonter sur son thrône. L'orgueil des Anglois fut flatté dans la suite que ce Prince ne dût qu'à eux son rétablissement ; il auroit été plus difficile & certes moins rapide avec le secours des François & des Espagnols également haïs en Angleterre.

Si Charles II. eût prévu que le terme de ses disgraces & de son éxil étoit fixé à l'année où nous entrons, sans doute qu'il eût été moins sensible aux refus politiques de la France & de l'Espagne : Personne n'ignore que le rétablissement de ce Roi fut l'ouvrage du Général Monke, qui, par la conduite la plus profonde & la plus sage, amena par dégré les Anglois à demander le rétablissement de l'ancien Gouvernement, & le retour du Souverain qu'ils avoient abjuré & proscrit. A peine Charles fut-il rétabli sur le thrône de ses peres, avec l'applaudissement de l'Europe, que Philippe lui restitua tous les vaisseaux enlevés sur les Anglois, lors de l'invasion de l'Amérique. Cette démarche annonçoit la paix, 1660.

qui fut en effet bientôt conclue à Londres sur le plan du Traité de Madrid de 1630. Cette paix coûta encore à l'Espagne Dunkerque & la Jamaïque, qui déjà devenoit la plus florissante des Colonies Angloises.

Avant le Traité des Pyrennées, le Comte de Fuensaldagne avoit signé avec le Duc de Modene un Traité particulier, que Philippe ratifia pendant le cours de cette année.

Il ne restoit plus d'ennemis à l'Espagne que les Portugais, que Philippe ne pouvoit consentir à regarder comme des ennemis légitimes; il les traitoit toujours d'esclaves révoltés qu'il alloit bientôt remettre à la chaîne.

Le Nord de l'Europe fut pacifié en même-tems que le Sud par le Traité d'Oliva, qui rétablit la concorde entre les Rois de Suede, de Pologne & de Dannemarck.

Cependant Philippe partoit de Madrid avec toute sa Cour, pour remettre lui-même entre les mains du Roi de France l'Infante, sa fille. Les deux Rois se virent deux fois dans l'Isle de Bidassoa. Dans la premiere de leurs entrevûes ils

ratifierent le Traité des Pyrennées, & jurerent de l'obſerver; on remarqua que Philippe, frappé de la phiſionomie du Roi de France, la plus noble & la plus majeſtueuſe de l'Univers, ne ceſſa d'avoir les yeux attachés ſur lui; il embraſſa avec tendreſſe la Reine doüairiere de France ſa ſœur, ſortie depuis quarante-cinq ans de l'Eſpagne: il démêla dans la foule des Seigneurs François, l'immortel Turenne, à qui il fit le compliment le plus flateur, en lui diſant que jamais homme ne lui avoit fait paſſer de plus mauvaiſes nuits que lui; enfin, dans ſes derniers adieux à la Reine ſa fille, pour qui il avoit une tendreſſe ſans bornes, ce Prince le plus grave de ſon ſiécle, ne put s'empêcher de paroître extrêmement ému & attendri. Les vives acclamations dont les François firent retentir l'air à la vûe de la Princeſſe, le frapperent, & loin de s'en applaudir, il s'écria avec douleur: *Je crains bien que cette allegreſſe des François ne cauſe bien-tôt le deuil de l'Eſpagne.*

Le premier ſoin du Roi à ſon retour à Madrid, fut de convoquer les *las Cortes*, afin de faire enregiſtrer la renonciation

de la Reine de France à la Monarchie d'Espagne : l'Assemblée accorda un don gratuit considérable à Philippe pour le mettre en état de conquérir le Portugal.

Ce Royaume abandonné de toutes les Puissances de l'Univers, avoit déjà à soutenir une guerre ruineuse contre la Hollande dans les Indes Orientales & en Amérique ; la Maison de Bragance prête d'être accablée par les forces de l'Espagne, libre de tous ses ennemis, rechercha un accommodement : elle proposa à Philippe de tenir le Portugal comme un Fief de la Castille, de se soumettre à un tribut annuel d'un million, & de fournir au premier ordre des Rois d'Espagne quatre mille hommes de pied & huit vaisseaux de guerre ; mais ces propositions ne furent pas seulement écoutées ; elle se relâcha enfin jusqu'à offrir de se contenter du petit Royaume des Algarves & du Brésil en payant un tribut ; mais Philippe crût témoigner beaucoup de modération en promettant de laisser à cette Maison, qui, depuis vingt ans occupoit le thrône, son patrimoine & la Vice-Royauté perpétuelle

du Portugal ; Louise de Guzman ne put consentir que son fils passât de la souveraine puissance à la vie privée, il fallut remettre la décision de la querelle au sort des armes.

Cependant la Maison de Bragance trouva dans la haine des Portugais contre les Castillans, haine qui fut encore aigrie par la dureté des conditions qu'avoit prescrites Philippes, des trésors & des armées. L'Angleterre & la France malgré la foi des Traités, ne cesserent de la protéger ; la Hollande cessa de l'inquiéter ; les élémens combattirent pour elle ; l'esprit de vertige & de dissention se répandit parmi les Généraux Espagnols ; enfin l'Arbitre des Empires, qui avoit réglé que celui de Portugal seroit libre & indépendant, confondit les projets de l'Espagne, & empêcha les Portugais d'être opprimés sous le joug de fer dont ils étoient ménacés.

Le principal instrument dont se servit la Providence pour assurer le salut du Portugal, fut le Comte de Schomberg, fameux par son courage & son habileté dans les guerres de la France contre l'Espagne, lui seul disciplina les Portu-

gais & leurs apprit à vaincre.

Philippe qui ne s'attendoit qu'à des victoires faciles, réservoit à D. Juan la gloire de conquérir le Portugal : il reçut ordre d'assembler une puissante armée, de fondre dans la Province de l'Alentejo & de tâcher de pénétrer jusqu'à Lisbonne, tandis que le Duc de Veraguas se présenteroit devant cette Capitale avec une flotte redoutable ; mais ce projet échoua par une tempête qui submergea sur les côtes d'Andalousie neuf vaisseaux chargés d'Officiers & de Soldats ; les autres vaisseaux furent dispersés, écartés, maltraités au point qu'on n'en put tirer aucun service de cette campagne, il fallut remettre à l'année suivante la conquête du Portugal. Louise de Guzman, l'ame du Portugal, profita d'un tems si précieux pour augmenter ses troupes, amasser de l'argent, & presser les secours de la France & de l'Angleterre ; tandis que l'Espagne épuisée d'argent, dénuée de matelots, ne put rétablir sa marine, & par conséquent attaquer le Portugal du côté de la mer avec des forces capables de lui assurer la victoire.

Après un sanglant combat, les vaisseaux d'Ostende enleverent cette année l'Amiral d'Alger, monté de 600 hommes, & coulerent à fond deux autres vaisseaux de la même Ville. Les galères de Naples ne furent pas moins heureuses contre celles d'Afrique, dont elles prirent deux, après en avoir fait périr dix. Tous ces avantages étoient nécessaires pour contenir les Corsaires de Barbarie qui, chaque année infestoient la Méditerranée, faisoient des descentes sur les côtes de Naples, de Sicile, de Sardaigne & d'Espagne, d'où ils emmenoient une multitude de Citoyens en esclavage.

L'Amérique auroit eu besoin de défenseurs aussi braves que les vainqueurs des Algériens pour purger les mers qui l'environnent d'une foule de Pyrates François, Anglois, & Hollandois, qui depuis quelques années troubloient la navigation par leurs brigandages. Ces hommes ramassés de toutes les Nations ennemies de l'Espagne, ne rachetoient les crimes dont la plûpart étoient noircis, que par une audace extraordinaire; ils avoient établi leur retraite dans les

Antilles, où la chasse & la pêche faisoient leurs uniques occupations quand ils n'alloient pas en course. Ces especes de Barbares étoient connus sous le nom de Flibustiers, d'Avanturiers, de Boucanniers. Peu à peu leur nombre & leur hardiesse s'accrut; ils se choisirent des chefs, attaquerent les Colonies Espagnoles, pillerent les côtes, & devinrent le fléau de l'Amérique.

1661. Dès le commencement du printemps deux Armées Espagnoles entrerent en Portugal, l'une par l'Estramadoure sous les ordres de D. Juan, & l'autre par la Galice sous ceux du Duc d'Ossonne; mais on ne put envoyer contre Lisbonne une Flotte comme on l'avoit projetté l'année derniere, & le Duc d'Ossonne n'éprouva que des revers, il fut battu & contraint de lever le siége d'Almeyda, il reçut un pareil affront devant Valence d'Alcantara. Un corps de troupes Espagnoles, commandé par D. Juan Masseran, fut détruit près de Peralles, & les ennemis prirent le Fort de Bethen: pour comble de malheur Don Emmanuel Caraffe, déserta avec son Régiment de quinze cens Napolitains, &

passa dans le camp des Portugais.

D. Juan seul eut des succès, il conquit Roncas, Portalegre & Aronchés; le Comte de Cantagnede, qui vouloit reprendre cette derniere place, fut obligé d'en lever honteusement le siége; mais ces succès n'étoient pas assez décisifs pour forcer l'ennemi à demander la paix; d'ailleurs ils étoient balancés par les pertes éprouvées du côté de la Galice.

Les Portugais qui ne s'étoient point attendus à une guerre si égale, sentoient augmenter chaque jour leur courage & leurs espérances: ils furent délivrés cette année de la guerre contre la Hollande par un Traité signé à la Haye le 6 Octobre; l'Angleterre, dont le Roi venoit d'épouser l'Infante Catherine de Portugal qui lui apporta une dot de quatre millions avec la ville de Tanger, fut la médiatrice de ce Traité par lequel, moyennant le sacrifice que la Hollande fit de ses prétentions sur le Brésil, Alfonse VI. lui céda toutes les conquêtes dont cette République avoit dépouillé les Portugais depuis près de soixante ans dans les Indes-Orientales.

Les Portugais se consolerent de la perte de leurs meilleurs établissemens en Asie, parce que la paix qu'ils obtinrent à ce prix d'un ennemi puissant & dangereux, les mettoit en état de réunir toutes leurs forces pour la défense de la liberté : ils redoutoient alors d'autant moins l'Espagne, qu'il étoit de l'intérêt de l'Angleterre & de la France que leur Royaume ne succombât point dans cette guerre. L'Europe ne doutoit point que Louis XIV. & Charles II. auroient plutôt fait une guerre ouverte à l'Espagne que de souffrir qu'elle réduisît de nouveau le Portugal au nombre des Provinces de sa vaste Monarchie ; mais les Portugais auroient désiré que l'une ou l'autre de ces Puissances n'eût point attendu qu'ils fussent réduits aux dernieres extrémités, pour faire une puissante diversion en leur faveur.

Peu s'en fallut que les vœux de cette nation ne fussent remplis par la témérité du Baron de Vatteville, qui manqua de rallumer entre la France & l'Espagne le flambeau de la discorde à peine éteint. Vatteville, fougueux, impatient, hardi, plein d'un zèle indiscret pour la gloire

de ſon Maître, étoit Ambaſſadeur de Philippe à Londres, déterminé, dit-on, par les intrigues ſecrettes de Charles qui ne cherchoit qu'à faire naître une rupture entre l'Eſpagne & la France, afin de jouer à la faveur de leurs querelles le même perſonnage que Cromwel, Vatteville reſolut d'obtenir par la force le pas ſur l'Ambaſſadeur de France à l'entrée d'un Ambaſſadeur Suédois à Londres; après avoir pris ſes meſures, augmenté & armé ſa ſuite, & s'être aſſuré de la canaille de Londres, à qui il avoit fait diſtribuer de l'argent; il prit en effet le pas ſur le Comte d'Eſtrades, Miniſtre de France: celui-ci défendit avec courage ſes droits; mais il fut bientôt obligé de céder à la force, après avoir vû tuer à ſes yeux quelques-uns de ſes domeſtiques. Vatteville triompha de ce triſte avantage, qui fut ſuivi d'une humiliation durable.

En effet, Louis XIV. n'eût pas été plutôt inſtruit de cet outrage qu'il exigea la réparation la plus éclatante, & ſurtout un aveu de la prééminence de ſa couronne. Philippe à peine délivré d'une guerre ruineuſe, céda pour ne pas la

rallumer, il rappella Vatteville, le désavoua & le punit : mais cette démarche ne suffisoit pas à un Monarque aussi fier que le François, il falloit se résoudre à la guerre, dont il menaçoit, ou à faire un aveu bien humiliant pour une nation aussi sensible que l'Espagnole. Philippe, après avoir long-tems balancé, embrassa le parti le moins glorieux : il envoya jusque dans le Palais de Louis XIV. le Comte de Fuentes, lui déclarer qu'il avoit donné ordre à ses Ambassadeurs de s'abstenir & de ne plus concourir avec ceux de France. Cette déclaration reçue avec le faste & l'éclat sous lesquels Louis XIV. commençoit à s'annoncer étonna & confondit toute la République Chrétienne : la fierté Espagnole en gémit long-temps, mais enfin cette nation a depuis obtenu l'égalité avec la France à Nimegue & à Riswick ; & aujourd'hui que l'étroite alliance des deux Peuples, n'en fait, pour ainsi dire qu'un, on a oublié une vaine prééminence : les Rois sont égaux, disoit Gustave Adolphe, il n'y a de différence entre eux que celle qu'apportent la vertu & le mérite : Philippe disoit au sujet de cette affaire qui

fit le plus grand bruit en Europe, que son gendre avoit agi en Roi fier & belliqueux, & lui en pere, ne pourroit-on pas ajouter trop complaisant. Au reste l'amour des peuples encore accablés du fardeau de la derniere guerre, doit justifier Philippe de la foiblesse que l'Europe lui a reproché.

Vers la fin de cette année, l'Espagne fit une perte irréparable en la personne de D. Luis de Haro, qui mourut à l'âge de 63 ans; il n'est pas rare de voir dans les fastes de l'Histoire, des Ministres qui ayent surpassé D. Luis en élévation, en bonheur, en courage; mais nul ne l'a égalé en probité, en bienfaisance, en désintéressement, en amour pour la patrie, humain, modéré, franc, sage, généreux, ne respirant que la paix, n'employant son crédit, ses talens, ses travaux qu'à rendre les peuples heureux. D. Luis jouit du sort qui flatte le plus le cœur d'un Citoyen vertueux, de l'amitié intime de son Roi, & de la reconnoissance de sa patrie; ses emplois & sa faveur furent partagés entre le Cardinal de Sandoval, le Duc de Medina Las Torres & le Comte de Castriglio.

1662. Des deux fils que laissa D. Luis, l'aîné n'hérita point de sa modération ; ce jeune homme connu sous le nom de Marquis de Liche, violent, emporté, plein d'orgueil, se laissa tellement emporter à la douleur d'avoir essuyé de la Cour, le refus du gouvernement du Buen-Retiro qu'avoit eu son pere, qu'il conspira contre les jours du Roi & des Ministres ; il séduisit quelques scélérats, par les mains desquels il fit mettre une assez grande quantité de poudre sous le théatre du Buen-Retiro, avec ordre à ses complices d'y mettre le feu, lorsque le Roi qui aimoit beaucoup les spectacles y auroit pris place;mais la veille ou le jour même choisi pour l'exécution de cet attentat,le complot fut découvert : les scélérats dont s'étoit servi l'impétueux Liche, furent arrêtés & l'accuserent ; la mémoire des services du pere sauva le fils de l'échafaut. Philippe dont la clémence ne se démentit jamais, ne le laissa pas même languir long-tems en prison, il en sortit honnête-homme, & ne songea plus qu'à prodiguer sa vie pour un Roi si humain ; son crime fut oublié, il parvint aux premiers emplois de la Monarchie,

chie, & mourut Viceroi de Naples en 1687.

Cependant D. Juan entroit dans la Province d'Alentejo, où tout plia sous ses armes; il emporta d'assaut Borba, dont il fit pendre le Gouverneur; le sort de cet officier intimida les Gouverneurs de Gurumena, de Beyra, de Montfort, de Cabeça de Vidé, d'Ocrate & de plusieurs autres Places, qui se rendirent après une défense assez molle; toute la Province fut réduite. Pendant ce tems-là le Duc d'Ossonne prit Escalonne, & l'Archevêque de Saint Jacques, (D. Pedre d'Acunha) Portela & Castel-Lindoso; les Portugais perdirent une partie de leur armée devant Portela, qu'ils ne pûrent reprendre.

Le Nouveau-Méxique fut délivré cette année des troubles auxquels il étoit en proie depuis dix ans, que le Gouverneur de cette Province, D. Louis de Rosas, avoit été assassiné; ses amis en voulant venger sa mort avoient presque tous péri. Les assassins de Rosas resterent triomphans dans la Colonie dont ils firent les malheurs, jusqu'à ce que D. Diegue de Pagnalosse, à qui le Roi

avoit confié ce Gouvernement, rétablit l'ordre & l'autorité royale; en faisant mettre à mort sans aucune forme de procès, huit Officiers qui avoient eu le plus de part au meurtre de Rosas; mais ce même Pagnalosse qui venoit de faire mourir impunément huit Officiers, s'étant oublié jusqu'à donner un soufflet à un Cordelier qui lui parloit avec insolence & qui osoit même le menacer, fut arrêté par les Cordeliers, maîtres du Pays, excommunié, livré à l'Inquisition & condamné à de grosses amendes. Il demanda en vain justice à la Cour intéressée à venger l'autorité royale violée en sa personne; le crédit des moines ses ennemis, prévalut sur ses sollicitations. Redoutant enfin un plus triste sort, il prit le parti de fuir en Angleterre & d'abandonner aux Cordeliers l'autorité & le Gouvernement.

La France commençoit à être sous Louis XIV. ce que l'Espagne avoit été sous Charles Quint, c'est-à-dire la terreur & l'arbitre de l'Europe; ce Royaume déja rétabli des malheurs de la guerre de vingt-quatre ans, devenoit par les soins de son Roi, la Patrie des sciences,

des arts, des manufactures, du goût & du luxe. Louis XIV. attachoit sur lui les regards de toute l'Europe, par la sagesse, l'éclat & la prospérité de son regne. L'Espagne ne vit pas passer sans jalousie entre les mains de ce Prince, Dunkerque, qu'il acheta cinq millions de Charles II., Roi prodigue & voluptueux, qui auroit volontiers vendu la moitié de ses Etats pour fournir à ses plaisirs. Parvenu au comble de la gloire & de la puissance, Louis XIV. se vit pourtant outragé en la personne de son Ambassadeur, le Duc de Crequi, par les Chigis neveux du Pape Alexandre VII, qui ameuterent la Soldatesque Corse contre lui. Le ressentiment de Louis XIV. & la réparation qu'il exigea, furent proportionnés à l'outrage. La fierté du Pontife Romain ne pouvoit consentir à plier, & à la nouvelle qu'Avignon étoit saisi, & qu'une armée Françoise après avoir franchi les Alpes, prenoit la route de Rome, Alexandre invoqua le secours de tous les Rois catholiques & sur-tout celui de Philippe ; mais ce Prince qui n'avoit osé se mesurer avec la France pour ses propres intérêts, n'étoit pas assez imprudent pour épouser la querelle des Chigis; il donna au Pape le salutaire conseil de s'accomoder. L'Empereur & les autres Rois étoient trop foibles pour le secourir. Abandonné de tous les Princes de sa communion, Alexandre se vit obligé de recevoir les loix que dicta Louis XIV. dans le traité qui fut conclu deux ans après à Pise; monument de la fierté & de la grandeur de Louis XIV., qui alors étoit le seul Roi de l'Europe heureux, puissant & couvert de gloire.

Philippe voyant l'orage qui avoit menacé l'Italie dissipé, ne s'appliqua plus qu'à terminer la guerre du Portugal. Ses préparatifs plus grands que la campagne derniere, intimiderent les Portugais déja affoiblis par les derniers avantages de D. Juan; ils demanderent la paix & en conséquence on ouvrit des conférences sur les Frontieres. Mais les conditions que vouloient imposer les Espagnols parurent si dures aux Ministres Portugais, qu'il n'y en eut pas un seul qui ne s'écriât qu'il valoit mieux périr les armes à la main que de les accepter. Louis de Guzman eut recours de nouveau à la France & à l'Angleterre dont elle reçut de plus puissans secours; elle revêtit le Comte de Schomberg, en qui elle avoit la plus grande confiance, de toute l'autorité de Général sans oser lui en donner le titre, pour ne pas blesser la fierté des Seigneurs Portugais qui ne pouvoient se résoudre à recevoir les ordres d'un Etranger. C'est pourtant à cet Etranger qu'ils dûrent le salut & la liberté de la Patrie; Schomberg se surpassa cette campagne.

Cependant, l'Espagne qui avoit obtenu de l'Empereur un secours de dix mille Allemands, n'en pût tirer aucuns services; presque tous moururent de l'excès des chaleurs & du changement de climât. Cette perte n'empêcha pas D. Juan de faire lever aux ennemis le siége de Gurumena, & de prendre Evora, défendue par une garnison de quatre mille soldats & de quatre mille bourgeois. D. Juan pénétroit vers Lisbonne, lorsque la Régente donna ordre à Schomberg d'hazarder une bataille pour sauver l'Etat. Les deux armées se

joignirent bientôt à Eftremos. D. Juan avoit une impatience de combattre égale à celle de Schomberg ; il efpéroit que la victoire le rendroit maître du Portugal. On fe battit de part & d'autre avec acharnement ; il s'agiffoit de la perte ou du falut des Portugais. Les Caftillans qui regardoient ce combat comme le dernier effort d'un ennemi épuifé, firent paroître une valeur héroïque ; mais les Portugais agirent comme des hommes qui avoient leur liberté, leurs femmes, leurs enfans à deffendre. Ils firent des prodiges ; ils auroient pourtant fuccombé fans les François & les Anglois, qui fous les ordres de Schomberg déterminerent la victoire en leur faveur. D. Juan défefpéré qu'elle lui échappât, parut ne point vouloir furvivre à cette défaite ; après avoir eu deux chevaux tués fous lui, il fe mêla dans les rangs des ennemis, où il combattit long-tems à pied & à coups de pique ; mais enfin fe voyant abandonné, il fe retira le dernier du champ de bataille. Cette victoire gagnée par les Portugais le 8 Juin, leur coûta beaucoup, mais elle leur valut la liberté qu'ils perdoient pour jamais s'ils euffent été vaincus. La perte des Caftillans monta à douze mille hommes tués ou pris ; parmi ces derniers étoient fix Grands d'Efpagne, & entr'autres le Marquis de Liche, qui par fa valeur tâchoit de racheter fon crime.

Le Roi témoigna une telle fenfibilité de ce défaftre que fa fanté en fut altérée ; la douleur, l'inquiétude, la crainte de l'avenir le tourmentoient également. De trois fils qu'il

avoit eu de la Reine regnante, il ne lui restoit plus que le dernier âgé de deux ans, enfant foible & mourant. Philippe prévoyoit que si ce foible appui de son trône venoit à manquer avant lui, ses funérailles seroient ensanglantées par de longues & funestes guerres, que son héritage seroit déchiré & mis en piéces par ses deux gendres, * car il n'avoit point de foi à la renonciation de la Reine de France, & toute l'Europe pensoit comme lui. En accordant à Charles II. de plus longs jours qu'on n'avoit espéré, la providence éloigna à la vérité de ce siécle déja si funeste pour l'Espagne, les malheurs que Philippe avoit prévu, mais ce ne fut que pour les réserver à celui dans lequel nous vivons.

Cependant, la Hollande inquiete & tremblante, croyoit déja voir Louis XIV. maître des Pays Bas, faire valoir contr'elle en qualité d'héritier de l'Espagne, les droits auxquels Philippe IV. avoit renoncé par le traité de Munster; dans cette crainte & pour prévenir l'orage dont elle se croyoit menacée, elle entâma une négociation avec le Roi de France, & lui proposa de consentir que les dix Provinces catholiques fussent érigées en République, moyennant la cession qu'on lui feroit de quelques Villes des plus à sa bienséance. Louis XIV. donna les mains à cet arrangement, à condition que la Hollande l'aideroit de toutes ses forces à se rendre maître du reste de la succession d'Espagne à la mort de Philippe &

* Le mariage de l'Infante Marguerite, seconde fille du Roi, étoit arrêté avec l'Empereur.

de son fils; les Etats-Généraux ne s'éloignoient point de cette proposition, mais D. Estevan de Gamarre, Ambassadeur d'Espagne à la Haye, ayant pénétré cette négociation la fit échouer, en offrant au nom du Roi d'Espagne les dix Provinces aux Etats-Généraux pour ne faire avec eux qu'une seule & même République; Louis XIV. rompit alors la négociation dans la crainte d'être également trompé par la Hollande & par l'Espagne.

La honte, les disgraces & la foiblesse de la Monarchie, augmentoient à mesure que les années du siècle s'écouloient. Les Portugais conserverent la supériorité que leur donna la victoire. Ils ouvrirent d'abord la campagne par la prise & l'incendie de Cevaldo, où étoient renfermés les magazins de l'armée Espagnole; de-là ils marcherent à Valence d'Alcantara dont ils firent la conquête. On espéroit se dédommager par la prise de Castel-Rodrigo que le Duc d'Ossonne pressoit vigoureusement, mais ce Général ayant témérairement refusé de recevoir cette Place à composition, l'armée Portugaise accourut au secours, fondit sur les lignes des assiégeans, les battit, & les obligea de prendre la fuite après une perte considérable. La Cour indignée de l'inconduite d'Ossonne, le fit arrêter & condamner à une amende de cent mille écus; foible compensation de la honte & du désastre dont ce Général imprudent fut l'auteur. 1664.

D. Juan d'Autriche, à la tête de la principale armée, ne pouvoit faire aucun progrès, par les intrigues & la haine de la Reine, qui

voulant le perdre ou du moins lui faire recevoir quelqu'affront sanglant, empêchoit que ce Prince ne reçût l'argent & les vivres destinés à la subsistance de ses troupes. Après des plaintes réitérées qui ne parvenoient point au Roi, D. Juan prit le parti de mettre l'armée entre les mains du Marquis de Caracene, & d'accourir à Madrid déclarer à Philippe, que de huit millions destinés à la caisse militaire, il n'en avoit reçu que cinq, mais Philippe prévenu par son épouse, ne voulut ni le voir ni l'entendre; il le relegua même à Consuegra pour le punir d'avoir quitté l'armée sans son ordre. D. Juan obéit, & la Reine sa marâtre ne cessa de travailler pendant le reste de la vie du Roi, à lui rendre odieux un fils, qui de tous les Espagnols étoit le seul capable de commander dignement une armée.

Loin de faire des progrès, le Marquis de Caracene successeur de D. Juan se trouva heureux de faire lever le siége de l'importante Place de Badajox aux Portugais; le Prince de Montesarchio enleva cinq vaisseaux de guerre aux mêmes ennemis.

Une guerre dont le succès étoit encore plus honteux que funeste, la disette survenue par une sécheresse de dix mois qui brûla les grains, les soulevemens de plusieurs Provinces, accablées de tant de maux & la révolte des Valenciens contre qui il fallut envoyer une armée, rendoient alors les Espagnols le peuple le plus malheureux de l'Europe; l'activité, les troupes & sur-tout les bleds que Philippe fit venir à grands frais de la Sicile & de la Barbarie,

délivrerent le Royaume des deux derniers fléaux.

C'étoit ſans doute pour en impoſer à l'Europe, que Philippe dans le ſein de l'infortune, ſigna avec l'Empereur un traité par lequel il promettoit à ce Prince, attaqué en Hongrie par toutes les forces des Ottomans, l'argent néceſſaire pour entretenir un corps de douze mille hommes de pied & de ſix mille de cavalerie; mais où le Monarque Eſpagnol auroit-il trouvé de l'argent pour envoyer à Vienne? lui à qui l'Amérique & l'Eſpagne épuiſées ne pouvoient en fournir aſſez pour dompter le Portugal. Heureuſement pour l'Empereur qu'un Roi plus puiſſant embraſſa ſa défenſe; Louis XIV. lui envoya dix mille hommes. C'eſt avec ce ſecours que le célébre Montecuculli gagna ſur les Turcs la mémorable bataille de Saint-Gothard, avantage qui procura à Leopold une longue trève de la part des Barbares.

L'Empire de la mer & du commerce, qui dans tous les ſiècles & ſur-tout dans ces derniers, a armé tant de fois les nations les unes contre les autres, excita cette année une guerre ſanglante entre l'Angleterre & la Hollande, les deux ſeules Puiſſances maritimes qui fuſſent alors en Europe. La Hollande appuyée par Louis XIV. eut des ſuccès qui firent plus d'une fois repentir les Anglois de l'avoir attaquée. L'Eſpagne ne prit aucune part à cette guerre.

Elle n'avoit pas trop de ſes forces contre les Portugais, qui loin de ſe tenir ſur la défenſive, étoient les premiers à l'attaquer tant par

la force des armes que par des intrigues secrettes. On découvrit une conspiration formée pour incendier en même-tems les magazins de Badajoz, de Gurumena & d'Albuquerque; quelques scélérats qui devoient servir d'instrument aux desseins des ennemis furent livrés aux derniers supplices.

Cependant, le Marquis de Caracene qui continuoit à être chargé du commandement de la principale armée en la place de D. Juan, faisoit oublier par de plus grandes infortunes celles de son prédécesseur. Il livra & perdit le 17 Juin dans les plaines de Villaviciosa, déja fameuses par une déroute des Espagnols, une bataille qui mit le comble à la honte & à la désolation de l'Espagne; dix mille hommes tués sur le champ de bataille, quatre mille de pris avec l'artillerie, les équipages & les drapeaux de l'armée signalerent cette victoire, que les Portugais dûrent comme les précédentes, à l'habileté de Schomberg & à la valeur des François. Jamais disgrace n'accabla davantage les Castillans. Qui eût osé dire au fier Philippe II, conquérant en quinze jours le Portugal, que sa nation seroit un jour vaincue par les Portugais, toutes les fois qu'elle en viendroit aux mains avec eux.

L'amertume, le repentir, la honte & la douleur obscurcirent les derniers jours du Roi; les revers & l'adversité éprouvés continuellement pendant un long regne, avoient trouvé en lui de la grandeur d'ame & de la magnanimité; mais il ne pouvoit se consoler d'être toujours vaincu par une poignée de ré-

belles, c'est ainsi qu'il désignoit les Portugais. L'accablement & des maladies aiguës le conduisirent au tombeau le 17 Septembre à l'âge de soixante ans. Sa mort combla les malheurs de la Monarchie, qui se vit sous l'empire d'un Roi de quatre ans & demi, & sous la régence d'une Reine prévenue de passions, étrangere, sans lumieres & sans expérience.

L'histoire dans ses fastes ne fait presque pas mention d'un regne qui ait été aussi funeste que celui de Philippe IV. Pendant toute sa durée de quarante-quatre ans, le temple de Janus ne fut pas fermé un seul jour; qu'à ce malheur le premier de tous, on joigne la dépopulation, la stérilité de la terre, l'indigence, le découragement, la perte de vingt batailles, le soulevement des Peuples, la révolte entiere d'un beau & vaste Royaume, la cession de plusieurs Provinces; on avouera que jamais l'Espagne ne fut plus malheureuse depuis l'invasion des Maures.

L'histoire, qui ne pardonne rien aux Rois, rend Philippe responsable de cette suite étonnante de revers; il eût pû les prévenir ou au moins les réparer s'il eût gouverné par lui-même. Il ne manquoit ni de génie, ni de talens, ni de santé, mais la mollesse honteuse dans laquelle il languit, les plaisirs auxquels il sacrifia la gloire de régner par lui-même, rendirent inutiles à ses peuples les rares qualités dont le ciel ne l'avoit orné que pour leur bonheur. Ainsi quoiqu'humain, affable, modéré clément, adroit, généreux, bienfaisant, quoiqu'il aimât ses sujets avec ten-

dresse, il n'en fut jamais ni craint ni respecté, parce qu'il ne travailla jamais à leur félicité. Eclairé par les reproches de sa conscience & excité par le cri public, il fit de tems en tems de foibles & vains efforts pour saisir de ses propres mains le gouvernail, mais bien-tôt entraîné dans les plaisirs, replongé dans la mollesse par l'habitude ce tiran des esprits foibles, le gouvernail devint pour lui un fardeau dont il se déchargea sur des Ministres ou des Favoris, qui souvent le tromperent & abuserent du pouvoir qu'il leur confia. Les grands & la noblesse ne chercherent point à mériter par leur courage, leur application & leurs services, les bienfaits d'un Roi qui ne voyoit que par les yeux d'autrui; ils devinrent comme lui, foibles, mols, inappliqués, voluptueux. Le peuple occupé du sentiment de ses maux & de l'exemple contagieux de la Cour, acheva de faire de la paresse, sa divinité. A peine apperçût on dans la nation quelques étincelles de la valeur, de la fermeté, de l'élevation, de l'audace & de la supériorité qui l'avoient immortalisé sous Ferdinand V. & Charles Quint. Il a fallu que les Bourbons vinssent réveiller ces vertus naturelles aux Espagnols, tant il est vrai que les circonstances, la forme du Gouvernement, un seul homme souvent, suffisent pour inspirer des vertus & des vices à un peuple entier.

Fin du Tome quatre.



